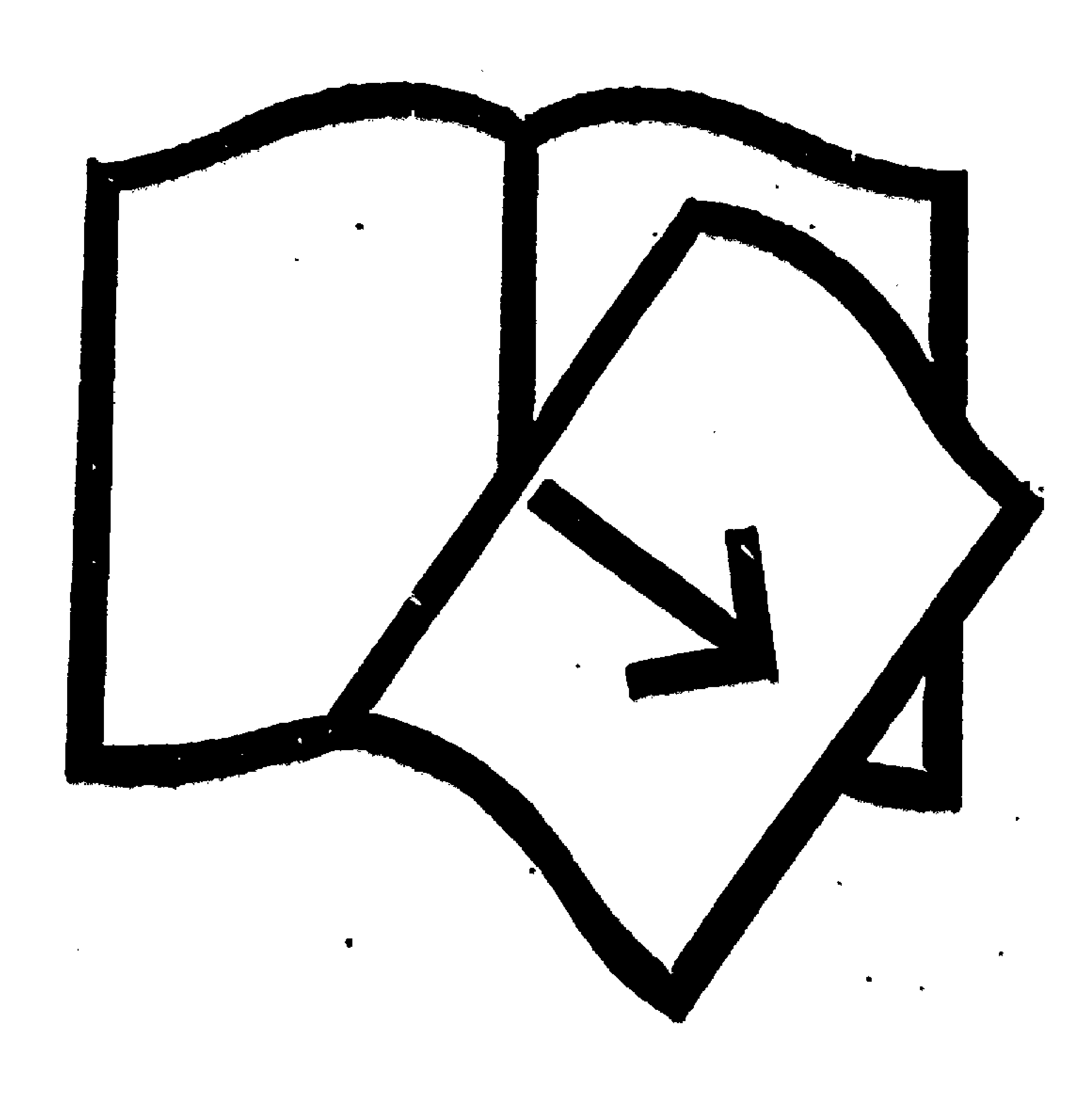
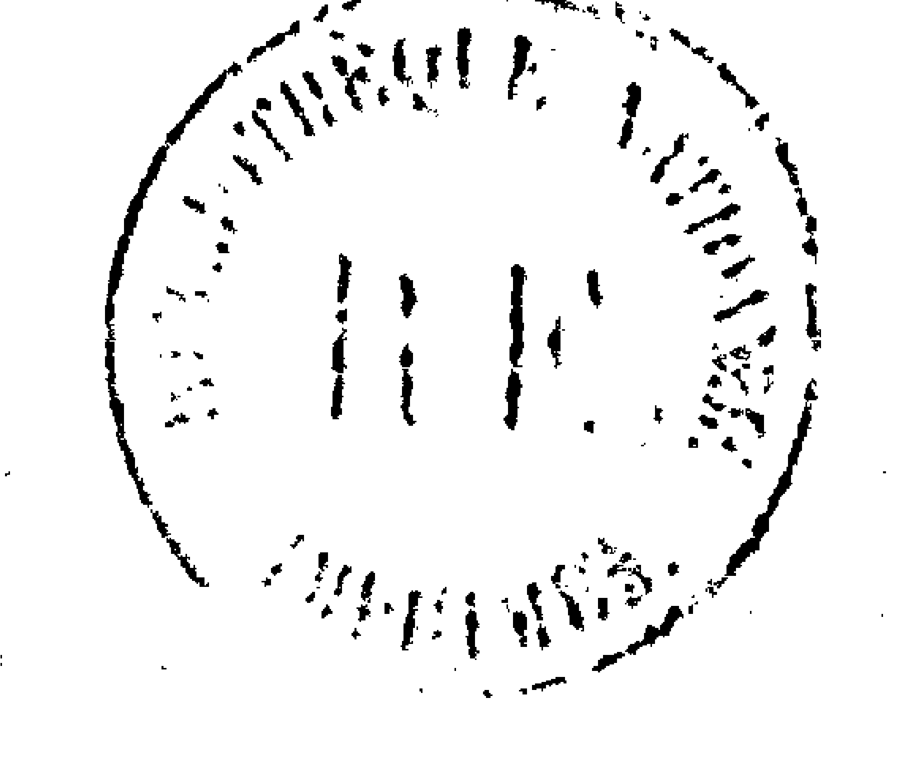
Histoire d'Égypte : depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours / Dr F. Kayser , Ernest M. Roloff ; traduite de [...]



Couvertures supérieure et inférieure manquantes

HISTOIRE D'ÉGYPTE



DE JEAN D'ALLEMAGNE :

Au pays de la reine Candace. *Bloud et Barral, éditeurs.* 1 brochure illustrée in-16.

D'ALBERT LE BOULICAUT :

Au pays des Mystères. — Pèlerinage d'un chrétien à la Mecque et à Médine. *Plon, Nourrit et Cie, éditeurs*, 1 vol. in-16.

Bansaï. — Roman, traduit de l'allemand et augmenté d'une préface. *Nilsson et Cie, éditeurs.* 1 vol. in-16.

EN PRÉPARATION :

Solange. — Roman.

Des lettres... pour Solange. — Roman.

Dr F. KAYZER & ERNEST M. ROLOFF

HISTOIRE D'ÉGYPTE

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours

Traduite de l'allemand et augmentée d'une préface

PAR

ALBERT LE BOULICAUT & JEAN D'ALLEMAGNE



ÉDITIONS NILSSON
73, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 73
PARIS

DÉDICACE

A M. LOUIS DE BIRÉ

MONSIEUR,

Vous êtes de ceux qu'aucune curiosité scientifique ou littéraire ne laisse indifférents. Vous avez bien souvent exprimé devant nous le regret de ne point connaître l'Égypte, et le désir de la visiter, un jour, sous la conduite d'un guide éclairé qui ne vous laisserait rien ignorer de son histoire et de la splendeur de son passé. Ce regret et ce désir vous ont incité à vous intéresser à nos travaux de façon toute particulière. Dans vos questions presque quotidiennes, et fort judicieuses, sur l'état de notre livre, nous sentions une réelle amitié où n'avait rien à faire la banale sollicitude polie des mondains bien élevés. Aussi nous est-il très doux de vous offrir ce livre, à la première page duquel nous inscrivons votre nom comme, à la poupe de leurs barques de pêche, nos marins de Bretagne gravent celui dont ils veulent se souvenir durant les longues solitudes des campagnes lointaines.

Cette *Histoire d'Égypte* que vous lirez avec plaisir et avec fruit, nous l'espérons du moins, a été traduite par nous d'après un exemplaire de la troisième édition allemande parue en l'année 1908, chez le libraire Herder, de Fribourg-en-Brisgau.

A cette époque — 1908 — la deuxième édition de notre « Histoire » était épuisée depuis vingt ans déjà et son auteur, le docteur Frédéric Kayser, avait trépassé de ce monde dans l'autre. M. Ernest, M. Roloff fut instamment prié de revoir l'ouvrage et de le mettre au point. Il accepta cette mission avec enthousiasme. Voici, d'après sa préface à la troisième édition, comment il crut devoir comprendre son rôle: « Il fut bientôt évident pour moi qu'il ne pouvait être question d'une simple révision, d'une simple correction du travail de M. Frédéric Kayser. Une refonte était nécessaire. Mon attention devait se porter, surtout, sur la question de l'inondation, sur la religion, les arts, la langue, l'écriture de l'ancienne Égypte ; sur les sciences, les arts, la civilisation, les coutumes de la nouvelle Égypte ; sur l'Islam et l'influence du christianisme aux bords du Nil. Je devais lais-

ser de côté toute la partie polémique du livre de M. Kayser et rajeunir la bibliographie en puisant largement dans les nombreuses publications de la riche école égyptologique moderne ». Et il terminait en assurant de sa gratitude le professeur docteur Louis Borchardt qu'il rencontra sur son terrain de fouilles à Abousir et qui lui prodigua ses conseils, le docteur Jos. Sauer, professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, enfin M. Ernest Klippels qui se mirent à sa disposition avec une complaisance dont il tient à les remercier.

Nous connaissons la valeur de l'École égyptologique allemande où l'on travaille avec l'assurance que ses efforts seront récompensés. Là-bas on peut faire de l'Égyptologie, même lorsqu'on est dépourvu de fortune, parce que les Universités possèdent toutes des chaires avec un titulaire et un privat-docent. Les places sont nombreuses. Il n'y a pas pénurie de candidats.

Il en va tout autrement chez nous. Pendant de longues années on s'est désintéressé, en haut lieu, de cette branche des études supérieures. On a même supprimé des chaires. On a laissé péricliter notre Institut d'archéologie orientale du Caire fondé grâce à l'influence du regretté Gabriel Charmes et de son frère M. Xavier Charmes, et qui fut si brillant sous les Maspéro, les Lefébure, les Grébaut, les Urbain Bouriant. C'est là que, pendant dix-sept ans, on étudia, sans défaillances ni interruptions, les monuments qui nous restent des civilisations pharaonique, copte et musulmane. C'est là qu'on trouve la superbe collection des « Mémoires » qui rendent compte des travaux considérables accomplis : temples relevés dans leur entier, tombeaux déblayés et publiés, manuscrits coptes et grecs reproduits, traduits et commentés, études sur l'archéologie musulmane faisant revivre l'Égypte des croisades, etc., etc.

A ces mémoires ont collaboré les plus grands noms de la science française : MM. Maspéro, Loret, Scheil, Lefébure, U. Bouriant, Bénédite, Deiber, Virey, Lacau, Jéquier, Legrain pour la philologie et l'histoire égyptiennes ; Amelineau, Gayet pour la littérature copte et l'art chrétien de l'Égypte ; Baillet, Jouguet pour les papyrus grecs ; Casanova, Dulac, Ravaisse pour les études arabes.

C'est là, enfin, que se donnaient rendez-vous les savants étrangers, toujours bien accueillis par les différents directeurs fiers de mettre à leur disposition le résultat des découvertes de la science française, estimant que c'était encore là une façon de faire honorer et admirer la France à qui, en fin de compte et quoique nous entreprenions, nous devons reporter toujours nos actions et nos pensées.

De longues années de sommeil suivirent cette période de féconde activité. On désapprit le chemin de l'Institut fran-

çais d'Archéologie Orientale qui ne publiait presque plus rien et qui ne formait que de très rares savants.

Le ministre de l'Instruction publique vient de placer à la tête de cette haute École un jeune Français très distingué, M. Lacau, dont le passé scientifique permet de concevoir, pour l'avenir, les plus belles espérances.

Avec le séminaire des Hautes-Études philologiques et historiques de la Sorbonne où l'un de nous étudia et qui compte des professeurs comme MM. Maspéro, Clermont-Ganneau, Guiyesse, Scheil, Amélineau et Morel; avec le Collège de France où enseignent MM. Maspéro et Bénédite; avec l'Institut Catholique de Paris qui a la bonne fortune de posséder le remarquable docteur Revillout; avec les chaires de Lyon et d'Aix dont les titulaires sont MM. Loret et Foucart; avec, enfin, les élèves que ne manquera pas de former M. Lacau, la France peut envisager, sans fausse modestie, l'instant où elle reprendra sa place dans la science égyptologique qu'elle créa.

Ces noms que nous venons d'énumérer ne se trouvent que très peu ou point du tout cités dans l'*Histoire d'Égypte* dont nous vous offrons la traduction. Vous ne vous en étonnerez pas, Monsieur. Chaque pays prône d'abord ses gloires. Nous nous devions à nous-mêmes de ne pas oublier les nôtres.

*
* *

Cette absence de nos savants dans la bibliographie de leur ouvrage ne prouve pas du tout que MM. Kayser et Roloff aient fait œuvre médiocre. Leur École, comme la nôtre, est assez riche pour se suffire à elle-même. Ils ont, au contraire, écrit un livre qui n'existait pas chez nous. C'est pour cela, d'ailleurs, que nous l'avons traduit.

Nous possédons de fort belles *Histoires d'Égypte*, en particulier celle de M. Maspéro, véritable monument d'érudition (1). Mais nous n'avions même pas de précis historique — comme celui de MM Kayser et Roloff — embrassant la période qui s'écoule depuis le pharaon Menès jusqu'au Khédive Abbas II Hilmi. Et l'histoire de l'Égypte copte chrétienne reste à faire, chez nous. Aussi sommes-nous heureux d'offrir ce petit volume, très substantiel, à tous ceux qui, comme vous, Monsieur, ont du goût pour les choses orientales.

Non pas qu'on doive espérer y trouver tout ce qui peut se dire de l'Égypte. Le sujet est trop vaste pour un cadre aussi restreint. Ceci, que vous lirez, n'est qu'un résumé, mais un résumé fort bien fait, qui ne laisse dans l'ombre aucun problème et qui prépare à des études plus approfondies d'une des branches les plus captivantes de l'humanité.

(1) MASPÉRO, *Histoire ancienne de l'Orient classique*, 3 vol., Paris, Hachette et Cie, éditeurs.

Quelle brillante civilisation que la civilisation égyptienne !

A part l'emploi de la vapeur et de l'électricité, nous n'avons rien ou à peu près rien inventé que ne connussent déjà les Pharaons et leurs sujets.

D'où venaient-ils, ces hommes superbes qui s'appelaient « Romitou » les « hommes » par excellence, précédant de trente siècles le « vir » des Romains ? « Les plus anciens monuments que nous possédions jusqu'en ces dernières années ne nous mènent pas au delà de six mille ans. Mais ils sont d'un art si fin, si bien arrêtés dans leurs grandes lignes, ils nous révèlent un système d'administration, de gouvernement, de religion si ingénieusement combiné, qu'on devine derrière eux un long passé de siècles accumulés. On éprouvera toujours quelques difficultés à évaluer avec certitude le temps qu'il fallut à un peuple aussi bien doué que l'étaient les Égyptiens pour monter de la barbarie à la culture élevée. ... Leur horizon premier s'enfermait entre des bornes étroites, et c'est dans cet espace restreint que la civilisation égyptienne germa et mûrit comme en un vase clos. Ce qu'étaient les peuples qui la développèrent, le pays d'où ils sortaient, les races auxquelles ils appartenaient ? Nul ne le sait aujourd'hui. Le plus grand nombre leur attribue l'Asie pour berceau, mais sans pouvoir se mettre d'accord lorsqu'il s'agit de déterminer la route qu'ils ont suivie pour émigrer en Afrique... A examiner les choses d'un peu près, il faut bien reconnaître que l'hypothèse d'une origine asiatique, si séduisante qu'elle paraisse, est assez malaisée à défendre. Le gros de la population égyptienne présente les caractères des races blanches qu'on trouve installées, de toute antiquité, dans les parties du continent libyen qui borde la Méditerranée. Elle est donc originaire d'Afrique même et se transporta en Égypte par l'Ouest ou par le Sud-Ouest. » (1)

Quoi qu'il en soit de leurs origines, il n'en reste pas moins vrai qu'aussitôt que nous rencontrons les Égyptiens, nous les trouvons en pleine civilisation.

Au sommet de la hiérarchie sociale, le Pharaon, fils du dieu Râ et dieu lui-même. Il épouse ses sœurs pour que le sang solaire se transmette sans mélange dans la famille royale. Son autorité est absolue, en théorie. Dans la pratique elle est modérée, anéantie même, souvent, par le pouvoir sacerdotal, et quelquefois ses sujets se révoltent. Nous avons des exemples de grèves où les choses se passaient comme au vingtième siècle, absolument (2).

Au-dessous de Pharaon que l'on abordait comme une divinité « les yeux baissés, la tête inclinée, les deux mains

(1) Maspéro, *Histoire ancienne de l'Orient classique*, t. I, chap. Ier pp. 44-45.

(2) Voir : Maspéro, *Lectures historiques*, pp. 31 et suiv.

levées en signe d'adoration et de prières » (1), les fonctionnaires.

D'abord les gouverneurs des nomes, puis ceux des villes, des bourgades. Les intendants, les percepteurs des impôts, les inspecteurs, les gens d'armes et de police, etc. etc.

Les grands emplois étaient occupés, même à la cour, par des personnages instruits. Le scribe domina bien vite le guerrier. Nous n'avons pas inventé cette doctrine : « Le civil est au-dessus du militaire ». D'ailleurs ces scribes remplissaient admirablement leur devoir. Et on a trouvé, à Tell-el-Amarna, les archives du ministère des Affaires étrangères du Pharaon Aménophis IV rangées dans un ordre tel, qu'on se demande avec inquiétude si, dans 3.500 ans, on pourrait en écrire autant de nous.

Cette armée de fonctionnaires, appuyée sur une très forte organisation militaire, conduisit le peuple égyptien vers des destinées magnifiques telles qu'aucun autre peuple de l'antiquité n'en connut de comparables.

Elle l'organisa en lui donnant de bonnes lois, en réglant les rapports des habitants entre eux par une délimitation exacte de leurs droits et de leurs devoirs.

Diodore de Sicile (2) nous apprend que les lois antérieures à la conquête d'Alexandre formaient un code divisé en huit livres. Et nous savons par Clément d'Alexandrie (3) que ces codes étaient portés en grande pompe dans les processions et les panégyries.

Nous ne pouvons, dans cette préface, qu'effleurer superficiellement des sujets qui demanderaient de plus longs développements. Mais nous étonnerions, sans doute, beaucoup de nos contemporains en leur apportant la preuve que notre droit français découle de l'antique droit égyptien « dont s'est formé le droit romain comme à la source juridique la plus ancienne qu'ait connue l'humanité. » (4)

Que dire de l'essor donné aux arts et aux sciences par les administrateurs de l'Égypte? Les monuments, par leurs proportions et la beauté de leur décoration, nous révèlent l'habileté des ingénieurs, des architectes, des sculpteurs et des peintres. Les hiéroglyphes, gravés sur leurs murs, ont fait parvenir jusqu'à nous, en annales indestructibles, les hauts faits d'une histoire plusieurs fois millénaire. Par les papyrus nous connaissons la science des médecins, le talent des conteurs et des poètes, la sagacité des critiques. La musique en

(1) A. Deiber, O.P., *Conférences à l'Académie des Sciences de Rio de Janeiro*, 1912, *passim*.
(2) Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique*.
(3) Clément d'Alexandrie, *Stromates*, liv. VI, chap. IV, 36.
(4) A. Deiber, O.P., *Conférences à l'Académie des Sciences de Rio de Janeiro*, 1912, *passim*.

fin, cet art éminent, si prisé des Grecs(1) fut très en honneur chez les Égyptiens puisqu'il nous reste d'eux le *Chant du Harpiste* et que nous savons, à n'en pas douter, que les cérémonies religieuses étaient rehaussées par des chœurs d'aveugles.

Mais tout a une fin. L'Égypte, longtemps si florissante, devait connaître la pire des décadences. La marche à l'abîme commença sous les derniers Pharaons pour s'accentuer aux époques de la domination musulmane. La loi coranique qui, au début, permettait les plus larges espoirs, se transforma bientôt en instrument de sauvage persécution. La Croix, qui aurait sauvé l'Égypte, dut reculer devant le Croissant vainqueur. Les ruines s'accumulèrent pour en arriver à ne même plus pouvoir s'appeler des ruines. Ce fut la désolation du désert dans le pays et dans les cœurs.

Les descendants des anciens Egyptiens seraient encore esclaves si les Anglais, en occupant la terre des Pharaons, n'y avaient pas imposé la civilisation européenne. Mais ne nous y trompons pas. La soumission des Arabes n'est qu'apparente. Ils supportent avec peine le joug du conquérant. Leur calme est une feinte. N'étant pas les plus forts, à l'heure présente, ils attendent dans un silence plein de dignité, reconnaissons-le, l'aurore de jours meilleurs. Ils profitent de nos inventions, de nos lois, de nos arts, de nos sciences et du bien-être qu'ils leur apportent. Mais ils nous méprisent et leur haine n'a pas désarmé. Le jour où un des leurs sera assez puissant pour grouper autour d'un même drapeau toutes les forces de l'Islam, ce jour-là on verra les plus pacifiques se dresser contre ceux qui avaient eu confiance en leur apathie et venger dans le sang une servitude insupportable(2).

Voilà, Monsieur, brièvement exposées, quelques-unes des pensées que suscitera sans doute en votre esprit la lecture de l'intéressante *Histoire d'Egypte* dont nous plaçons l'édition française sous votre patronage. Nous nous sommes efforcés de lui conserver les qualités que nous reconnaissions à l'original. Y avons-nous réussi ? Il ne nous reste plus maintenant qu'à attendre vos suffrages qui seront, si nous avons l'heureuse fortune de les mériter, les précurseurs indiscutés des appréciations du public français.

ALBERT LE BOULICAUT ET JEAN D'ALLEMAGNE.

La Bourboule, 25 août 1912.

(1) G. DANTU, *L'éducation d'après Platon*. Thèse pour le doctorat ès lettres. Paris, 1907, F. Alcan, éditeur.

(2) ALBERT LE BOULICAUT, *Au pays des Mystères*. Paris, 1913, Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

HISTOIRE D'ÉGYPTE

PREMIÈRE PARTIE

LE NIL ET L'ANTIQUE CIVILISATION DE LA CONTRÉE QU'IL ARROSE

I

Le Nil, sa source, son cours, ses inondations.

Aucun fleuve ne captive l'imagination et n'excite la curiosité autant que le Nil (1). Un charme mystérieux émane de cet antique cours d'eau dont les sources furent très longtemps inconnues. Il n'est évidemment pas plus vieux que les autres fleuves de l'Univers. On peut cependant affirmer qu'il est le plus ancien dans l'histoire de la civilisation et qu'il occupa la première place dans les préoccupations imaginatives des hommes. C'est sur ses bords, fertilisés par le limon des crues régulières, que fleurit la culture antique. Le reste de l'humanité était encore plongé dans les ténèbres de la sauvagerie, que l'Égypte commençait d'écrire son histoire. Est-il rien de plus attirant, de plus merveilleux !...

(1) Le mot Nil vient peut-être du phénicien *nechel*, en hébreu *nachal* : fleuve. Dans l'ancienne Égypte on l'appelait *jetor*, puis *Jéor* : fleuve. Les Grecs disaient : *Neilos* et les Romains : *Nilus*.

Si, dès les temps les plus reculés, le Nil parut une énigme indéchiffrable à ceux qui habitaient ses rives, il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Nous avons déchiré le « voile du mystère » et trouvé la solution du problème de ses origines. Les premiers Égyptiens croyaient que leur fleuve prenait sa source dans le royaume des morts (1). Un peu plus tard on supposa qu'il venait de la frontière sud du royaume ; de la cataracte de Suan (Assouan). A l'époque d'Hérodote on pressentait déjà que le Nil traversait la Nubie avant d'arroser l'Égypte proprement dite (2). Au deuxième siècle de notre ère, enfin, on approcha davantage de la réalité. Une opinion alors reçue fait sourdre le Nil de deux lacs situés sous la même latitude que Madagascar. Leurs eaux, en se réunissant, donneraient naissance au fleuve. C'est ce qu'enseignait le plus grand géographe de l'antiquité, Ptolémée. Son avis est de beaucoup le plus conforme à ce que nous savons, à l'heure actuelle, des sources du Nil et des grands lacs du centre de l'Afrique. Le fleuve, en effet, sort de l'Oukeréwé et du M'watem Nsigé (lacs Victoria et Albert Nyanza) en formant deux branches qui se rejoignent plus loin. La source la plus éloignée est, évidemment, le Kagera que Stanley appela l'Alexandra Nil. De nombreux ruisseaux, découverts par Richard Handt, s'y déversent et l'un d'eux, le Rukarura ou Rukarara, jaillit de terre à 35 kilomètres environ du lac Kivou.

De ses sources jusqu'à Khartoum, le Nil s'appelle le « Bahr-el- Abjad » (fleuve blanc). A Khartoum, il reçoit les eaux du « Bahr-el-Azrak (fleuve bleu) dont il prend le nom. Enfin, de Khartoum à la Méditerranée, les indigènes ne le nomment plus qu' « El Bahr », le Fleuve.

Le Nil est sans pareil. Le pays qu'il traverse lui doit, et ne doit qu'à lui seul, sa richesse et la fécondité de ses champs. Sans lui, l'Egypte ne serait, aujourd'hui encore, qu'un désert aride.

Chaque année, en juin, le Nil commence à croître; mais c'est en octobre qu'il atteint sa plus grande hauteur — (16 coudées aux temps d'Hérodote ; 23 coudées (12 m. 50 au dessus de son niveau normal à notre époque). — Il

(1) *Le livre des morts*, chap. 146.

(2) Précédemment, déjà, des pharaons de la XII[e] et de la XVIII[e] dynastie avaient remonté le fleuve, à la tête de leurs armées, jusqu'à Semneh et Napata, à la 4[e] cataracte. Lepsius : Denkm. II, 139; III, 162. (Note des traducteurs.)

décroît ensuite lentement, laissant sur les terrains inondés un épais limon charrié depuis les montagnes d'Abyssinie. Parcimonieux pour le sol accidenté de la Nubie, il réserve toute sa générosité pour les plaines qui s'étendent des cataractes d'Assouan à la mer. C'est d'ailleurs ainsi qu'il a formé l'Égypte, mettant quelques milliers d'années à constituer la couche arable, profonde de 10 à 12 mètres, qu'il fertilise tous les ans, sans jamais faillir. Hécatée de Milet proclamait l'Égypte un « don du Nil ». C'est toujours vrai. Si le fleuve cessait d'inonder les campagnes, nous les verrions retourner à la stérilité et à la mort d'où il les a tirées quelques millénaires en çà. M. Ventre-Pacha (1), dont les calculs ont provoqué bien des contradictions, affirme que le lit du fleuve s'élève, chaque siècle, de 0 m. 96 et les terres inondées de 1.043 millimètres.

Les anciens Égyptiens ignoraient les causes de cette crue qui se renouvelle tous les ans avec une rapidité surprenante. Le peuple croit encore au vieux dicton d'après lequel, une des belles nuits de juin, la divinité laisserait de ses mains tomber une goutte d'eau dans le fleuve. Qui veut s'en convaincre n'a qu'à assister à la fête qui, sous le nom de « Nuit de la goutte », se célèbre, en Égypte, le soir du jour où les eaux commencent à monter.

Thalès, Hécatée, Théopompe et Hérodote se sont intéressés à cette question. Hérodote, seul, fut bien près de découvrir la véritable solution. Son étonnement serait pourtant porté au comble s'il pouvait apprendre, à vingt siècles de distance, que l'opinion généralement admise comme exacte est précisément celle qu'il considérait, lui, comme erronée, à savoir : « que les pluies torrentielles de l'Afrique équatoriale sont les uniques causes de l'inondation ». « Lorsqu'au pays des sources du Nil, écrit Hérodote, la terrible sécheresse touche à sa fin, sous l'action d'un vent violent et chaud des masses de nuages se rassemblent, compactes. Bientôt les éléments sont déchaînés ; la tempête fait rage, le tonnerre gronde, les éclairs illuminent l'immensité des cieux, les nuages crèvent et laissent échapper de véritables trombes d'eau qui semblent s'être conjurées avec le feu pour détruire la terre. C'est

(1) *Zeitschrift für Ægypt. Sprach.*, t. XXXIV, p. 95, 1906. Voir les résultats donnés pour les ruines de Thèbes. — Suivant Flinders Petrie, les terrains inondés montent de 5 pouces, soit 135 millimètres par siècle.

alors, qu'avec la crue du Nil blanc, commence la chute des pluies torrentielles de « Habesch » qui font monter le Nil bleu. »

C'est en juin, seulement, comme nous l'avons déjà dit, que les premiers effets de la crue sont ressentis en Égypte. Les nilomètres (1) de l'île d'Éléphantine, à la première cataracte, et ceux de l'île de Rodah, près du Caire, servent aujourd'hui, comme ils servirent il y a plusieurs milliers d'années, à marquer les hauteurs auxquelles atteint l'inondation.

Les riverains célèbrent, de nos jours encore, la fête du commencement de la crue.

Leurs prédécesseurs chantaient :

« Adoration à toi, ô Nil
Mystérieux; tu mènes à la lumière ce qui est obscur,
Et les campagnes, créées par le dieu solaire,
Tu les recouvres d'eau
Pour nourrir la multitude des animaux.
C'est toi qui désaltères tous les pays ;
Tu es une voie du ciel dans ton devenir ;
Adoration à toi ! »

C'est pour des raisons identiques que les modernes « fellahs » magnifient le fleuve bienfaisant, « Abû-el-Baraqa » : le « Père des bénédictions », comme ils l'appellent.

La fertilité ou la stérilité du sol, le bonheur ou le malheur de ses habitants dépendent de la crue du Nil. Est-elle trop haute de deux coudées ? Les champs du Delta sont ravagés et les semailles d'automne deviennent impossibles. Au contraire, est-elle trop basse de la même quotité ? C'est la sécheresse et la famine pour la Haute-Égypte. Il n'y a aucune exagération à prétendre que le pouls qui règle les actes vitaux de ce pays est aussi sensible que celui qui, sous l'influence du sang, bat dans un corps humain. D'autres fleuves débordent; mais, nulle part comme ici, il n'existe un système hydraulique aussi merveilleusement compris.

Ce n'est pas la seule particularité digne de remarque de ce fleuve étonnant. Venu des hauts plateaux de l'Abyssinie et de régions équatoriales plus éloignées encore, il

(1) L. Borchardt, *Nilmesser und Nilstandsmarken*, Berlin 1906.

traverse la Nubie en se frayant une voie à travers d'innombrables agglomérats de roches qui forment des séries successives de cataractes, dont les dernières se trouvent près d'Assouan, et il s'élance, enfin victorieux de tous les obstacles et libre, dans la plaine égyptienne, entre les chaînes lybique, à gauche, et arabique, à droite. Près du Caire, non loin de l'antique Héliopolis, on le voit se diviser en sept branches dont deux, celles de Rosette et de Damiette (la bolbitique et la phatnitique) limitent le Delta et servent, à ses eaux, de canaux d'écoulement vers la mer. A cette partie extrême de son cours, le Nil offre moins de largeur qu'à de nombreux endroits des régions méridionales qu'il arrose. La raison en est, vraisemblablement, qu'après avoir franchi le 17° 38′ de latitude et rencontré l'Atbara, notre grand fleuve parcourt 14 degrés sans recevoir d'affluent et sans pouvoir, par conséquent, récupérer l'énorme masse d'eau que le soleil torride fait évaporer, ou qu'un sol sablonneux et altéré absorbe tout le long des canaux d'irrigation.

Ajoutons qu'en Haute-Égypte on ignore ce qu'est la pluie. Le Nil, qui coule lentement, paresseusement, vers la mer, serait donc bien vite desséché, ensablé, si, chaque année, la crue ne lui rendait une nouvelle vigueur.

Il est facile de comprendre pour quelles raisons il semble perpétuellement se trouver dans l'état de croissance ou de décroissance ; le temps pendant lequel il reste stationnaire est si court ! Il atteint, en avril, son niveau le plus bas et en juin la crue commence. Qui veut constater l'existence de cet éternel « flux et reflux », n'a qu'à regarder couler le fleuve. J'ai navigué sur ses eaux pendant de longs mois. Je les ai toujours vues d'une couleur jaunâtre ou brun sale. Les belles ondes bleues que tant chantèrent les poètes et dont les peintres ont reproduit, à satiété, les reflets, ne peuvent être celles du Nil que lorsqu'il ne charrie aucun limon. Mais quand ?

II

La contrée qu'arrose le Nil.

A. — Géographie et Géologie (1).

Aujourd'hui on appelle encore « Égypte » exactement les mêmes régions qu'aux temps des Pharaons on désignait sous le nom de « Qemi » — le pays de la terre noire. — C'est la longue oasis qui s'étend, entre la chaîne arabique, à droite, et la chaîne libyque à gauche, depuis Assouan (24° de latitude) jusqu'à la mer Méditerranée (32°).

Quelques Pharaons, il est vrai, portèrent bien au-delà d'Assouan les frontières de leur empire. Au moment de la révolte du Mahdi, les vice-rois régnaient aussi sur toute la vallée du Nil jusqu'au 2° degré de latitude (2). La Nubie, le Soudan égyptien, le sultanat du Darfour et les provinces équatoriales, jusqu'au lac Albert, étaient de leurs États. Actuellement, la majeure partie de cet immense domaine comprise sous la dénomination de Soudan Anglo-Égyptien, est soumise, officiellement du moins, à l'autorité du Khédive. C'est vrai. Néanmoins, lorsqu'on parle de l'Égypte civilisée, il faut toujours entendre, ainsi qu'on le faisait quelques mille ans en çà, le pays limité par la cataracte d'Assouan et la mer Méditerranée, le reste du territoire n'ayant été, à toutes les époques, qu'un vaste champ de batailles, de razzias et de conquêtes. Ainsi réduite, et séparée du Soudan, l'Égypte n'en a pas moins 994.000 kilomètres carrés d'étendue. Autant que la France

(1) Blanckenhorn, *Geologia Ægyptens*, Berlin 1901.

(2) Voir à la partie : *Histoire Moderne*, le Khédive Tewfick.

et l'Allemagne réunies. De ces 994.000 kilomètres carrés 33.607 seulement, à peu près la superficie des Pays-Bas, sont cultivés.

La vérité du vieux dicton (1), que nous avons cité naguère en nous occupant de l'Égypte au point de vue économique, est évidente, également, au point de vue géologique. Les alluvions apportent aux terres de l'Afrique du Nord un élément étranger qui les bonifie. Composé de sable et de calcaire, le sous-sol du Delta est par lui-même improductif. Il en est ainsi partout. Pour nous en rendre compte, examinons rapidement la configuration du pays. Si du Caire nous nous dirigeons au sud en remontant le Nil, nous constatons que le fleuve, resserré par les montagnes (2), coule à travers une vallée désertique formée de pierres calcaires et de nummulites entremêlées de filons d'albâtre. Cette composition des terrains est surtout spéciale aux espaces environnant Beni-Souef et Minieh, où une ville a pu s'appeler Alabastron, et à ceux où ont été ouvertes les carrières de Turrah et de Masara. Passé Edfou, nous rencontrons les fonds rocheux et sablonneux de Mergel. Vers Silsileh, le grès et la craie dominent. Enfin, à Assouan, une chaîne de monts granitiques sépare l'Égypte de la Nubie.

Voilà le pays que les Grecs nommèrent : « Aiguptos », les Hébreux « Mizraïm » et les anciens Égyptiens « Qemi ». Si l'on peut en croire Brugsch, l'appellation grecque viendrait de l'expression hiéroglyphique : « Ha-Ka-Ptah » (demeure du double de Ptah). L'Égypte porterait ainsi le nom de son Père divin. Les Coptes et les Turcs l'appellent toujours, d'ailleurs : « Gypht » ou « Gipt ». Les Arabes, au contraire, disent encore : « Misr » comme leurs frères sémites de l'Écriture.

L'Égypte est merveilleusement belle. Inutile de décrire le Delta. Sa fertilité seule le rend remarquable. Nous ne parcourerons que la Haute-Égypte, jusqu'à la première cataracte.

En Europe et en Amérique on juge de la beauté d'un paysage d'après les accidents montagneux, couverts de

(1) « L'Égypte est un don du Nil ».
(2) Sur la rive droite, la chaîne arabique offre une voie de communication vers l'Est. C'est là route ordinaire des caravanes de Thèbes à Kosséir, du Soudan, de la Nubie. — La chaîne libyque, rive gauche, est au contraire inabordable à cause de ses escarpements.

forêts, qui le distinguent. Aussi n'est-il pas étonnant d'entendre souvent dire aux touristes qu'une excursion en Égypte ne procure aucun agrément. Ce n'est, en effet, qu'à l'orée de la Nubie qu'on rencontre des montagnes et de luxuriantes plantations d'arbres. En Haute-Égypte, pas de prairies verdoyantes. Rien que le désert et le Nil aux eaux jaunâtres, chargées de limon. Aucun bouquet de palmiers ou de sycomores ne se rencontre qui rompe cette morne uniformité. Et pourtant nous n'en persistons pas moins à déclarer que l'Égypte est réellement belle. Dans les endroits où les contreforts des montagnes s'avancent jusqu'au fleuve, comme à Gebel-et-Ter, Gobelcïn-Toda et Silsileh, le tableau que la nature propose à notre admiration est d'un pittoresque achevé. Et si, quittant le fleuve, nous nous dirigeons vers l'intérieur du pays à travers des vallées splendides par leur aspect sauvage, quels seront nos sentiments en face de la magie du Speos Artemidos ou de l'Assassif? Nous connaissons des localités qu'un joaillier génial paraît avoir serties, tels des diamants en une parure, dans le plus grandiose des panoramas. J'ai conservé un vif souvenir d'Assiout, mais rien n'a frappé mon imagination autant que la magnificence de Thèbes. A l'est de la vallée, la chaîne arabique dont les sommets sinueux se détachent en bleu sombre sur l'azur d'un ciel éternellement limpide. A l'ouest, la muraille aride des monts lybiques. Dans ce cadre titanesque, les monuments de Karnack et de Louqsor, avec leurs immenses rangées de colonnes. Et puis, au milieu de ce champ de ruines gigantesques, une bande d'argent étincelant : le Nil, aux bords plantés d'orgueilleux palmiers semblant rêver, sous la caresse de la brise des soirs qui berce leurs cimes somnolentes, du prodigieux passé de cet endroit unique au monde. Quand on connaît bien ce pays, on comprend pourquoi le vieux monde tourna toujours des regards envieux vers le Nil. Est-il rien de plus grandiose que les cataractes, entre Éléphantine et Philœ? Déjà, au-dessus de Silsileh, les montagnes, se rapprochant du fleuve, laissent apparaître, plus distincts, les contours de leurs pittoresques escarpements irrégulièrement étagés en un immense chaos. Entre eux, de larges bandes de sable se déploient. Et ce sable, aux tons jaune d'or, ressemble à une coulée de lave en fusion. Près d'Assouan on arrive enfin aux pieds des cataractes. Mais on perçoit de très loin le fracas des eaux sur les roches qui émergent de l'écume, sur un

parcours de 10 kilomètres environ. Des torrents vertigineux se frayent leur route par des fissures, des interstices, qu'un travail de plusieurs siècles ouvrit à travers les rochers, et viennent se rejoindre en un point où ils forment une nappe écumante. C'est majestueux et effrayant. Quand, au couchant, les rayons du soleil mourant éclairent ce chaos, on se croirait en face de rivières et de montagnes de pourpre. Le tableau, d'une saisissante grandeur, est inoubliable pour qui l'a une fois contemplé. Mieux que n'importe quel autre, il proclame la puissance et la souveraine maîtrise du Créateur. Et au sortir de ce labyrinthe de rocs et de cascades, un nouveau sujet d'étonnement vous est offert lorsque vous descendez vers le sud : Philæ ! L'île jolie comme une idylle ! « Le plus charmant spectacle de la nature créée par Dieu ! »

L'Égypte n'est pas prodigue de ces tableaux extraordinaires. On ne les rencontre qu'à intervalles éloignés. La vallée du Nil n'en possède pas moins de fort attirants attraits, dont l'un des principaux est l'opposition constante existant entre les terrains cultivés, si fertiles, et le désert limitrophe. D'un côté, la campagne verdoyante parsemée de bouquets d'arbres ; de l'autre, le désert libyque aride, illimité, silencieux. Là-bas, la vie exubérante ; ici l'engourdissement et la mort dont aucun pinceau, fût-ce, celui de Claude le Lorrain, ne saurait rendre parfaitement l'expression. Un changement s'opère dans cette opposition à l'heure où le disque solaire descend vers l'Occident. Alors les campagnes, tout à l'heure verdoyantes, s'assombrissent, tandis que le désert se colore et que le sable s'y pare de toute la gamme des couleurs, depuis le violet le plus tendre jusqu'au rouge le plus foncé.

D'autres beautés se voient encore en Égypte. Ce devait être, jadis, un magnifique coup d'œil que le panorama de ces grandes villes : Memphis, Thèbes aux cent portes ! etc., etc... Leurs ruines stupéfient, même maintenant, ceux qui les contemplent. Que le soleil de midi les inonde de son aveuglante lumière ou que le couchant les dore de ses chatoyantes couleurs, elles donnent au paysage qui les environne un charme tout particulier. Le double temple de Kom-Ombo se détache sur son cadre d'une façon réellement grandiose. Celui d'Edfou se profile magnifiquement sur la plaine où il est construit. Mais toujours les ruines de Thèbes nous ramènent vers elles, tellement est irrésistible l'attirance des profondes rêveries où elles nous plongent...

Mais que dire des nuits passées sur les bords du Nil ! Elles constituent le plus majestueux des spectacles. Nos nuits les plus claires, à nous, hommes des pays du Nord, ne peuvent donner une idée de la splendeur des cieux égyptiens où scintillent des étoiles, où brille une lune dont l'éclat est inconnu chez nous. C'est ici qu'on comprend, mieux que partout ailleurs, les paroles du chantre royal : « Les cieux racontent la gloire du Créateur et le firmament célèbre l'œuvre de ses mains. » C'est surtout au désert, que l'on goûte pleinement le charme de cette lumière féerique. Dans ces solitudes de sable, certains ne voient que des régions sans limites où règnent la terreur et la mort. Mais ceux-là n'ont jamais contemplé un coucher de soleil ou un lever de lune au désert ; leur imagination n'a pas ressenti l'influence bienfaisante et douce du silence éternel ; leur poitrine ne s'est jamais dilatée en aspirant un air pur, vierge comme celui que respira l'homme, au premier matin de la Création.

B. — L'Irrigation (1).

Ce serait une erreur de croire que le paysan égyptien voit pousser ses récoltes sans aucun travail personnel. Le Nil, évidemment, inonde régulièrement les terrains et remplace les eaux de pluie et de sources que la Haute-Égypte ne connaît pas. Mais beaucoup de gens se font une idée très fausse de l'inondation, qui n'atteint pas du tout les terres de cultures trop élevées ni même, toujours, celles qui sont situées dans les bas-fonds. Pour remédier à cet inconvénient, les Égyptiens des temps pharaoniques avaient déjà creusé des canaux. Le très ancien canal de Joseph (Bahr Jûsuf) n'était qu'une branche du Nil canalisée sur une longueur de 334 kilomètres. Les deux branches de Rosette et de Damiette servaient également à la répartition rationnelle des eaux provenant de l'inondation. Sous Séti Ier, treize siècles environ avant Jésus-Christ, un canal fut creusé, qui reliait le Nil à la mer Rouge et qui servait aux besoins de la navigation ainsi qu'à ceux de l'irrigation. Ce canal fut achevé par Ptolémée Phila-

(1) Voir Willcocks, *Egyptian irrigation*, London 1899 ; et *The Nile in* 1904, London 1904.

delphe et restauré par le conquérant arabe Amru. Si l'on en croit Strabon, il faut tenir pour vrai que les ramifications du canal étaient si parfaitement distribuées, que tout le pays pouvait être facilement irrigué en cas d'insuffisance de la crue. Dans la Haute-Égypte, en dehors du Bahr Jùsuf, on rencontre d'anciens travaux d'art tels que les canaux de Sohag et de Bagura, qui sont toujours en usage. En Basse-Égypte, Mohammed Ali, successeur des Mamelucks, reconstruisit le canal de Fuah dont parlent certains auteurs du moyen âge et qu'on nomme aujourd'hui le canal Mahmudijé. Un simple regard sur la carte suffit pour connaître sommairement le grand réseau de canaux qui, en se rattachant aux deux bras du Nil, servent à l'irrigation du Delta. Pour qu'au moment de l'inondation les eaux ne s'étendent pas trop rapidement sur les parties basses du pays, on ménagea, dès l'antiquité, à l'aide de barrages, d'immenses bassins dans lesquels, jusqu'à ce que les terres fussent saturées, l'eau pouvait séjourner aussi longtemps et en aussi grande quantité qu'il était nécessaire. Ensuite, on renvoyait au Nil ou dans les canaux le surplus du liquide. Et les champs redevenaient cultivables.

Cette façon de procurer aux terrains, par une inondation directe, l'humidité nécessaire et suffisante jusqu'à la récolte, s'appelle *rai*. Il existe un autre système d'arrosage, continu et artificiel celui-ci, qu'on nomme *sharaki*. Il était en usage dans l'ancienne Égypte. On le pratique aujourd'hui au moyen du *schadüff*, sorte de pompe élévatoire, très primitive, dont le bras se termine par un récipient en jonc qui sert à puiser l'eau. Mais l'instrument le plus en usage de nos jours est la *sakijé*. Elle se compose de deux roues de bois dont l'une horizontale, mise en mouvement par un buffle ou un chameau, fait tourner l'autre, verticale, à laquelle sont assujettis des vases de bois ou de terre cuite qui prennent l'eau à la façon des seaux de nos dragues. La culture de la canne à sucre, qui exige beaucoup d'eau, a rendu obligatoire la construction toute récente de pompes à vapeur. En 1908 on en comptait 2.500 dans le Delta et 1.800 dans la Haute-Égypte, ce qui représentait une force totale de 27.000 chevaux. Au Delta inférieur on se sert aussi des *Tabuls*. C'est une sorte de cylindre hélicoïdal. Son emploi est très peu profitable et pas pratique du tout.

Pour maintenir les eaux du Nil à une hauteur égale

pendant toute l'année, on a construit à la pointe du Delta, aux environs du Caire, un puissant barrage qui, commencé en 1835, ne fut achevé qu'en 1890 par l'anglais Sir Colin Moncrieff. C'est le deuxième grand barrage du monde. Il peut faire monter jusqu'à 4 mètres les eaux du Nil, que 126 écluses en fer répartissent dans les branches de Rosette et de Damiette. Mais l'œuvre la plus colossale en ce genre est le barrage d'Assouan. Commencé en 1898 et terminé en 1902 il a coûté 3.237.000 livres sterling. Il barre le fleuve un peu au-dessous de l'île de Philœ dont le temple, malgré toutes les précautions prises, est complètement immergé et ne tardera pas à disparaître. Ce barrage a une longueur de 1.960 mètres. Sa hauteur est de 40 mètres. Sa base ne compte pas moins de 30 mètres de largeur et sa partie supérieure 7 mètres. Ses 180 écluses, actionnées par l'électricité, sont fermées du 1er décembre au 1er mars. Les eaux qu'elles retiennent en un immense lac sont distribuées rationnellement et selon les besoins de la culture, depuis le mois d'avril jusqu'au commencement de juillet, époque à laquelle, le Nil commençant de monter, le bassin se trouve complètement vide. Cette œuvre gigantesque n'a pas répondu aux espérances qu'on avait mises en elle. La masse d'eau retenue n'a pas atteint la hauteur voulue. Le barrage lui-même est sujet à des suintements qui pourraient devenir dangereux. Depuis qu'il fonctionne, on a cependant cultivé 200.000 hectares de terre jusque là stériles, ce qui représente, pour la fortune nationale, 7.000.000 de livres sterling. En construisant le barrage d'Assouan, qui ne débite qu'un milliard de mètres cubes d'eau, on se flattait d'atteindre le chiffre de deux milliards de mètres cubes. Pour tâcher de les obtenir, on vient d'entreprendre récemment à Esneh la construction d'un autre barrage (1). On a agi de même à Siût pour régulariser la distribution des eaux du canal Ibrahimiyé aux provinces Minieh Benisuef. Ce dernier travail d'art mesure 833 mètres sur la longueur, 12 m. 50 sur la hauteur et il possède 111 écluses. Enfin, pour le service des provinces Est du Delta, il existe à Zifte, depuis 1903, un barrage de 50 écluses.

Tout ce qui a rapport au Nil tient du phénomène. Le

(1) Il est bon d'ajouter qu'on veut surélever de 6 mètres le barrage d'Assouan. On y travaille depuis l'automne de 1908. (Note des traducteurs.)

limon lui-même n'échappe pas à cette règle. Il constitue un merveilleux engrais où l'on jette la semence par les mêmes procédés que ceux dont usaient les fellahs de Pharaon. Au bout de trois ou quatre mois on peut moissonner. Voilà ce qui a procuré son bien-être à la petite Égypte et ce qui lui a permis d'occuper, au point de vue des productions du sol, une place que ne peuvent pas lui disputer des pays beaucoup plus puissants.

Un délicieux climat contribue à la fécondité du sol. Il était déjà renommé dans l'antiquité. Il fait aujourd'hui de l'Égypte une station sanitaire excellente pour les maladies nerveuses, les rhumatismes et la tuberculose (1). En Basse-Égypte on a la même température que dans l'Europe du Sud, ou à peu près. En Haute-Égypte, le thermomètre marque, en janvier, + 13°, en août + 37°. Le maximum constaté a été + 58°,8. A Alexandrie, où le voisinage de la mer fait sentir son influence, il fait plus chaud en hiver et plus frais en été qu'au Caire. La moyenne, en hiver, y est de + 15°. En réalité il n'y a que deux saisons en Égypte : la saison chaude qui va du mois d'avril au mois de novembre, la saison fraîche qui va du mois de décembre au mois de mars. Étant donné l'extrême sécheresse de l'air, les hautes températures, dont nous avons parlé, ne sont pas alourdissantes. Le Delta a une courte saison de pluies. Au Caire, il pleut rarement. Presque jamais dans la Haute-Égypte. La malaria se rencontre parfois dans le Delta, jamais ailleurs. En mars et en avril, un vent du sud-ouest violent sec et chaud (38 ou 40°), souffle en rafale. On l'appelle le *Chamsin*. Il est très pénible à supporter à cause du sable du désert qu'il apporte avec lui. Son influence est amollissante.

C. — La Flore.

Au temps des pharaons on cultivait en Égypte le froment, l'avoine, l'orge, le durrah, le lupin, les fèves (*Vicia*

(1) L'Egypte a été visitée en 1903 par 74.000 touristes, en 1904 par 90.400 et en 1905 par 99.922. Les centres qui attirent les étrangers sont, en dehors du Caire et d'Alexandrie, l'oasis d'Hélouan à 23 kilomètres au sud du Caire avec sa source d'eau sulfureuse découverte en 1874 par le docteur Reil et, dans la Haute-Égypte, Louqsor et Assouan. Voir Engel Bey, *Das Winterklima Ægyptens*, Berlin 1903.

faba), les pois (vraisemblablement *Pisum abyssinicum*), les lentilles, différentes espèces de ricin, les chicorées et le poireau (*Allium porrum*) regardé comme sacré. D'après Hérodote, les oignons et les aulx étaient fort prisés; et les Juifs connurent les pastèques des bords du Nil. Nos petits pois et nos pois chiches (*Cicer arietinum*) sont aujourd'hui communément cultivés; et ces derniers entrent pour une bonne part dans les provisions de bouche de ceux qui traversent le désert. Maint explorateur moderne de l'ancienne Égypte, Maspéro par exemple, prétend que la culture du coton était pratiquée sous les pharaons. Quoiqu'il en soit, on trouve encore aujourd'hui en Abyssinie, à l'état sauvage, des cotonniers (*Gossypium punctatum*) dont l'espèce est toute différente de celle importée des Indes en 1821.

Maintenant l'Égypte produit surtout du maïs, du durrah, du riz et de la canne à sucre ainsi que du tabac, du chanvre, du pavot, du melon et du trèfle. Sous les pharaons, on exploitait activement la vigne, aujourd'hui presqu'abandonnée. Et cependant elle prospérait parfaitement, le raisin mûrissant en grande abondance pendant l'été.

Jadis on rencontrait dans la vallée du Nil deux plantes qui y deviennent de plus en plus rares : le lotus (*Nymphea lotus*), de la famille de notre rose aquatique, qui habitait surtout la Haute-Égypte et la Thébaïde; et le papyrus, originaire du Delta. Ce dernier a fourni la première matière dont on se servit pour écrire. C'est ainsi que le nom de papyrus fut attribué aux feuilles tissées de ses filaments. Le lotus rouge, si répandu dans la vieille Égypte qui le cultivait avec amour, a complètement disparu et avec lui le parfum si suave qu'il exhalait.

Les arbres qu'on rencontre le plus fréquemment au bord du Nil sont : l'acacia (*Acatia nilotica* et l'*Acatia farnesiana*), le sycomore (*Ficus sycomorus*), le figuier (*Ficus carica*), le tamarin (*Tamarindus indica*), le tamarix (*Tamarix orientalis*), le laurier et deux espèces de palmiers : le palmier doum (*Hyphæna thébaïca*) qui habite surtout la Haute-Égypte et dont les fruits ressemblent à de grosses noix et le dattier (*Phœnix dactylifera*) (1), ori-

(1) Le dattier se rencontre dans toute l'Égypte jusqu'à Assouan. Le palmier doum existe surtout en Haute et en Basse Nubie. (Note des traducteurs.)

ginaire de la Basse-Égypte. Ces espèces d'arbres, qui existaient à l'époque pharaonique, se retrouvent toujours de nos jours dans la vallée du Nil, à côté de l'épine du Christ (*Zizyphus spina Christi*) originaire de Palestine, du mûrier, du caroubier (*Ceratonia siliqua*) et du bananier d'Amérique dont le fruit aromatisé est d'un goût extrêmement fin. Les plantations d'orangers, de mandariniers et de petits citronniers sont également très nombreuses. Mais le dattier est l'arbre qui tient la place principale en Égypte. On y en compte plus de vingt-sept espèces différentes. On ignore chez nous la précieuse utilité de cet arbre merveilleux qui donne, en grande partie, à la contrée égyptienne ce charme particulier qui nous attire si fort. Il pousse indifféremment sur les berges du fleuve et sur les confins du désert. Son fruit, très agréable au goût et très nourrissant, qui mûrit en novembre, constitue, pour la population, un pain excellent. L'animal indispensable en Égypte, le chameau, s'en nourrit également. Mais ce ne sont pas là les seuls points de vue qui font accorder à cet arbre une valeur inestimable. Son tronc fournit la charpente, les chevrons et les piliers des maisons ; les planches pour les portes ; les supports pour les schadûfs et pour les sakijés. Les branches servent de bâtons aux voyageurs. Avec les feuilles on fabrique des sandales et des couffes. On file des cordes avec les fibres. Les déchets, enfin, sont employés comme bois à brûler. A l'époque de la floraison, on extrait du cœur du bouquet supérieur une liqueur douce et un vin très chaud. Étonnons-nous, après cela, si le dattier est appelé : « le prince couronné des arbres », et si l'Égyptien, transplanté à l'étranger, en a la nostalgie comme le Suisse de sa montagne ! Tel ce premier Khalife Omajade qui fit venir un palmier de sa patrie. Il le planta dans son jardin de Cordoue et alors, devant l'arbre aimé, il exhala son ardent désir de revoir son pays, dans ces jolis vers si magistralement rendus par le comte de Schack :

O palmier divin tu es étranger,
Tout comme moi, dans ce pays !
Tu es étranger ici à l'Ouest
Bien loin de ton rivage natal.
Pleure sur ton exil ! Un muet seul ne le ferait pas.
D'ailleurs comment le ferait-il ?
Non ! il ne sait rien du chagrin,
Rien de l'affliction qui ressemble à la mienne !

Ah! s'il pouvait sentir!
Il voudrait soupirer avec des larmes
Vers les palmeraies de l'Est
Et les flots de l'Euphrate.

Les riches plantations d'arbres ne se firent que vers le milieu du dix-neuvième siècle. L'impulsion vint de Mohammed Ali, ami des jardins. Il importa de l'Inde orientale l'acacia lebbeck (*Albizzia lebbeck*) qui s'est parfaitement acclimaté. On en a planté autour du Caire des allées ombreuses. Les successeurs de Mohammed Ali, Ibrahim et surtout Ismaïl Pacha, agirent de la même manière. C'est sous ce dernier que fut créé, au milieu de la nouvelle ville du Caire, le splendide jardin de l'Esbèkijé, magnifiquement tracé, d'après nos goûts européens, par l'ingénieur français Barillet.

D. — La Faune (1)

Après la flore, la faune. Les singes, les lions, les léopards, dont on rencontre si souvent des représentations sur les monuments anciens, ont complètement disparu, de même que, depuis 1864, ces bœufs magnifiques dont les longues cornes recourbées faisaient notre admiration. Par contre, les chèvres, les brebis, les oies, les chats et les chiens se sont conservés en nombre considérable. L'âne aussi; et cela a son importance. L'âne est en effet, pour les Égyptiens, ce que sont pour nous le cheval et la voiture. Tout près de sa patrie d'origine, l'âne d'Égypte est d'un type tout différent de celui avec lequel nous sommes familiarisés. Nous avons peine à reconnaître en lui le frère de cet animal gris, têtu et apathique que nous connaissons. Il est agile, ardent, docile et doux.

De ce qu'on n'avait trouvé aucune représentation du chameau sur les monuments, on en avait conclu que cet animal, indispensable aujourd'hui, était inconnu des anciens Égyptiens et n'avait fait son apparition, sur les bords du Nil, qu'au moment de la conquête Persane, 500 ans environ avant Jésus-Christ. De nouvelles fouilles (2) en-

(1) Voir Brehm *Reiseskizzen aus Nordostafrika*, Iena 1862.
(2) Voir Capart, *Les débuts de l'art en Égypte*, Bruxelles 1904.

treprises depuis 1894 ont mis à jour de nombreux monuments datant de 3.000 ans avant Jésus-Christ. Parmi ces monuments, il s'en rencontre deux qui reproduisent des têtes de chameaux. La plus ancienne représentation de cet animal consiste en une auge de calcaire qui affecte les formes d'un chameau couché. Elle fut découverte dans des tombes préhistoriques de la première moitié du premier millénaire avant Jésus-Christ, au cimetière d'Abousir-el-Melek (1) où la Deutsche Orientgesellschaft a opéré des recherches pendant l'été de 1905. L'hippopotame et le crocodile, jadis très nombreux en Égypte, sont presque introuvables aujourd'hui. L'hippopotame s'est retiré jusqu'au-dessus de 18° de latitude et les bateaux à vapeur ont chassé le crocodile au delà de la première cataracte. Le porc est resté ce qu'il était autrefois : un animal immonde. Le cheval, venu d'Asie, ne se trouve pas ici avant la période Thébaine. Le buffle, qui habite volontiers les eaux du fleuve, et dont l'utilité est si grande pour le paysan, n'apparut qu'à une époque plus tardive encore. On l'importa des Indes. Il est précieux pour les travaux de culture. On l'emploie également pour faire mouvoir les roues des sakijés. Sa chair est dure et sans saveur. L'amour que les indigènes conservent pour les chats est, sans aucun doute, une survivance de l'ancienne Égypte. En Nubie, on considère encore comme sacré le *Félis maniculata* qui y vit à l'état sauvage et qui est l'ancêtre de notre chat domestique. Dans l'antiquité, on l'employait surtout à la chasse des oiseaux. L'ichneumon détruisait les souris. Les chiens, qui errent par milliers dans les rues, forment, avec les éperviers, la corporation unique et indispensable des agents de propreté de la voirie. Il sont très jaloux de leur prérogative et élisent domicile dans des quartiers déterminés où ils ne souffrent aucun intrus. On les rencontre peu à travers les rues des villes, où ils craignent l'homme. Dans les villages, ils sont domestiqués.

Les peintures des tombeaux de Saqqârah nous prouvent que les anciens Égyptiens étaient pêcheurs habiles et fins connaisseurs de poissons. Le Nil en renferme vingt-quatre espèces différentes où le silure domine. A noter : l'anguille (*Karmut*) (*Clarias anguillaris*) ; le brochet du Nil ; le phagre ; le bischir (*polypterus bischir*) brochet nageur, qui

(1) Voir *Mitteilungen der Deutschen Orientgesellschaft zu Berlin*, n° 30, mai 1906.

atteint souvent une longueur d'un mètre, qui appartient à l'ordre des ganoïdes et qui est l'un des rares survivants des premières périodes de formation de la terre. Il est originaire du Nil blanc. L'inondation l'entraîne jusque dans la Basse-Égypte. Il est très recherché pour sa chair savoureuse.

Nous connaissons une vingtaine d'espèces de serpents dont très peu sont originaires d'Égypte. Les plus connus, ceux que l'on voit le plus souvent employés dans l'écriture hiéroglyphique, sont : la vipère à cornes (*cérastès*) ; le serpent à lunettes (*naja-haji*) et surtout l'uréus qui possède la faculté de s'élargir le cou en une large spatule et celle de se dresser sur l'extrémité de sa queue. Ces serpents sont extrêmement venimeux.

Il existe deux tortues en Égypte : la tortue aquatique (*Trionyx ægyptiacus*) et la tortue terrestre (*Testudo marginata*).

Au temps des pharaons on ne connaissait guère, comme oiseaux, que l'ibis « sacré », le pélican, le marabout et le flamand. Ce dernier (*Phænicopterus antiquus*) habite le Delta en troupes nombreuses. L'ibis sacré (*Threskiornis religiosa*) était presque apprivoisé. On l'élevait dans les temples. On n'en trouve plus aujourd'hui qu'en Nubie. Le marabout (*Leptoptilus argala*) tient l'emploi de balayeur des rues dans les lieux habités. Des multitudes de pélicans (*Pelicanus onocrotalus et crispus*) nichent sur les bords du Nil. Deux oiseaux furent souvent mentionnés dans les inscriptions des temples : l'épervier (*Neophion perenopterus*) et une sorte de hibou appelé le grand-duc des pharaons. Certaines peintures murales reproduisent également des autruches (*Struthio camelus*) et des faucons momifiés (*Falco peregrinoides*). Le pluvier (*Pluvianus ægypticus*), communément nommé veilleur de crocodile, atteint la grosseur d'une grive. Il appartient à la famille des échassiers. Il cueille sur la carapace des crocodiles les sangsues et les divers insectes aquatiques qui y sont attachés et il s'introduit dans la gueule du monstre pour y enlever les morceaux de viande restés entre les dents. Le héron (*Bubuleus Ibis*) aime le voisinage des troupeaux. Il se pose volontiers sur le dos des vaches. En plus de ces oiseaux on doit encore mentionner : la huppe, la poule du désert (*Ptérocles exustus*), une élégante perdrix (*Ammo perdris Heyi*), la bartavelle, la petite outarde (*Otisletral*), l'outarde à collier (*Otis hubara*) aussi belle que craintive, l'oie

commune, l'autruche et le vautour. N'oublions pas les oiseaux aquatiques : la magnifique poule du Sultan (*Porphyrio smaragdonotus*) et l'attrayante bécasse dorée (*Rhynchea capensis*). Le crapaud volant (*Caprimulgus ægyptius*) a été remplacé par une espèce particulière que rapportèrent des bateliers navigant dans la région des palmiers doums où abondent les martinets (*Cypselus parvus*). Enfin le gobe-abeilles (*Meraps ægyptius*), le coucou (*Centropus ægyptius*), l'aigle blanc, le colibri (*Nectarius colibri*), la grue et le canard. Chaque année les cigognes et les cailles émigrent d'Europe. Les Égyptiens chassent volontiers ces dernières. Quant aux oiseaux aquatiques, les fellahs, après les avoir attendus durant de longues stations dans l'eau, les prennent à la main en ayant eu soin, pour les approcher plus facilement, de se cacher la tête dans une grosse citrouille creuse. Autrefois le canard, l'oie et la poule étaient domestiqués. De nos jours c'est le pigeon qui prédomine, bien qu'il y ait toujours des poules et des coqs d'Inde.

Le bousier vulgaire ou scarabée (*ateuchus sacer*) était un des coléoptères les plus nombreux. Les Anciens y voyaient le symbole de l'infinité, de l'éternité, de la force créatrice et de la lumière sacrée. Très commun en Nubie, il se fait de plus en plus rare en Égypte. Le scarabée aquatique ou escarbeau apparaît surtout après les inondations. L'apiculture (1) autrefois si florissante est aujourd'hui complètement abandonnée.

Comme au temps de Moïse les fléaux abondent : la mouche ordinaire, les moustiques, les sauterelles, les scorpions, etc. Les papillons d'Égypte n'ont rien de remarquable. Citons encore les habitants du désert : le bouquetin arabe (*Ibex beden*), la gazelle (*Antilope clorcas*), la genette (*Viverra genette*), le petit lièvre d'Égypte (*Lepus ægyptius*), le porc-épic (*Hystrix cristata*), le renard, le chacal et l'hyène striée (*Hyæna striata*).

Il nous est interdit de clore ce chapitre sans parler de l'animal, qui, suivant un proverbe arabe, constitue, avec l'eau et les dattes, les trois choses indispensables à la vie de l'homme. Les poètes l'ont appelé la « nef du désert ». Nous le nommerons prosaïquement le chameau. Le chameau de course, très élancé, n'est guère plus beau que son lourd collègue le chameau de charge. Affligé d'une énorme tête de mouton fixée

(1) Voir A. Dedekind, *Altägyptisches Bienenwesen*, Berlin 1901.

sur un long cou, d'un nez de bélier, d'un large bec de lièvre aux dents jaunâtres, il n'offre rien d'agréable à la vue. Les Arabes eux-mêmes disent « qu'après l'avoir créé, le Seigneur Dieu lui-même fut stupéfait de son œuvre ». Mais aucun être n'est mieux bâti pour ce à quoi il est destiné. Il est fait pour la marche, pour le transport des fardeaux et pour l'endurance de toutes les privations. Les callosités de ses pieds lui rendent faciles les courses dans le désert. Il tombe rarement et un instinct merveilleux lui fait deviner la présence de l'eau. Il peut supporter des charges de 500 kilogrammes. Il trouve lui-même sa nourriture et se contente de ce que les autres animaux dédaignent : la paille, les maigres plantes du désert, les chardons que sa langue endurcie lui permet de brouter. Il absorbe en une fois de grandes quantités d'eau, mais en revanche il peut en supporter la privation pendant de longs jours. En temps de famine il se nourrit plusieurs jours de la graisse de sa bosse. L'Égyptien le considère avec raison comme la plus parfaite image de la persévérance et de la frugalité.

C'est d'après le nombre des chameaux que, chez les Bédouins, on estime la richesse ; et la puissance d'une race se manifeste par le nombre des hommes qui peuvent les monter. Chez eux le chameau est la dot de la fiancée. C'est sur le dos de son chameau que le bédouin défunt gagne sa dernière demeure. Aussi l'appellent-ils avec reconnaissance « Fahl », géant, héros. Et la veuve plaintive, exhalant ses plaintes vers son mari disparu, l'appelle tendrement « mon chameau », en mémoire des peines et des soucis qu'il a endurés pour l'entretien de sa famille.

E. — Division politique.

Administrativement l'antique Égypte était divisée en circonscriptions appelées νομοί en grec : *hesp* ou *tasch* en égyptien. Le nombre de ces nômes n'est pas définitivement fixé. Il varie de 36 à 47. Les listes égyptiennes en comptent 42 : 22 dans la Haute-Égypte et 20 dans la Basse-Égypte. Chaque nôme se subdivisait en quatre parties : la capitale, centre du culte divin et résidence des autorités ; le pays cultivé ; les marais et les pâturages ; les canaux. Chacune de ces parties avait ses administrateurs distincts.

L'Éthiopie, c'est-à-dire le domaine qui s'étend au-dessus de la première cataracte, possédait un gouverneur, le prince de Kusch (1). Au point de vue politique, l'Égypte est toujours divisée en haute et basse Égypte.

F. — Les Oasis.

Comme complément à notre description de la vallée du Nil, il nous reste à parler des oasis (en égyptien *Wahe*, en arabe *Wah*, en grec ὄασις). Elles faisaient partie de l'empire pharaonique. Les Anciens les appelaient poétiquement : « Iles des Bienheureux ». Les pharaons, les empereurs romains et les empereurs byzantins y exilaient les condamnés d'État et les criminels de droit commun. A l'époque des persécutions, des milliers de chrétiens y trouvèrent la mort. C'est peut-être à cet exil des martyrs chrétiens qu'il faut attribuer l'introduction du christianisme dans ces parages. On explique l'existence de ces oasis, pour la plupart très insalubres, par ce fait qu'un bras du Nil a dû traverser ces régions. Une seule chose y est certaine : la présence de sources intarissables, approvisionnées par les pluies abondantes des pays tropicaux. Les Anciens étaient passés maîtres dans l'art de creuser ces sources, mais la conquête arabe avait fait tout oublier. On revient aujourd'hui aux procédés des Anciens ; et des puits artésiens permettent, un peu partout, de faire jaillir l'eau dissimulée à de grandes profondeurs. Des six oasis du désert Lybique qui appartiennent à l'Egypte, la plus renommée est celle de Siva ou oasis de Jupiter Amon. La plus grande est celle de Charge ou Kargeh (2). Celle de

(1) A l'époque thébaine, ce titre de prince de Kusch était porté par l'héritier présomptif du trône, tel chez nous le Dauphin. C'était en son nom qu'un gouverneur administrait la province. (Note des traducteurs.)

(2) A côté des nombreux vestiges païens de l'époque Persane et de l'époque Romaine, on trouve, dans la « grande oasis », un monument auquel le qualificatif de bijou ne messiérait pas. C'est une vieille nécropole chrétienne contenant environ 200 sépultures décorées de fresques fort bien conservées. Voir à ce sujet : Wladimir von Bock, *Matériaux pour servir à l'archéologie de l'Égypte chrétienne*, édit. posthume, Saint-Pétersbourg. 1901. — K. M. Kaufmann *Ein altchristliches Pompeji inder Libyschen Wüste*. Mainz 1902.

Dachel doit son pittoresque aux collines de deux ou trois cents mètres d'altitude qui l'entourent. Dans les oasis la culture se fait de la même manière que dans les autres parties du pays.

III

La plus ancienne civilisation égyptienne.

Jusqu'à présent nous avons parlé du Nil, de la contrée qu'il arrose, des cultures, etc., etc., mais nous n'avons encore rien dit des habitants de l'Égypte. Leur origine et leur religion, leurs institutions politiques et leur Code de morale feront l'objet des chapitres qui suivent. Notons, pour l'instant, qu'historiquement les Égyptiens doivent être tenus pour le plus ancien peuple du monde. Des fouilles pratiquées en Babylonie depuis 1898, paraissaient devoir mettre à jour des documents qui disputeraient à l'Egypte cette prédominance. Mais nous savons aujourd'hui (1), à n'en pas douter, que les plus anciens monuments de Babylone ne remontent pas au-delà de 2.800 ans avant J.-C. L'histoire des Pharaons, avec Ménès, débute, au minimum, en 3.300 avant J.-C., et encore devons-nous constater, qu'à cette époque, les Égyptiens possédaient une haute culture. Il va sans dire que d'habiter sur les bords du Nil favorisa le développement de cette culture. Le limon du fleuve facilita, en en rendant les travaux très faciles, l'agriculture, sans la prospérité de quoi aucun peuple ne peut se développer. Ce limon servit en outre, autrefois comme aujourd'hui, à l'édification des huttes, à la confection des ustensiles de ménage, en particulier de ces excellentes cruches, appelées *Kulle* en arabe, qui conservent si fraîche l'eau qu'on y dépose. Cette propriété les rendait aussi indispensables dans le palais des pharaons et dans la cabane de leurs sujets, que dans le palais des khé-

(1) Voir: L. W. King, *Chronicles concerning early Babylonian Kings* 2 vol., London 1907.

dives et le taudis des fellahs. Bien que mêlée de limon, l'eau du Nil est cependant excellente à boire. Champollion l'a proclamée « le champagne des eaux (1) ». Elle constitue un inestimable bienfait pour un pays perpétuellement exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant, où il ne tombe pas de pluie et où il n'existe pas de sources. Le Bédouin affirme « que, sous le ciel, il n'y a pas de don plus précieux qu'une gorgée d'eau du Nil ». De plus, le fleuve nourrit un nombre incalculable de poissons qui servent à l'entretien des hommes vivant sur ses bords. Aussi comprenons-nous très bien que, par reconnaissance pour de tels bienfaits, les anciens Égyptiens aient joint à leur nom celui du fleuve béni et se soient appelés « les hommes de Qémi », c'est-à-dire les hommes du « pays noir du Nil ». Mais les Égyptiens ne devaient pas au Nil leur seule prospérité matérielle. Ils lui devaient en plus d'être devenus ce qu'ils furent au point de vue politique et social. C'est un phénomène connu que la configuration d'un pays exerce une influence énorme sur la formation intellectuelle et morale de ses habitants « Et, dit G. Schweinfurth, il n'existe sur la terre aucun pays, si ce n'est l'Égypte, dépendant absolument du fleuve qui le fertilise, aucun fleuve aussi extraordinaire que le Nil et aucune race aussi singulière que le peuple éternel de l'Égypte. »

La découverte de nombreux monuments funéraires a fait passer pour un peuple de philosophes tristes et de momies articulées, le peuple qui vivait sur cette terre fertile, au bord de ce fleuve majestueux. La vérité est tout autre. Les Égyptiens étaient gais, joyeux, pleins d'expansion, aimant la vie, d'un caractère en complète harmonie avec les campagnes riantes qu'ils cultivaient et le ciel limpide qui s'étendait au-dessus de leurs têtes ; cela sans détriment de leur tempérament positif, fécond en pensées profondes et en idées nettes. Leurs deux principales vertus étaient la régularité et l'ordre. Il ne faut pas s'en étonner, puisqu'ils constataient annuellement la régularité avec laquelle se produisait l'inondation. Et ce phénomène extraordinaire les fit croire bien vite à l'existence d'une puissance supérieure, premier jalon d'une admirable reli-

(1) Tous les voyageurs ne célèbrent pas avec le même lyrisme les louanges des eaux du Nil. Ce n'est pas sans raisons d'ailleurs, car lorsqu'elle n'est pas bouillie, cette eau est très indigeste et certains estomacs ne peuvent pas la supporter.

gion. C'est encore par le Nil que furent créés la constitution politique, les règles scientifiques, les principes de l'art et de toute vie intellectuelle. Les flots qui, en inondant le pays tous les ans, supprimaient les limites des champs, ont donné naissance à la conscience de la sainteté de la propriété, au besoin de lois et d'autorité. La première législation, la première souveraineté, les premiers rouages politiques sont donc sortis du Nil. La nécessité de prévoir les inondations obligea les Égyptiens à observer le cours des étoiles. On eut ainsi l'astronomie. Il fallait à tout moment mesurer les limites des terrains ; ainsi naquit la science de l'arpentage. Après avoir favorisé, par la facilité qu'il offrait aux transports, le commerce et l'industrie, le Nil créa le droit, par la nécessité où l'on fut de posséder des mesures et des poids exacts pour l'échange des produits. C'est encore à cause du Nil qu'on fut obligé d'apprendre à canaliser et à construire des barrages. Et c'est toujours le Nil qui, pour ces sortes de travaux, fournit le meilleur des matériaux, ce granit qu'il avait lavé durant des siècles et qu'on ne put transporter qu'après avoir appris les règles de la navigation. Aussi la science des Égyptiens jouit-elle d'une grande renommée dans l'antiquité. Et nous ne devons pas être surpris que les Grecs, si cultivés, aient cru devoir, selon Platon, augmenter encore leurs connaissances en suivant les leçons des écoles égyptiennes.

LES ÉGYPTIENS DANS L'ANTIQUITÉ

I. — Leur origine et leur caractère.

Les Égyptiens sont originaires de l'Asie (1). Telle est du moins l'opinion généralement partagée par les égyptologues les plus notoires. Les observations faites sur les momies et sur les animaux domestiques qui accompagnaient les habitants ; l'étude des langues comparées, tout prouve que les Égyptiens viennent de l'Asie et doivent prendre rang parmi les races Caucasiques. Suivant la tradition biblique, la branche qui aurait émigré sur les bords du Nil serait de famille Hamite. Il y eut cependant de tels mélanges, qu'il est impossible de parler de race pure quand il s'agit de l'Égypte. Deux types y sont surtout remarqués : l'un, assez grossier, présente certaines affinités avec le type Nubien ; l'autre, qui offre une certaine finesse, se rapprocherait plutôt du type Asiatique (2). Les peuples que la sainte Écriture donne comme fils de Ham sont : Kusch, Mizraïm, Put et Chanaan. Les héritiers de Kusch (en hiéroglyphes *Kasch* ou *Kesch*) habitaient la Nubie et le Soudan égyptien. Ceux de Mizraïm sont les occupants de l'Égypte actuelle, pays de Qémi, qui s'étend de la Méditerranée à la cataracte d'Assouan. Leur type s'est conservé jusqu'à nos jours chez les fellahs et les Coptes. Ceux de Put, vraisemblablement le *Punt* des monuments, plantèrent leur tente sur les bords de la mer Rouge, tandis que les Chananéens, mêlés aux Phéniciens et à des émigrés Égyptiens, occupaient la Palestine. Sous les pharaons,

(1) Ce n'est pas l'opinion de M. Maspéro. Voir notre préface.
(2) Voir : H. Stahr, *Die Rassenfrage in antiken Ægypten*. Berlin 1907.

le nombre des habitants fut plus considérable en Égypte qu'à différentes époques subséquentes. Josèphe parle de sept millions et demi de sujets, Alexandrie étant omise. Ce chiffre a été dépassé pour la première fois en 1897 où le recensement donna 9.783.324 âmes. En 1907, on en comptait 11.206 359 (1).

A côté des races Berbères (Barabra) ou Nubiennes, dans les régions qui avoisinent la cataracte et qui vont jusqu'à la mer Rouge, il existait autrefois, et il existe toujours, des peuplades que les inscriptions hiéroglyphiques nommaient Buka ou Buga, les Romains, Blemmyes, et que nous appelons aujourd'hui Bedscha ou Bischarins, du titre de leur principale tribu. Sur le haut Nil, il y eut de tout temps des nègres que les dominateurs de l'Égypte se sont toujours efforcés d'asservir.

Jadis, comme maintenant, les Égyptiens étaient entourés de tribus avec lesquelles ils entretenaient un perpétuel trafic. Ces tribus étaient des tribus de bédouins, arabes nomades du désert. Les Sati ou Schasu semblent avoir le mieux connu les anciens Égyptiens, pour avoir été très souvent rejetés par eux au delà des frontières. Par la relation d'un déserteur du temps d'Usertesen Ier, qui nous raconte son séjour parmi eux, nous connaissons parfaitement tout ce qui a rapport aux bédouins. Et cela s'applique exactement à leurs descendants actuels. Ce sont des Asiatiques d'Arabie.

Dans les pages qui suivent, nous n'avons à nous occuper presque exclusivement que des habitants de l'Égypte proprement dite (2). Les monuments qui nous ont conservé leurs images, nous les montrent grands, maigres et élancés. Les épaules sont larges, les bras bien musclés, les jambes grêles. L'expression du visage est mélancolique et douce. Les principales caractéristiques de la figure sont : front bas, nez court, yeux grands, joues pleines et bouche assez large. Un des plus beaux modèles du genre est une statue que l'on appelle la statue du « Cheik el-Beled », conservée au musée du Caire. Comme nous l'avions déjà fait remarquer, les bas-reliefs nous apprennent, à n'en pas douter, que l'Égyptien était joyeux, gai, actif et pratique.

(1) Dans l'Égypte habitable (soit 29.437 Kmq.) la densité de la population est aujourd'hui plus grande qu'en Belgique où, sur 29.456 kilomètres carrés, on compte 6.799.999 habitants.

(2) Voir : A. ERMAN, *Ægypten und Ægyptischen Leben im Altertum*, 2 volumes. Tubingen 1885-1887.

Il serait extravagant de croire que le sol arrosé par le Nil produit les moissons sans que les cultivateurs y soient pour quelque chose. Ceux qui voient les fellahs peiner à l'irrigation des champs et à la réparation des chaussées, peuvent revivre en action les peintures des monuments qui représentent les travaux d'ensemencement et de récolte auxquels les Anciens se livraient avec zèle et activité. Si les moindres détails de la vie des champs sont reproduits sur la pierre avec une telle exactitude, quoi d'étonnant à ce que les victoires et les conquêtes soient relatées avec un si vif sentiment d'orgueil ! Les inscriptions des temples et des tombeaux en parlent sans cesse; et les têtes de pierre qui y sont sculptées semblent emprunter à cet orgueil l'expression de force, de puissance et de supériorité répandue sur tous leurs traits. Selon Hérodote, et c'est là leur plus noble titre de gloire, le développement des études en Égypte fit des Égyptiens « le peuple le plus instruit entre tous les peuples instruits » et, longtemps après, le Grec, se comparant à eux, se considérait comme « un enfant sans passé et sans expérience. » Mais ce qu'il y a de plus remarquable chez l'Égyptien, c'est sa profonde religiosité. Sa vie et ses travaux en sont ennoblis. C'est à cette religiosité, apparaissant dans le respect de la vieillesse et l'observance régulière des jours de fêtes, que nous sommes redevables de notre connaissance si exacte de l'ancienne Égypte. C'est ce sentiment qui eut souci de couvrir les monuments d'inscriptions. Nous devons être reconnaissants aux anciens Égyptiens de l'avoir éprouvé, comme nous devons les remercier d'avoir eu un sens de l'histoire assez fort qui les poussât, fidèles en cela à leur devise si souvent répétée : « C'est la vie des hommes, leur souvenir dans la bouche de leurs descendants pour toutes les éternités », à fixer sur la pierre leurs moindres faits et gestes (2) afin que la postérité ne pût en ignorer.

(1) Voir : Georg Steindorff. *Urkunden des Ægyptischen Altertums.*

2. Sethe, *Urkunden des alten Reiches*, 2 fasc. ; II. Sethe, *Hieroglyphische Urkunden der grec-romizeit*, 2 fasc.; III. H. Schæfer, *Urkunden der alten Æthiopienkonige*, 1 fasc.; IV. Sethe, *Urkunden der XVIIIe dynastie*, 12 fasc.; Leipzig 1903-1907.

II

La religion égyptienne.

A. — La Doctrine.

L'étude de la théologie égyptienne est extrêmement intéressante. Mais elle présente de multiples difficultés qu'on ne peut résoudre que par une connaissance parfaite des lieux. A l'exception du Delta, l'Égypte n'est qu'une longue vallée. Ses habitants sont fort éloignés les uns des autres. Comme les différentes agglomérations humaines n'avaient entre elles que de rares rapports, la conséquence naturelle de cet isolement fut une extraordinaire diversité dans la langue, les mœurs et la religion. Pour ses dieux principaux, chaque ville d'Égypte possédait des noms particuliers, un culte particulier, des représentations mythologiques particulières. Le dieu d'Héliopolis s'appelait Atum ; celui de Memphis, Ptah (qui, sur son tour à potier, avait modelé l'œuf d'où est sorti le monde) ; celui d'Abydos, Osiris ; celui de Thèbes, Amon ; celui d'Hermonthis, Mout, etc... Saïs avait pour déesse spéciale Neith, et Bubastis, Bastit. Ici et là, de nouvelles divinités apparurent qui ne consentirent pas à se mêler aux divinités déjà existantes. Le royaume était-il politiquement divisé? Les diversités apparaissaient plus grandes encore. Chez les Juifs, où le culte de Dieu était cependant solidement établi, le même fait se présente après la division du royaume d'Israël entre Jéroboam et Réhabéam. Mais ce ne fut, en Égypte, qu'un accident passager. Lorsque le pays recouvrait son unification politique, l'unité religieuse réapparaissait. La divinité principale de la capitale devenait la

divinité officielle de tout l'empire. Il ne faudrait cependant pas en conclure que l'unification politique devenant durable, on en arriverait à un culte unique. Ce serait se mettre en contradiction avec tous les faits historiques. La diversité diminuait, en effet, mais elle existait toujours, parce qu'en rapprochant le nouveau dieu officiel de la divinité locale, on créait une autre variété divine sans que, pour cela, l'ancien culte disparût. Comme le dit Erman (*Ægyptischen religion*, 1905, p. 3), une sorte de malédiction pesait sur le peuple égyptien : « Il ne pouvait oublier. Dans les temps primitifs, il avait jadis découvert l'écriture et pris ainsi une longue avance sur les autres peuples ; mais, pour son malheur, il ne sut pas tirer profit d'un si grand trésor. Chaque époque de sa longue histoire lui apporta des représentations mythologiques différentes. Les anciennes ne furent pas oubliées pour cela. On les tint peut-être quelquefois à l'écart, mais elles étaient toujours considérées comme sacrées et elles réapparaissaient parfois au premier rang. Ainsi grandissait, de siècle en siècle, la confusion des représentations mythologiques et se multipliaient les détails religieux. Les théologiens égyptiens s'en réjouissaient. Pour nous, c'est un véritable casse-tête. »

Une des grosses difficultés que rencontre celui qui étudie la religion égyptienne consiste en ce qu'elle offre un mélange de polythéisme et de monothéisme. Le plus souvent l'être suprême est désigné comme « Dieu unique ». Dans l'inscription de Haremheb, au Britisch Museum, on dit qu'il est « un Dieu unique qui gouverne le monde inférieur et donne des lois », et, dans une hymne, on l'appelle « le Dieu unique et vivant, créateur de toutes choses « (papyrus Anastasie, I, 350). Il est invoqué dans les textes comme « Créateur du ciel et de la terre, des dieux et des hommes » (papyrus de Turin). On dit de lui qu'il existe « par lui-même et qu'il est éternel » (inscription de Haremheb) ; qu'il « n'a aucune forme » (Hymne du harpiste) ; qu'il « était hier, qu'il est aujourd'hui et qu'il sera demain » et qu'il est « un Dieu caché », « le Dieu grand, existant de toute éternité, avant le ciel, la terre et les eaux » ; le Dieu « qui maintient tout », qui se montre « bienfaisant et compatissant », qui « récompense les obéissants et punit les indociles », qui « donne à l'homme le pain quotidien », qui « exauce les prières des hommes », « pardonne les péchés ». « Son nom doit être adoré ». — On l'invoque ainsi : « Dieu ! protège le faible contre le fort », « exauce les invo-

cations de celui qui est enchaîné », « protège, contre le présomptueux, celui qui est plein d'angoisses. » On le tient pour « Juge entre le puissant et le misérable ». On sait « qu'il récompense celui qui le sert et qu'il protège celui qui le suit ». Voici même le mystère du Dieu incréé, du « Dieu créateur de toutes choses », « qui est lui-même de toute éternité », « qui existe par lui-même, Dieu de Dieu ». Dans un nombre considérable d'inscriptions, l'essence divine se traduit par *choper t'esef*, c'est-à-dire « cause de sa propre origine », celui qui, par la seule puissance de sa parole, produit toutes choses sans éléments préexistants. Dans un papyrus de Turin on lit : « O Dieu, architecte du monde, tu n'as pas de père, tu es par toi-même et tu n'as pas de mère... Tu soutiens les choses que tu as créées, tu te meus par ta propre force... Le ciel et la terre obéissent aux lois que tu leur as dictées. Qu'on nous laisse louer le Dieu qui a édifié le firmament, qui, par la force de son nom, a créé tous les continents, toutes les contrées et la grande mer : « Que la terre soit ! »..... Dans une hymne conservée au musée égyptien du Caire on invoque ainsi le Dieu unique : « Seigneur de la sagesse, dont toutes les prescriptions sont sages...., Seigneur de la vie, de la santé et de la force..... Toi seul, unique !..... qui donnes la nourriture aux oiseaux qui volent dans les airs..... qui contiens tout. Salut à toi pour tous ces bienfaits..... Qui seul veilles pendant le sommeil des hommes, pour choisir les meilleures de tes créatures..... Adoration à toi qui nous a créés ! Salut à toi de chaque pays..... Créateur des choses... Nous prions ton esprit..... Toi seul unique, qui n'as pas de semblable, unique Roi. » D'un papyrus du Britisch Museum nous extrayons les invocations suivantes : « Il n'est aucun secours, sinon près de toi. Exauce ma supplication, donne de la joie à mon cœur..... Exauce mes vœux, mes humbles prières, que j'élève chaque jour vers toi..... Et ne me reproche pas mes nombreux péchés. » Le papyrus Prisse, le plus ancien livre du monde, contient les préceptes suivants de Ptahhotep (copie exécutée sous la XIIe dynastie d'après un manuscrit de la Ve) : « Si quelqu'un s'élève dans son orgueil, Dieu, qui est sa force, l'abaissera. » « Si tu es sage, élève ton fils dans l'amour de Dieu ». « L'homme magnanime sera remarqué de Dieu ». Un papyrus de Saint-Pétersbourg affirme que : « Dieu connaît le méchant et le châtie jusqu'au sang. » Dans les préceptes d'Ani (moyen-empire, papyrus de Boulak, I), nous lisons : « Si tu offres

ton sacrifice à Dieu, garde-toi de ce qu'il réprouve ». « Rappelle-toi que la mère n'ait jamais aucun motif de plainte contre toi, qu'elle ne lève jamais ses mains vers Dieu, et que Dieu n'exauce sa prière ! » Ailleurs on dit : « Quand tu seras devenu un puissant, n'en sois pas orgueilleux...,. Car l'auteur de tous les dons est Dieu. » « Obéir c'est aimer Dieu, désobéir c'est haïr Dieu. » — D'après ces maximes, Brugsch a pu dire avec raison : « De toutes les créations de la mythologie antique, nulle, plus que celle-ci, ne se rapproche du Dieu du christianisme, créateur du ciel et de la terre, conducteur des hommes, providence des êtres et justicier. »

De ce que le dieu solaire Râ se soit identifié avec Amon de Thèbes, Horus d'Edfou, Chnum d'Éléphantine, Atum d'Héliopolis, etc. (tous dieux uniques, évidemment), on pourrait croire que la religion égyptienne fut monothéiste à ses dernières heures. Non. Le mouvement hénothéiste n'a pas conduit au monothéisme, quelque tendance violente qu'il eût vers lui. La « croyance en des dieux uniques » n'était pas une « croyance en un seul dieu ». Ces hommes, dont la doctrine se rattachait à un dieu unique, rendaient un culte à plusieurs divinités, sans que jamais leur esprit soit frappé par une telle contradiction. Il fut sérieusement question de substituer l'unité divine à la pluralité des dieux sous le pharaon Aménophis IV (XVIIIe dynastie). Cette tentative ne fut jamais renouvelée. Aménophis IV voulut remplacer les autres cultes par celui d'Aten (le disque solaire). Il lui éleva un temple dans sa capitale de Chut-Aten (l'horizon du disque solaire) dont les ruines avoisinent la localité qu'on appelle aujourd'hui Tell-el-Amarna. Il s'efforça de détruire partout le nom d'Amon. Il changea le sien parce que le vocable d'Amon y entrait et, s'en composant un nouveau avec celui de son dieu, il s'appela désormais Chu-en-Aten. A Tell-el-Amarna il fit graver cette magnifique prière à Aten : « Les mortels célèbrent la gloire de celui qui les a créés et prient Celui dont les mains les ont formés... O Dieu qui es en vérité le Dieu vivant !... C'est toi qui as produit ce qui n'était pas et qui as fait tout ce qui est. Nous aussi, nous avons été appelés à l'existence par le verbe de ta bouche... Il n'y a point de Dieu en dehors de toi ! Accorde la vie en vérité à ton fils qui t'aime... afin qu'il soit réuni à toi dans l'éternité. » Le nom d'Aten et les figures devant lesquelles s'agenouillait le roi paraissent prouver que dans l'idée de

Pharaon, le disque solaire était le dieu lui-même (1). Il n'en est pas moins vrai que la prière ci-dessus contient les plus pures et les plus hautes conceptions que l'on puisse se faire de la divinité. L'erreur d'Aménophis IV fut de ne pas baser sa réforme sur le mouvement évolutif qui s'était produit jusqu'alors. Il aurait dû la rattacher au culte d'Amon et faire du disque solaire une dérivation du dieu de Thèbes, sans lequel toutes les autres divinités n'étaient rien. N'ayant pas agi avec cette prudence, Aménophis IV vit échouer son entreprise. Lui-même d'ailleurs, qui avait su s'élever jusqu'à la conception de l'unité de Dieu, recula devant la pensée d'un dieu unique et suprasensible. Son œuvre réformatrice, imputable pour beaucoup à sa mère Tiji, originaire de Mésopotamie, fut de courte durée (2). Bien que la nouvelle religion eut été, sans doute, adoptée par une partie considérable du peuple, elle disparut avec le roi; et les prêtres d'Amon déployèrent autant de zèle fanatique à en étouffer les derniers germes, qu'Aménophis IV avait mis d'enthousiasme à faire éclore les premiers. Tell-el-Amarna (3) connut à peu près cinquante ans de grande prospérité. Après la chute d'Aménophis IV elle tomba en ruines. On ne la restaura jamais.

La forme la plus ancienne et la plus commune de la religion égyptienne fut le culte des animaux. Plus tard, lorsqu'avec l'immigration asiatique on fut arrivé à une conscience religieuse plus élevée et plus spirituelle (polythéisme) et que le culte solaire, profondément établi, eut supplanté les formes antérieures, on ne vit plus, dans

(1) Beaucoup, et les traducteurs sont de ceux-là, pensent que le disque solaire n'était, dans la doctrine d'Aménophis IV, que la représentation matérielle d'un dieu unique et tout spirituel.

(2) Cette opinion n'est pas celle des traducteurs. Aménophis IV subit et ne subit que l'influence d'Héliopolis dont il fut sans doute prêtre dans sa jeunesse, et dont il adopta la théologie en la spiritualisant encore.

(3) En 1903, la Deutsche Orient gesellschaft y a entrepris des fouilles. On y avait trouvé en 1888, 358 tablettes qui étaient des lettres des rois de Babylonie, d'Assyrie et de Mésopotamie aux pharaons Aménophis III et Aménophis IV, des correspondances des gouverneurs égyptiens des villes Chananéennes de Tyr, Sidon, Akko, Ascalon, etc... Les lettres qui proviennent de Jérusalem, avant l'exode des Israélites, se trouvent au musée de Berlin. — Voir : FLINDERS PETRIE, *Tell-el-Amarna*, Londres 1894. — C. NIEBUHR, *Die Amarna Zeit*, Leipzig 1899. — J.-A. KNUDTZON, *Die El-Amarnatafeln* Leipzig 1907.

l'animal, qu'une figure allégorique ou un signe hiéroglyphique. Horus apparaissait comme un épervier; Pthah, comme le taureau Apis; Amon et Chnum, comme béliers; Nechebt, comme vautour ou serpent; Sobk, comme crocodile, etc... Par un mélange des anciens éléments les animaux étaient aussi mentionnés comme dieux et, par une conception plus récente, Dieu apparaissait comme homme et l'animal comme son symbole extérieur. Dans certaine mythologie on retrouve la présence de têtes d'animaux sur le corps humain des dieux. Par exemple : Thot avec une tête d'Ibis : Horus et Mout avec une tête d'épervier; Annubis avec une tête de chacal; Bastit avec une tête de chat; Hathor avec une tête de vache, ainsi que plusieurs autres déesses. Ces sortes d'images, que l'art égyptien a formées avec une habileté reconnue, sont une preuve de la confusion générale qui régnait dans la mythologie égyptienne. Souvent on se contentait, aussi, de représenter une divinité par une tête humaine avec certains attributs d'animaux. Ainsi, la tête d'Isis porte souvent les cornes de la vache sacrée entre lesquelles se trouve le disque solaire. Comme on l'a déjà dit, ce polythéisme varie suivant les localités. Chaque contrée et presque chaque village d'une certaine importance a sa divinité particulière. A côté du dieu principal, d'autres sont adorés et forment avec celui-ci une triade (le plus souvent le père, la mère et le fils). Ces divinités familiales, également adorées dans le temple, sont, à Memphis, Ptah, Sechmet et Imhotep; à Thèbes : Amon, Mut et Chons; à Abidos : Osiris, Isis et Horus, etc. Le gouvernement sacerdotal du vieil Héliopolis assembla même un groupe de neuf dieux (Ennias) à la tête duquel était Atum, le protecteur de la ville. A ce dernier se joignait Schon, le dieu de l'air, avec son épouse Tefnut; Keb, le dieu de la terre, avec la déesse du ciel Newt; Osiris avec Isis et Set avec Nephthys. D'autres temples suivirent l'exemple de cette innovation en mettant Atum à la place de leur dieu particulier.

Nous avons déjà parlé de la confusion des divinités. Il n'y a aucun doute qu'en franchissant les frontières de leur propre district elles soient entrées dans le domaine commun de la mythologie égyptienne. Cependant, les mythes ne nous ont presque pas été livrés, soit qu'ils aient été supposés bien connus, ou que les livres qui les contenaient aient été considérés comme trop sacrés pour être mis entre les mains des profanes. La plupart des dieux

apparaissaient sans vie, sans caractère, avec une physionomie fantastique. Il ne se distinguaient les uns des autres que par leur nom, leur image ou leurs épithètes et attributs (comme « Pères des Dieux », etc.). Aux Égyptiens, les dieux ne semblaient pas des marionnettes où des fantôches sans vie comme ils nous apparaissent aujourd'hui. Les faits conservés par les fragments mythiques s'opposent à ce que Ra, Osiris, Isis, Horus et Set, par exemple, soient des figures sans contour distinct, émergées du brouillard universel.

Dans l'ancienne Égypte, aucune divinité n'a été aussi haut placée que le dieu soleil dont les sanctuaires étaient répandus en grand nombre dans tout le pays. Au point de vue théologique, le rang le plus élevé était tenu par On de l'ancien testament, l'Héliopolis des Grecs, dont il ne reste aujourd'hui, pour raconter sa magnificence, qu'un obélisque unique isolé dans la campagne de Matarije, non loin du Caire. C'est de là que s'exerça la profonde influence de la religion égyptienne, car les prêtres du Soleil de On, dont faisait partie le beau-père de Joseph l'Égyptien, étaient considérés comme possesseurs de la plus haute sagesse. Le temple qui tient le deuxième rang se trouvait à Edfou, dans la Haute-Égypte. Il est encore en parfait état de conservation. C'est là que, pour la première fois, on figura le dieu avec un disque solaire et un plumage bariolé largement étendu. Auparavant on le représentait par une tête d'épervier sur laquelle se tenait le disque solaire avec un serpent debout et crachant des flammes. Au matin, dans une barque, il vogue vers le ciel et à travers de nombreux dangers (dont les orages et les serpents célestes, Apophys, sont les plus fâcheux), il arrive, le soir, vers les montagnes de l'occident où il est reçu par la déesse. Dans la barque du soir, il navigue la nuit dans le monde souterrain où les morts saluent joyeusement son apparition et tirent sa nacelle avec des cordes, les vents ne soufflant pas dans l'au-delà.

Les noms du dieu solaire sont nombreux. On l'appelait *Horus* ou *Harachte* lorsqu'il était représenté comme oiseau de proie avec de grands yeux lumineux ; *Chepre* le désignait comme scarabée ; *Atum* comme vieillard (soleil du soir). Habituellement, la dénomination caractéristique de la constellation même est Ra. Sous ce nom, les Égyptiens réunissaient tout ce qu'ils voulaient attribuer à la plus grande des divinités, qui, du haut du ciel, régissait l'uni

vers. Son fils était Horus. Il prit les rênes du gouvernement lorsque, dans sa vieillesse, son père se retira. Primitivement Ra n'eut d'autre relation avec l'Égypte que celle d'avoir été mis sur le même pied d'égalité qu'Atum, le dieu local d'Héliopolis. Aussi les pharaons de la Ve dynastie, originaires de cette ville, laissèrent-ils son culte comme ils le trouvèrent établi. Ils lui élevèrent un sanctuaire grandiose, près d'Aboukir (au sud-ouest du Caire). L'un de ces pharaons était le roi Ne-wofer-re (1). Des fouilles faites du 31 octobre 1898 au 17 avril 1901, aux frais du baron de Bissing et sous la haute direction du docteur Ludwig Borchardt, ont remis le sanctuaire à jour. Il consiste essentiellement en un obélisque de pierres calcaires et s'élève sur une superbe terrasse. Au devant se trouve la cour rectangulaire des victimes entourée de murs, avec le gigantesque autel des sacrifices d'Alabaster. Sur le côté, la petite construction en briques pour la barque du soleil. Le tout est relié avec la ville royale par un magnifique passage couvert de pierres calcaires en relief. Ra fut le seul Dieu que la mythologie n'associa pas à un être femelle. Bientôt il apparaît comme le constant prototype des rois. Ils sont « fils de Ra » et lui doivent leur plus grande puissance sur la terre. Il prend alors la première place et les autres dieux ne sont vénérés que d'après leur degré de fusion avec lui. D'où la naissance des expressions Osiris-Ra, Amon-Ra, Horus-Ra, Mentu et Atun-Ra. Le dieu Sérapis, lui-même, c'est-à-dire Osiris-Apis, introduit par Ptolémée, est regardé comme l'égal de Ra. Ce dernier est adoré sous différentes formes. Nous pouvons donner, comme témoignage, les citations suivantes tirées du livre des Morts :

« Adoration à toi, auguste grandeur, très haute puissance qui embrase les lieux de lumière, qui es la forme de l'esprit, qui se concentre lui-même, qui vit dans son œil (disque solaire) et qui éclaire les cercueils ; père invisible qui fait les sphères et qui créé les corps... ; secret plein de mystères que les esprits suivent où il les conduit; qui traverse le ciel où les esprits se réjouissent de son arrivée ; prince de puissance dans la sainte sphère, barque du ciel, porte de la sphère lumineuse, voyageur, éclaireur mobile, qui fait succéder l'obscurité à la lumière,

(1) Voir *Das Ra-Heiligtum des Königs Ne-Wofer-re.* Hrsg de J.-W. F. Bissing, vol I : *Der Ban* de L. Borchardt, Berlin, 1905.

souverain des âmes, qui siège dans son obélisque etc... »

Tout ce qui se rapporte au mythe de Ra est contenu, d'après Erman (*Ægyptin*, II), dans un court exposé : « Dans les temps primitifs, Ra apparut sur l'Océan du dieu Nun et s'assura, après de pénibles combats, la souveraineté comme « Roi des hommes et des dieux tout ensemble. » Aussi longtemps qu'il fut dans la force de l'âge, personne n'osa s'opposer à ses desseins. Mais lorsqu'il commença de vieillir et que ses os devinrent d'argent, sa chair d'or et ses cheveux de lapis-lazuli, ses inférieurs se révoltèrent contre lui, suivis, dans leur rébellion, par la déesse Isis qui connaissait tout, comme Ra lui-même, mais qui cependant ignorait le véritable nom du dieu. Ra le cachait scrupuleusement car, divulgué, ce nom aurait perdu sa vertu magique. Pour découvrir le mystère, Isis imagina un artifice. Elle prépara, avec de la terre et de la salive, un reptile venimeux qu'elle plaça sur le chemin que devait suivre le dieu solaire. Tout arriva comme elle l'avait désiré. Le reptile piqua le dieu et lui causa une telle douleur que, dans sa souffrance, il rassembla son peuple pour lui demander secours. Isis s'empressa à l'appel de son père et lui déclara que ce mal, infligé par un de ses propres enfants qui avait posé le reptile sur son passage, ne pouvait être guéri que si lui, Ra, livrait enfin son nom à la connaissance de tous. Alors Ra répondit :

« Je suis celui qui créa le ciel et la terre, qui éleva les montagnes et qui fit tous les êtres.

« Je suis celui qui fit l'eau et qui créa tous les grands fleuves ;

« Celui qui procrée ;

« Je suis celui qui créa le ciel et son mystérieux horizon;

« Et j'y ai placé les âmes des dieux.

« Je suis celui qui, lorsqu'il ouvre les yeux, fait la lumière et lorsqu'il les referme, fait la nuit.

« L'eau du Nil se précipite quand il commande ;

« Mais les dieux ne connaissent pas son nom.

« Je suis celui qui fait les heures et qui crée les jours.

« Je suis celui qui commence les années et qui crée les inondations.

« Je suis celui qui fait le feu vivant...

« Je suis Ehpre le matin, Ra à midi et Atum le soir. »

Mais Isis ne se contente pas de ces explications et le poison ne quitte pas les membres de Ra. Fatigué de souf-

frir il donne enfin son nom secret et, par le charme d'Isis, recouvre la santé.

C'en est fait de son autorité. Le genre humain commence à devenir insoumis. Son père Nun lui conseille d'envoyer son œil, la déesse Hathor, dans la montagne, pour exterminer les hommes qui s'y étaient enfuis. Il acquiesça au désir de son père. Hathor qui, depuis ce temps, s'appela Sechmet, fit si horriblement couler le sang humain, que Ra fut obligé d'accourir pour sauver au moins quelques personnes. Il ordonna de cueillir des dattes dans l'île d'Éléphantine et les fit mordre par le dieu Sektet à Héliopolis. Elles furent mélangées avec de l'orge broyé et du sang des victimes. On obtint ainsi 7.000 cruches de bière. Le contenu de ces vases fut répandu, au crépuscule, sur le champ des morts, en sorte que tout fut inondé. Lorsqu'au matin Hathor arriva, elle but de ce breuvage agréable et s'enivra. Dans son ivresse, elle oublia complètement son dessein de tuer le reste des hommes. C'est ainsi que les derniers humains furent épargnés. Puis Ra se retira sur le dos de la vache céleste, après avoir nommé, comme son successeur sur la terre, Douthe, le dieu de la sagesse.

Le compagnon le moins important du dieu solaire était le dieu lunaire *Thot*, fils de Ptah et de Mut. Il était représenté sous une forme humaine, avec une tête d'Ibis sur laquelle reposaient le croissant de la lune et le disque solaire. Plus tard, il devint « dieu des écrivains » et « juge au ciel ». Il fut celui qui inventa l'écriture et l'art du calcul, le dieu de la médecine et du droit, de la mesure et du temps (particulièrement de la sixième heure du jour). Il était spécialement adoré à Schmun (moyenne Égypte) appelée par les Grecs Hermopolis. Sous la figure d'un enfant et sous le nom de Chonsû, il est l'objet d'un culte assez répandu à Thèbes. Comme conducteur des morts dans la salle du jugement, les Grecs, dans la suite, l'identifièrent à Hermés.

La déesse du ciel appelée Nut devint plus populaire qu'Hathor. Elle a déjà été mentionnée, plus haut, dans ses rapports avec Ra. Elle était avant tout la déesse représentant les femmes, la déesse sereine de la joie et de l'amour. Comme « déesse de l'occident », le soir, elle accueille le soleil. Son temple principal est à Denderah (Haute-Égypte). On peut encore le voir, aujourd'hui, dans toute sa majesté. Dans la grande Neith, de Saïs « la mère

qui enfante le soleil », nous trouvons encore la déesse du ciel.

Le plus important dieu des morts est Osiris. Il est fils du vieux dieu terrestre Keb et de la déesse Nut. Il est frère d'Isis, avec laquelle il se marie, de Nephthys et du méchant Set. — Son fils est Horus. Primitivement, il n'était qu'une forme du dieu solaire (le dieu du soleil couchant). Comme maître de la terre, il apprit l'agriculture et tout ce qui est bon. Parmi les nombreuses villes qui l'adoraient se trouvaient : Dedu, plus tard Busiris, dans le Delta et Abydos, dans la moyenne Égypte. Cette dernière est la plus importante. A Busiris, on adorait d'une étrange façon l'image d'un pilier (Ded) qui représentait, autant que possible, l'épine dorsale du dieu et qui est devenu, depuis, un symbole sacré de la religion égyptienne. Habituellement on expose le dieu sous les apparences d'une momie; les mains, toutefois, libres de bandelettes. Sur la tête il porte la couronne de la Haute-Égypte avec, de chaque côté, les plumes de la vérité ; dans la main droite il tient un fouet et dans la gauche, le sceptre de la royauté.

Le mythe d'Osiris est, entre tous, le plus répandu et le plus aimé. On y fait allusion dans beaucoup d'anciennes inscriptions. Plutarque, dans son livre « d'Isis et d'Osiris », en parle de la façon suivante : « Comme Osiris avait pris sa sœur Isis comme épouse, son méchant frère Set, plus connu sous le nom de Typhon, épousa aussi sa sœur Nephtys. Le règne prospère d'Osiris sur la terre, son succès dans la culture et dans l'organisation de ses lois emplit de haine et de jalousie le cœur de son frère qui résolut sa mort. Set prit en secret la mesure exacte du corps d'Osiris ; d'après ces dimensions il fabriqua une magnifique caisse et l'emporta pour une grande fête. Comme tous l'admiraient il la promit en cadeau à celui dont le corps s'y adapterait parfaitement. Aucun ne possédait d'aussi justes proportions qu'Osiris. Ce dernier y était à peine couché que Set et ses complices abaissèrent le couvercle, le clouèrent et le fermèrent hermétiquement avec du plomb fondu. Puis ils jetèrent le coffre dans le Nil. Isis s'enfuit dans les marais du delta, accompagnée de sept scorpions. Pendant qu'elle sollicitait inutilement l'entrée d'une maison, un de ses compagnons pénétra dans le bâtiment et tua un des enfants de la propriétaire. Touchée des lamentations de cette dernière, Isis rappela l'enfant à la vie par l'imposition de ses mains. Pendant qu'elle était

dans les marécages elle enfanta, elle-même, un fils, Horus, que Buto, la déesse du Nord, protégea contre la vengeance de Set. Un jour, cependant, il fut tué dans sa retraite par un scorpion. Mais Ra, sur les instances d'Isis, envoya Dhoute, le dieu de la sagesse, qui fit revenir l'enfant à la vie.

Pendant qu'Horus grandissait sous bonne garde, Isis errait dans le monde, accompagnée de son mari, le dieu Annubis, à la recherche du cadavre d'Osiris. Elle le découvrit enfin. Le cercueil avait échoué près de Babylos, sur la côte phénicienne. Il était entièrement enfermé dans le tronc d'un arbre gigantesque. Le roi du pays avait fait couper cet arbre, car il en ignorait le précieux contenu, pour construire une colonne dans son palais. Isis se présenta à la cour du roi en qualité de nourrice. Elle manifesta sa divinité et délivra le cercueil de l'enveloppe qui l'enserrait ; elle l'emporta dans le delta du Nil et, dans la solitude, elle pleura la mort de son époux. Alors elle cacha la caisse et chercha son fils Horus. Pendant cet intervalle, Set, qui chassait au clair de lune, trouva le cadavre. Dans sa colère, il le déchira en pièces et l'éparpilla de tous côtés. Isis, traversant les marécages dans une barque de roseaux, enterra tous les restes du cadavre qu'elle découvrit. Elle ensevelit l'épine dorsale à Dedu (au-dessous du pilier sacré), et la tête à Abydos. Les hommes reconnaissants eurent ainsi occasion d'honorer dans divers endroits le tombeau de leur bienfaiteur. Lorsqu'Horus fut devenu un beau et rayonnant jeune homme, il vengea la mort de son père. Dans un furieux combat, où lui-même perdit un œil, il vainquit Set et prit possession du trône de son ancêtre Keb. Pendant qu'il était roi des hommes, Osiris s'empara de la souveraineté du monde inférieur comme « roi de l'Éternité ». Son nom est devenu, pour les vieux Égyptiens, l'emblème de la croyance à l'immortalité. L'âme d'Osiris continue à vivre dans l'oiseau Benu, le phœnix des Grecs. Les âmes des siens existent comme étoiles: Isis est l'étoile du Chien et Horus celle d'Orion ».

Les luttes entre Horus et Set furent soumises à diverses variations. Suivant l'opinion la plus connue, Horus, sous la forme du disque solaire largement ailé, dut vaincre Set près d'Edfou. C'est depuis lors que le soleil fut représenté sous cette forme au-dessus des portes des temples.

En étudiant les différents mythes, nous avons tout dit en ce qui concerne Isis, Horus et Set. Avec Ra et Osiris,

ils sont les seuls dieux égyptiens qui aient pour nous une forme saisissante. Il reste encore à ajouter qu'Isis, mère du disque solaire qui sait tout, était déjà, sous Ménès, déesse de la sagesse, épouse d'Osiris, déesse de la fertilité et de l'agriculture. On la considérait comme déesse protectrice de l'étoile de Sothis ou étoile de Sirius. On croyait que la crue du Nil était liée au lever du soleil. C'est pourquoi elle fut célébrée comme « conductrice du Nil » et « ouvreuse de l'année ». Plus tard elle fut aussi la compagne d'Hathor et la déesse de l'amour et de l'air. Elle eut un culte très répandu, dont le siège principal se trouvait — jusqu'au sixième siècle après J.-C. — dans la splendide île de Philœ où son temple est parfaitement conservé (1). Par cette conception, elle réussit à s'introduire, pendant la basse époque classique, dans la mythologie des Grecs. Des temples lui furent dédiés à Athènes, Corinthe, Rhodes, etc., et son culte se confondit avec les mystères helléniques de Demeter. Elle fut également honorée dans l'empire Romain, d'une manière fantastique. Son service sacré s'étendit jusqu'en Espagne, en grande Bretagne et en Germanie. Dans la vieille Égypte, on la représentait le plus souvent assise, tenant Horus sur ses genoux. La vache lui était consacrée comme symbole de la fécondité et des bénédictions de la nature. C'est pourquoi elle portait sur la tête des cornes de vache entre lesquelles se trouvait le disque solaire, image symbolique de son fils. Elle figurait souvent avec une tête de vache, sans rien de plus.

Ajoutons qu'Horus, à tête d'épervier, était, à proprement parler, le dieu national de l'Égypte. D'après lui, le Pharaon se dénommait le champion de la lumière contre les ténèbres. Suivant l'influence du soleil sur le cours des années et des jours, on distinguait un jeune et un vieil Horus. L'un, appelé Harpochrat, indiquait l'hiver : le soleil en enfance. L'autre, nommé Harur et représenté en homme barbu, indiquait l'été. Le vieil Horus régnait auprès d'Osiris dans le monde inférieur et prenait soin, avec Annubis, des mouvements du cœur. Edfu était le principal lieu de son culte.

Set était très redouté comme dieu des ténèbres, de l'étranger, de l'ennemi (tels que Hyksos et Chetas), du

(1) Mais va bientôt disparaître, détruit par les eaux que le barrage y fait séjourner. (Les traducteurs.)

désert et de l'infécondité. C'est pourquoi il fut honoré avec zèle, surtout sur les frontières, jusqu'à la XII[e] dynastie. Il est le principe du mal contre le bien dont Osiris est le symbole.

Les autres dieux de l'Égypte ne sont que des noms vides de sens et ne valent pas la peine qu'on s'y arrête. Les deux grands dieux Ptah de Memphis et Amon de Thèbes, eux-mêmes, ne font aucune exception. De l'un nous savons qu'à Memphis il formait une triade avec son épouse Sechmet et son fils Imhotep et qu'il était considéré comme premier roi d'Égypte et créateur du monde. Plus tard, les Égyptiens le considérèrent comme fondateur de l'art plastique, l'égal d'Héphästos. Il était représenté comme une momie pourvue d'une barbe extraordinaire et tenant dans chaque main le sceptre du dieu. Souvent aussi, il portait au front deux cornes et deux plumes d'autruche. Sa corpulence égalait celle du bœuf Apis à Memphis. Pour Amon, tout est obscur. Avec son épouse Mut et son fils Chons (dieu lunaire) il formait à Thèbes une trinité. Dans le vieil empire il fut un dieu de la moisson ; dans le moyen empire, environ 2.000 ans avant Jésus-Christ, il devint le dieu solaire, et, comme Amon-Ra jusqu'à la XXVI[e] dynastie, le dieu principal de l'Égypte. Ses temples les plus renommés sont Luksor et Karnak. Plus tard, on le retrouve dieu principal du royaume d'Éthiopie où il jouit, comme divinité des oracles, d'une extrême considération, surtout dans les déserts Libyques (oasis d'Amon, aujourd'hui Siwa). On l'honorait en Grèce. On le représentait sous la forme du bélier sacré. Le plus souvent c'était un homme portant sur la tête une calotte bizarre et très haute que surmontaient deux longues plumes. D'une main il tenait le sceptre de la divinité ; de l'autre les hiéroglyphes de la vie.

Un exposé de la religion égyptienne serait incomplet si l'on ne jetait un rapide coup d'œil sur le rôle des animaux en Égypte. « L'adoration des animaux sacrés n'était pas un principe, mais une conséquence. Elle atteint son complet développement et son entière expansion à la période de décadence de l'histoire égyptienne » (Brugsch). Les animaux sacrés ont déjà été indiqués dans les temples du vieil empire.

(1) Voir Steindorff, *Durch die Libysche Wüste Zur Anonsrase*, Leipzig 1904.

Il n'y a pas de doute que les Égyptiens primitifs aient imaginé leurs dieux sous une figure animale : le ciel comme vache ; le soleil comme faucon ; la lune comme ibis ; le dieu de la mort comme chacal ; celui de l'eau comme crocodile, etc. Il est vraisemblable que ces animaux n'ont plus été, par la suite, que le symbole de la divinité ainsi qu'on peut le voir dans les sanctuaires qui subsistent. Mais quelque chose de la sainteté de Dieu rejaillit sur ce qui n'était que son image vivante, surtout aux yeux du peuple. Aussi ces animaux furent-ils entretenus avec vénération et regardés comme sacrés par la religion officielle. Le plus marquant, parmi les animaux sacrés, était le bœuf Apis dans l'âme duquel habitait Ptah. Pour être reconnu, il devait avoir un pelage noir, porter sur le front un triangle blanc, sur le dos l'image d'un aigle et sur le côté droit un croissant de lune blanc. Outre cela, il devait encore avoir deux sortes de poils à la queue, et, sous la langue, un nœud en forme de scarabée (*scarabæus*). Etait-il rencontré ? On le ramenait aussitôt à son lieu de naissance où on le nourrissait de pain et de lait pendant quatre mois. Puis, à l'époque de la nouvelle lune, on le conduisait, en l'espace de quarante jours, à Memphis, dans une gondole dorée. Dans une maison richement décorée, auprès du sanctuaire de Ptah, un prêtre royal prenait soin de lui. Sa conduite dans sa nouvelle demeure, son acceptation ou son refus de nourriture, étaient signifiés par les oracles. De brillantes offrandes de bœufs rouges choisis lui étaient apportées et sa fête de naissance était célébrée avec le plus grand faste, au moment de la crue du Nil. Mourait-il ? Toute l'Égypte était plongée dans le deuil le plus profond et son cadavre embaumé était inhumé dans la ville des morts (près de Sakkara actuel), au fond d'une chambre mortuaire souterraine. C'est sous Ramsès II que fut construite la ville funéraire des bœufs Apis. Elle est encore visible aujourd'hui. Nous l'appelons Serapeum (1). C'est une galerie souterraine de 100 mètres de long sur environ 3 mètres de large avec, à droite et à gauche, des chambres dans lesquelles on peut voir de gigantesques sarcophages scellés dans la muraille. Psammetich Ier y fit joindre, par derrière, un nouveau plan de tombeau à angle droit. Au-dessus de ces demeures souterraines s'élevait un superbe temple dont il ne reste plus

(1) Découvert par l'archéologue français Mariette en 1851.

rien. Après sa mort, Apis formait, comme les hommes, une personne morale avec Osiris, d'où « Osiris-Apis » (du grec Osorapis) et s'appelait « seigneur de l'occident » (c'est-à-dire du monde inférieur). Il était ainsi regardé comme une sorte de dieu de la mort, au tombeau duquel on allait en pèlerinage. A cause de l'uniformité des noms, il fut plus tard identifié au nouveau dieu Sérapis introduit sous Ptolémée Ier.

Il est d'autres animaux particulièrement connus par la vénération traditionnelle dont ils étaient l'objet. Dans le temple d'Héliopolis on entretenait des phœnix (*Benu*) comme symbole de l'oiseau d'Osiris; des chats, comme celui de Bastet; l'ichneumon comme destructeur des serpents venimeux et des œufs de crocodiles; les vaches comme emblème d'Isis, puis des serpents, des béliers, des poissons, des chiens, etc., jusqu'à des rats et des souris. Le culte que l'on rendait à quelques animaux, dans les temples, se reporta successivement sur toute la race. De sorte qu'en cas d'incendie, on pensait tout d'abord à sauver les chats, et qu'on tenait pour un grand bonheur d'être dévoré par un crocodile. Si l'on donnait la mort, même involontairement, à une bête sacrée, le fait était considéré comme crime grave. Le subtil Hérodote, qui voyageait en Égypte en 450 av. J.-C., ne put cacher son étonnement en face de ce qui se passait sous ses yeux. Jadis ses descriptions furent taxées d'exagération. Cependant les découvertes du dix-neuvième siècle les ont pleinement confirmées. Ses récits correspondent avec ce fait : que les animaux appartenant aux espèces sacrées devaient, autant que possible, être enterrés dans un endroit désigné. Des nécropoles spéciales pour chats ont été trouvées dans diverses contrées (par exemple à Saqqarah et à Beni-Hassan); il y en avait aussi pour crocodiles, ibis, serpents, poissons, etc. On trouvait jusqu'à cent mille cadavres embaumés, couchés les uns à côté des autres, dans des vases de bronze, des pots, des cruches, des cercueils. Nos égyptologues ont souvent traité ces restes sacrés d'une façon que les Égyptiens n'auraient pas manqué d'appeler sacrilège.

A ce culte des animaux, qui lui-même était en grande partie une superstition, s'ajoutait, dans la croyance du peuple, une foule de formules pour les jours fastes et pour les jours néfastes, ainsi que tout un ensemble d'art ma-

gique (1). Tout cela se traduisait sous le nouvel empire, par des orgies dont la célébration finit par devenir régulière. Ce n'était pas là affaires d'ordre privé. Ces orgies avaient, au contraire, des cérémoniaires officiels dans les prêtres appelés Cherheb dont il sera plus tard question. Des livres de magie qui prétendaient à la plus haute antiquité et qui, le plus souvent, s'appuyaient sur une origine merveilleuse, appartenaient à la littérature égyptienne. On en trouvait jusque dans la bibliothèque des rois. Les sentences magiques, qui nous sont parvenues en grand nombre sur papyrus ou sur inscriptions, ont les formes les plus variées. Plusieurs parlent avec flatterie de la maladie comme si elle était un être vivant. Elles lui rappellent les dangers qui la menacent dans le corps malade et lui exposent combien elle pourrait vivre agréablement dans les harems. D'autres s'étendent en menaces contre les dieux. Elles devaient être récitées ou chantées un certain nombre de fois. Après quoi on faisait les purifications et les onctions proposées ; on traçait des hiéroglyphes sur la langue, sur la main, avec de la peinture verte ou rouge, etc. Souffrait-on d'un mal provenant de l'influence d'un mort? On lui écrivait une lettre qu'on plaçait dans sa tombe. Voulait-on paralyser la main d'un ennemi? On introduisait secrètement dans sa maison des poupées de cire représentant des dieux ou des hommes. On se protégeait des bêtes venimeuses par toutes sortes d'amulettes que l'on plaçait dans les habitations ou que l'on portait au cou. Des sentences magiques, suspendues à une ficelle nouée un certain nombre de fois, opéraient des merveilles. On se servait volontiers de petites images de divinités. On en amalgamait plusieurs pour en faire une unité grotesque, plus efficace. On obtenait, par exemple, un abominable mélange en réunissant Chepre, Chnum, Thot, Min, Anubis, Osiris, Mut et Bastit. Mentionnons encore, qu'en dépit de l'opinion générale, la magie de l'horoscope et l'alchimie n'a été prouvée nulle part. Le partage des jours en fastes et néfastes a été, au contraire, l'objet d'une science mise à la portée de tous, car le papyrus qui nous explique cette connaissance provient du livre de classe d'un jeune garçon.

Examinons rapidement la doctrine religieuse sur la

(1) WIEDEMANN, *Magie und sauberie im alten Ægypten*. Leipzig 1905.

mort et l'au-delà. Il est généralement admis que les Égyptiens croyaient à la vie des âmes après la mort (1). D'après Diodore, ils désignaient leurs maisons d'habitation comme « auberges » mais leurs tombeaux comme « demeures éternelles ». Les défunts étaient nommés *anchiu* « les vivants ». La croyance à l'immortalité est antique. *Anch l'éta*, qui signifie « vie éternelle »,est un des mots très rares gravés sur le cercueil du pharaon Mykerinos, le constructeur de la troisième grande pyramide. Dans l'inscription sépulcrale du pharaon Unas de la V[e] dynastie, le cercueil était appelé « armoire du vivant ». On croyait que l'âme se réunissait au corps aussi longtemps que celui-ci était conservé. Mais aussitôt qu'il avait cessé d'exister par l'effet de la corruption, la liaison entre l'âme et lui était interrompue. De cette conviction est née la coutume d'embaumer les cadavres et de construire ces magnifiques tombeaux uniques au monde. Dans les temps les plus reculés on désignait par le mot Ka la force vitale de l'homme ; elle l'abandonnait à la mort, mais se préoccupait cependant encore de la dépouille qu'elle avait animée. A côté de cette entité trouble et incertaine, on distinguait toutes sortes de formes d'âme visibles qui s'enfuyaient du cadavre. Elles étaient souvent représentées sous l'apparence d'un oiseau. On croyait que le jour elles volaient librement, mais qu'à la nuit elles retournaient dans la tombe.

Pour que l'existence humaine continuât après la mort, il était nécessaire de peindre dans les tombeaux des représentations de nourriture, breuvage, parures, armes, femmes, domestiques, voitures, etc. Souvent même les objets réels étaient placés dans la sépulture. Aux temps primitifs, les gens et le harem des pharaons les suivaient dans la tombe. Les prières régulières pour les défunts (*sustenhotep-tà*) étaient tenues pour très importantes et constituaient un devoir impérieux. Ramsès II institua des offrandes mortuaires et des prières pour son père décédé, le pharaon Sethos I[er]. On dit, dans l'inscription d'Abydos, qu'il en sera récompensé par une longue existence. Dans une foule d'inscriptions tombales, les pas sants sont invités « s'ils désirent être bénis ou parvenir auprès des bienheureux, à prier pour les morts ».

Les études sur la destinée de l'homme après sa mort

(1) Voir WIEDEMANN, *Die Todten und ihre Reiche im Glauben der alten Ægypter*. Leipzig, 1900. 2[e] édition, 1902.

sont contenues dans le *livre des morts* (1) dont on plaçait un exemplaire dans la tombe du défunt. Il eût été très simple d'obtenir, par ce livre, des indications sur l'au-delà. Malheureusement la lecture en est fort difficile. Lepsius qui en fit paraître la première édition (1842), remarque qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage unique, mais de plusieurs œuvres composées à des époques différentes. Kodex, de Turin, estime, au contraire, qu'il n'a pas d'origine plus ancienne que celle de la XXVIe dynastie. De plus, le livre des morts est absolument mythologique. La plupart du temps nous ne comprenons pas ses allusions, puisque nous ne connaissons pas les mythes dont il est fait mention. Aussi son texte est-il très altéré. Pour l'interprétation du livre des morts, on s'est servi d'une image du jugement dernier qu'on peut se représenter de la façon suivante :

Aussitôt après l'inhumation de la momie, l'esprit, accompagné d'Anubis, pénétrait dans le monde souterrain (amen, « occident »), pour se justifier, devant Osiris et ses quarante-deux assistants, de ses quarante-deux péchés mortels. Sur la balance de la justice, Anubis pesait le cœur du défunt, siège des bonnes et des mauvaises pensées, des bonnes et des mauvaises résolutions. Au haut du fléau de la balance se trouvait l'image de Mat, la déesse de la justice et dans l'un des plateaux son insigne, la plume d'autruche. Mais le dieu apparaît, non seulement comme équitable, mais aussi comme juge sage. Il tempère la sévérité de la justice par la prudence et le calme de son examen. C'est pourquoi l'on voit, devant la balance, l'image de Thot à tête d'Ibis, le dieu de la sagesse qui indiquera le résultat de la pesée. Son animal sacré, le cynocéphale, le surveille pendant ce temps. Le défunt est-il sorti victorieux du jugement ? Alors il s'identifie avec Osiris et prend part à sa puissance et à sa béatitude. Il est autorisé à naviguer dans la barque du soleil sur l'océan du ciel et à jouir, dans les campagnes voluptueuses d'Ialou, de toutes les joies imaginables. Et il peut, sous la figure qui lui plaît le mieux, revenir sur la terre. — Les âmes des mauvais sont livrées au châtiment « du dévorant Harpochrat du monde souterrain ». Le livre des morts expose que les élus ont, dans l'au-delà, les mêmes occupations que pendant leur vie. Mais ce que relate Hérodote

(1) Texte avec dictionnaire, traduction anglaise éditée par Budge. Londres, 1898.

touchant la croyance des Égyptiens à la transmigration des âmes, est faux, et provient d'une confusion avec la doctrine de Pythagore.

Ce qui était effrayant, dans la religion égyptienne, c'est que les pauvres étaient exclus des joies de l'au-delà, parce qu'ils ne pouvaient préserver leur corps de la destruction. Les sarcophages étaient d'un prix trop élevé. Alors, on les enfouissait dans le sable du désert, à un mètre de profondeur, sans cercueil et sans bandelettes, ainsi que Mariette l'a prouvé par ses exhumations près de Saqqarah. La vie bienheureuse après la mort était le privilège des riches. On s'explique l'empressement ardent, passionné, que mit le peuple à embrasser plus tard le christianisme. (Voir l'article « mort et funérailles » à la fin de la Ire partie de ce livre).

B. — Études morales.

Aussi diverses que puissent être les opinions des savants sur les croyances et les doctrines religieuses des anciens Égyptiens, on est relativement d'accord sur ceci : que, dans la généralité, leur morale est pure et noble.

Le principe de la morale égyptienne est l'*obéissance*, dans le sens le plus étendu. Obéissance envers Dieu, envers les parents et envers le gouvernement. « Le fils sera heureux par son obéissance et il éprouvera les divines faveurs », est déjà un principe de morale de la Ve dynastie. L'obéissance envers Dieu était considérée comme si importante, que la religion promettait à ceux qui s'y soumettaient non seulement une récompense éternelle, mais encore une temporelle. « Si quelqu'un », est-il dit dans les inscriptions du temple d'Abydos, « agit suivant la volonté de Dieu, il lui sera accordé une longue vie. » L'amour pour les parents est aussi fortement prescrit, surtout envers la mère, dont on retrouve fréquemment l'image dans les tombes. Combien est touchant l'avertissement d'Ani (papyrus de Bulak IV, moyen empire) : « Tu seras envoyé à l'école et pendant que tu apprendras à connaître tes lettres, ta mère viendra ponctuellement chez ton professeur t'apporter pain et breuvage de sa maison. Lorsque tu auras atteint l'âge d'homme, que tu seras marié et maître de ta demeure, n'oublie jamais le

travail pénible que ta mère eut avec toi, ni les soins salutaires qu'elle te donna. » L'amour pour les parents doit durer par delà la tombe. Il reçoit aussi sa récompense temporelle, celle promise par le Décalogue : « une longue vie ». Déjà, au temps de la V[e] dynastie, il est dit, dans le livre de Ptahhotep : « Un fils qui accepte la parole de son père, deviendra vieux. »

L'amour du prochain apparaît comme un devoir de la plus haute importance. Il trouve son entière expression dans le chapitre 125 du livre des morts qui contient le plus ancien code de morale que le monde possède. L'âme doit justifier, devant son juge, qu'elle n'a trompé aucun homme, commis aucun vol, porté aucun faux témoignage, ni calomnié le serviteur auprès de son maître ; qu'elle n'a opprimé aucune veuve, surchargé de travail aucun ouvrier, retiré le lait de l'enfant à la mamelle, apporté faim ni douleur à l'homme, tué personne ; qu'elle n'a pas été lâche, qu'elle n'a pas blasphémé Dieu, le roi ou ses parents ; qu'elle n'a pas menti, qu'elle n'a pas aimé à se glorifier et à écouter des discours vains, qu'elle n'a pas péché contre la continence... Enfin l'âme doit déclarer qu'elle a nourri les affamés, abreuvé les altérés, habillé ceux qui étaient nus, sacrifié aux dieux, récité des prières et porté des offrandes expiatoires pour les défunts. En lisant ces préceptes, on se remémore les dix commandements. Dans cette seule étude morale, il passe comme un souffle de l'esprit du Christ. On le verra mieux encore en lisant les sentences suivantes de Ptahhotep : « Quand tu seras devenu grand après avoir été petit, que tu auras amassé un trésor après avoir été misérable, que tu seras devenu le plus important de la ville et que les gens t'auront respecté à cause de ton importance, ne te laisse pas endurcir le cœur par tes richesses, car l'auteur de tout cela est Dieu. Ne méprise pas ton prochain qui est ce que tu as été toi-même jadis, mais traite-le comme ton égal. » Dans les conseils d'Ani il est dit : « Ne mange pas ton pain en présence d'un autre sans lui en offrir. N'a-t-on pas toujours vu qu'il y a des riches et des pauvres? Mais celui qui agit fraternellement aura toujours du pain? » Le papyrus démotique du Louvre contient, entre autres, les formules suivantes : « Ne maltraite jamais un inférieur... Ne sauve pas ta vie aux dépens de celle de ton prochain... Ne corromps pas le cœur de ton prochain, s'il est pur ! » La religion, avec ses principes de morale, s'adresse aussi bien au

roi qu'au peuple. « Je n'ai jamais opprimé le pauvre et jamais les veuves.. » Ainsi se justifie le pharaon Usurtesen de la XII° dynastie... « Personne ne fut affamé ni malheureux de mon temps... Je n'ai jamais préféré le fort au faible. »

Il faut aussi remarquer les exhortations adressées aux hommes sur l'amour de la paix. « La paix était l'expression de sa bouche, » est la plus grande louange adressée au pharaon Mentuhotep (XI° dynastie) dont le temple funéraire a été découvert en 1904 à Deir-el-Bahari. Écoutons encore Ani: « Parle avec douceur à celui qui t'a interpellé brutalement, cela aidera à l'apaiser... » « Dans ta maison, ne prête pas attention à ce que fait un autre. Si ton œil l'a vu, n'en parle pas et ne permet pas qu'un autre le raconte au dehors... Ce que l'on a divulgué se propage vite à la ronde... Garde-toi de chaque occasion de faire du mal à quelqu'un par tes paroles... Ne confie pas tes pensées à un homme qui a une mauvaise langue... Du malheur d'un homme, c'est sa langue qui porte la faute! » Pour l'amour du prochain, la religion demande non seulement des actions matérielles, mais encore des actions spirituelles et, comme telles : « Instruire les ignorants ; Consoler les veuves et les orphelins » (inscription d'Abydos). « L'enterrement des morts » est considéré comme œuvre importante pour l'amour du prochain. — Respect pour Dieu, attention pour l'autorité et amour du prochain, sont des devoirs journaliers pour chacun ; c'est là qu'est la vertu ; elle seule rend heureux ici-bas et bienheureux dans l'au-delà. Combien est admirable ce qui est dit dans le tombeau de Ramsès III : « Rappelle-toi le jour où tu fis ton entrée dans l'au-delà! Pas un seul n'en revient. Il n'est donc que cela de nécessaire... que tu sois juste... que tu aies horreur de toute transgression. Celui qui aime la justice sera heureux. De là-haut on ne s'échappe pas... sans protecteur il doit supporter le corrupteur. C'est pourquoi accepte toujours la vertu comme il convient, aime la vérité ; alors Isis bénira tous les dons que Dieu t'octroie! »

A côté d'une aussi surprenante pureté et d'une morale aussi sublime, nous nous heurtons à des textes qui, sur le mode adopté dans la suite par Horace, provoquaient à la jouissance des sens la plus effrénée, et les anciens étaient pourtant suffisamment larges au point de vue des mœurs, comme en témoignent les scènes de débauche existant dans les tombeaux! Le vieux papyrus Harris proposait

déjà comme règle de conduite : « Endurcis ton cœur... réjouis-toi pendant ta vie, suis tes désirs aussi longtemps que tu vis... Un jour viendra bientôt où tu demanderas un répit ; mais personne ne t'entendra. Lorsque tu auras une fois franchi la tombe, tu ne reviendras plus ! » Elle est aussi suggestive, l'inscription mortuaire de l'épouse de Pasheremptah qui, du fond de sa tombe, criait à son époux : « O mon époux, ne cesse pas de boire, de manger, d'aimer et de fêter ! Satisfais journellement tes désirs !... Car ceux qui dorment dans le monde souterrain ne s'éveillent plus... le dieu qui règne ici s'appelle « Mort absolue. » Ce serait une vision bien mauvaise qu'un regard jeté sur le prolétariat égyptien. Il ne nous révélerait que des turpitudes : concubinage et violence sur les femmes étrangères, abondance de prostituées, etc. Dans les sphères élevées ce n'était guère mieux, si nous en croyons quelques lignes d'un vieux livre sacré (Unas 629) qui « promettent à un pharaon défunt l'occasion d'enlever, au ciel, de nombreuses femmes à leurs maris ».

B. — Culte des dieux.

Il n'y a aucun doute que les Égyptiens aient, dans le vieil empire, construit des temples à leurs divinités. Nous n'en savons que peu de chose car Memphis et Héliopolis, les deux plus anciennes villes d'adoration, sont détruites. Les « maisons des dieux », primitivement, devaient être très simples. C'est par suite de leurs démolitions et reconstructions successives, qu'elles sont devenues les temples magnifiques que nous connaissons. L'inondation du Nil et les dépôts de limon ont, dans maintes contrées, et de siècle en siècle, rendu nécessaire la destruction des temples et leur reconstitution sur un autre niveau. L'Égyptologue français Legrain (1), « par ses fouilles au vieux Thèbes, en 1899, en a donné des preuves convaincantes.

Les ruines des temples du moyen et du nouvel empire, si grandioses et si belles, et principalement Thèbes « le plus beau et le plus grand des édifices de la terre, dans

(1) Voir le rapport des fouilles dans les *Annales du service des antiquités*, IV.

lequel Dieu eût une demeure préparée », font pressentir la haute idée que les plus anciens peuples civilisés avaient de leurs divinités. « On sent combien l'esprit des vieux architectes était empli de l'Être divin, pour imaginer ces étendues des temples proportionnées à la dignité du dieu. » « Le roi a édifié cette construction » dit une inscription du temple de Karnak, « pour le seigneur du ciel: Amon-Ra. Le temple est aussi majestueux que le firmament du ciel et il est bâti pour une durée éternelle ».

Au chapitre sur l'art on traitera, un peu plus tard, de l'architecture de ces temples. Ici nous ne nous occuperons de ces sanctuaires qu'en tant que villes pour le service des dieux. Le temple d'Edfou, presque entièrement conservé, nous indique nettement leur disposition. D'abord un large portail, flanqué de deux tours. Une vaste cour recevait les dévots. « A mesure que l'on avançait, les parois se rapprochaient, les cours s'enfonçaient, le sol s'élevait; tout tendait vers un même but. On arrivait ainsi vers les pièces couvertes. On se trouvait éloigné des distractions et étroitement entouré de graves ornements de sculpture; les murs allaient toujours se resserrant autour de ceux qui priaient, jusqu'à la dernière chambre, pièce isolée et sans lumière, dans laquelle les prêtres seuls avaient le droit de pénétrer et où l'image du dieu, dans un joli tabernacle, était entourée d'un grillage d'or. »

La coutume de représenter les dieux par des images, figures d'homme ou d'animal, a existé de très bonne heure en Égypte. Du reste les dieux n'étaient pas, comme chez les Grecs, représentés par une simple statue, mais par une barque de bois précieux, d'argent ou d'or portant leur effigie. Pour Ra, on figurait un disque solaire ou un pyramidion d'or (c'est-à-dire la pointe d'un obélisque). L'ornementation des temples a dû être extrêmement riche et de couleurs splendides. Nous pouvons difficilement, aujourd'hui, nous rendre compte de l'effet que produisaient ces merveilles sur les visiteurs. Les joyaux, les parures, les objets de culte, tels que tables d'offrandes, encensoirs, etc., ont été détruits.

Tout autour de la cour du temple d'Héliopolis (Anu) il y avait une multitude d'obélisques dont la pointe était en or (d'où le nom d'Anu-Obélisque). Quelques-uns représentaient des rayons solaires, emblème de Ra. D'autres symbolisaient des divinités sacrées honorées chez les plus anciens peuples.

Le pharaon Thoutmosis III fit cadeau au temple de Karnak d'une magnifique harpe incrustée d'or et d'argent et ornée de saphirs, émeraudes, et autres pierres précieuses; d'obélisques d'or et d'argent; de portes en bois d'acacia revêtues de feuilles d'or, et d'une quantité innombrable d'ustensiles en métal précieux. Au temps de Diodore, les murs des temples égyptiens resplendissaient d'or, d'argent et de pierres précieuses. Clément d'Alexandrie (1) rapporte aussi que les temples étaient ornés de pierreries aux reflets chatoyants et que l'intérieur en était garni de tapis et de tentures tissés d'or.

Le sacerdoce n'était le plus souvent dans l'ancienempire, qu'une fonction secondaire des monarques et des hauts dignitaires. Les femmes mêmes participaient au culte comme « prophétesses », ce qui n'empêchait pas les plus hautes et les plus basses fonctions religieuses d'être régulièrement exercées par des ministres de profession. Nous savons, par exemple, qu'au moyen empire, dans le temple d'Anubis à Siout et dans celui d'Osiris, à Abydos, il y avait, à côté des prêtres de profession, des « auxiliaires » laïques. La fonction sacerdotale prit une plus grande importance sous la XVIIIe dynastie et, dans le nouvel empire, elle eut une place toute souveraine. La tenue des ministres du culte se composait de vêtements de lin blancs, et de sandales pourpres. Leur insigne particulier consistait en une fourrure de léopard jetée sur l'épaule. Au moyen empire, déjà, chaque temple formait une collégiale dont la charge de chaque membre était héréditaire. Le prêtre du premier rang portait comme titre : *nutri en* (prophète); celui du deuxième rang : *nutri alef* (père divin) ; celui du troisième rang : *nutri ab* (purificateur) et celui du dernier rang : *nutri meri*. En dehors de ceux-là nous en connaissons beaucoup d'autres moindres, par exemple : Tbé'b (le vérificateur des victimes pour le sacrifice) et Cherheb (le lecteur et le magicien). *Nutri hent* (prophétesse), n'est plus signalé depuis la XIIe dynastie. Par contre les épouses et les sœurs des prêtres jouissaient d'une certaine considération et étaient appelées *nutra hemt* (épouses de dieu). Parmi les serviteurs du temple se rangeaient aussi les musiciens, les chanteurs et les chanteuses. Au nombre des occupations journalières des

(1) *Clément d'Alexandrie et l'Égypte*, A. Deiber, *Le Caire, Mémoires de l'Institut français*. 1904.

prêtres il faut placer l'habillement et le maquillage des dieux ; la purification et l'encensement de leur lieu de résidence. Ils devaient, en outre, porter au temple les offrandes de bœufs, lait, fruits, encens, parfums, fleurs et bois odorants. Le peuple priait dans le grand péristyle. Les prêtres de rang inférieur et les initiés séjournaient dans la salle hypostyle où se chantaient les hymnes. C'est là que se réglaient les cortèges des fêtes solennelles. On portait l'image du dieu, dans une barque d'or, au lac sacré creusé près de chaque temple, ou encore sur les bords du Nil. La Cella, où régnait l'image du dieu, ne s'ouvrait que devant le pharaon et le prêtre du premier rang.

Nous connaissons la qualité et la quantité des offrandes par le mur extérieur du grand temple de Medinet Habou, qui nous a conservé une longue liste des dons journaliers apportés par Ramsès II et Ramsès III. Ces dons se composaient d'environ 3.220 pains, 24 galettes, 144 cruches de bière, 32 oies et plusieurs cruches de vin. Ajoutons à cela de nombreux dons importants faits à l'occasion de certaines fêtes, mais au sujet desquels nous n'avons malheureusement pas d'informations suffisantes.

Les temples qui furent reconstruits par les rois retraçaient seulement, par leurs sculptures, les entrées triomphales, les exploits et les offrandes de ces pharaons. C'est à tort, cependant, que l'on croit que ces temples étaient seulement des maisons de prières pour les souverains. Les fidèles se joignaient continuellement, en effet, à la pompe et aux solennités du temple. Prendre part à une procession était considéré comme œuvre pie dont on se glorifiait devant Dieu. Les pèlerinages aux temples célèbres et aux images sacrées, étaient également estimés comme choses de haute piété. Aux processions on déployait un grand luxe. Bannières, coffres sacrés, barques et la précieuse image du dieu, sous un magnifique baldaquin, y figuraient. Dans les temples mortuaires et dans les antichambres appelées Mastabas (tombeaux), on apportait aussi des offrandes et on ordonnait des prières pour lesquelles on payait des prêtres spéciaux. Et comme dans la nomenclature des présents du temple se trouvaient des instruments de musique, il est certain que les grandes manifestations religieuses étaient accompagnées de musique. Le peuple ne fournissait presque pas d'offrandes pour les temples et le culte officiel. Par contre, il existait dans les maisons privées, des petits sanctuaires avec une

image de la divinité, où des dons journaliers étaient déposés sur la table d'offrandes.

Hérodote dépeint les holocaustes de la manière suivante : « Aussitôt l'animal amené au temple, le feu était allumé. Suivaient une libation de vin, puis une invocation au dieu et enfin la mort de la victime. La tête était tranchée et le prêtre prononçait quelques prières sur elle : « Si un malheur doit frapper celui qui donne l'offrande ou même tout le pays, le mal doit être écarté et retomber sur la tête de l'animal. » On jetait ensuite la tête dans le fleuve et le corps, rempli d'essences aromatiques, était arrosé d'huile et brûlé. Les prêtres devaient se préparer aux sacrifices en s'abstenant de se nourrir de viande pendant une durée de 7 à 40 jours. Durant que les victimes se consumaient, ils se flagellaient avec des fouets. Après l'achèvement de l'holocauste on donnait un festin, dans lequel étaient mangées toutes les parties découpées de l'animal (jambes, queue, cou et épaules).

III

Les Pharaons. — Leur règne. — L'administration.

A. — Le pharaon et sa fonction, l'administration du pays.

Le plus vieux titre monarchique de l'histoire du monde est Pharaon, mot qui signifie « grande maison » (Palais, siège de la royauté, comme « Haute Porte » désigne la royauté turque actuelle). Il était redoutable de prononcer le nom sacré du souverain.

Ce titre de pharaon fut porté par les rois égyptiens depuis leur origine jusqu'aux temps des Romains.

Le pharaon était exclusivement le centre de l'État, celui dont la puissance ne connaissait pas de limites. Il apparaît comme représentant direct du dieu suprême avec lequel il partage le titre de « Seigneur de la Haute et de la Basse Égypte » et il s'appelle « Portrait de Ra parmi les vivants ». Sous la première dynastie il était déjà le « dieu suprême », engendré des dieux, élevé avec eux et considéré comme un de leurs semblables. Cependant sa puissance théorique de dieu-roi était, dans la pratique, très restreinte par une sévère observance cérémonieuse.

On le sacrait roi dans le temple. La coutume ancienne était d'accomplir cette cérémonie dans « la grande maison du dieu Anu », de la manière suivante : A l'approche du souverain, les gouverneurs du temple le saluaient respectueusement. Le chantre lisait une prière « pour garder le roi de tout malheur ». Ensuite, le roi se purifiait avec de l'eau et de l'encens. Il recevait alors des festons de fleurs de la chambre sacrée « ben-ben », où il pénétrait seul

pour adorer l'image du dieu. Quand il en ressortait, tous se jetaient sur le sol qu'ils embrassaient. C'était le premier hommage rendu au roi. Les privilégiés seuls, pouvaient embrasser les genoux du pharaon. On le saluait par ces acclamations : « Toujours plus!.., Il ne doit jamais souffrir de l'adversité... l'ami de la ville d'Anu! » Son titre était désormais : « Seigneur de diadème » ; « roi de la Haute et de la Basse Égypte » ; « roi de la terre noire et rouge (c'est-à-dire la contrée du Nil et le désert de l'Égypte) » ; « Seigneur des deux mondes ». En s'adressant à lui on disait : « Sa Sainteté. » Les insignes distinctifs du pharaon étaient la couronne, la crosse, le fouet et le glaive. Le serpent Uréus qui se trouve sur la couronne du roi et qui constitue la parure de tête de la reine, est un emblème de la dignité royale. Comme figurations de la plus haute divinité. les souverains portaient aussi le disque solaire. Au titre de grand-prêtre, le pharaon était paré de deux plumes et son image paraissait au-dessous d'une déesse étendant ses ailes pour le protéger. Les autres emblèmes sont le sphinx et le lion. Tous deux se trouvaient sur les étendards de guerre. Les princes et princesses de la maison royale portaient, comme signe distinctif, des nattes de cheveux sur les tempes. Le pharaon en portait aussi, mais en forme de cornes de bœufs, chantournées. Jusqu'à la V[e] dynastie, les pharaons n'avaient, dans les inscriptions, qu'un cartouche désignant leur nom. Plus tard ils en eurent deux.

Comme le pharaon passait sa jeunesse dans le temple et recevait son éducation des prêtres, représentants de la science, il était, en quelque sorte, dépendant de ces derniers. Toutefois son autorité souveraine n'en souffrait pas. Sa demeure, « la grande maison », était en même temps le centre de l'administration. Elle se divisait en deux parties : l'une pour la magistrature : *usechet* et l'autre pour le roi : *aha*. Dans la seconde de ces parties on avait aménagé une salle à colonnes pour les délibérations, ainsi que les appartements privés du roi. Le pharaon possédait, du reste, différents palais dans les villes de son royaume. Ramsès II et Ramsès III prirent pour palais le temple même de Thèbes. Au temps de la première dynastie, il existait une coutume sévèrement prescrite : chaque nouveau souverain devait se construire une ville particulière, comportant, auprès de son palais, les habitations de ses courtisans. Le tout était entouré d'un mur quadrangulaire.

Un portail, donnant accès à une rampe, conduisait sur les hauteurs des limites du désert, vers la pyramide des pharaons. Si le règne du roi atteignait trente ans, sa souveraineté continuait d'office et il commençait la construction d'une seconde ville royale.

La cour des Pharaons était très brillante. On y dénombre, comme fonctionnaires: l'intendant de la cour, les prêtres et les savants, l'inspecteur des magasins, le maître du trésor, les architectes, les médecins, etc. Parmi les dignitaires et les nobles nous citerons le « conseil secret », « l'ami du roi, l'ami le plus proche », etc. Plus tard, sous le nouvel empire, il y eut aussi « les flabellifères du roi ». A Tell-el-Amarna une image nous montre de quelle façon s'effectuaient les promenades de la famille royale. « Le cortège quittait les cours du palais royal avec toute la pompe et l'éclat de la cour égyptienne. Il était précédé de deux coureurs armés de bâtons qui dispersaient les curieux, pour faire place au char royal. Sa Majesté paraissait, traînée par deux étalons fougueux, richement harnachés. Sa garde du corps, composée de soldats égyptiens de toutes armes et de troupes auxiliaires asiatiques, l'accompagnait au pas de course en se tenant de chaque côté du char. Suivaient les chars de son épouse et de ses filles. Immédiatement derrière, venaient les chars des premiers officiers. Derrière, six équipages avec la cour féminine; six autres avec les intendants. De chaque côté du cortège des coureurs et des serviteurs. Les chars resplendissants d'or, les plumets panachés des chevaux, leurs harnachements de prix, leurs queues colorées, leurs draperies blanches et flottantes, tout cela éclairé par l'ardent soleil d'Égypte, formait un ensemble vraiment magnifique.

Le pharaon apparaît partout comme maître souverain de la guerre, auteur de tous les droits et de toutes les lois. Mourait-il? Il recevait une sépulture particulière. De la IIIe à la XVIIe dynastie inclusivement, cette sépulture consistait en une pyramide. A partir de la XVIIIe dynastie ce fut un tombeau dans le rocher. Pendant les trois premières dynasties (jusqu'à Snofrou), il était d'usage de donner deux tombeaux au pharaon, sans doute en sa qualité de double monarque de la Haute et de la Basse-Égypte. Ces sépultures royales ont, de tout temps, été tenues en grande vénération. Cependant, si l'opinion publique condamnait les actes d'un pharaon, on martelait impitoyablement le cartouche de sa tombe qu'on détrui-

sait même, parfois, complètement. Le trône du pharaon était héréditaire. Si les héritiers mâles faisaient défaut, les filles succédaient,soit qu'elles gouvernassent par elles-mêmes, soit que, par un mariage noble, elles rendissent la couronne susceptible d'être à nouveau portée par un homme. Cette loi de la succession féminine a dû être publiée par le pharaon Baenneter, de la IIe dynastie thinite. Elle fut d'une haute importance dans l'histoire égyptienne. Souvent, de son vivant, le pharaon s'associait son fils dans le gouvernement du pays. On a vu, enfin, de simples particuliers qui montaient sur le trône.

Au point de vue de l'administration, le pays, depuis la plus haute antiquité, se divisait en deux parties : la Haute et la Basse Égypte, et en 42 districts ou nomes. (D'après Brugsch cette classification se lit déjà sur les monuments de la IVe dynastie). Chaque district se subdivisait en cercles et avait son administration placée sous un « prince du district » ou nomarque. Ces derniers formaient, avec les fonctionnaires de la cour, la noblesse du pays. Le gouverneur du district était nommé par le pharaon. Sa charge était héréditaire, cependant elle ne revenait pas au fils, mais au petit-fils. Pendant les cinq premières dynasties, les gouverneurs du district étaient sous les ordres du pharaon. On s'attribuait, dans ce temps, un grand honneur d'être enterré dans le voisinage de la tombe du pharaon et on se glorifiait, sur les épitaphes, d'avoir été honoré et aimé de lui. A cette époque on comptait généralement d'après les années de règne des pharaons. Pendant la durée du moyen empire (XIIe dynastie), les nomarques devinrent vraisemblablement indépendants. Ils possédaient alors des sépultures spéciales et faisaient ressortir, sur leurs inscriptions, qu'il « avaient été aimés de leurs villes ». Enfin, sous le nouvel empire, la principauté du district fut abolie. Toute l'administration fut confiée aux fonctionnaires royaux : le gouverneur, les militaires et les prêtres. Ce changement fut effectué par les rois Hyksos.

Les cinq premières dynasties n'avaient pas de noblesse proprement dite. Seule l'aptitude personnelle donnait le droit d'arriver aux emplois élevés. Le célèbre « Ti ». intendant et « scribe » de la cour royale sous la Ve dynastie et qui se construisit un magnifique tombeau dans le champ des morts de Sakkara, était de basse extraction. Il épousa cependant une fille du pharaon. Cette haute faveur

fut également accordée à un architecte de la IVe dynastie. Si, plus tard, il s'est formé une noblesse influente et indépendante, cela tient aux libéralités dont les rois égyptiens comblaient leurs fidèles, non seulement en dons d'objets précieux, mais encore par l'octroi de territoires et de titres. Cette transformation se fit remarquer sous la VIe dynastie. Les magnats firent alors élever leurs tombeaux près de leurs capitales de district, loin de la résidence royale. Avec les Hyksos disparaissent la noblesse féodale et les grandes propriétés territoriales. Dans la tombe des nomarques de Nechebs, Amt, Paher, à l'origine du nouveau royaume, nous trouvons, pour la dernière fois, des signes de l'activité déployée par les riches nobles du pays pour la conservation de privilèges tels que ceux de semer, labourer, moissonner, vendanger, etc. La fonction de nomarque n'exista plus que par le titre.

Pour l'administration de la justice, la vieille Égypte possédait, aux temps du vieil empire, six cours de justice à la tête desquelles se trouvait le juge supérieur. Dans la moitié sud du royaume chacun des trente nomarques était juge. Sous le nouvel empire, le juge supérieur seul subsista et avec lui une grande cour de justice qui se composait de prêtres et de fonctionnaires.

Il exista de tout temps, en Égypte, des intendants généraux pour la construction des monuments, pour les travaux publics. Les hauts fonctionnaires cumulaient souvent les emplois. Ainsi, au temps du pharaon Usurtesen Ier, nous voyons un Mentuhotep jurisconsulte, intendant général des travaux publics, juge et architecte. La concession de tous ces grades était octroyée par le pharaon.

On ne prélève d'impôts qu'au moyen et au nouvel empire. Les prêtres et, plus tard, les guerriers, en furent exempts. Les autres payaient le cinquième de la production de la terre; mais ils avaient l'assurance d'être dispensés de tout autre impôt. Ces charges ne paraissent généralement pas avoir été aussi opprimantes que nous nous le figurons. Nous connaissons même ce cas, relaté par Mariette (1), que sous le pharaon Aménophis II, le peuple payait volontairement plus de droits que n'exigeaient les percepteurs. De nos jours on trouverait difficilement pareille bonne volonté.

Les rapports de Diodore de Sicile sont lumineux relati-

(1), *Karnak, étude topographique et archéologique*. Leipzig 1875.

vement aux lois qui régissaient l'Égypte. Le parjure et le meurtre y étaient punis de mort. Le déserteur encourait le mépris public et le retrait des droits civiques. Le faux témoignage entraînait l'ablation du nez et des oreilles. Au faussaire en actes authentiques on coupait la main; à l'espion, la langue. Dans la loi commerciale les intérêts ne devaient jamais dépasser le capital; les biens seuls pouvaient être saisis pour dettes, mais les personnes ne devaient subir aucune contrainte par corps. Il est à remarquer que l'aptitude juridique des Égyptiens et leur vraie conception du droit datent du moyen empire. Il ressort de cela que les Égyptiens comprenaient suffisamment la double nature juridique de la personne pour en établir les rapports.

En ce qui concerne les affaires militaires, les Égyptiens peuvent être difficilement regardés comme un peuple guerrier. C'est explicable par la situation naturelle du pays enclavé dans le désert, et avoisiné seulement par des nègres et des nomades. A l'extérieur, rien n'incite à la conquête, pas plus le désert nubien que la Palestine privée d'eau. Au temps du nouvel empire, l'Égypte se révéla, une fois seulement et pour une courte durée, puissance militaire. Cette velléité belliqueuse prit fin d'une façon lamentable, les troupes barbares à la solde de l'État s'étant emparé du pouvoir. Les guerres de l'antiquité avaient un caractère plus sérieux qu'à présent. Les fouilles du temple funéraire de Sahûre près d'Abûsir (1907), nous ont appris que, sous la V[e] dynastie, de très importantes expéditions militaires avaient eu lieu. Il n'y avait pas d'armée nationale, dans l'ancien empire. Chaque canton possédait sa milice commandée par le nomarque. L'armement des soldats de la milice se composait d'arcs, de boucliers, de lances, de haches d'armes et de frondes. La partie supérieure du corps était enveloppée de bandes étroites formant une espèce de cuirasse. Le soldat se distinguait des civils par deux plumes d'autruche portées sur la coiffure.

Dans la deuxième partie du moyen empire, à la suite de l'invasion des Hyksos (XV[e] et XVI[e] dynasties), on constitua un état-major national composé de soldats de métier pris parmi les gens du pharaon. C'est à eux qu'il appartenait de lever des troupes dans tout le pays. L'armement des soldats ne paraît pas avoir changé. Cependant leur organisation était plus sévère. L'État possédait des chars de

combat et une flotte bien instruite. L'expédition contre les Syriens civilisés, plus tard celle contre les puissants Cheta et les Lybiens, furent bien conduites. Comme action d'éclat de la flotte guerrière égyptienne on cite la victoire de Ramsès III sur les Lybiens, à l'embouchure du Nil. L'armée active comprenant à peu près 40.000 hommes, n'atteignait pas un chiffre trop élevé proportionnellement à la population (environ 7 millions). L'armée des mercenaires étrangers devenant de plus en plus forte restait à la charge des contribuables et entraînait des dépenses de jour en jour plus opprimantes. Ce qui rendait redoutable l'armée égyptienne, c'était son habileté à tirer de l'arc et à conduire les équipages de combat. Nous n'ignorons rien des fortifications égyptiennes grâce aux ruines de la forteresse de Semneh, en Nubie, construite par Usurtesen III

B. — Histoire de l'Égypte sous les Pharaons (1)

Les nombreuses découvertes de ces dernières années ont jeté une lumière inattendue sur l'Égypte antique (3300 av. J.-C.). Nous connaissons maintenant l'ancien empire d'Égypte qui avait son siège principal à Héliopolis et à Memphis. Il ne nous a pas simplement laissé des traces très saisissantes de la mythologie égyptienne. Il nous a encore légué un souvenir historique remarquable : le calendrier égyptien qui, d'après Ed. Meyers (Chronologie égyptienne 1904; supplément 1907; communication à l'académie de Berlin), a été établi le 19 juillet 4241 avant Jésus-Christ. Si cette assignation est exactement calculée, nous possédons en elle la plus vieille date certaine de l'histoire de l'humanité.

Ce royaume primitif se divisa, dans la suite, en deux

(1) Voir entre autres : Éduard Meyer, *Geschichte des Altertums I*, Berlin 1884, 1907 ; *Geschichte des alten Ægyptens*, du même, 1887 ; *Ægypten zur Zeit der Pyramidenerbauer*, Leipzig, 1908 ; Wiedemann, *Ægyptische Geschichte fon den ältesten Zeiten bis auf Alexander der Gr.*, Gotha 1884-1888 ; Flinders Petrie, *History of Egypt*, 3 vol., London 1894-1905 ; Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, 3 vol., Paris 1895-1899, et *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, Paris, 1901 ; Steindorff, *Blütezeit des Pharaonenreiches*, Bielefeld 1900 ; de Bissing, *Geschichte Ægyptens*, Berlin, 1904. J.-H. Breasted, *History of Egypt* New-York, 1905.

parties : la Haute-Égypte avec sa capitale Elkab, et la Basse-Égypte avec la résidence de Busto dans le Delta. Toutes les deux avaient la même organisation politique et religieuse. Elles honoraient comme dieu principal le belliqueux Horus, dieu de lumière, sous la forme d'un faucon. La civilisation de cette période, malgré l'emploi fréquent du métal dans la confection des ustensiles de ménage et des instruments de travail, présente tous les caractères de l'âge de la pierre. Les objets de pierre sont d'une finesse de travail qu'on ne rencontre nulle part ailleurs. Aussi les productions artistiques de cette époque annoncent-elles déjà les travaux remarquables des temps postérieurs.

C'est environ vers 3300 avant Jésus-Christ, que commence l'époque historique partagée en trois périodes : le vieux, le moyen et le nouvel empire. Puis encore les périodes saïtiques interrompues seulement par les occupations des étrangers : Lybiens, Éthiopiens, Assyriens, Perses, Grecs, Romains, etc. Si un Égyptien du vieil empire avait pu revivre à l'époque du nouveau, il se serait assurément cru transporté dans une nation étrangère, tant était grande la différence. Un calcul exact du temps manque pour ces trois empires. On comptait exclusivement d'après les années de règne des rois, dont les prêtres tenaient les annales. On trouve quelques-unes de ces archives royales sur les monuments égyptiens et sur les papyrus. Par exemple : le papyrus royal de Turin ; le tableau de Thoutmosis III à Karnak (maintenant au Louvre) ; le tableau de Sethos Ier à Abydos (découvert par Dumichen en 1864) ; le tableau de Sakkarah du temps de Ramsès II (trouvé par Mariette, et laissé au musée égyptien du Caire), enfin le tableau de Karnak, découvert par Burton.

La plus parfaite des listes royales est, sans contredit, celle de Manéthon, prêtre d'Héliopolis, écrite en grec, en 270 avant Jésus-Christ, sous Ptolémée II. Ce document nous a été conservé par l'historien juif Josèphe (1). D'après cette liste, les pharaons qui régnèrent jusqu'à la conquête de l'Égypte par Alexandre le Grand (332-331 av. J.-C.) se divisent en trente et une dynasties de même famille ou, tout au moins, liées par des relations d'origine. D'après les

(1) *Gesammelt in Mullers Fragm. hist, Graec,* Paris 1848, et : *Ungers Chronologie des Manetho,* Berlin, 1867. Voir aussi : Krall *Komposition und Schicksale des Manetaschen Geschichtwerkes,* Vienne, 1879.

opinions les plus courantes, les onze premières de ces dynasties appartenaient au vieil empire; de la XII[e] à la XVI[e] au moyen empire, de la XVII[e] à la XX[e] au nouvel empire et de la XXI[e] à la XXXI[e] à l'époque de l'occupation étrangère. Autrefois ces dates élémentaires étaient si incertaines que l'on admit seulement, comme première date positive, l'avènement au trône de Psammétich I[er]. (XXVI[e] dynastie) en l'an 663 avant Jésus Christ. Par contre, une incertitude de dix siècles planait sur le règne du pharaon Ménès. Champollion accepta l'année 5867 avant Jésus-Christ Unger, l'an 5613 ; Mariette, l'an 5004; Brugsch, l'an 4455; Lauth, l'an 4157 ; Lepsius, l'an 3892 ; Seyffarth, l'an 2782 et Wilkinson, l'an 2320. Nous possédons aujourd'hui des dates exactes, basées sur l'astronomie, qui nous permettent de remonter sans erreur jusqu'à la XXI[e] dynastie (2000-1788 av. J. C.).

Le premier Pharaon historique est Ménès ou Ména qui, en 3300 avant Jésus-Christ, par la jonction de la Haute à la Basse Égypte constitua un royaume unique qu'il porta à un état de haute civilisation. Il était originaire de Thïs ou Thimis. Il construisit, à l'endroit qui devint plus tard Memphis, une forteresse qui reçut le nom de « mur blanc ». Son tombeau fut découvert, en 1897, par de Morgan, près de Nakada (Negada), sur la limite du désert, dans un grand mastaba de briques. Les Thinites régnèrent sur l'Égypte pendant les deux premières dynasties, environ 400 ans. Nous les connaissons par le tombeau du Pharaon Atoti II, deuxième successeur de Ménès (1), trouvé près d'Abydos (actuellement au Louvre).

Après la période Thinite le centre du royaume se déplaça vers le nord, dans le territoire du sanctuaire de Ptah à Memphis. Le premier roi de la III[e] dynastie est Zoser, le constructeur de la pyramide à degrés de Sakkarah, pour l'édification de laquelle il se servit de pierres au lieu de briques. Avec le roi Snofrou commence, en 2840, la IV[e] dynastie qui marque l'apogée de l'histoire égyptienne. C'est l'époque où furent construites les plus grandes pyramides: Snofrou éleva celles qui se trouvent près de Mêdoum et de Daschoûr. Celles de Gizeh furent bâties par Chéops, Chéphren et Mykerinos. Sous Chéops, le royaume égyptien s'étendait déjà jusqu'à l'île de Philœ.

(1) Voir Flinders Petrie, *Royal Tombes of the First Dynasty*, London, 1900, et *Royal Tombes of the Earliest Dynasties*, London 1901.,

L'incessant progrès de la civilisation est la cause de la profonde différence qui existe entre la IVe et la Ve dynastie, tant sur le terrain politique, que sur celui des arts, de la religion et de la morale. La nouvelle maison souveraine fondée, à la Ve dynastie, par une famille sacerdotale d'Héliopolis, implanta le culte particulier au dieu soleil Ra et lui construisit un sanctuaire près d'Abousir. Les fouilles exécutées pour le musée royal de Berlin par le baron de Bissing nous apprennent l'histoire de cette époque. A partir de 1902 les temples funéraires des pharaons Newoser-re, Ne-fer-er-Ke-re et Sahûre, tous de la Ve dynastie, ont été mis à jour. Jusqu'à ce moment, on s'était imaginé ces temps primitifs de l'histoire égyptienne comme une période pacifique car, dans les mastabas il n'est fait mention d'aucun événement historique. Nous savons maintenant, par les découvertes d'Abousir, que les dernières années de cette dynastie, tout au moins, furent riches en incidents belliqueux. Non seulement on se battait contre les nomades Lybiens, mais encore envoyait-on des expéditions sur terre et sur mer vers la Palestine et les territoires du Liban, vers l'Afrique, pays de l'encens, le Pont et la côte de Somalie. Un bas-relief du temple funéraire de Sahûre nous documente sur le butin rapporté de la guerre contre les Lybiens. Un autre bas-relief nous représente le retour des vainqueurs avec une flotte chargée de prisonniers asiatiques et acclamant Sahûre. A ces souverains énergiques succédèrent sans doute des rois faibles, car bientôt la noblesse, qui se formait insensiblement par les libéralités des pharaons vis-à-vis de leurs favoris, s'éleva au-dessus de la royauté. Sous la VIe dynastie (environ 2550-2350 av. J.-C.) nous rencontrons une noblesse héréditaire dont les membres se transmettaient, avec l'administration du canton natal, le titre de nomarque. Au-dessus de ces nomarques planait le « Gouverneur du Sud ». Des combats de cette époque, nous connaissons l'expédition du pharaon Pépi contre les Lybiens et les habitants de la presqu'île du Sinaï. Memphis, jusqu'alors point central de la vie politique, perdit peu à peu de son importance. C'est vers la fin de la Ve dynastie, qu'à la suite de discordes intérieures, commença la décadence du royaume. Cependant, la maison souveraine paraît avoir régné jusqu'à la VIIIe dynastie. Avec les IXe et Xe dynasties apparaît une nouvelle lignée de pharaons, renversée, sous la XIe dynastie, par le prince de Thèbes qui fit de sa capitale la capitale du royaume.

Borchard ayant découvert, dans le temple de Nefer-er-Ka-ra, en 1907, des milliers de cachets scellant des cruches et des caisses, nous pouvons aujourd'hui dresser facilement la liste complète des rois, depuis la fin de la VI[e] dynastie, avec tous leurs titres, noms, monuments funéraires et sanctuaires solaires.

C'est par la XII[e] dynastie que Manéthon fait commencer le moyen empire (2000-1580 av. J.-C.). Les révoltes intérieures furent énergiquement réprimées par Amenemhat I[er] et les provinces qui s'étaient rendues indépendantes furent ramenées à l'obéissance. C'est sous la XII[e] dynastie (2000-1788 av. J.-C.) que l'empire atteignit sa plus grande splendeur, sous les pharaons Amenemhat I[er] et III, Usertesen I[er] (le grand Sésostris des Grecs), Usertesen II et III. Des expéditions victorieuses furent entreprises, dans la presqu'île du Sinaï, contre les Nubiens et les nègres; les arts et la littérature furent favorisés et une plus grande impulsion donnée à l'architecture produisit des travaux gigantesques : les pyramides de Lischt, Illahûn, Dahschour, etc. Amenemhat III contruisit, dit-on, le lac Moëris, bassin d'environ 2000 mètres carrés de superficie, situé dans le Fayûm (1) et dans lequel le trop plein des eaux du Nil se déversait afin d'être utilisé dans les cas de nécessité. Maspero, non sans raison, traite de fable le récit d'Hérodote sur le lac Moëris. Il croit qu'il s'agissait simplement d'une vieille coutume d'endiguer les eaux de l'inondation. C'est au même pharaon qu'est attribuée la construction du Labyrinthe, cet immense temple décrit par Hérodote, Strabon et Pline. Ce temple, situé près de Crocodilopolis, sur le lac Moëris, était consacré à Sobk, le dieu des eaux. Le Labyrinthe comprenait douze salles hypostiles et un nombre incalculable de chambres obscures reliées entre elles par des galeries. Il était impossible de s'y retrouver sans conducteur. Les voyageurs grecs considèrent cette œuvre comme la plus grande merveille du monde. Ils la placent avant les pyramides. Du début de la XIII[e] dynastie jusque vers 1660, le royaume conserva sa splendeur. Elle s'éteignit entièrement sous la XIV[e] dynastie, par suite du gâchis intérieur. Des Sémites, peut-être des nomades Syriens-Arabiques et des Hyksos (appelés « rois pasteurs »), vinrent de l'Est, en 1675, et envahirent la contrée du Nil. Ils l'assujettirent, tout en en laissant

(1) Dont il reste aujourd'hui le Birket-el-Karoun.

subsister les institutions. Les derniers rois de la XIIIe dynastie, spécialement Nehesi, devinrent leurs vassaux. Les XVe et XVIe dynasties furent Hyksos.

Ne se croyant pas en sécurité à Memphis qu'ils avaient conquise, les Hyksos se contruisirent une ville à l'Est du Delta (1) : Hatwarit (Anaris ; Hana en hiéroglyphes). Située non loin de Tanis, où les rois séjournaient beaucoup, elle n'en avait pas l'importance. Les rois Hyksos n'ont dominé entièrement que sur la Basse-Égypte, Thèbes étant au pouvoir des gouverneurs indigènes et des successeurs des XIIIe et XIVe dynasties. D'après les monuments découverts jusqu'à présent, il ne semble pas que l'occupation des Hyksos ait duré plus de 200 ans. Le dieu national des Hyksos était Baal (« seigneur »), le Sûtech égyptien. Leur conception de l'histoire du monde consistait en ceci : que leur puissance résisterait désormais à toute révolte, d'ailleurs impossible, des Égyptiens et des Syriens réunis.

Ils importèrent le cheval en Égypte et, avec lui, les voitures de transport et de guerre, ce qui occasionna une complète transformation de toutes les armes. A côté des fantassins on vit apparaître le char de combat. Cette révolution peut être comparée à celle produite, de nos jours, par l'invention de la poudre. Les guerres devinrent alors beaucoup plus coûteuses. La vie sociale s'en ressentit.

Pendant le moyen empire, on acheva les travaux des mines dans le désert arabique. Le commerce pratiqué sur la mer prit un grand essor. Les magnifiques parures trouvées dans le tombeau de la reine Ahhotep, épouse du pharaon Kemose (XVIe dyn.), à Dra Abû'l Negga (Thèbes) prouvent que l'art de l'orfèvrerie devait avoir atteint, déjà, une perfection extraordinaire.

Le nouvel empire (environ 1580-1090 av. J.-C.), époque de la grande puissance égyptienne, prit naissance avec la XVIIe dynastie. Le pharaon Amosis s'employa à chasser les Hyksos du pays et unifia insensiblement le royaume. Sa capitale était Thèbes. Ses successeurs continuèrent ses conquêtes et agrandirent leur territoire. Mais c'est seulement sous Thutmosis Ier, le premier pharaon de la XVIIIe dynastie, que les Hyksos furent définitivement expulsés. Cette XVIIIe dynastie, avec ses quatre Aménophis et ses quatre Thutmosis, nous représente l'époque la plus glorieuse de l'empire pharaonique, complètement

(1) Voir Flinders Petrie, *Hyksos and Israelite Cities*, London 1906.

unifié. Les conquêtes, les constructions gigantesques, le commerce florissant, sont une preuve de la splendeur de cette période. Amosis pénétra jusqu'en Phénicie, Thutmosis Ier, jusqu'à l'Euphrate. Ces dernières conquêtes furent éphémères, bien qu'on eût placé l'administration éthiopienne sous l'autorité d'un gouverneur égyptien, le « Prince de Kûsch ». Des constructions de Thutmosis Ier, près du temple royal de Karnak, on a conservé des pylones et un obélisque. A Abydos, un temple consacré par lui à Osiris a disparu sans laisser aucune trace. En 1894-1896, on a mis à jour, à Deir-el-Bahari, une construction de la même époque. C'est un merveilleux temple à terrasse de Hatschepsowet, sœur et co-régente de Thutmosis III, pharaon le plus remarquable de toute cette dynastie. Il conquit la Syrie, la Phénicie et la Palestine; remporta de brillantes victoires sur les Asiates près de Meggido, et fit en tout quatorze campagnes. Il érigea des édifices à Héliopolis, Memphis, Abydos, Denderah, Thèbes, même à Ouadi-Halfa. Suivant les inscriptions, Thutmosis IV conduisit des guerres victorieuses contre les Phéniciens et les Assyriens, et fit dégager des sables le grand sphinx près de Gizeh. Son fils, Aménophis III (le Memnon des Grecs), combattit avec succès les Phéniciens, les Assyriens, les Syriens, les Arabes et les Éthiopiens. Mais, comme nous le font savoir les tablettes d'argile trouvées à Tell-el-Amarna en 1888, il passait pour un prince faible et pacifique. A Memphis, il installa le premier Apis. Il embellit Thèbes par de superbes constructions (temple d'Amon, etc.), dont les ruines grandioses sont conservées près des villes modernes de Louqsor, Karnak et Medinet-Habou. Ses deux statues colossales, appelées colosses de Memnon, sont les deux plus grandes qui existent encore en Égypte. Le fils et successeur de ce pharaon, Aménophis IV, est surtout connu par sa tentative d'établir un dieu unique, le disque solaire (Aten), à la place des anciens dieux. Lui-même s'appelait Chû-en-Aten (« reflet du disque solaire »). Il abandonna Thèbes souillée, à ses yeux, par le culte d'Amon et se fit bâtir une nouvelle capitale, Chûit-Aten (« horizon du disque solaire »), à environ 320 kilomètres au sud du Caire actuel. L'emplacement des ruines de cette ville s'appelle aujourd'hui Tell-el-Amarna (1).

(1) Formation arbitraire de : El-Till, et du nom d'origine des Bédouins, Beni-Amram. Les Arabes ne le connaissent pas.

Les faits témoignent de la précipitation avec laquelle il entreprit ces réformes, car il inaugura sa nouvelle résidence avant qu'elle fût à moitié terminée. Par les tablettes mentionnées plus haut, nous avons connaissance des nombreuses alliances des rois Aménophis III et IV avec l'Asie occidentale. Nous savons aussi de la même source, qu'autrefois en Orient, le babylonien était la langue diplomatique. La réforme d'Aménophis IV fut de courte durée. Sous son successeur Horemheb, le dieu Aten était encore honoré à côté du dieu Amon, comme « dieu éternel ». Cet Horemheb marcha contre les Kûchites qui s'étaient soulevés. On trouva dans un tombeau de son temps le chant bien connu : « Chanson des harpistes ». — C'est sous la XIXe dynastie que l'empire atteignit le sommet de sa splendeur. Sethos Ier se révèle comme architecte à Thèbes, fait restaurer Medinet-Habou et Deir-el-Bahari et commence la construction du temple de Gûrna en l'honneur de son père Ramsès Ier. Il édifia, en outre, un petit, mais très joli temple, à Amon-Ra, dans le désert de Rodésieh ; le temple du Gebel-Silsileh ; un grand temple à Abydos ; enfin un temple de Ptah à Memphis. Sethos chercha à reconquérir les provinces perdues de Syrie. Il vainquit Schasû, soumit Kanaan, pénétra en Palestine et asservit les Chetas. Une inscription de Karnak nous décrit aussi une de ses expéditions contre les Lybiens. Les mines d'or d'Éthiopie furent également exploitées sous son règne.

Le roi le plus illustre de la XIXe dynastie, le plus connu de tous les pharaons, est Ramsès II, le Sésostris des Grecs (1292-1225 av. J.-C.). Pendant ses 67 années de règne, la passion architecturale des pharaons atteignit son plus haut développement. Partout nous trouvons des traces de constructions colossales. Il acheva le magnifique temple d'Abydos, commencé par Séthos Ier, et auprès duquel il érigea un nouveau sanctuaire. En Nubie il construisit les temples de Beit-Walli, Gerf-Hussen, Kûban, Wadi Sebûa, surtout les deux temples d'Abû-Simbel (Ibsamboul) dont l'un est le plus grand, le plus complet et le plus beau des temples de toute l'Égypte. Dans la capitale du royaume, la « Thèbes aux cent portes » il restaura et acheva les constructions déjà existantes, commencées par Usûrtesen Ier, Thutmosis Ier et Sethos Ier. Il continua le temple d'Amon, à Karnak et y ajouta la plus belle partie : 5.000 mètres carrés de salles à colonnes « une des merveilles du monde ». Il édifia, à Louqsor, un superbe palais à colonnades avec de puissants

pylones qu'il adossa au temple primitif d'Aménophis III. Des deux obélisques de granit érigés pour le jubilé du pharaon, le plus petit a été dressé sur la place de la Concorde, à Paris. Ramsès construisit aussi à Thèbes la plus remarquable de ses œuvres, encore à moitié conservée. C'est un temple consacré à Amon et appelé Ramesséum. Situé à l'ouest de la ville, il constitue « le plus beau monument de l'antiquité pharaonique ». Son père, Sethos Ier, se fit élever, dans la ville funéraire thébaine, un superbe tombeau avec de nombreuses chambres creusées profondément dans le rocher, et ornées de bas-reliefs et de peintures. A Gùrna, Ramsès II acheva le temple commencé par Sethos Ier et restaura celui de Deir-el-Bahari. Il fut, en plus, renommé comme conquérant. Sous son règne, l'art militaire se perfectionna extrêmement, comme le montrent les bas-reliefs des temples et des tombeaux. Son armée comptait, suivant Diodore de Sicile, 700.000 guerriers. Avec une telle troupe, il porta la guerre jusqu'aux frontières de Küsch, et marcha vers l'Asie, contre les Chetas. Ceux-ci, les Hittites (1) de la Bible, habitaient entre le Liban et l'anti-Liban, dans la vallée d'Oronte, en Sélésyrie. Le point central de leur pays était la forteresse de Kadesch, sur l'Oronte. L'importance historique des Syriens tient en ce qu'ils forment le « pays-tampon » naturel entre deux foyers de civilisation: Babylone et l'Égypte. Les relations politiques entre la Syrie et l'Égypte se font par l'entremise des Bédouins (les Schasù), et le commerce maritime par celle des Phéniciens. Aux temps de Thutmosis, les Chétas s'étaient formés en un puissant royaume unifié, que les Égyptiens détruisirent. Sethos Ier essaya vainement d'étendre la domination égyptienne sur le royaume de Syrie. Le grand Ramsès renouvela la tentative. Une grande bataille eut lieu près de Kadesch. Malgré les glorieux rapports gravés sur les bas-reliefs, il ne paraît pas que les Égyptiens aient jamais remporté une victoire décisive, car la guerre dura de longues années. Elle se termina lorsque, au bout

(1) Pendant l'été de 1907 il a été formellement démontré par la Deutsche Orientgesellschaft que Boghaz kkoï, au centre de l'Asie Mineure, à l'est d'Angora, a été longtemps l'unique capitale de l'énigmatique nation Hittite de l'ancien testament. De nombreuses stèles qui se rapportent, par leur contenu et leur antiquité, à celles de Tell-el-Amarna, nous fournissent des conclusions sur la culture et l'histoire de Hittites. Voir Hugo Winckler, dans les *Mitteiberger der Deutschen Orientgesellchaft*, 1907, n° 35.

de vingt ans, l'ennemi, reconnu de puissance égale, fut admis à partager le pouvoir de l'Égypte en Palestine. Cette bataille de Kadesch eut un énorme retentissement dans l'histoire. Les rapports anciens nous révèlent pour la première fois (voir Ranke) le génie expansif de la puissance égyptienne et, en même temps, le mouvement d'opposition des races chananéennes. Ramsès conquit quelques villes en Chanaan et en Phénicie, principalement la remarquable Ascalon. Le traité de paix signé entre les Chétas et lui, est inséré dans une inscription de Karnak. Ramsès II fonda une nouvelle capitale royale à l'Est du Delta du Nil, au nord d'Héliopolis. Il reconstruisit la ville de Tanis, détruite au moment de l'expulsion des Hyksos et y éleva un temple à Set. Près de là, il établit une forteresse que l'Écriture sainte appela « Ramsès ». Enfin il créa et entretint une flotte qui navigua de la mer Rouge au cap Gardafui, pour la sécurité des frontières et la protection des mines de cuivre du Sinaï. Il creusa également un canal du Nil au lac Timsah. Ramsès II a été souvent pris pour le « pharaon de l'oppression ». (*Exode* I, 11). Avec lui fut enterré le dernier grand pharaon. La décadence, déjà commencée à la fin de sa vie, fit de rapides progrès sous ses faibles successeurs. Pendant le règne de son fils Menephtah, les troupes égyptiennes infligèrent une cruelle défaite aux Lybiens et à leurs alliés. C'est peut-être sous ce roi que les Juifs quittèrent l'Égypte. Tous les Égyptologues s'accordent à placer l'exode à l'époque de la XIXe dynastie, mais les opinions se partagent quant au pharaon sous lequel il eut lieu. D'après Maspero, ce grand fait historique se produisit alors que Sethos régnait. Menephtah construisit la chapelle d'Hator à Sûraieh. L'Égypte, l'Éthiopie et la presqu'île Sinaïtique lui appartenaient.

La fin de la XIXe dynastie vit s'élever des compétitions au trône qui dégénérèrent en complète anarchie. Le calme fut rétabli par Ramsès III, le souverain le plus remarquable de la XXe dynastie. C'est à lui que revient l'honneur de la victoire remportée sur les Lybiens qui s'avançaient en Syrie, et voulaient forcer l'embouchure du Nil. Le roi combla de présents les divinités et particulièrement Amon de Thèbes. Il édifia, sur le modèle du Ramesseum, le temple principal de Médinet-Habou. A Tell-el-Yahudieh, il en construisit un autre, immense, en albâtre, en granit et en pierre calcaire ; les murs extérieurs étaient de briques polies. Il fit encore élever un petit temple dans la

cour du temple royal de Karnak, et commencer celui de Chonsou. Sous les neuf Ramsès qui succédèrent à Ramsès III, le pays de Kûsch fut toujours conservé ; mais on perdit les derniers restes des possessions asiatiques. C'en était fait de la grande domination. Les prêtres d'Amon, de plus en plus puissants, s'attribuèrent la souveraineté. L'un d'eux, Herihor, grand-prêtre du dieu à Thèbes, monta sur le trône. Puis vinrent les temps de la domination étrangère (environ 1090 avant J.-C.). La XXI° dynastie fut Tanite. Par une prudente circonspection, les prêtres s'efforcèrent de rester en paix avec les peuples d'alentour. Salomon, roi d'Israël, inaugura les relations avec le royaume des pharaons. En Nubie et en Palestine la souveraineté égyptienne prit fin. Les gouverneurs Lybiens, aidés de leurs troupes de mercenaires (Lybiens, nègres et surtout Schardanas) qui, sous Sethos Ier, servaient comme auxiliaires dans l'armée égyptienne, formèrent la XXII° dynastie. Ils tenaient leur cour dans le Delta, à Bubastis (d'où la dynastie tira son nom). Scheschonk Ier, le Sisak biblique, assiégea Jérusalem (930 avant J.-C.) pour le compte du roi Jéroboam contre Roboam (Rehabeam). Son successeur Osorkon fut battu par le roi de Judée, Assa. La domination de cette dynastie se termina par la formation des petits États ; et le royaume des pharaons fut dissous. Kûsch, indépendant, devint un empire théocratique. Les souverains de ce pays portaient des noms nubiens, ce qui ne les empêcha pas d'usurper les titres protocolaires des pharaons. Ils habitaient Napata (le Noph de la Bible), ville où, 600 ans avant J.-C., entra Méroé. Les rois éthiopiens imitèrent les égyptiens. Ils construisirent des pyramides et s'attachèrent au culte d'Amon.

Au temps du pharaon Osorkon III, le roi éthiopien Pianchi de la XXIII° dynastie (Tanitique), parvint à soumettre l'Égypte. La possession du pays du Nil, éternel sujet de querelles, resta aux Éthiopiens et aux Assyriens. A la XXIV° dynastie nous trouvons cependant un roi indigène, Bocchoris, qui reconquit au moins la Basse-Égypte, tandis que la Haute-Égypte restait aux Éthiopiens. Vers 725 avant J.-C., le roi de Kûsch, Sabakon (le Soa de la Bible), assujettit de nouveau toute l'Égypte. Mais cette acquisition fut de courte durée. Bientôt les luttes intestines et les guerres civiles, dont parle le prophète Isaïe, recommencèrent avec acharnement. Sabakon inaugura la

XXVe dynastie (éthiopienne) par une guerre contre les Assyriens. Il soutint contre eux le roi Iliskia de Juda et fut battu, près de Raphia, par Sargon, successeur de Salmanasar, roi d'Assyrie. Le successeur de Sargon, Sanhérib, remporta également une victoire sur les Égyptiens près d'Altaka. Assarhaddon fit subir une défaite si sensible au pharaon Taharka, que celui-ci dut s'enfuir dans le Sud et abandonner Memphis aux Assyriens (670 avant J.-C.). Ceux-ci conquirent alors Thèbes, pillèrent le temple et partagèrent le pays en 20 petites principautés (Nicho de Saïs, etc.), gouvernées par des mercenaires égyptiens, mais dont Assarhaddon était le suzerain. Ainsi s'accomplit ce qu'avait prédit le prophète Isaïe : « Je donnerai à l'Égypte un seigneur sévère. Elle doit être gouvernée par un roi énergique. L'Égypte doit servir Assour. » Heureusement, pour l'Égypte, que la décroissance de la puissance assyrienne survint rapidement. Elle fut bientôt abandonnée à elle-même. Nous savons, d'une façon certaine, que le passage de la XXVe à la XXVIe dynastie ou, en d'autres termes, le début du règne de Psammetich Ier, prince de Saïs, s'accomplit très pacifiquement. La garnison assyrienne fut dispersée et la domination des petites principautés indigènes prit fin peu à peu. Psammetich, le fondateur de la XXVIe dynastie (Saïtique, 663-625 avant J.-C.) reçut de son mariage avec la fille d'Aménéritis, sœur de Sabahon et épouse du pharaon Pianchi, le privilège de succéder au trône. Il fut choisi comme co-régent par le dernier souverain d'Égypte, l'éthiopien Nüt-Amon. Lorsque celui-ci retourna dans son pays d'origine, il se réserva la domination de l'Égypte dont il transféra la capitale vers Saïs, son pays natal.

Pour la première fois les rois Égyptiens poursuivent une politique commerciale. Des Phéniciens, des Juifs et des Syriens viennent s'installer en Égypte d'une façon stable. Les Grecs n'apparaissent que sous Psammetich. Le trafic avec ces derniers était si important qu'on trouvait un grand nombre d'interprètes grecs en Égypte. Des hommes de la plus haute valeur, tels que Lyriker Alcaüs, les frères Sapphos, Charaxus, Solon, etc., vécurent un certain temps dans le pays du Nil. Le puissant souverain de Corinthe, Périander (627-588) donna le nom de Psammetich à son neveu et successeur.

Le successeur de Psammetich, Néchao (609-594) en plus de la victoire remportée sur le roi Josias, de Judée, près

de Meggido, conquit toute la Syrie jusqu'à l'Euphrate. Mais il fut battu, en 605, par le babylonien Nabukadnezar, près de Karchemisch et repoussé hors d'Égypte. Il créa une puissante flotte de guerre et de commerce et établit des communications entre le Nil et la mer Rouge, en utilisant un canal en partie creusé par Ramsès II et terminé sous Darius Ier. C'est aussi à Néchao que les navigateurs Phéniciens doivent d'avoir fait le tour de l'Afrique. L'art retrouva une telle vigueur que cette époque fut appelée : « la renaissance égyptienne ». Sous le pharaon Apriès, le Kophra biblique (588-569), la conquête de la Syrie fut de nouveau tentée. On ne put cependant éviter la prise de Jérusalem par Nabukadnezar (586). Dans la bataille qui eut lieu près de Momemphis, Apriès se rencontra avec Amasis révolté. Ce dernier remonta sur le trône (569-526). Pendant ces luttes intestines, Nabukadnezar traversa et pilla toute l'Égypte (568-567). — De tous les souverains Saïtiques, Amasis fut celui qui s'attacha le plus étroitement les Grecs. Ce qui lui permit de faire du commerce avec Naukrabis. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que sa personnalité et son histoire soient si unies à celle des Grecs. Il s'allia avec Crésus de Lydie et Polycrate de Samos, et soumit les Chypriotes. Il se sentit trop faible pour marcher contre les Perses, dont la puissance croissait de plus en plus. Il accepta que toute l'Asie Mineure, la Babylonie, la Syrie et la Palestine leur soient soumises. Ce qu'il y a de certain, c'est que la domination d'Amasis, le dernier roi important d'Égypte, s'étendait seulement jusqu'à la cataracte d'Assouan. Le pays avait donc les mêmes frontières que sous Ménès, le premier pharaon historique, et en était à son plus haut degré de bien-être. D'après Hérodote, il y avait autrefois, dans la vallée du Nil, 20.000 lieux habités. Parmi les constructions d'Amasis dans le Delta, se trouvaient le temple de Bubastis et un vestibule du temple de Neith à Saïs. — Son successeur, Psammetich III, fut vaincu, près de Pélusium, par le roi des Perses, Cambyse. L'Égypte devint alors province persane.

L'agonie de la civilisation égyptienne fut lamentable malgré l'influence grecque prédominante. Pour la première fois on tenta d'élever l'Égypte au rang d'une puissance maritime, mais, par suite des défaites infligées par les Babyloniens, ce projet échoua. L'extension commerciale s'étendit bien au-delà des limites qu'elle avait eues

jusqu'alors. On chercha à s'avancer vers l'Asie et à rétablir l'ancienne splendeur des pharaons. Ceci encore ne se réalisa pas par suite de la défaite de Karschemisch. En général, on peut dire que la dynastie Saïtique a opéré un complet revirement dans la politique, le commerce et les arts.

Pendant la XXVIIe dynastie ce furent les rois Perses, Cambyse et Darius Ier, qui régnèrent en Égypte et commencèrent la destruction et le pillage des tombeaux et des temples égyptiens. Cambyse échoua dans une entreprise contre l'oasis du désert Lybien et contre l'Éthiopie. Darius termina le canal commencé par Néchao, entre le Nil et la mer Rouge, importa la monnaie d'or en Égypte, à la place des anneaux qui y étaient en usage et exécuta de nombreux travaux qui donnèrent une nouvelle expansion au pays. Xerxès et Artaxerxès durent sévir contre un soulèvement des Égyptiens. Sous Darius II, Artaxerxès II et III, le royaume de Perse tomba de plus en plus en décadence, de sorte que, pendant plus de 60 ans, une dynastie indigène s'empara de la souveraineté. La XXVIIIe dynastie résida à Saïs (pharaon Amyrtaüs) ; la XXIXe (398-379 av. J.-C.) à Mendès. Cette dernière s'appuya sur les mercenaires grecs qui formèrent sous Nepherités Ier, Achoris et Psammuthis, l'armée du pharaon. Achoris combattit, aux côtés du roi de Chypre, contre la puissance persane. La XXXe dynastie (378-341) était originaire de Sebennytos. Parmi ses souverains, Nektanebo Ier poursuivit vigoureusement la guerre contre les Perses (369). Il les battit alors qu'ils allaient envahir l'Égypte après avoir renversé le roi de Chypre, Evagoras. Son successeur, le pharaon Tachos conquit la Phénicie, mais il fut totalement dépossédé et mourut à la Cour de Perse. Sous Nektanebo II (358-341) le pays connut encore un souverain réellement puissant. C'est de son époque que datent les plus anciens temples de l'île de Philæ. Il dut finalement céder la place à ses ennemis, abandonner la Phénicie et la Syrie et fuir devant les Perses qui (vers 341 avant J.-C.) établirent de nouveau un gouverneur Perse en Égypte. Ainsi la XXXIe dynastie est encore persane. Les rois Ochos, Arses et Darius III se suivirent à un court intervalle, jusqu'à ce qu'Alexandre le Grand annexât l'Égypte à son royaume (en 332 avant J.-C.) Il pénétra en Pélusie où il fut acclamé comme libérateur, et dans l'oasis d'Amon où il fut salué par les prêtres comme fils d'Amon. Il ramena encore une fois, et pour

une période de 300 ans, la splendeur dans le pays du Nil. Il fonda Alexandrie qui, sous son successeur Ptolémée, devint le centre du commerce mondial. Cette ville, qui donna naissance à une nouvelle civilisation, dépassa bientôt en splendeur les anciennes capitales de Memphis et de Thèbes, et se classa la première ville du monde. Les Ptolémées déployèrent une grande activité comme constructeurs. Les temples de Philœ, Edfou, Ombos, Hermonthis, Deir-el-Medinet, furent complètement édifiés par eux; celui de Denderah commencé et le temple d'Amon reconstruit et terminé. Sous Ptolémée Ier, les Sélésyriens, les Palestiniens et les Phéniciens s'abattirent sur l'Égypte, après la bataille d'Ipsos, pour se la partager.

Sous le troisième Ptolémée, l'Égypte atteignit son plus haut degré de puissance extérieure : le royaume de Séleucie, la Galicie et l'Asie-Mineure furent conquis. Mais l'empire échut aux Romains — (cette nouvelle puissance du monde) — (30 ans avant J.-C.), et il leur resta jusqu'en 638 après J.-C.. L'Égypte dut à sa situation au milieu de chaînes de montagnes, qui lui servaient de forteresses naturelles, d'être restée indépendante pendant des milliers d'années et de s'être toujours affranchie du joug de ses voisins. Malheureusement, elle ne pouvait opposer aucune résistance aux grandes puissances de l'antiquité. C'est ainsi qu'elle appartint successivement aux Assyriens, aux Perses, aux Macédoniens, aux Grecs et, enfin, aux Romains.

IV

Science, poésie, arts et œuvres d'art.

I. — SCIENCE (1)

Avec l'esprit éclairé, le désir de s'instruire, et l'application dont ils étaient doués, les habitants des bords du vieux Nil acquirent, dès les temps les plus reculés, une science surprenante qu'ils enseignèrent aux Grecs. Le petit village de Matarieh indique, de son obélisque solitaire, le lieu qui était autrefois le siège et le centre de la science humaine. Hérodote nomma les Égyptiens « les gens les plus instruits qu'il eût connus ». Lorsque les Grecs voulurent organiser leurs jeux olympiques, ils demandèrent conseil aux Égyptiens qu'ils considéraient comme « les hommes les plus avisés ». Platon, Eudoxus, Thalès, Pythagore, Démocrite, Alcaüs, Euripide, Anaxagoras, Hellanikus, Hékataus, Hérodote, Diodore, Strabon et un nombre incalculable de Grecs illustres, allèrent puiser à la source de la sagesse égyptienne. « Les Grecs racontent que Danaüs rapporta d'Égypte, après Argos, les premiers éléments de civilisation, que le roi Erechthéos, qui leur apprit les mystères Éleucites, était Égyptien, que les théologiens Orphée et Musaüs, le poète Homère et les législateurs Lycurgue et Solon tirèrent leurs connaissances du pays du Nil. Ce sont là des preuves convaincantes de la sagesse et de l'érudition égyptiennes. » Les causes principales d'une telle importance sont la valeur de l'enseignement historique et l'avidité d'apprendre

(1) Voir en dehors d'Erman : H. Schneider, *Civilisation et pensée de l'ancienne Égypte*, Leipzig, 1907.

des anciens Égyptiens. Les monuments nous livrent des documents très précieux à ce sujet. On raconte que Thutmosis III rapporta d'une expédition à l'étranger, deux oiseaux inconnus jusque-là. Une inscription de Karnack relate que le grand pharaon éprouva plus de joie de la possession de ces deux oiseaux, que de tout le riche butin qu'il avait amassé.

Les enfants qui fréquentaient l'école, après y avoir étudié pendant une demi-journée, la quittaient à midi, « avec des cris de joie ». Voici un des principes de l'école égyptienne : « Le garçon entend avec le dos. » L'enseignement était organisé de la façon suivante : les enfants apprenaient d'abord à écrire. Ils s'exerçaient ensuite à transcrire des leçons et des lettres. Une grande quantité de cahiers et de tablettes ont été retrouvés dans des tombeaux d'écoliers.

A. — L'Écriture (1).

L'Égyptien considère l'écriture comme le principe de toutes les sciences. C'est une invention qui lui est propre. Et ses savants s'honorent du nom de « scribes ». Il est à remarquer que, de toutes les sortes d'écritures ayant cours dans le monde, celle d'Égypte, quoiqu'embrouillée, est encore une des plus simples et des plus faciles à lire. Elle était déjà en usage sous Menès, comme le prouve une petite tablette d'ivoire trouvée dans son tombeau en 1897.

Les caractères gravés sur les monuments de l'ancienne Égypte s'appellent « hiéroglyphes ». On disait jadis, sur les bords du Nil, qu'ils avaient été inventés par le dieu Thot. Ils servaient à « l'écriture des divines paroles, » (en grec ἱερογλυφικά, inscription sacrée). Semblable aux autres systèmes (par exemple l'écriture cunéiforme ou chinoise), cette langue était à l'origine purement idéographique, c'est-à-dire qu'elle ne représentait aucun son, mais des idées ou des images complètes. Les idéographies (représentations par images des dieux, des hommes, des animaux, des maisons, des instruments, etc.) furent

(1) Voir Spiegelberg *Schrift und Sprache der Alten Ægypter.* Leipzig 1907.

le point de départ de l'écriture syllabique. On leur attribua des sons, sans souci de leurs sens primitif, soit que les syllabes consistassent en groupe de lettres à courte vocalisation, soit qu'elles fussent simplement des consonnes. L'écriture hiéroglyphique finit par compter 24 signes phonétiques. Pour éviter les confusions, on y ajouta des caractères supplémentaires précis : les déterminatifs. Tous ces signes (on en compte 1500 environ), furent employés simultanément dès les temps les plus reculés, avant la IV[e] dynastie, et restèrent en usage jusqu'au troisième siècle après J.-C. Jamais, cependant, cette écriture ne devint purement alphabétique. Primitivement on la traçait en lignes verticales, plus tard en lignes horizontales, habituellement de droite à gauche, exceptionnellement de gauche à droite. Elle servait de décoration dans les motifs d'architecture. On inventa aussi, dès l'ancien empire, une écriture cursive dont l'origine fut le simple contour des images primitives : « l'hiératique », improprement appelée sacerdotale. Vers 750 avant J.-C. celle-ci se simplifia par une succession d'abréviations systématiques, pour donner naissance au « démotique » ou écriture populaire. Quatre cents ans environ après J.-C. l'ancien système fut abandonné et remplacé par ce qu'on est convenu d'appeler le « copte » et qui n'est autre chose que l'alphabet grec auquel on ajouta sept lettres, pour rendre les sons qui n'existent pas dans le grec.

Avec le christianisme, la vieille écriture hiéroglyphique tomba peu à peu dans l'oubli ; 500 ans après J.-C. on se trouva déjà devant des inscriptions devenues indéchiffrables. Mille années durant elles restèrent incompréhensibles et inpénétrables. C'est au dix-neuvième siècle que l'on découvrit les premiers éléments de déchiffrement. Pendant l'expédition de Napoléon I[er] en Égypte, en 1799 (1), le capitaine Boussard trouva, près de Rosette, une tablette de pierre sur laquelle était gravée une inscription en caractères hiéroglyphiques et démotiques avec une traduction grecque. C'était un décret du roi Ptolémée V. On le voit aujourd'hui au British Muséum à Londres. Le rapport des trois écritures étant indiqué dans le texte

(1) Les savants francais attachés à l'expédition de Bonaparte ont publié leurs travaux dans l'ouvrage : *la Description de l'Égypte* 38 vol., 2[e] édit., Paris 1830, qui a été l'une des premières bases de la science égyptologique.

grec, la solution de la question hiéroglyphique était donc toute tracée. Ce ne fut plus qu'une affaire de temps. Le point de départ, pour la clef du déchiffrement, fut donné par les noms propres. Sylvestre de Sacy, le célèbre arabisant français, et le suédois Ackerblad s'attachèrent au texte démotique. Leurs recherches furent couronnées de succès. Le naturaliste anglais Thomas Young entreprit en 1819 la lecture du texte hiéroglyphique. Après bien des difficultés, il put déterminer, parmi les treize signes qui forment les noms de Ptolémée et de Bérénice, quatre valeurs correspondant aux lettres p, t, i, u. Mais c'est à François Champollion (1790-1832), que revient la gloire de nous avoir donné, en 1822, la véritable clef du déchiffrement. Rassemblant les inscriptions des différents cartouches qui contenaient des noms de rois, il découvrit, sur un petit obélisque de Philœ, un nom qu'il reconnut être celui de Ptolémée, également gravé sur la pierre de Rosette, — puis un autre nom composé de cinq lettres comme le précédent. Une inscription grecque, au pied de l'obélisque, lui fit soupçonner que ce nom devait être celui de Cléopâtre. Bientôt il en eut la preuve. Il put alors constituer un alphabet d'onze lettres qui lui permirent de pousser plus avant l'analyse de ces noms. Nous connaissons les diverses phases de son travail par sa *lettre à Dacier* (1822). Elle fait époque. Une persistance de dix années lui permit de poser ensuite les bases d'une grammaire, d'un lexique et d'une histoire rudimentaires. Il démontra que l'écriture égyptienne se composait de mots, de syllabes et de lettres ; que pour une seule et même lettre il y avait différents signes ; que les signes vocaux et idéographiques étaient tantôt figuratifs, tantôt euphoniques. Bientôt après, une pléiade de savants se signalèrent dans cette voie. Rosellini, Lepsius, Birch, de Rougé, Chabas, Goodwin, Le Page-Renouf, Dümichen, Ebers, Eisenlohr, Sterne, Pierret, Revillout, Erman, Naville, Maspero, Bouriant, Schiaparelli, Piehl etc., nous ont livré les textes des inscriptions des monuments qu'ils avaient traduits et interprétés. Lepsius, Leemans, Hincks, Brugsch, Erman, Wiedemann etc. ont publié des œuvres grammaticales et lexicographiques. Lepsius, Mariette, Flinders Petrie, Naville, Borchardt avec l'assistance de la « Deutsche Orient Gesellschaft, » Flinders Petrie et Naville avec l'aide de l' « Egypt exploration fund », ont procédé à des fouillles méthodiques qui devaient ressusciter cet antique passé.

Le décret de Canope, du musée égyptien du Caire, — inscription trilingue découverte à Tanis en 1866 par Lepsius — a confirmé d'une éclatante façon les travaux de déchiffrement de Champollion et de ses successeurs (1).

Il ne faudrait cependant pas omettre l'unique écrivain qui, avant Champollion, a décrit brièvement le mécanisme de l'écriture égyptienne, le docte Clément d'Alexandrie (2) dont les observations si exactes sur les écritures hiéroglyphique, hiératique et démotique ou épistolaire n'ont pourtant que peu servi à la découverte du déchiffrement. On supposait, par erreur, que la langue des anciens Égyptiens n'était représentée que par des signes uniquement idéographiques, et que chacun d'eux, dans sa représentation réelle ou symbolique, exprimait une idée. Les travaux du célèbre jésuite Athanase Kircher de Fulda, mort en 1680, si utiles dans le domaine de la langue copte, n'ont rien donné en ce qui concerne les inscriptions hiéroglyphiques. Quant au démotique, c'est à H. Brugsch (3) (1827-1894) que l'on doit d'en connaître le mécanisme en même temps que ses rapprochements avec l'Égyptien et les langues sémitiques qui n'expriment, l'un et les autres, que les consonnes et non les voyelles.

Voici, d'après Erman, un petit tableau hiéroglyphique.

1° L'écriture égyptienne comprend 21 consonnes primitives qui proviennent de mots très courts, à sons semblables; par exemple:

△ = *t*, est à proprement parler un pain = *ta*.
= *r*, — la bouche = *ro*.
= *n*, — l'eau = *nu*.
= *d*, — la main = *dot*.

C'est ainsi qu'ont pris naissance les consonnes suivantes :

= b ; = t' ; = ' ; = g, et = h ;
= k ; = r et l ; = m ; = n ; □ = p ;
△ = q ; et = s ; et = t ; = d ; = w ;
= sch ; et = ch.

(1) Lepsius, *Das Dekret von Kanopus*, Berlin, 1867.
(2) A. Deiber O. P., *Clément d'Alexandrie et l'Égypte*; Mém. de l'Inst. français d'Archéol. orientale, t. X, Le Caire 1904.
(3) *Grammaire démotique*, Berlin 1855; et l'important ouvrage: *Hieroglyphische demotische Wörterbuch*, 7 vol., Leipzig, 1867-1882.

Les voyelles étaient supprimées ; par exemple : *ptah*; = *ron*.

2° Les Égyptiens ont en partie raccourci cette manière d'écrire par l'emploi de signes syllabiques; par ex : *nefer*, bon, devrait être écrit , mais on le représentait par , quand on ne l'écrivait pas tout entier ; *per*, maison = ou , quelquefois .

3° Lorsqu'il s'agit d'idées abstraites on n'a point cherché de figure spéciale ; « bon » se dit *nofer*, comme « son » soit : ce signe représente un luth ; « sortir » se dit *per* comme « maison » soit .

4° C'est ainsi que bien des signes ont perdu leur signification primitive, par exemple:

= un récipient qui se dit *nu* est pris pour la syllabe *nu*.

= une fleur — *cha* *cha*.

5° Les signes pouvaient donc avoir différentes significations, par exemple le signe oreille, pouvait s'appeler masd'rt = oreille; ou sôdm = entendre. On avait la ressource, lorsqu'on voulait employer ces signes, de recourir aux consonnes qui pouvaient servir à les écrire et par conséquent à les différencier : oreille et entendre.

6° Ainsi écrits, les mots se suivaient sans séparation. On courait le risque de réunir des lettres appartenant à des mots différents et d'obtenir un sens faux ; par exemple Ces deux lettres peuvent être reliées et se lire *rn*, ce qui signifie « nom ». On peut les séparer, on obtient *ro n*, « la bouche de ». Ici encore il a fallu recourir à ce qu'on a nommé des déterminatifs qui indiquent quelles idées sont représentées. Si, après un mot, on retrace , on indique par cette image une idée qui se manifeste par la bouche ; si l'on trace une image d'homme après cela pourra se lire « nom ». Ainsi le signe de la marche étant les deux jambes qui avancent on lira « sortir » avec les jambes retournées entrer.

L'écriture hiératique n'est autre que de l'hiéroglyphe cursif. Ses signes sont souvent difficiles à distinguer.

Ajoutons que des observations de scribes augmentent encore la difficulté et qu'il faut apporter la plus grande attention aux groupes de signes qui servent à représenter un mot. Le démotique, basé sur les mêmes principes, n'est, lui aussi, que de l'hiératique abrégé et raccourci.

A côté de ces différents modes de représenter la langue, les Éthiopiens, conquis et civilisés par les Pharaons, se sont, à leur tour, servi de signes appelés méroïtiques dont le déchiffrement est encore incertain. Ils usèrent des caractères hiéroglyphiques, auxquels ils attribuèrent une vocalisation différente. Puis, aux premiers temps de l'ère chrétienne, ils inventèrent une écriture cursive dite, elle aussi, méroïtique, et restée complètement indéchiffrable. En général, les hiéroglyphes proprement dits étaient le plus souvent employés pour les inscriptions monumentales sur pierre et sur bois ; l'hiératique et le démotique pour les textes sur papyrus et sur ostraka. Cependant il serait faux de dire qu'aucune de ces écritures se confina dans un domaine déterminé.

B. — La Langue.

La langue égyptienne était agglutinante. On l'englobe habituellement dans le groupe hamitique. Elle présente toutefois dans ses flexions et dans une multitude de ses racines trilittères une analogie bien marquée avec le groupe sémitique (1). Aussi croit-on qu'elle a dû se former d'un rameau sémitique qui s'est greffé sur un rameau apparenté avec les langues des nègres de l'est africain (Bischaris, Gallas, Somalis) et des berbères lybiens. Sa supériorité sur les plus vieilles langues est d'avoir un double genre grammatical. Elle a varié au cours des siècles. On peut la diviser en trois périodes : celles du vieil, du moyen et du nouvel empire. C'est cette dernière qui vit naître le démotique et le copte (2). Celui-ci servit beaucoup à Champollion pour reconstituer la langue hiéroglyphique dont il dérive, et pour en comprendre le sens. Durant les

(1) Voir Erman, qui relève ces analogies dans le journal : *Deutschen morgenlandischen Gesellschaft*, t. XLVI.

(2) A. Erman. *Brüchstücke Koptischer Volksliteratur*, Berlin, 1897.

premiers siècles de notre ère, les nouveaux chrétiens des bords du Nil commencèrent à écrire leur démotique avec les lettres grecques, et à transformer leur idiome. La construction grammaticale s'enrichit par l'adjonction de nouveaux préfixes et de diverses formes qui lui donnèrent une physionomie particulière. On le parla jusque vers 1600 après J.-C., époque à laquelle il tomba en désuétude et fut totalement supplanté par l'arabe. Aujourd'hui encore, on l'emploie comme langue liturgique dans le service divin. Mais les Coptes modernes, monophysites, ne le comprennent plus. Il n'existe plus, pour parler comme Ebers, qu'à l'état de momie. On le lit mécaniquement, sans savoir ce qu'on lit. Déjà, aux X[e] et XI[e] siècles il commençait à faiblir. Les évêques de Samanhud et de Kus, Abba Jean et Athanase, composèrent, pour le soutenir, des grammaires et des dictionnaires. Ces livres furent la base des premières études coptes en Europe. Athanase Kircher et plusieurs autres les traduisirent en latin en 1644. Les plus importants ouvrages en langue copte furent les recueils des évangiles et de leurs commentaires imprimés, sur l'ordre des Papes, par la Propagande, à Rome. On peut dire que ce fut l'Église qui façonna et conserva cette langue. Tout le mérite lui en revient.

Les auteurs modernes de grammaires coptes sont : STERN, *Leipzig*, 1880 ; STEINDORF, *Berlin*, 2[e] *édition*, 1904 ; A. MALLON, S.J., *Beyrouth* 1905. Des dictionnaires ont été publiés par PEYRON, *Lexicon copticum*, Berlin, 2[e] édition, 1896 ; PARTHEY, *Vocabularium coptico latinum et latino copticum*. Le principal vulgarisateur de la philologie égyptienne est Adolphe Erman qui, pour la première fois, a analysé scientifiquement la langue des anciens Égyptiens dans sa *Neuægyptische Grammatik*, Leipzig, 1880 ; dans la *Sprache des Papyrus Westiar*, Gottingen, 1889 ; et, pour les commençants, dans la « *Ægyptischen Grammatik* », Berlin, 2[e] édition, 1902. Il est aussi le directeur et le principal collaborateur du grand dictionnaire égyptien actuellement en voie de publication sous les auspices de l'Académie des Sciences de Berlin.

C. — La Littérature.

La littérature (1) de l'ancienne Égypte est empreinte, en grande partie, d'un caractère religieux. Son domaine est très étendu. Dans l'antiquité déjà, les ouvrages étaient rassemblés dans des bibliothèques qui avaient un directeur spécial. Au Ramesséum, à Thèbes, les bas-reliefs d'une porte représentent le dieu Thot comme « Souverain de la salle des livres », et, en face de lui, Safech « Souveraine de la salle des livres ». Selon Diodore de Sicile ce serait là la bibliothèque de Ramsès II. On l'appelait : « La maison de la santé de l'âme ». Les faits eux-mêmes corroborent cette donnée. L'Égypte, dès la plus haute antiquité, possédait des bibliothèques et, lorsqu'au commencement de la domination grecque, on fonda celle d'Alexandrie, on y réunit 400.000 rouleaux en peu d'années.

Aux temps les plus reculés, le papyrus servit de matière pour écrire. La plante elle-même est un arbrisseau de la famille des cypéracées, dont la moëlle était coupée en bandes très minces (la largeur d'un doigt), et placées les unes à côté des autres. On en collait d'autres par dessus en lignes transversales et par couches égales. On les pressait fortement et on les polissait. Les feuilles ainsi obtenues étaient liées les unes au bout des autres et formaient de longues pages que l'on roulait. Elles servaient pour écrire les textes littéraires, toujours dans le sens des fibres obliques. D'importants papyrus ont été trouvés dans presque toutes les ruines et les nécropoles au XIXe siècle et principalement dans le Fayoum depuis 1877 ; tout récemment à Oxyrhynque (2), Philœ et Eléphantine.

Les plus anciens monuments de la langue sont les textes des pyramides (3) découverts à Saqqarah. Ils datent des Ve et VIe dynasties et contiennent des enseignements sur la vie dans l'autre monde. Mais l'un des plus remarqua-

(1) Le meilleur aperçu de la littérature est contenu dans : A. Erman. *Ægypten und Ægyptisches Leben in Altertum*, 2 vol., Tubingen 1885-1887. Voir aussi : *Kultur der Gegenwart*, t. I, sect. 7, Leipzig, 1906.

(2) Grenfell and Hunt, *The Oxyrhynchus Papyri* avec traduction et annotations, 5 vol., London, 1898-1908.

(3) G. Maspero, *les Textes des pyramides de Saqqarah* avec traduction, Paris 1894 ; nouvellement réédités et commentés, d'après les copies et les photographies du Musée de Berlin, par K. Sethe, Leipzig, 1908.

bles est bien « le livre des Morts (1) » qui provient en partie de la XI[e] dynastie, mais dont la première version remonte peut-être à la I[re] dynastie. Les nombreux exemplaires qui nous en sont parvenus renferment les avis qui concernent la vie d'outre-tombe ; ce qui a rapport au rite de l'embaumement et des funérailles, aux routes à suivre dans le grand voyage de l'au-delà, aux formules magiques à employer pour triompher des difficultés, etc. On en pourrait intituler la principale partie : Mort, jugement, paradis. La première édition a été préparée par Lepsius (1842) en 79 planches d'après le manuscrit de Turin, le plus complet que nous possédions. Elle fut publiée par Naville. Il faut signaler encore comme « le plus ancien livre du monde », le papyrus Prisse, conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris. Il fut écrit au temps de la XII[e] dynastie ; mais il n'est qu'une réédition d'un manuscrit plus ancien de l'époque de Snefrou. Un papyrus de Turin donne une carte du pays. C'est notre plus vieux document géographique. Il indique les mines d'or de Nubie au temps du roi Séti I[er]. Berlin possède un papyrus anatomique ; Londres un autre qui est mathématique, (le papyrus Rhind, au Britsh Museum) et, qui remonte à l'époque des Hyksos, au roi Apépi (2). Toute la science égyptienne, écrit Clément d'Alexandrie, était réunie en 42 volumes sacrés qui traitaient de religion, loi, écriture, géométrie, astrologie, musique, médecine, etc... Ces livres contenaient toute la science révélée par le dieu Thot, que les foules identifièrent avec Hermès. D'où le nom de « livres hermétiques ».

D. — Le Domaine scientifique.

Nous nous demandons souvent : Que savait-on autrefois ? Eh bien, si nous nous tournons vers les monuments anciens, les plus muets nous apportent d'éloquentes réponses. Les pyramides, les temples, les tombeaux parlent d'eux-même. Les mesures prises et les calculs faits, à propos des pyramides de Gizeh (3), nous révèlent une

(1) Naville, *Das Ægyptische Totendbuch*, etc., 2 vol., Berlin, 1886. Pierret, Paris, 1882. Budge, London, 1895.

(2) Eisenlohr : *Ein mathematisches Handbuch der Alter Ægypter*, Leipzig, 1878.

(3) Voir les calculs de Flinders Petrie, 1881-1882.

œuvre surprenante par les connaissances mathématiques les plus complètes que possédaient les contemporains de l'ancien empire. Notre étonnement croît encore quand nous réfléchissons à la singulière difficulté que présentait l'arithmétique des Égyptiens pour leurs calculs de proportions. En voici un exemple tiré du papyrus Rhind mentionné ci-dessus et qui contient tout un recueil de problèmes arithmétiques et géométriques. Pour multiplier 8 par 8 on obtient le tracé suivant :

1	8
2	16
4	32
8	64

On constate ainsi que l'on ne connaissait que la multiplication par 2. La division était tout aussi compliquée. 77 : 7 = 11, était ainsi calculé :

1	7
2	14
4	28
8	56

Or le produit additionné de cette multiplication donne 77. Le calculateur a marqué les produits 7, 14, 56. Il fallait ensuite additionner $1 + 2 + 8$ et multiplier par 7 pour obtenir le dividende 77 et finalement le quotient 11. Les Égyptiens n'avaient aucune notion des fractions, bien qu'ils en soupçonnassent le principe. Ils ne pouvaient écrire $\frac{3}{10}$. Mais ils marquaient $\frac{1}{10} + \frac{1}{10} + \frac{1}{10}$. Leur unique fraction de deux chiffres qui nous est connue, c'est $\frac{2}{3}$: En arpentage ils partaient de l'angle droit comme base, et c'était exact. Mais ils commettaient une faute considérable en prenant comme surface le produit des deux côtés.

Malgré cela, ils ont résolu le difficultueux problème de la capacité du cercle.

Les peintures murales de la Ve dynastie, immédiatement après la construction des pyramides, offrent déjà des figures géométriques régulières ; le tombeau de Belzonis de la XIXe dynastie, l'emploi des échelles d'agrandissement et de réduction ; le vieux papyrus Rhind, une méthode d'évaluation de la surface du cercle. Du diamètre, ils déduisaient une longueur qu'ils donnaient à un des côtés du carré auquel la surface du cercle était identique.

On calculait par des procédés semblables la capacité des triangles rectangles et des trapèzes. Evidemment, l'usage de l'équerre était connu et permettait de construire à angles droits en rase campagne. L'orientation si exacte des pyramides, des temples et la position de certaines inscriptions le prouvent amplement. Il faut convenir, toutefois, qu'instruits de la théorie, les Égyptiens se sont contentés, d'un à peu près qui dégénéra insensiblement, et donna lieu à l'établissement de fausses règles.

Par leur orientation astronomique très précise les pyramides témoignent de la science de leurs architectes. Il est certain que le ciel étoilé et resplendissant invita de bonne heure les riverains des bords du Nil à l'observation de ses phénomènes et qu'il les amena à établir des cartes et des tables indiquant la position des astres. Lorsque l'astronomie grecque se développa, c'est à Alexandrie qu'elle trouva son plein épanouissement. Et les tablettes égyptiennes formèrent la base de tous les calculs postérieurs. De bonne heure, on détermina la différence existant entre les étoiles filantes et les étoiles fixes. Celles-là s'appelaient « étoiles sans repos », celles-ci « étoiles sans mouvement ». Jupiter se nommait *Hortaphetan*; Saturne, *Hortakir*; Mars, *Harmakhis*; Mercure, *Sebek*; Vénus, *Duau*. De même que l'étoile du matin était identifiée à l'étoile du soir *Bennu*, Sirius l'était à *Sopt* ou *Sothis*. En un mot, les Egyptiens connaissaient toutes celles qui étaient visibles à l'œil nu. Un tombeau de Beni-Hassan signale même, au moyen empire, une fête célébrée en l'honneur de Sothis.

Quelque répandue cependant que fût la croyance à la magie, on ne voit pas que les Égyptiens se soient véritablement adonnés à l'astrologie dans laquelle versèrent les Chaldéens. Ils se servirent de leur science astronomique pour établir le calendrier. Comme Ranke le démontre en son Histoire universelle, c'est la plus importante relique des temps anciens qui soit demeurée et dont l'influence se soit fait sentir chez tous les peuples. Introduit d'Égypte dans l'empire romain par Jules César, à cause de son utilité pratique, il fut universellement adopté et devint la base de notre propre calendrier. Il est bon de faire remarquer ses éléments chronologiques : l'année, c'est-à-dire l'espace de temps formé par le retour des saisons; le mois, période qui s'écoule d'une lune à une autre lune. Tous deux sont fournis par l'observation de la nature. Ils sont indépendants l'un de l'autre et d'inégale longueur.

C'est un problème ardu que de les faire concorder. Il était facile d'établir l'année de 12 ou 13 mois. Le procédé le plus simple fut celui des Babyloniens qui partagèrent l'année en 12 mois en intercalant un treizième, tous les deux ou trois ans. Les juifs et les peuples de l'antiquité classique les imitèrent. Cette manière de faire amena peu à peu la plus grande confusion, comme cela se produisit à Athènes et à Rome. Les Égyptiens, et c'est là leur grand mérite, découvrirent la racine du mal dans l'impossibilité de mettre en harmonie le cours du soleil et celui de la lune. Faisant abstraction de celle-ci, ils constatèrent que le soleil accomplissait sa révolution en 365 jours pour se retrouver à son point de départ. Ils établirent donc l'année d'après ce chiffre, et ils la partagèrent en 12 parties de 30 jours auxquels ils ajoutèrent 5 jours intercalés ou jours *épagomènes*. Cependant cette année vague ne répondait pas encore exactement à l'année astronomique. Il y manquait un quart de jour et, par conséquent, un jour entier tous les quatre ans. Leurs calculs les amenèrent à retrouver la coïncidence exacte, Pour 1.460 années astronomiques il fallait compter 1.461 années civiles. Le commencement de ces deux années concordait parfaitement avec le lever de Sothis visible à Memphis le 1er Thot (19 juillet) avant le lever du soleil, à la place même qu'elle occupait 1.461 ans auparavant. C'est pourquoi cette période 1.460-1.461 ans qui ramenait cette coïncidence merveilleuse, fut appelée *période sothiaque*. Pour le calcul des années populaires, l'année mobile ou vague était maintenue de telle sorte que les mois se détachèrent insensiblement des saisons auxquelles ils appartenaient à l'origine. La marche fut si lente, qu'en un siècle, les jours n'avaient encore reculé que d'un mois. Cet inconvénient était à peine perceptible dans une vie d'homme. Sous la VIe dynastie, si l'on en croit Manéthon, on avait déjà compté par années stables et astronomiques, bien que les inscriptions de cette époque ne nous signalent aucune fête de fin d'année.

Les éclipses, elles aussi, étaient observées et Thales, dans ses tablettes, annonça celle qui devait arriver le 28 mai 585 avant J.-C. (2). Helicon de Kyzikos prédit celle de 404 av. J.-C. Un texte de Medinet-Habou annote un calendrier du temps de Ramsès III ; un autre, de Thutmès III, fut découvert par Champollion dans le temple d'Eléphan-

(1) D'après les calculs de Jul. Sech et autres.

tine. A l'époque thébaine, le lever des étoiles était fixé d'avance pour toute l'année.

La science médicale des Égyptiens était non moins remarquable. Les médecins jouissaient déjà, sous l'ancien empire, d'une considération particulière et leurs traités furent la base de toutes les connaissances médicales postérieures. Le papyrus Ebers (1) contient le plus vaste ensemble de l'œuvre thérapeutique dans l'antiquité. Il est de la XVIIIe dynastie, et ne marque aucun progrès sur la médecine antérieure. En anatomie, on connaissait seulement la structure du squelette, les gros viscères (cœur, estomac, rate, etc.). On enseignait que les vaisseaux qui correspondaient aux principales artères allaient du cœur vers les extrémités. Les très adroites réductions de fractures trouvées sur les momies nous prouvent qu'on avait des notions exactes de chirurgie. Les ordonnances des médecins, trouvées en nombre considérable, renfermaient surtout des remèdes tirés des végétaux. Aussi consultait-on souvent les médecins sur l'efficacité des plantes. A côté de données qui frappent par leur naïveté superstitieuse, il y en a d'autres excellentes. Mais les ingrédients empruntés au règne animal nous répugnent bien souvent. Aujourd'hui encore beaucoup de ces vieux remèdes sont employés par les fellahs, et il n'est pas rare de les voir se servir contre les fléaux dont l'Égypte est accablée : piqûres de moustiques, bubons, morsures de serpents, abcès, etc..., des drogues dont usaient leurs ancêtres sous les Usertesen ou les Ramsès. Si l'opinion d'Erman était juste, les pratiques superstitieuses de notre Europe auraient pris naissance en grande partie sur les bords du Nil. Nous en doutons un peu, car l'art de guérir fut un penchant populaire de tous les temps et chez toutes les nations, et partout l'abus conduisit à la superstition et au charlatanisme. Les médecins de l'antique Égypte étaient divisés par classes. Chacun d'eux s'occupait d'une spécialité. S'il empiétait sur le domaine des autres il était puni. Il y avait les spécialités pour les oreilles, pour les yeux, pour les dents, pour les fractures, pour les maladies internes, etc. On croyait étendre ainsi le champ de la médecine. L'estime pour cette science était si grande que l'on n'avait pas cru devoir permettre, par scrupule religieux, l'autopsie des

(1) G. EBERS, *Papyrus Ebers, Das Hermetische Buch über Arzeneimittel der Alten Ægypten*, Leipzig, 1875; le papyrus original se trouve à la Bibliothèque universitaire de Leipzig.

cadavres. — Le médecin devait tout savoir. Aussi celui qui ouvrait un corps humain pour procéder à la momification était-il exécré, tel le bourreau chez les nations modernes. La religion qui intervenait en toutes choses, déterminait elle-même les prescriptions concernant les maladies. A la mort du patient, le médecin qui avait négligé de les suivre était rendu responsable et puni comme un meurtrier.

La science médicale était tenue en si grand honneur, que les Pharaons eux-mêmes l'étudiaient et en composaient des traités. L'un de ces traités sur l'anatomie est attribué à Atoti, fils de Ménès. La réputation des doctrines égyptiennes devint universelle et l'on nous raconte que les rois perses appelaient auprès d'eux des praticiens d'Égypte, que des professionnels grecs, tels que Chrysippe, suivirent Diodore dans la vallée du Nil pour acquérir les connaissances qu'on y possédait. Le nom même d'Égypte fut synonyme de science et *quemi*, dont les Grecs ont fait χημεία, a formé notre mot *chimie*.

Dans le domaine de l'histoire, comme œuvre remarquable, il faut mentionner en premier lieu les tables royales de Karnack, d'Abydos et de Saqqarah ainsi que le fameux papyrus de Turin, puis les innombrables inscriptions qui couvrent les murs des temples, des palais, des tombeaux, des obélisques, etc., et qui nous retracent les grandes lignes de la civilisation pharaonique, la vie publique et la vie privée (1). Il ne nous est cependant pas encore possible d'écrire une histoire complète de l'ancienne Égypte.

L'instruction fut très répandue. Thutmès III va jusqu'à se glorifier, sur sa stèle funéraire (2), d'avoir « détourné les ignorants de leur ignorance ». Aussi le titre de savant fut-il très recherché. On citait avec honneur les scribes célèbres: Pentaour, Kagabu, Anana, Hora, Mezapu, Beken, Ptah, etc.

II. — LA POÉSIE.

La poésie d'un peuple ne peut être réellement prisée que dans son idiome original car une traduction, comme

(1) Voir la collection Steindorff, citée p. 28, note.
(2) Inscription d'Abydos, maintenant au Musée du Caire.

on l'a si bien dit, est toujours une trahison. Elle ne rend point le génie de la langue. Nos langues vivantes expriment difficilement le ton et les sentiments des vieux chants égyptiens. Pourtant, même sous leurs nouvelles parures étrangères, ils conservent une réelle beauté. Les riverains des bords du Nil ne connaissaient ni rime ni mesure, mais on trouve dans leur poésie des allitérations connues, des parallélismes et antithèses comme dans la poésie de l'ancien Testament. La composition du papyrus Prisse nous offre déjà des demi-versets séparés par des points rouges. Quelques parties du livre des morts ne sont pas exemptes de lyrisme surtout dans les hymnes du dieu Râ (1) que reproduisent d'autres papyrus.

En général on y rencontre beaucoup d'éloges emphatiques à l'adresse des Pharaons. Lorsqu'elle dépeint la nature ou la vie de l'Égyptien, elle a parfois des accents saisissants. Ce qui lui manque surtout, c'est l'imagination.

L'Égyptien avait jadis, comme aujourd'hui, la passion des contes et des fables dont un assez grand nombre nous est parvenu. La majeure partie date du moyen empire. Ils nous mettent à même de nous faire une idée de leur composition littéraire (2). Voici un voyageur en pays lointains dont un papyrus nous narre les aventures (3). Naufragé, il aborde dans une île fabuleuse, celle des serpents, habitée par un reptile monstrueux et par 74 autres, ses frères ou ses enfants. Rien ne manque sur les rives enchanteresses: huiles de toutes essences, encens, myrrhe, dents d'éléphants, lévriers, singes, etc. Le naufragé quitte l'île chargé de richesses, présents du serpent, puis l'île se fond en eau. Un autre conte de la même époque dépeint les *Aventures de Siniche* (4), parmi les Bédouins de Syrie, son départ d'Égypte, les dangers mortels qui l'ont assailli au désert, sa captivité et sa réception chez un Bédouin. Après avoir décrit les magnificences de la région d'Eaa,

(1) Chap. XV, CXXVIII, CXL.

(2) Voir : MASPERO, *les Contes populaires de l'ancienne Égypte*, Paris 1889-1905. — SPIEGELBERG, *Die Novelle un alten Ægypten* Strasbourg, 1898. — WIEDEMANN, *Unterhaltungs litteratur der Alten Ægypter* Leipzig, 1902, 1903 ; et *Altægyptische Sagen und Märchen*, Leipzig, 1906.

(3) H. GOLENISCHEFF. Le papyrus 1115 de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg, traduit en 1881. Voir *Recueil de travaux*, XXVIII, 73 et *ssq*.

(4) C'est le papyrus de Berlin n° 1.

ses figues, son miel, ses vignes, ses oliviers, etc., puis les guerres et les combats auxquels il a pris part, il termine en célébrant son heureuse vieillesse passée à la cour des rois. Pendant la période du nouvel empire, les contes prirent un caractère de grande simplicité. Le plus vieux d'entre eux remonte à la domination des Hyksos et raconte des événements contemporains des Pyramides (1). Ce sont les faits et gestes du magicien Dédé. Chufu l'envoya quérir par le prince Hordudaf qui le ramena dans une barque. Dédé accomplit ses prodiges devant le roi; remet les têtes coupées aux animaux et les fait revivre. Il prédit à Chufu qu'une autre famille que la sienne s'emparera du trône. Le *Conte des deux frères* qui date de Ramsès II est d'une réelle valeur au point de vue de la composition (2). Il fut écrit pour Séti II, lorsqu'il était encore héritier présomptif de la couronne et il narre l'histoire de la séduction de Bitiu par la femme de son frère Anup ainsi que la fermeté constante de Bitiu calomnié par l'épouse irritée. Anup chercha à tuer son frère qui s'enfuit et parvint, dans la suite, à le convaincre de son innocence. Celui-ci tua sa femme. La deuxième partie est fantastique. Bitiu y joue le rôle de prince enchanté. La ressemblance frappante de ce conte avec l'histoire biblique bien connue: la séduction de Joseph par la femme de Putiphar, ne se poursuit pas jusqu'à la conclusion. D'ailleurs, comme Ebers le fait remarquer, la pensée qui domine le fond du récit est si naturelle à tout point de vue, qu'elle aurait pu se réaliser en n'importe quel lieu du monde. Un autre conte qui a pour titre *le Prince prédestiné* (3), parce que les dieux ont destiné le prince à une mort violente occasionnée par un crocodile, un serpent ou un chien, remonte à la XX[e] dynastie. Le père du prince le fait surveiller avec angoisse. Arrivé à l'âge d'homme, il se marie avec une princesse syrienne et malgré toutes les précautions prises, qui le font heureusement échapper au crocodile et au serpent, il meurt tué par un chien. C'est du moins ce que nous laisse supposer le papyrus incomplet. On pourrait citer encore l'histoire de la prise de Jappé par Thutii, général de l'armée de Thutmès III (4); le roman de Satni du temps des Ptolémées, et le conte du riche Rampsinit dont parle

(1) Papyrus du musée de Berlin.
(2) Le papyrus d'Orbiney au Bristish Museum.
(3) Le papyrus Harris au British Museum.
(4) Le papyrus Harris au British Museum.

Hérodote et qui appartiendrait aux dernières dynasties Saïtes.

A côté des contes, il existait d'autres livres qui n'avaient pour but que d'instruire, comme celui qui renferme les sages recommandations faites par le vieil Ani à son fils, sous forme de proverbes (1); ou bien le poème didactique de Danuf qui conseille à son fils Pépi de ne pas choisir la carrière d'un ignorant ; enfin les enseignements donnés sous forme de lettres, surtout à l'époque du nouvel empire.

Mais ce qu'il y a de mieux, c'est encore les chants populaires, par exemple : *le Lied du bouvier* que celui-ci chantait derrière ses bœufs, tandis qu'ils écrasaient les grains sur l'aire, non loin de Thèbes, aux temps de la XVIIIe dynastie. Le nouvel empire nous a laissé plusieurs textes du *Chant du harpiste* qui semble comprendre les jouissances de la vie à la manière d'Horace. Les poésies amoureuses (2) ne manquent pas d'originalité. Elles abondent en sentiments nobles et purs. Enfin les hymnes qui chantent la gloire du Pharaon et des dieux dénotent des idées vraiment élevées. Voici l'hymne (3) :

Prière à toi, Râ au levant, Atum au couchant,
Tu te lèves et tu es brillant, brillant comme le roi des dieux,
Tu es le seigneur du ciel et le seigneur de la terre
Qui produit les êtres supérieurs et les êtres inférieurs (4).
C'est toi, le dieu unique qui est dès le commencement,
Qui a fait les pays et a créé les hommes,
Qui a fait l'eau et animé ce qu'elle contient,
Qui a réuni les montagnes et fait naître les hommes et les [troupeaux.

L'hymne royal de Thutmès III, gravé sur la stèle de granit du musée du Caire, est l'un des plus beaux hymnes que nous connaissions (5).

Viens à moi, dit Amon, réjouis-toi et contemple ma royauté,
Toi, mon fils Thutmès qui m'honore.....
Mes mains s'étendent sur toi pour ton salut.....

(1) Le papyrus Prisse à la Bibliothèque Nationale à Paris. Voir plus haut page .

(2) MAX MULLER, *Die Leibes poesie der Alten Ægypter*. Leipzig, 1899.

(3) NAVILLE, *Das Totenburch*. ERMAN : *Ægypten und Ægyptischer Leben in Altertum*, p. 522.

(4) C'est-à-dire : les étoiles et les hommes.

(5) BRUGSCH, *Histoire de l'Égypte*, pp. 332-356.

Je veux te récompenser magnifiquement....,
Je t'accorde la puissance et la victoire sur tous les pays,
Tous les peuples seront effrayés par ta vengeance
Ils te craindront jusqu'aux extrémites des frontières de l'Oc-
[cident.......
Tous les rois de la terre seront dans ta main.....
A tes pieds tes adversaires tomberont.....
Un joyeux courage traverse les pays que personne n'a foulés
[avant toi.
Je veux être ton guide.....
Ma couronne sur ta tête sera un feu dévorant.....
Telle est ma volonté.....
Je ferai s'évanouir les révoltés à ton approche
Leur cœur sera en proie à un feu brûlant, leurs membres au
[tremblement...
Je suis venu et tu as battu les princes de Zahi
Ils ont contemplé ta sainteté dans ton éclat rayonnant.....
Je suis venu et tu as battu ceux qui séjournent en Asie.....
Ils ont contemplé ta sainteté dans sa splendeur royale.....
Je suis venu et tu as battu les pays de l'Occident
Ils ont contemplé ta sainteté, ardente comme un jeune taureau
Plein de courage, les cornes aiguisées.....
Comme le lion aux yeux sauvages qui abandonne son antre
[et traverse les vallées
Ainsi mes mains, des hauteurs du ciel, éloignent de toi tout
[danger.
Je te protège, mon fils aîné
C'est pourquoi je te place sur le trône d'Horus pour d'innom-
[brables années.
Gouverne et conduis le genre humain.

Un seul poème épique nous est parvenu. C'est le long poème de Pentaour, ainsi appelé du nom de son auteur. Il célèbre la victoire de Ramsès II sur les Chétas, à Chadesch. On y relève de hautes pensées dans les passages saillants :

Le jeune roi dont la main est audacieuse n'a pas son sem-
[blable :
Son bras est puissant, son cœur ferme, son visage pareil à
[celui du dieu de la guerre
Personne ne nomme les milliers qui se dressent contre lui.

(1) Le texte en est conservé dans le papyrus Raiffé et Sallier III, au Speos d'Abu Simbel et au temple de Karnak. Il a été traduit par Brugsch en allemand *a. a. o.* 501 et *sqq.*; en français par de Rougé, *le Poème de Pentaour*. Cours du collège de France, 1868-1869.

Des centaines de mille s'évanouissent devant son regard.
Il est terrifiant quand son cri de guerre résonne plus coura-
[geux que tous,
Effrayant comme le lion furieux dans la vallée des biches.
Son conseil est sage, sa décision précise; c'est un défenseur
[du peuple.
Son cœur est comme une montagne de fer
Tel est le roi Ramsès Miamoun.

Après ce portrait du roi vient la description de la bataille dont le plus bel épisode, œuvre de l'imagination du poète, est celui de Ramsès abandonné des siens, entouré d'ennemis et implorant le secours du dieu Râ.

Où donc es-tu, mon père Amon? Le père aurait-il oublié son fils, pourquoi? Ai-je donc fait quelque chose contre ta volonté?

N'ai-je pas marché ou agi selon la parole de ta bouche? N'ai-je pas accompli tes ordres en toutes choses?

Comment! le noble seigneur, le chef de l'Égypte doit-il se courber devant le peuple étranger?

Quelle que soit l'intention de ces pasteurs, Amon doit être supérieur au misérable qui ne sait rien de Dieu.

Est-ce donc en vain que je t'ai conservé de nombreux et majestueux monuments; que j'ai rempli les temples de mes prisonniers de guerre... que je t'ai offert tous mes biens pour ton usage; que j'ai imposé tout le monde pour subvenir au soin de tes temples?

Que celui qui méprise tes ordres soit réduit à la honte, que le bonheur soit le partage de celui qui te reconnait, ô Amon!

J'ai agi pour toi avec un cœur bienveillant, c'est pourquoi je t'invoque.

Regarde-moi, ô Amon, au milieu de nombreux peuples étrangers..., ils sont tous assemblés et je suis seul, mes guerriers m'ont abandonné.

Je crie vers eux, mais aucun n'a entendu ma voix.

Mais, je le sais, Amon vaut mieux que des millions de guerriers, que des centaines de mille de cavaliers, que des dizaines de mille de frères et de fils...

Les œuvres de l'homme ne sont rien, fussent-elles en nombre incalculable. Amon est supérieur à tout.

Vois, c'est de l'extrémité de la terre que je crie vers toi.

Puis le Dieu vient au secours du roi :

Et la voix de Pharaon trouve son écho, elle est entendue d'Amon.

Il me tendit sa main et me cria : je suis sorti avec toi...
C'est moi, ton père, le dieu solaire Râ...
Je suis le maître de la victoire, j'ai trouvé en toi un esprit juste, et mon cœur s'en réjouit.
Et les milliers de paires de chevaux seront écrasés par mes chevaux.
Aucun ne remuera plus sa main pour le combat. Leur courage s'est évanoui dans leur poitrine.
Leurs membres se sont amollis.
Je les ai jetés à bas et les ai tués là où ils se trouvaient.....
Alors ils ont crié : celui-là n'est pas un homme! Malheur, celui-là est Dieu ! Hâtons-nous, fuyons, sauvons notre vie.

A côté de ce poème, signalons une œuvre critique qui nous montre combien les lois et les préceptes littéraires se retrouvent les mêmes à travers les siècles. C'est un maître de la poésie qui parle à propos d'un morceau sans valeur qu'on lui a envoyé (1).

« Le style est vide et ampoulé. » « Il n'y a pas de vérité dans les descriptions », les lieux où se passe la scène sont décrits de telle sorte que l'on voit bien que « l'auteur n'y est pas allé ». On rencontre des tableaux irréels comme « cette suspension au-dessus d'un précipice de 2.000 coudées de profondeur ». « Le chemin tracé est « un zigzag continuel ». « La conduite des chevaux n'est pas vraisemblable, etc. » Somme toute, comme le montre Brugsch, le critique juge que « l'auteur n'entend rien à la poésie », « il a trop présumé de ses forces, ses pensées n'ont aucune valeur », « sa composition est anormale », « il déchire ses mots », « la poésie n'est qu'un tissu de fautes, un embrouillamini ». Le vieux maître critique aussi bien le contenu que la forme, et se sert des expressions techniques encore en usage de nos jours.

Les plaintes élégiaques qu'exhalent les prêtres à propos de la mort sont superbes et remplies de sentiments vrais.

« Viens dans ta demeure, s'écrie Isis, dieu An ; tes ennemis ne sont plus, ô bienveillant Seigneur ; jette tes regards sur moi. Je suis ta sœur que tu aimes. Ne demeure pas loin de moi, beau jeune homme. Viens vite, hâte-toi dans ta demeure. Je ne te vois plus. Mon cœur est plein de souci à cause de toi. Mes yeux te cherchent. Je soupire pour te voir. Combien de temps se passera-t-il encore

(1) Brugsch, *Histoire de l'Égypte*, pp. 553-561.

avant que je t'aperçoive. Te contempler est mon bonheur, ô Dieu An (1). »

« Viens dans ta demeure, ô dieu An ! viens ! Seigneur de tous les hommes et de toutes les femmes qui t'aiment ! Dieu qui es beau de visage. Tous les cœurs se gonflent vers toi. Les dieux et les hommes lèvent les mains vers toi, comme un fils qui cherche sa mère. Viens vers ceux dont le cœur est malade. Laisse-les s'élancer dans la joie. Que les suivants d'Horus se réjouissent, que les demeures de Seth tremblent devant toi (2)... »

Mais la décadence commença de bonne heure. Ce qui, dans la littérature égyptienne, a encore quelque valeur, n'est plus, après l'époque des Ramessides, qu'une imitation des œuvres de la grande époque.

III. — L'ART

Il n'y a pas encore bien longtemps, on considérait l'art plastique et monumental d'Egypte comme quelque chose de figé. Un grand nombre de bas-reliefs, en effet, produit cette impression. Cela provient surtout de ce qu'on nous mettait sans cesse sous les yeux les mêmes types de monuments et de statues. Tout change en présence des temples exhumés des sables du désert, et des trésors qui remplissent nos musées, surtout celui du Caire puis ceux de Berlin, de Londres et de Paris. C'est avec une véritable jouissance que l'on feuilletera les publications de toutes sortes qui vulgarisent en Europe les œuvres d'art de l'antique Égypte (3).

Aussi nos conceptions ont-elle changé depuis que nous savons que la construction des temples, les représentations des dieux, sous formes humaines ou autres, les sujets décoratifs, étaient soumis à des règles certaines et d'un caractère national. On ne saurait évidemment nier la raideur et l'uniformité de l'ensemble ; mais sous les lignes générales on distingue parfaitement les traits

(1) Lamentation d'Isis dans Le Page-Renouf.
(2) Papyrus de Leyde traduit par PIERRET dans Le Page-Renouf.
(3) Voir : FLINDERS PETRIE, *Racial portraits, 190 photographs from Egyptian Monuments*, London, 1887 ; F. W. VON BISSING, *Denkmäler aegyptischer Sculptur*, Munich, 1907 ; L. BORCHARDT, *Kunstwerke aus dem aegyptischen Museum in Cairo*, 60 planches, Le Caire 1908.

particuliers. Où l'art est parvenu à se dégager pour se développer plus à l'aise, il a atteint une très haute perfection. Dans les œuvres même les plus hiératisées on rencontre souvent d'artistiques beautés. Pour bien apprécier l'art qui est né sur les bords du Nil il ne faut point se contenter des richesses que renferment les musées. Il faut encore parcourir l'Égypte, visiter les temples, entrer dans les tombeaux, et considérer attentivement les sculptures, les bas-reliefs et les peintures, si fraîches encore qu'on les croirait récentes (1).

A. — L'Architecture.

Parmi les différentes branches de l'art, c'est l'architecture qui tient le premier rang. Accompagnée des arts plastiques et de la peinture, c'est en elle, peut-on dire, que s'épanouit toute la civilisation. Elle s'est développée très tôt. Dès qu'elle nous apparaît, dans les pyramides de Sakkara, Medum, Daschur, dans celles de Gizeh, nous lui découvrons un merveilleux degré de perfection. Et pourtant son point de départ est bien obscur. Lorsqu'en 1787 le dessin d'une pyramide, fait par un français, Cassas, tomba sous les yeux de Gœthe, celui-ci ne put céler son admiration. Il écrivit: « Ce dessin constitue la plus prodigieuse conception architecturale que j'ai vue durant ma vie. Je ne crois pas qu'on puisse aller plus loin. »

Le mot « pyramide » en vieil égyptien *ptr-em-us*, signifie « les hauteurs verticales » et comme la hauteur est la qualité essentielle de ces constructions, cette dénomination est particulièrement frappante par sa justesse. Chaque pyramide portait un nom propre ; l'une s'appelle « la fraîcheur », une autre « lever des âmes », une autre encore « la lumière » etc. Leur forme fut la base fondamentale de toute l'architecture dans la vallée du Nil.

(1) Voir: Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité, I. L'Égypte*, Paris, 1882 ; Maspero, *l'Archéologie Égyptienne*, Paris 1887 et 1907 ; Flinders Petrie, *Ten years digging in Egypt*, London 1893; Spiegelberg *Geschichte der ægyptischen Kunst*, Leipzig, 1903; Flinders Petrie, *Methods and aims in Archeology*, London 1904.

Elle se retrouve appliquée aussi bien aux obélisques qu'aux pylones, aux piédestaux et à l'ornementation.

Ce sont les mastabas qui donnèrent naissance à ce genre de construction. Dès la IIIe dynastie on éleva les pyramides à degrés, celle de Saqqarah et celle de Medûm qui ne sont autre chose que plusieurs mastabas superposés. Les premières pyramides aux parois lisses furent édifiées sous la IVe dynastie pour servir de tombes royales. Les hauts personnages se contentèrent, depuis la fin du vieil empire, de pyramides de briques avec mélanges de pierres et de briques. S'ils modifiaient tant soit peu la forme comme dans la pyramide tronquée de Daschur dont les côtés sont coupés à partir d'une certaine hauteur et se rapprochent davantage de la verticale, le principe, néanmoins, ne varie pas. La plus ancienne d'entr'elles est celle de Medûm dans laquelle Mariette découvrit le tombeau de Snofrû, père de Khéops. Les plus récentes pyramides appartiennent à la XIIe dynastie. Les plus parfaites sont celles de Gizeh (1) qui forment le deuxième parmi les cinq groupes qui s'échelonnent à l'extrémité du plateau du désert lybien depuis Abou-Roasch jusqu'à Daschûr. Leurs constructeurs sont les pharaons de la IVe dynastie : Chufu, Cha-f-Râ, et Men-Kau-Râ. La plus haute et la plus belle est celle de Khéops, mais toutes les trois ont des proportions gigantesques. La première a encore aujourd'hui 137 m. 18 ; dans l'antiquité elle mesurait 147 mètres. C'est e plus élevé des édifices du monde si l'on excepte les tours des cathédrales d'Ulm et de Cologne et la monstrueuse tour Eiffel. La base actuelle est de 227 mètres, jadis 233. Celle de Cha-f-Râ mesure 138 m. 44 et 215 m. 70 ; celle de Men-Kau-Râ 66 m. et 108,04 en largeur. Avec les matériaux qui ont servi à la pyramide de Khéops, provenant des carrières de Turrah au pied du Mokattam, on pourrait, d'après les calculs de Jomard, entourer la France actuelle d'un mur de 0 m. 90 de haut sur 0 m. 30 centimètres d'épaisseur. La maçonnerie forme une masse d'environ 2 millions et demi de mètres cubes. Ce qui nous surprend dans ce travail gigantesque, c'est l'habileté des architectes pour se procurer les pierres colossales qu'ils employèrent et pour les édifier aussi régulièrement les unes sur les autres. Chaque pharaon, dès son élévation

(1) Voir Flinders Petrie, *the Pyramids and Temples of Gizeh*. London 1883, et *Gizeh and Rifeh*, London, 1907.

au trône, selon l'opinion de Lepsius, Erman et autres, commençait sa pyramide, afin de s'assurer un tombeau parfait en cas d'accident. Autour de ce noyau primitif on ajoutait, chaque année, une nouvelle assise en forme de degré. Le pharaon venait-il à mourir, les degrés étaient comblés par un revêtement de pierres calcaires blanches ou jaunes, parfois même de granit rose de Syène, ce qui donnait à la pyramide un aspect entièrement lisse. Les recherches du docteur Borchart ont pleinement confirmé cette opinion, mais il pense que le plan primitif n'était pas exécuté tel que. En étudiant les chambres sépulcrales, il a pu constater que le type original avait été souvent totalement changé. Aujourd'hui le revêtement lisse a disparu, il n'en reste qu'une partie à la pointe de la pyramide de Khéfren. Les califes constructeurs du moyen âge en ont pillé le revêtement extérieur, de telle sorte qu'elles nous paraissent aujourd'hui telles qu'elles devaient être quelques années avant leur achèvement. Cela nous permet de grimper jusqu'à leur sommet où le touriste occidental se pique d'arriver avec l'aide, hélas nécessaire de deux Bédouins. Celui qui a fait l'effort voulu pour atteindre la petite plate-forme supérieure sur laquelle une trentaine de personnes peuvent trouver place, voit, du haut de cet observatoire le plus antique de l'univers, se dérouler un spectacle inoubliable. Il en emportera des impressions indicibles, s'il est impressionnable. Les blocs de pierres de trois, quatre et cinq mètres furent amenés sur leurs assises à l'aide de plans inclinés et de rouleaux, et soulevés avec des treuils de bois. Aux environs du Caire subsistent encore des restes de chaussées qui servirent au transport des matériaux que l'on cherchait au Mokattam. C'est avec raison qu'Hérodote nous fait remarquer que la construction de cette chaussée était une œuvre non moins considérable que celle de la pyramide elle-même.

A l'intérieur des pyramides il n'y a que de petites chambres sépulcrales dont les parois ne portaient, aux époques anciennes, aucun ornement. Celles-ci furent recouvertes, à partir de la V[e] dynastie, d'inscriptions religieuses auxquelles nous avons donné le nom de « textes des pyramides ». Creusées dans le sous-sol de rocher brut ou construites dans la masse des pierres supérieures, les chambres étaient murées après l'ensevelissement du cadavre; et leur entrée parfaitement dissimulée, les rendait

inviolables. Lorsqu'on se trouve, comme dans la pyramide de Khéops, en présence de plusieurs corridors conduisant à différentes chambres, on ne peut douter que le plan primitif ait été modifié. En face de la masse des pyramides et de l'énormité des matériaux employés, on comprend l'étonnement extraordinaire que font naître ces merveilles d'une des plus antiques civilisations de l'univers, et l'admiration qu'elles ont toujours excitée.

N'importe quel peuple vivant au milieu des sables aurait pu, dira-t-on, avec du temps et des forces suffisantes, placer des pierres de taille les unes au-dessus des autres. Un examen attentif de ces travaux prouve qu'il s'agit de bien autre chose. Il nous révèle, en effet, la maîtrise de l'esprit humain sur la matière inerte et ouvrable. Ce qui est colossal, dit Ranke, est transcendental. L'admirable assemblage des blocs de pierre, la disposition des chambres et des corridors qui y mènent ; les merveilleuses connaissances techniques nécessaires pour soulever les masses énormes de granit et pour les superposer, avec des intervalles vides, afin d'éviter la surcharge de la chambre funéraire dont les proportions sont soigneusement calculées ; l'orientation des côtés parfaitement en rapport avec les points cardinaux ; tout cela n'indique-t-il pas un esprit calculateur et réfléchi qui s'est, pour ainsi dire, cristallisé dans ses formes stéréométriques. L'écrivain arabe Abdullatif avait déjà remarqué que les blocs de calcaire étaient joints, sans aucun mortier, avec tant de soin et d'art « qu'on ne pourrait glisser entre eux ni une aiguille ni un cheveu ». Il est certain que nous n'obtenons que bien difficilement, avec nos machines et nos procédés modernes, une telle exactitude dans la taille et l'agencement des pierres. La surface polie, dans les chambres sépulcrales, a été exécutée avec une si grande perfection que les constructeurs les plus expérimentés de l'ancienne Grèce n'ont pu faire aussi bien, même à l'Acropole d'Athènes. Mais le chef-d'œuvre des architectes de la pyramide de Khéops est la grande galerie qui conduit à la chambre intérieure. Elle mesure 8 mètres de haut et 2 de large, minutieusement calculés. La chambre elle-même est de granit, le sarcophage, qui contenait les restes du pharaon, de porphyre. « Il y a quelque chose de fantastique dans cette conception d'un plan presque irréalisable et mis, malgré tout, à exécution. On ne peut l'expliquer que par une concentration de toutes les forces vives du pays sur un

seul point, ce qui ne s'est jamais renouvelé d'une façon si intense dans tout le cours de l'histoire humaine ». La grandeur excessive des pyramides étonne parce qu'elle dépasse toute mesure. Destinées à être les tombeaux des pharaons, représentants de la plus haute dignité sur terre elles s'élançaient fièrement vers le ciel, là, précisément où s'arrête la vie de la nature et où commence la mort du désert immense. Avec quelle majesté ne devaient-elles pas se dresser au milieu des sables, alors que le temps et les hommes ne les avaient pas encore déshonorées, les deux premières, toutes brillantes sous leur revêtement de calcaire blanc ou jaune, la troisième étincelante sous son granit rose, au milieu d'un massif de pyramides plus petites qu'elles dominaient comme des dômes protecteurs !

Les pyramides proviennent donc des tombeaux primitifs de l'ancien empire ou mastabas, constructions quadrangulaires aux parois obliques dont la forme rappelle les tas de pierres que l'on devait accumuler sur les sépulcres antiques, pour les protéger. Mastabas signifie « banc » en arabe à cause de sa ressemblance avec ce meuble. Il était destiné au même usage que la pyramide : former et recouvrir une chambre sépulcrale où reposait le cadavre couché dans un sarcophage de bois ou de pierre. Il se composait d'une chambre profonde à laquelle conduisait un puits qui mesurait parfois jusqu'à 30 mètres et dont l'ouverture se trouvait à la base ou au sommet du revêtement de pierre. Il possédait en outre une petite pièce ou un couloir (le serdab) dans lequel se dressait la statue du mort. A l'ouest, tournée vers le royaume des morts, on simulait une fausse porte avec inscriptions et peintures qui nous font connaître le nom, la dignité, les biens, les officiers et les serviteurs du défunt. Ces inscriptions sont d'une importance capitale au point de vue scientique, car elles nous permettent de reconstituer peu à peu l'histoire de l'époque.

Sous la IVe dynastie, on ne rencontrait de mastabas, qu'aux environs de la capitale où se déroulait toute la vie du royaume. A partir de la fin de la Ve dynastie, on ajouta aux tombeaux des chambres de culte, et l'intérieur du mastaba se rapprocha de plus en plus de la forme des habitations des vivants. Celui de Mere-Ruka, découvert à Saqqarah en 1893, et qui date de l'origine de la VIe dynastie, se compose de 31 pièces. De tels tombeaux ne pouvaient qu'appartenir à des notables du pays. Les morts du bas peuple étaient ensevelis dans les sables, sans cercueil ni

8

linceul. Au nombre des plus beaux tombeaux creusés au champ funéraire de Memphis (le plus grand cimetière du monde), on doit citer ceux de Ti et de Ptah-hotep. Tous deux datent de la Ve dynastie. Ils sont parfaitement conservés. Les bas-reliefs qui en ornent les chambres sont d'un travail infiniment plus fin que ceux du mastaba de Gem-ni-Kaï de la VIe dynastie (1), mis à jour en 1893. Les fouilles de Lepsius (2) (1842-1845) ont doté le musée de Berlin de tombes entières qui proviennent de cette localité. En 1908, Flinders Petrie y entreprit de nouvelles recherches, car c'est là que se développa une grande partie de l'histoire de l'Égypte, depuis Menès jusqu'au dernier gouverneur romain. Le temple de Ptah, qui s'y trouvait, était encore, à l'époque de la XXe dynastie, le troisième sanctuaire du pays, alors que Memphis avait perdu son importance politique et était supplantée par Thèbes. Le champ d'investigations est donc immense.

Avec la fin de l'ancien empire, la coutume d'ériger son tombeau autour des sépultures royales tomba en désuétude. Les notables se firent ensevelir sur leur propre domaine, affirmant ainsi leur indépendance et leur personnalité. Ils abandonnèrent le type usité des mastabas que l'on ne voit plus à partir de la XIIe dynastie, et adoptèrent les petites pyramides de briques. La chambre funéraire quadrangulaire y occupa le sous-sol. La stèle commémorative fut placée à l'extérieur. On en trouve des spécimens à Abydos (3). Cette région, consacrée à Osiris depuis la VIe dynastie, fut l'une des plus recherchées par les grands et les puissants du royaume pour y dormir leur dernier sommeil. C'est là aussi qu'apparaissent les premières tombes aux parois en stuc. Creusées dans le sable, elles sont groupées en forme de corbeille.

Ces nouvelles sépultures appartiennent au nouvel empire. Depuis 1900, Weigall en a mis à jour un certain nombre en Nubie. Beaucoup d'entre elles avaient été saccagées. Quand les proportions qu'on voulait donner aux

(1) J. W. von Bissing et A. E. P. Weigall, *Die Mastaba des Gem-ni-kaï*, avec 68 pl., 2 vol., Berlin, 1905.

(2) Lepsius, *Denkmäler aus Ægypten und Æthiopien*, 12 vol. gr. in-fol. 1849-1859. Cet ouvrage renferme l'ensemble de ses recherches archéologiques, paléographiques et historiques. Le texte et les éclaircissements ont été publiés par Naville, Borchardt et Sethe, 4 vol., 1897-1904.

(3) Flinders Petrie, *Abydos*, 2 vol., London, 1902-1903.

pièces le nécessitaient, on creusait le tombeau dans les rochers. On en trouve déjà des exemples à l'époque des Pyramides, à Gizeh particulièrement. Ce nouveau style funéraire se rapproche de la maison égyptienne de l'ancien temps, avec cour, atrium, large salle à colonnes, puis une petite chambre étroite dans laquelle se trouvait la statue du défunt. La cour était en plein air, le reste dans le rocher. Les parois des chambres sont ornées de bas-reliefs et de peintures ; un étroit corridor conduit de la salle à la petite chambre sépulcrale. Siout, Eléphantine possèdent un certain nombre de ces tombeaux ; mais les plus connus et les plus beaux sont ceux de Beni-Hassan et d'Assouan. Comme ceux dont nous avons parlé plus haut, ces tombeaux appartenaient aux riches. Les autres se contentaient de faire creuser de petites cavités dans lesquelles on déposait le cercueil avant d'y élever une modeste pyramide de briques. Une stèle funéraire remplaçait la fausse porte des antiques mastabas et contenait quelques indications sur le défunt. La nature avait fourni la forme de la pyramide et des tombes d'autrefois ; elle donna aussi le type qui les remplaça. La porte d'entrée de la pyramide et des mastabas était soutenue par une solive ronde et ressemblait à un treillage ; les linteaux, à des poteaux ; le plafond de pierre imitait des pièces de bois rapprochées les unes des autres. Dans la nouvelle architecture, c'est le règne végétal qui est mis à contribution, tandis que l'ancienne était née de la pierre et du désert. Le musée du Caire conserve une chambre sépulcrale qui semble représenter une construction formée avec des tiges et des troncs d'arbres. La voûte que l'on rencontre à Abydos, dès la VI[e] dynastie, pour les tombes et les habitations, est d'un usage peu fréquent ; on lui préférait les architraves monolithes plus solides. Peut-être les anciens Égyptiens pensaient-ils déjà comme nos modernes Arabes, dont un proverbe dit : « Une voûte ne sommeille jamais ». Il reste peu de chose des tombes isolées du moyen empire. Celles qui furent creusées dans le roc ressemblent à leurs aînées. Elles leur sont pourtant inférieures et par l'étendue et par la valeur artistique des peintures qui les décorent. A partir de la XVIII[e] dynastie, les pharaons transportèrent leurs sépultures au désert occidental de Thèbes, dans la vallée de Biban-el-Muluk où furent édifiées les plus connues d'entre elles. Ce sont de longs corridors et de grandes salles dont les murs sont couverts d'images et de textes

religieux. Tout près de la sépulture, on construisait un temple funéraire dédié au pharaon. Comme jadis, les grands du royaume imitèrent le roi. Ils firent creuser leurs tombeaux dans les rochers. Et le peuple suivit leur exemple. Nous sommes moins favorisés en ce qui concerne les dernières dynasties indigènes qui régnèrent dans le delta. Nous ne connaissons aucune tombe de cette période.

Toutes ces transformations nous révèlent les développements de l'architecture. A Beni-Hassan surtout (XII[e] dynastie) ce qui est frappant c'est l'évolution de la colonne (1). Les Égyptiens l'employèrent les premiers; les Syriens et les Asiatiques la reçurent d'eux vers le deuxième siècle et les Grecs au septième siècle avant J.-C. Les fouilles d'Abusir en ont exhumé qui remontent au pharaon Sahurâ. Elles sont d'une extrême finesse. De nouvelles formes parurent, durant le moyen empire, dont le prototype fut tiré du règne végétal : fleurs de lotus, tiges de papyrus, bouquets de palmes. A l'origine, ce n'était que des pilastres sans piédestal, ni chapiteaux, qui soutenaient le plafond. Ceux-ci, par la taille des arêtes, prirent la forme octogonale ; bientôt ils eurent seize pans ornés de multiples cannelures. On appelle ces derniers protodoriques et on les considère comme les ancêtres du premier type grec. Ils diffèrent cependant de ce dernier dans les tombes de Beni-Hassan et d'Assouan, non seulement par l'abaque, mais encore par la base. Bientôt apparurent des types plus variés, depuis la colonne qui imite la simple tige des plantes, jusqu'à celle formée par un faisceau rattaché par des liens au chapiteau en fleur ouverte ou en bouton fermé. Les colonnes les plus employées sont celles qui représentent des tiges de papyrus, au nombre de huit, réunies en faisceaux et dont la base est ornée des feuilles de la racine. A la fin de la XVIII[e] dynastie, elles apparaissent avec des fûts lisses couverts d'inscriptions et d'images, et des chapiteaux épanouis. On les employait pour soutenir les larges travées des grandes salles hypostyles. Quelquefois la colonne à chapiteau palmiforme, placé sur un fût lisse, était enveloppée d'un lien à sa base, comme pour la maintenir. Les chapiteaux, assez simples au début, vont s'enrichissant sans cesse d'ornements nouveaux, jus-

(1) PUCHSTEIN, *Die ionische Saüle als Klassisches Bauglied orientalischer Herkundt*. Leipzig 1907.

qu'à la période ptolémaïque. Il n'est pas rare de les voir former tout un bouquet de fleurs. Souvent, aussi, ils sont ornés de quatre têtes d'Hathor, ou de sistres surmontés d'une abaque en forme de temple. Les éléments d'ornementation, on le voit, ne manquèrent point pour agrandir de plus en plus le domaine de l'architecture égyptienne.

Pour les constructions profanes, aussi bien que pour les temples primitifs, on se servit de matériaux plus légers : bois ou briques faites de limon du Nil. On admettait la voûte, et, pour rendre l'édifice plus solide, on élargissait les bases des murs. Aussi trouve-t-on à côté de l'imposante masse des temples, des formes plus légères et plus élégantes, des colonnes de bois élancées avec des chapiteaux de feuilles et de fleurs; des briques assemblées et peintes ; des treillis artistement tressés avec fenêtres grillagées, le tout agrémenté de types du règne végétal.

On se plaisait à garnir les murs de nattes et de tapis de couleurs, ce qui reposait l'œil délicieusement. Il est regrettable que peu de choses de ce genre nous soient parvenues. D'heureuses circonstances nous ont permis de conserver quelques restes d'habitations privées à Illahun, Medinet-Habu, Deïr-el-Ballas et Tell-el-Amarna. Ils nous donnent une idée de ce qu'étaient les maisons du moyen empire. Nous espérons une abondante récolte des fouilles entreprises depuis 1908 par la Deutsche Orientgesellschaft à Tell-el-Amarna. Les premiers sondages du docteur L. Borchardt ont mis à jour, du 1er au 20 janvier 1907, deux maisons dont les murs avaient encore 3 mètres de haut. Sur la façade de chacune d'elles un atrium ouvrait sur une grande salle. Celle-ci avait, au Nord, une fenêtre qui donnait de la fraîcheur pendant les chaleurs de l'été. Quelques assises de briques indiquaient des bancs ou des sièges destinés au maître de la maison et à ses hôtes. Des peintures entremêlées de guirlandes, de nymphes, de fleurs, de pavots, d'épis de graminées, d'oiseaux, etc., couvraient les murs. Une autre pièce, plus profonde, aux parois également peintes, avait été, vraisemblablement, la salle à manger. Un récipient s'y trouvait encore enfoncé dans le sol. Il contenait sans doute de l'eau pour arroser l'appartement et y entretenir une agréable température. On y découvrit aussi une sorte de brasero pour les jours froids. Plus loin, une porte conduisait à une salle de bain et à un escalier menant à la terrasse. N'est-ce pas là une

véritable révélation du confort apprécié par les contemporains de la XVIIIe dynastie?

Les tombeaux de l'ancien temps et les sarcophages en forme d'habitation nous avaient déjà fait connaître les types des maisons de jadis. Ceux que Flinders Petrie a nommés: « Les maisonnettes des âmes » et qu'il a exhumés, durant l'hiver 1906-1907, à Risch, aux environs d'Assiout, pourraient être donnés comme des modèles. Ils étaient en si grand nombre qu'il put en suivre l'évolution depuis les temps préhistoriques jusqu'aux dernières dynasties. Les dispositions de ces petites constructions sont identiques à celles des maisons qu'habitaient les riverains des bords du Nil: la cour comme point central; en arrière, un atrium soutenu par de légères colonnes, sorte de petite salle hypostyle; puis une autre pièce qui pourrait être la salle à manger; un corridor enfin, conduisant aux chambres privées où se tenaient le maître de céans et ses fils déjà grands. D'autres constructions attenantes, elles aussi précédées d'une cour, formaient la demeure des femmes, tout près de celles des esclaves et des dépendances. Sans aucun doute, les palais des rois étaient semblablement disposés. La plupart des maisons étaient ornées, avec goût, de boiseries et de peintures qui donnaient à l'ensemble un aspect très gai, fort joli.

Il nous reste aussi quelques monuments publics de grand style: la forteresse de Semneh, construite par Usertesen III, sur les frontières du Sud, entourée de chaussées et de tours; ainsi que plusieurs murs de défense et d'enceinte à Wadi-Halfa et ailleurs. Du reste, toutes les villes étaient protégées par une ceinture de remparts qui mesuraient de 10 à 20 mètres d'épaisseur et jusqu'à 25 mètres de hauteur. A partir des grandes conquêtes asiatiques de la XVIIIe dynastie l'architecture des forteresses alla se perfectionnant. L'emploi des fossés et des tours devint plus fréquent. On tenta même la construction de ponts. Un bas-relief de la salle de Séti à Karnack nous montre un tablier jeté par-dessus le Nil et soutenu par des piliers. C'est assurément le plus ancien pont mentionné dans l'histoire du monde. Des ruines grandioses, d'immenses greniers comme ceux du Ramesséum — réserves où s'entassaient les produits naturels du sol que donnait la levée des impôts — nous offrent des applications constantes de la voûte et des principes qui la régissent.

Mais c'est sans contredit l'architecture des nombreux

temples dont le pays est couvert, qui attire le plus notre attention. Les mieux conservés de ces temples datent du nouvel empire et des époques postérieures. Il nous en reste peu de l'ancien empire. Il faut citer cependant le temple funéraire du roi Ne-woser-râ, de la Ve dynastie, près d'Abusir, exhumé par le docteur L. Borchardt, de 1902 à 1904, et ceux des rois Nefer-er-ka-RA et Sahura de la même dynastie (1). A Médum, nous avons le tombeau de Snéfru ; à Gizeh le temple du Sphinx, comme on a coutume de l'appeler (2) et la tombe de Kafr-es-Sara ; celle du roi Ded-f-râ à Abu-Roasch et d'Ounas, près de Saqqarah où la royale mère Jopowet fit elle aussi élever son temple funéraire.

Les monuments sacrés du moyen empire nous sont les moins connus. Quelque considérables qu'ils aient été, ils furent sans doute ruinés durant l'occupation si troublée des Hyksos. En plus, bon nombre d'entre eux, notamment sous la XVIIIe dynastie, furent transformés et leurs matériaux entrèrent dans la construction des nouveaux temples. Le seul que nous puissions reconnaître dans ses limites primitives est celui d'Amon, élevé à Thèbes par Usertesen et Amenemhat de la XIIe dynastie. Il a servi de noyau au grand temple de Karnack. Du grandiose sanctuaire du dieu solaire que fit construire, à Héliopolis, Amenemhat Ier, l'obélisque seul demeure debout. Encore est-il l'œuvre de Senwosret Ier. Cette aiguille de granit rose est couverte d'hiéroglyphes taillés en creux. Elle mesure 20 m. 27 de hauteur. C'est la plus ancienne de toute l'Égypte et la seule du delta qui soit demeurée intacte à sa place. Les obélisques étaient toujours au nombre de deux, de chaque côté de l'entrée du temple et dressés près des statues colossales du pharaon. Représentent-ils, comme on l'a cru, le doigt du dieu Râ ou le rayon solaire ? Sont-ils un souvenir des pierres que, dans l'antiquité, les tribus à demi sauvages élevaient en mémoire des dieux ou des morts ? La question n'a jamais été

(1) En 1904 on découvrit aussi des tombeaux de notables du royaume de la même période et quelques-uns de prêtres du moyen empire. Voir SCHOEFER, *Priestergræber am totempel des Ne-woser-râ*, Leipzig 1908 ; et un cimetière grec de la deuxième moitié du quatrième siècle avant Jésus-Christ ; enfin *le papyrus de Timothée*, texte et commentaire de WILAMOWITZ-MELLENDORFF Berlin 1903. Il fut trouvé le 1er février 1902.

(2) Dégagé en 1853 par Mariette, ce temple est regardé aujourd'hui comme un portique qui se trouvait devant le temple funéraire de Chaf-râ, disparu.

résolue. Avec les pyramides et les sphinx ils n'en constituent pas moins un type très spécial de l'architecture égyptienne.

Les sanctuaires du nouvel empire et ceux de l'époque ptolémaïque semblent avoir rompu avec la tradition architecturale des siècles antérieurs. On peut les ramener tous à un type principal. La grande façade représente une porte énorme flanquée de deux larges tours quadrangulaires aux parois obliques, sans socles. Les arêtes sont arrondies par une gorge. Une grande terrasse, bordée d'une galerie de pierres, couronne le sommet. Des peintures en relief couvrent les surfaces antérieures. Des rainures à droite et à gauche de l'entrée sont destinées à recevoir des mâts au haut desquels flottent des banderoles; des statues colossales et des obélisques précédent les pylônes. Ces pylônes, qui servaient primitivement à protéger le sanctuaire, furent enclavés plus tard dans les murs d'enceinte. La voie qui conduisait au temple était en général bordée de sphinx ou de béliers, comme à Thèbes. L'entrée principale donnait accès à une grande cour fermée, entourée d'un portique contre lequel s'adossait la salle hypostyle — salle gigantesque soutenue par une forêt de colonnes — qui recevait directement la lumière par de petites fenêtres pratiquées sous le plafond, à hauteur de la corniche. C'est là qu'on apportait les offrandes et que se déployait la magnificence des fêtes. La demeure du dieu se trouvait en arrière. Elle renfermait la barque sacrée et les images des dieux. Les habitations de l'épouse et du fils de la divinité étaient situées à droite et à gauche. Souvent, derrière ce Saint des Saints, on accolait, comme à Karnack, toute une série de dépendances qui servaient à tous les usages. Un temple ainsi constitué pouvait s'agrandir indéfiniment. C'est ainsi que celui de Karnack qui, sous la XII° dynastie, mesurait 70 mètres, est devenu l'une des constructions les plus colossales et les plus grandioses du monde. De nombreuses cours ou salles à colonnes séparent quelquefois la grande salle hypostyle du Saint des Saints. Rien en effet ne semblait pouvoir arrêter la passion de construire qui dévorait les pharaons. Le grand temple de Louqsor est double. A l'arrière de sa première cour, bâtie par Ramsès II, il possède de nouveaux pylônes et plus loin encore, à 51 mètres après un long corridor à colonnes, d'autres pylônes qui ferment la cour d'Amen-Hotep III. Ainsi donc, à différentes époques, les pharaons ont modifié les plans primitifs de

cette construction qui de 190 mètres en atteignit 260. Les colonnes papyriformes de la seconde cour, aux chapiteaux de fleurs à bouton fermé, sont de toute beauté. Vues du Nil elles offrent une majestueuse perspective. Le périptère qui compose le temple égyptien n'était à l'origine qu'une cellule entourée d'un portique. On le rencontre sous la XVIII[e] dynastie et plus tard à l'époque ptolémaïque (le mamonisi de Philœ). C'est toujours une construction de petite dimension.

Le plus grandiose champ de ruines que possède l'Égypte c'est Thèbes aux cent portes, la ville merveilleuse du nouvel empire (1), à 674 kilomètres au sud du Caire. Les restes de l'ancienne ville, avec ses temples fameux d'Amon et de Chons, sont situés sur la rive droite du fleuve dans les villages de Louqsor et de Karnack. Sur la rive gauche, s'étend la ville des morts avec le temple funéraire de la reine Hatschepsowet à Deir-el Bahari ; celui de Séti I[er] près du Gournah moderne ; celui de Ramsès II au centre de la plaine et dénommé le Ramesséum ; celui de Ramsés III à Médinet-Habû ; enfin les colosses de Memnon. Au sud de Gournah, s'étend la vallée des rois, Biban-el-Muluk, avec ses fameux tombeaux de pharaons des XVIII[e], XIX[e] et XX[e] dynasties.

Cet ensemble de ruines qui révèlent une véritable grandeur et qui laissent un inoubliable souvenir à qui en a visité une fois les différentes parties, nous permet de saisir presque au vif ce que fut l'art égyptien en son plein épanouissement. Ce qu'avait produit la maîtrise desarchitectes aux époques anciennes s'est trouvé réuni, sous le nouvel empire, dans la merveilleuse Thèbes. Jamais plus, dans la suite, l'architecture n'atteignit un semblable développement et une telle perfection. A considérer les groupes de monuments épars à travers la plaine, on en arrive à conclure que la ville occupait un espace d'au moins 45 kilomètres. Elle devait offrir un aspect vraiment féerique, cette cité gigantesque, avec ses temples et ses habitations plus simples, faites de briques de limon du Nil, puisqu'aujourd'hui encore ses ruines nous remplissent d'étonnement. Ce n'était pas seulement Thèbes, mais bien le royaume tout entier qui était couvert de ces merveilles. C'est de cette époque que datent, en Nubie, le temple de Semneh, le Spéos d'Abu-Simbel (le plus grandiose des

(1) Flinders Petrie, *Six Temples at Thèbes*, London, 1897.

monuments du Sud), les temples d'Éléphantine, de Kom-Ombo, d'Eileithya d'Erment, d'Abydos, de Dendérah, de Memphis et celui, restauré, du dieu solaire à Héliopolis. Les pharaons constructeurs de l'époque thébaine avaient fait sentir leur activité jusque dans la presqu'île du Sinaï.

Ce fut sous les règnes de Séti Ier et de Ramsès II que l'Égypte du nouvel empire atteignit son apogée. La décadence commença sous le règne de Minéphtah. La naïveté et le réalisme reculèrent pour faire place à l'expression d'un sentiment plus idéal et plus spirituel. Ce fut l'âme qu'on s'efforça de laisser parler.

Il nous est impossible de décrire tous les monuments de cette période. Qu'il nous suffise de nous arrêter à quelques-uns. A la vue des temples gigantesques de Thèbes, avec leurs salles aux mille colonnes, leurs halls énormes, leurs vastes cours, une question se pose tout naturellement. Quel rapport y a-t-il entre ces édifices et ceux des anciennes époques? Selon Erbkam, ce rapport réside dans la cella primitive, qui renfermait l'image du dieu. C'est elle qui serait l'embryon des constructions thébaines. Elle représente la plus antique forme du temple égyptien. On la retrouve aussi bien dans la chapelle de la déesse Hathor creusée dans les rochers de Suraríeh, sous Minephtah, que dans le Speos d'Abu Simbel de Ramsès II, ou le grand temple de Karnack dont le noyau est de la XIIe dynastie. Le temps a fait le reste. La cella est demeurée le point central des grandes constructions. Autour d'elle se groupèrent les immenses salles pour le peuple, les chambres pour les ustensiles sacrés, les appartements des prêtres, la pièce pour l'observation des étoiles, celles pour l'embaumement, la bibliothèque etc.; puis les avant-cours s'ajoutèrent aux avant-cours. Tous les temples offrent les mêmes procédés de développement. On en peut excepter celui de Deïr-el-Bahari exploré par Naville sous les auspices de l'Egypt Exploration Fund (1). Élevé au-dessus du sol par une série de trois terrasses réunies entre elles par des rampes inclinées, il se termine du côté de l'Ouest par des salles surélevées. La reine Hatschepsowet, tutrice de Thutmès III, le fit construire, durant la minorité du pharaon, en prenant comme type les édifices asiatiques, par

(1) Naville, *the Temple of Der-el-Bahari*, Berlin 1895. Une grande publication : *the XIe Dynasty Temple at Deir-el-Bahari* est en préparation.

l'architecte Senmaout dont la statue fut découverte au cours des fouilles de 1903-1904, dans la cachette de Karnack, entre la grande salle hypostyle et le septième pylône (1). La multitude d'objets retirés de cet endroit nous donne une parfaite idée de la perfection qu'avaient atteinte les arts, dès la XIe dynastie. Jusqu'en juin 1906, on trouva 751 statues ou stèles, et environ 17.000 bronzes. Et la cachette n'est pas épuisée.

Le grand temple d'Amon à Karnack (2) mesure 365 mètres environ ; 450 sphinx bordent les différentes voies qui y conduisent. Plus d'un millier de ces sphinx ornaient la route qui va au temple de Louqsor. Après avoir pénétré par la porte de Séti II, on arrive à un pylône de 113 mètres de haut. Depuis la XIe dynastie de Manéthon (la 1re thébaine) jusqu'aux Ptolémées on travailla à l'agrandissement et à l'embellissement de cet édifice dont les parties les plus importantes appartiennent aux règnes des Amenophis II et III, des Thutmès I, II et III, des Séti Ier et des Ramsès II et III. Le mur d'enceinte ne mesure pas moins de 2.400 mètres de circonférence. La grande salle hypostyle, une des merveilles du monde, contient 134 colonnes qui soutiennent, sur une surface de 52 mètres de long et de 103 mètres de large, un plafond richement décoré. L'assiette supérieure de chaque colonne a 6 mètres de diamètre, et supporte l'extrémité des solives de pierre, longues de 9 mètres 20 et pesant 65.000 kilogrammes. Ces colonnes sont les plus fortes qu'on ait jamais employées à l'intérieur des édifices. Les douze grandes, rangées dans le milieu de la salle, sont hautes de 21 mètres ; leur diamètre est de 3 mètres 57 et leur circonférence de plus de 10 mètres. Les 122 petites, alignées dans ce qu'on pourrait appeler les deux nefs latérales, mesurent 13 mètres de hauteur. Neuf d'entre elles s'écroulèrent en 1889. Elles ont été relevées par M. Legrain.

Comparez à ces gigantesques ruines les constructions anciennes et modernes de la Grèce et de Rome. Comme elles vous sembleront petites ! Que sont l'Acropole, le Colisée, la colonnade et l'immense cathédrale de Saint-Pierre en face de Karnack ? Que sont les arcs de triomphe

(1) La découverte fut faite par M. Legrain, Inspecteur du service des antiquités, qui dirige depuis douze ans, avec autant d'art que de science, la restauration de Karnak.

(2) BORCHARDT, *Zur Baugeschichte des Amonstempel von Karnak* Leipzig, 1905.

romains auprès du portail principal du temple d'Amon avec ses 19 mètres de hauteur? « C'est ici vraiment, dit Fergusson, que se dressent dans leur glorieuse majesté, au-dessus des tourbillons qui emportent l'humanité, les portes triomphales, les murs d'enceintes, les obélisques et les forêts de colonnes. On peut se demander si les siècles, plongés dans cette atmosphère silencieuse que l'Égypte seule a le privilège de posséder, ont été vainqueurs de l'homme, ou si l'homme ne les a pas réellement bravés par cette œuvre quasi surhumaine. Mais si étonnant que soit l'ensemble de ces travaux de Titans, les détails n'en sont pas moins remarquables. La salle aux pilastres de Minephtah, par exemple, est si délicieuse dans sa simplicité que la langue peut difficilement en dépeindre la magnificence ou le pinceau en exprimer la sublime beauté. Symétrie et structure, simplicité et calme reposant, harmonie et proportions, se marient si bien dans les lignes et les ornements de cette œuvre, qu'on ne sait qu'admirer. Rien n'est trop grand ni trop petit. Pas un détail qui soit perdu dans l'ensemble. La beauté et la force s'allient avec le brillant de la décoration pour faire de ce temple la plus parfaite merveille d'architecture qui soit sortie des mains de l'homme ». C'est ici ou nulle part qu'on comprend la justesse de cet axiome : « L'art architectural est une musique pétrifiée ».

Karnack est la merveille des constructions en plein air. Le Spéos, ou temple-caverne d'Ipsamboul, est l'œuvre magistrale qui montre quel parti sut tirer l'Égypte des rochers et de la montagne, et comment elle leur communiqua la vie. L'édifice est creusé tout entier dans le roc ainsi que les pylônes et les colosses qui en font partie. C'est un travail d'une seule pièce. Nous en avions déjà de petits spécimens dans les tombes de Beni-Hassan, et dans celle, plus parfaite, de Séti Ier, au Biban-el-Muluck. Mais rien n'égale Ipsamboul, couronnement des œuvres de ce genre, « la merveille des merveilles », comme dit Brugsch. La largeur de la façade est de 38 mètres 50, la hauteur de 28 mètres 50. Les quatre statues adossées contre les pylônes représentent Ramsès II constructeur du Speos. Elles sont les plus colossales de l'Égypte. L'intérieur du temple mesure 55 mètres de profondeur. Il se compose d'une grande salle principale et de huit pièces plus petites. La grande salle est soutenue par d'énormes cariatides de 10 mètres de hauteur qui représentent Ramsès II. Elles

produisent un effet vraiment impressionnant, tant par leurs dimensions que par leur réelle beauté. Ce qui frappe en elles lorsqu'on les regarde, soit de l'extérieur, soit de l'intérieur, c'est le fini du travail en même temps que l'expression de douceur et de force dont les figures sont empreintes.

Le bijou de toute cette architecture est, dans la plaine de Thèbes, le Ramesséum ou temple funéraire de Ramsès II, dont le plafond était supporté par 48 colonnes de calcaire jaune, d'une incomparable beauté. Et c'est ce dernier qualificatif qu'il faudrait employer pour tous les temples de l'ancienne Égypte. Partout on est étonné de l'harmonie et de l'exacte proportion qui y règnent. Partout notre œil se repose agréablement sur ce colossal entassement de matériaux. Nous sommes dominés partout par la puissance qui se dégage de ces édifices. Ils expriment éloquemment ce que furent la période thébaine et son art, grandiose dans sa conception, harmonieux dans son ensemble, plein de finesse dans l'exécution de ses détails.

La décadence fut rapide. La domination étrangère des époques postérieures, celles de Bubastis et de Saïs, n'ont pas laissé de traces bien profondes dans l'histoire. La plupart des monuments de cette période ont été construits dans le Delta où les pharaons avaient établi leur résidence. Le manque de pierres, en ces régions, fut ce qui causa la destruction complète des ruines antiques dont on utilisa les matériaux pour les constructions modernes. Nous savons que les envahisseurs persans n'eurent aucune influence sur l'art égyptien et qu'ils se brisèrent contre le caractère tenace et traditionnel de l'Egypte pharaonique. Même sous les Ptolémées, les temples nouveaux ne subirent aucun changement dans leur type essentiel. Le grand sanctuaire de Sobek et de Haroeris à Kom-Ombo, déblayé et restauré par M. de Morgan, appartient toujours à la même lignée architecturale. L'influence grecque ne se remarque, à vrai dire, que sur les colonnes plus sveltes, plus ornées et quelquefois réunies par des murs d'entrecolonnements, comme au Kiosque de Philœ. Le temple d'Eneh lui-même, construit par les Ptolémées, agrandi et embelli par les empereurs romains, a conservé son caractère nettement égyptien. Ainsi donc, sur ce point comme sur les autres, l'Égypte est demeurée l'unique pays qui ne se soit pas laissé envahir par l'hellénisme. S'il y a eu un arrêt dans la suite, c'est que l'idée qui avait présidé à la

construction de ces édifices étonnants — l'antique religion égyptienne — avait disparu.

Tous ces monuments sont encore remarquables par les riches motifs d'ornementation (1) qui s'étalent sur les murs et les colonnes, en particulier pendant la XII[e] dynastie qui fut si florissante. L'écriture fut l'une des principales ressources décoratives, et elle resta, au cours des siècles, la compagne fidèle de l'architecture. Elle la domina même dans les temps anciens.

C'est elle, par exemple, qui constitue le seul ornement de l'obélisque d'Héliopolis ou des colonnes de Beni-Hassan. Plus tard, elle ne fut plus ni aussi large ni aussi grande, ni aussi belle. Pour bien l'apprécier, il faut tenir compte des difficultés techniques de la gravure. Ces signes hiéroglyphiques n'étaient pas une suite de simples lignes géométriques, comme l'écriture lapidaire de la Grèce ou de Rome ou celle des tablettes cunéiformes des peuples asiatiques. Ils formaient un dessin compliqué qu'on devait reproduire sur toutes sortes de pierres dures ou cassantes. Les artistes qui les exécutèrent surmontèrent les difficultés à un tel point qu'ils nous en ont enlevé jusqu'au soupçon.

D'autres éléments de décoration ont été pris dans le règne végétal : les sycomores et les palmiers, les fleurs et les fruits ; car c'étaient de fins observateurs de la nature, ces Égyptiens primitifs qui faisaient germer, croître et fleurir le dieu Râ et toute sa cour. Malheureusement les œuvres des anciens temps sont fort rares. Un morceau d'une réelle valeur décorative, le sarcophage de Men-kaurâ, constructeur de la troisième pyramide, a disparu dans un naufrage sur les côtes espagnoles avec le navire qui le transportait en Angleterre. Le fameux labyrinthe construit par Amenemhat III de la XII[e] dynastie, dont Hérodote nous vante l'ordonnance architecturale et l'ornementation, est également devenu la proie du temps et des hommes. Par contre Flinders Petrie a mis au jour, en 1891-1892, à Tell-el-Amarna, dans le palais d'Amenophis IV, quatre fragments de pavé en stuc, merveilleusement décorés (2). Ils sont d'une finesse achevée. Jamais l'art égyptien n'alla plus loin dans l'expression réaliste. Les représentations

(1) Flinders Petrie, *Égypt décorative art*, London, 1895.

(2) Ces restes ont été soigneusement relevés et dessinés depuis 1908 par l'américain N. de Garis-Davies au nom de l'Archæologica Survey.

de plantes des marais, d'animaux, les veaux bondissant dans l'herbe fraîche sur les bords de l'eau, tout cela est saisi avec vivacité et possède un grand caractère de vérité. L'emploi de la peinture pour les œuvres de ce genre devait être de règle, de même que la polychromie dans les grandes constructions. Les Égyptiens s'en servirent plus fréquemment et plus communément qu'aucun autre peuple. Dès l'origine, ils s'aperçurent que le soleil, si brillant et si intense en leur pays, estompait les formes architectoniques de leurs demeures. Ils cherchèrent à remédier à ce défaut par la profusion des couleurs. Aussi personne, autant qu'eux, n'eut le sens de l'harmonie des tons. Les colonnes lotiformes des tombes de Beni-Hassan conservent encore des traces de peintures qui devaient en faire ressortir les détails. Les tombeaux de Tell-el-Amarna et d'autres, récemment découverts, sont ornés de couleurs aussi fraîches que si elles dataient de la veille. Dans les temples représentants l'univers selon la conception égyptienne, le sol figurant la terre était décoré de plantes et de fleurs. Les piliers, soutenant la voûte céleste, étaient représentés par des colonnes aux tiges de papyrus et de palmiers. Le plafond — le ciel — était parsemé d'étoiles sur fond bleu. Les couleurs des chambres latérales étaient choisies de telle sorte qu'il s'en dégageait comme un ton général se reflétant sur l'ensemble en teintes bleues, rouges ou vertes. L'image des dieux, celle du pharaon représentant de la divinité et des hommes, les scènes de batailles et de victoires, les offrandes apportées en signe de reconnaissance, formaient les motifs principaux qui s'étalaient sur les parois des murs. La peinture tout entière, au service de l'architecture, avait pour loi dominante que les couleurs demandaient à être d'autant plus claires que la salle à orner était plus foncée. Il serait bon pour nos modernes décorateurs de retourner à l'école des anciens égyptiens afin d'apprendre d'eux l'art d'orner les façades des maisons.

B. — La Statuaire.

Des fouilles récentes nous ont fait connaître les sculptures de la Ire dynastie. Depuis 1894 on a exhumé un grand nombre d'œuvres d'art d'un style si curieux qu'on les crut d'abord d'origine chaldéenne. On s'aperçut bientôt qu'il

ne pouvait être question que de spécimens d'art égyptien datant de 3.000 ans au moins avant Jésus-Christ (1). Un certain nombre d'entre eux, destinés au vulgaire, étaient d'un travail peu soigné : images grossières d'animaux en pierre ou en calcaire tendre, d'hommes raidis, aux membres à peine dessinés, en calcaire ou en ivoire. D'autres, plus travaillés, offraient, par leurs motifs et leur composition, une analogie plus grande avec ceux des époques postérieures et manifestaient déjà une observation intelligente des tableaux de l'ordre naturel. On peut suivre le développement des connaissances artistiques de la période préhistorique sur des ardoises ornées de découpures et de reliefs (palettes pour mélanger les couleurs) qui remontent aux derniers temps « du culte d'Horus ». Elles révèlent les principes qui évoluèrent dans la suite et qui constituèrent l'art égyptien. Le grand pas qui conduisit à l'art classique fut fait sous le deuxième pharaon de la Iʳᵉ dynastie, lorsqu'on commença de styliser le dessin. Le morceau principal de l'époque est la pierre tumulaire du roi Atoti II. Elle se trouve au Louvre.

Parmi les œuvres de la statuaire, la plus antique en même temps que la plus considérable est, sans contredit, le sphinx de Gizeh. Mi-architectural et mi-plastique, il porte sur un corps de lion une tête de roi. Sa hauteur, du sommet de la tête jusqu'au sol où il repose, mesurait 20 mètres ; le corps, de la naissance de la queue aux pattes antérieures, 57 mètres. Taillé primitivement dans le rocher, il a dû être achevé sous la IVᵉ dynastie à l'aide de pierres rapportées. Certains égyptologues le croient plus ancien que Ménès, le premier des pharaons. Nous ignorons ce qu'il représente. Une stèle de granit, placée devant la poitrine du colosse, nous raconte que Thutmès IV lui fit des offrandes comme dieu solaire. Les Grecs l'entendirent dénommer *Hor-emhu* ou *hu* tout court c'est-à-dire « le gardien ». Hor à, l'horizon signifie : le soleil levant. Le sphinx était-il une image de la divinité gardienne des morts, celle qui octroie l'immortalité, l'image sensible de la vie éternelle ? Peut-être. Son visage tourné vers le soleil levant était encore empreint, à l'époque de l'écrivain arabe Abdullatif mort en 1231, d'une véritable beauté. Aujourd'hui il est à peu près informe par suite des dégradations que lui fit subir un scheick fanatique du quatorzième siècle.

(1) CAPART, *Les Débuts de l'art en Égypte*, Bruxelles, 1901.

Lorsqu'on interrogea Abdullatif sur ce qui l'avait le plus émerveillé sur les bords du Nil, il répondit : « L'exactitude des proportions de la tête du sphinx ». Pour les anciens égyptiens, il était un être masculin. Les Grecs, les premiers, figurèrent les sphinx avec une tête et une poitrine de femme.

Ce qui domina dans l'art et la plastique pendant l'ancien empire, ce fut les statues à portraits. L'artiste égyptien copiait, mais copiait très peu, les formes du corps humain qui apparaît tout d'abord court et ramassé. L'âge n'y est pas marqué, la largeur des épaules reste toujours la même ainsi que la longueur des bras et des jambes. Plus tard, sous le moyen empire, ces formes deviennent plus sveltes. En général, le sculpteur n'avait à composer que deux types : des portraits pour le culte des morts; des statues de dieux, de rois et d'animaux pour les temples. Modelées en quelque sorte sur deux exemplaires, certaines de ces statues l'étaient sur celui d'un homme assis sur un siège cubique, à l'attitude raide, la tête droite, le regard fixe, les mains posées sur les genoux l'une ouverte, l'autre fermée ; les autres sur celui d'un homme debout, le pied droit un peu en avant, les bras tombants, les poings fermés ou tenant un sceptre. La tête seule est bien caractérisée. Cependant à l'époque de la Ve dynastie et dans la dernière moitié de la IVe, apogée de l'art égyptien primitif, on remarque une tendance à portraicturer le corps. Quelques-unes des œuvres de ces premiers artistes font partie des chefs-d'œuvre de tous les pays et de tous les peuples, par exemple : le fameux Scheick-el-beled, ainsi dénommé à cause de la ressemblance que lui trouvèrent les fellahs qui le découvrirent, avec le chef de leur village. C'est une splendide statue de bois, presque grandeur naturelle, d'une expression si vivante qu'on la croit prête à parler. Citons encore : les statues du prince Ra-Hotep, un des fils de Snofru, et de son épouse Nofret (fin de la IIIe ou commencement de la IVe dynastie) ; celle du scribe du Musée du Louvre, en calcaire teinté de rouge, trouvée à Saqqarah, qui date du milieu de la Ve dynastie et qui représente un scribe dans l'occupation de sa charge. Pour toutes ces statues, voire même dans les simples reliefs, les yeux sont de quartz blanc, l'iris d'un morceau de cristal de roche transparent, la pupille de métal brillant et le rebord de la paupière bordé d'une petite bande étroite de bronze. Cela leur donne une telle expression qu'on les

dirait animées. Le portrait en relief de Hésira taillé sur bois et qui appartient probablement à la première moitié de la Ve dynastie, est un modèle de ce qu'a pu l'artiste égyptien pour rendre les traits personnels d'un personnage. On le voit au musée du Caire.

Rien de plus expressif, non plus, que les statues des pharaons des IVe et V^e dynasties, raides et majestueux. Nous possédons, de cette époque, neuf portraits de Kephren trouvés, par Mariette, dans le temple du sphinx ; une statue de Chéops, récemment mise à jour par Petrie, au temple d'Abydos et une magnifique statue de Pépi Ier, en bronze, provenant des fouilles de Quibell à Hiérakoupolis en 1897-98. Elles sont toutes au Caire. La dernière est du plus haut intérêt pour l'étude de la technique de l'art avec lequel les Égyptiens travaillaient le métal. Elle n'est pas, comme on pourrait le croire, fondue dans un moule, mais formée de minces plaques de cuivre repoussé reliées entre elles par des clous. Les yeux, comme toujours, sont de pierres blanches avec pupilles noires et brillantes. Mais plus merveilleuse encore est la statue de bronze de Merenra le plus jeune fils de Pépi Ier, dont la tête est absolument vivante.

Les sculptures nous montrent que les Égyptiens étaient aussi forts sur d'autres terrains que sur celui de la statuaire. En effet, le socle de la statue de Képhren et la table d'offrandes soutenue par deux lions en albâtre doré, que l'on voit au musée du Caire, sont d'une finesse remarquable. Le côté technique est également à étudier. Déjà, dans les œuvres de la IVe et de la Ve dynasties, nous nous étonnons de la netteté de la coupe et du fini du polissage. L'étonnement croît quand on se rend compte de la dureté de la matière employée (diorit, basalte ou granit), de l'imperfection probable des instruments : petits ciseaux de métal, maillets de bois, morceaux de quartz à l'aide desquels on arrivait à polir par un frottement continu. Flinders Petrie a démontré aussi l'existence de scies droites et circulaires de bronze avec des dents en pierres précieuses. Le fer était peu connu. L'acier ne l'était pas du tout.

La fin de l'ancien empire fut une époque de décadence pour l'art égyptien. Mais au moyen empire, il subit une nouvelle efflorescence. Les cariatides du pharaon Amenemhet III datent de cette époque. De même les deux sphinx de granit noir, rapportés de Tanis au Caire et at-

tribués aux Hyksos à cause du type peu égyptien de leur figure. Ils représentent Amenemhet ou un autre pharaon de la fin de la XIIe dynastie et ils nous prouvent que les artistes rendaient fidèlement les traits des étrangers sans tomber dans la caricature. Les colosses de calcaire de Sésostris Ier, trouvés près de Licht, ne peuvent être considérés, après cela, que comme des œuvres de décoration.

Sous le nouvel empire on s'attache davantage au convenu. Les œuvres de cette période, très nombreuses, proviennent plutôt d'artisans que d'artistes. De colossales statues furent placées par centaines dans les temples. Celle de Ramsès, à Louqsor, mesure 5 ou 6 mètres de haut ; celle du Ramesséum 16 mètres et celles de Tanis 18 mètres. Une seule fois on tenta, semble-t-il, de rompre avec les formes convenues et de suivre une voie plus dégagée. Ce fut au temps de la réforme religieuse d'Amenophis IV. Il se produisit alors comme un renouveau de l'art. Le souci de la beauté devint prépondérant et en rapport avec le caractère religieux de cette réforme. On tendit à un réalisme vrai, comme on peut le voir dans l'art de Tell-el-Amarna. On rendit plus exactement, non seulement l'expression des visages, mais encore toutes les formes du corps. Les ornements des temps antérieurs furent remplacés par des choses réelles : animaux, fleurs et plantes. Cette école d'art s'évanouit avec le culte d'Aten qui lui avait donné naissance.

Parmi les œuvres du nouvel empire qui se font remarquer par leur expression et leur caractère, il faut mentionner la tête colossale d'Aménophis III, actuellement à Londres ; celle de sa femme, au Caire, et la statue de Ramsès II, à Turin. Les sculpteurs du nouvel empire attribuèrent une grande importance à l'habillement et au port de la chevelure. En ce qui concerne la ressemblance du portrait, ils s'attachèrent seulement à rendre une certaine beauté commune et ils remplacèrent par un sourire, toujours le même, l'expression de mélancolie si particulière aux physionomies de l'ancien empire.

Une statue d'animal, vraiment remarquable, est celle de la vache trouvée, en 1905, dans la petite chapelle de Hathor à Deir-el-Bahari et transportée au musée du Caire. L' « Archeological Report of the Egypt Exploration Fund » prétend que l'art grec, lui-même, n'a rien produit d'aussi accompli comme statues d'animaux.

Avec la XXe dynastie commence la décadence de la

sculpture. Un nouvel essor se fit remarquer sous la XXVI° dynastie. On l'appelle quelquefois « la renaissance égyptienne ». Elle a produit quelques portraits assez réussis, dont le musée de Berlin possède plusieurs exemplaires. Plus tard, l'influence grecque se fit tout-à-fait sentir... à jamais.

C. — Relief et peinture.

Quand on examine les images en relief de l'antiquité, on reconnaît qu'en principe les reliefs n'ont été conçus que comme contours de figures. On distingue deux sortes de reliefs : le relief proprement dit et le bas-relief, ainsi nommé parce qu'il est toujours placé plus bas que le rebord de la pierre. La production en relief atteignit tout son épanouissement sous la V° dynastie. Les modèles les plus imposants se trouvent dans les mastabas de Ti et de Ptahhotep, à Sakkara. Les dessins inscrutés dans la pierre et peints avec des couleurs à la gomme, sont d'une merveilleuse finesse. Sous la VI° dynastie, le relief tombe insensiblement en décadence. Il reprit seulement un nouvel et large essor sous la XVIII° dynastie, comme l'indiquent les productions conservées, en partie, dans les temples de Louqsor et de Deir-el-Bahari, ainsi que dans maints tombeaux de Scheick-Abd-el-Gourna. Puis le déclin recommença jusqu'à la XIX° dynastie. Sous Sethos Ier, le relief acquit de nouveau un peu d'importance, spécialement à Abydos.

Les imagiers égyptiens avaient un style propre. La représentation de la figure humaine est remarquable. On tenait pour obligatoire de voir chaque partie du corps. Ainsi s'explique la position, si peu naturelle, du personnage représenté. Les jambes, les pieds, la tête, étaient dessinés de côté, mais les yeux, les épaules de face, les cuisses de côté, la poitrine et le bas-ventre de deux tiers. Les mains paraissaient toujours dans toute leur largeur, une des deux retournée. Les articulations des doigts ne sont jamais indiqués. Les pieds sont vus de profil et de l'intérieur. Cette singularité de la peinture égyptienne subsista à toutes les époques, tout au moins pour les dieux et les personnages officiels, pharaons et prêtres. A côté de cela, il s'est trouvé de bonne heure (occasionnelle-

ment déjà sous la Ve dynastie), une production de profils presque nets qui, dans la deuxième moitié de la XVIIIe dynastie, atteignit son plus haut perfectionnement. Il fut alors permis de peindre librement les inférieurs : serviteurs, esclaves, prisonniers. C'est sur les peintures murales des tombeaux de Scheick-Abd-el-Gourna et de Tell-el-Amarna que l'on peut le mieux observer l'épanouissement de ce nouveau genre.

Les palettes que l'on possédait, au temps de la Ve dynastie, n'avaient de divisions que pour sept couleurs désignées : jaune, rouge, bleu, brun, blanc, noir et vert. Sous la XVIIIe dynastie, les palettes avaient jusqu'à trois gradations de la même couleur. Les peintres égyptiens adoptèrent le brun pour les hommes, le jaune clair pour les femmes. En plus de l'exacte figuration des animaux et du jeu des muscles dans la figure humaine, il faut noter, à Sakkara, l'expression parfaite de la joie et de la douleur sur les physionomies. Les images de la vie et des occupations journalières sont si fidèlement reproduites qu'elles restent désormais pour nous une source de documentation sur la civilisation égyptienne. Un défaut propre à la peinture en Égypte, c'est le manque de perspective. Pour figurer des personnes, des animaux ou des choses placées côte à côte, on les aligne les unes derrière les autres ou les unes au-dessus des autres, et la figure principale d'un tableau domine toujours considérablement tout le reste.

A l'époque du nouvel empire, le relief et la peinture conservent ces caractères. Le dessin du corps humain demeure ce qu'il était jadis. On changea seulement la disposition du bras et de la jambe. Ces membres, les plus proches du spectateur, étaient dessinés en avant ; les mains retrouvaient leur position naturelle. Elles pliaient sur leurs jointures. Il en était de même pour les pieds et leurs extrémités. D'après Erman, ces perfectionnements dateraient du règne d'Amenophis IV.

Le principal progrès réalisé à cette époque consista dans la composition, totalement inconnue de l'antiquité. Les images nous paraissent très gauches, à cause du manque de perspective et d'ombre. Mais les artistes savaient si bien tirer parti des situations que leurs tableaux n'en sont pas moins très vivants. Cela se remarque surtout dans les représentations de batailles du temps de Séti Ier et de Ramsès II. La composition est partout la même : le por-

trait colossal du pharaon sur un char de guerre traîné par des coursiers écumants ; devant lui, un fouillis de fuyards, de blessés, de chevaux affolés, de chars brisés. Par derrière, la forteresse pour la défense ou la prise de laquelle se livre la bataille. L'effet réside dans l'opposition existant entre la stature pleine de faste et de majesté du pharaon et la confusion sauvage des ennemis vaincus ; entre l'attitude calme du premier et le trouble effroyable des seconds. Ce genre de peintures de batailles atteignit son apogée sous Ramsès II, où une foule de détails furent représentés, au détriment de l'unité. Nous possédons, au Ramesséum, le tableau de la bataille de Kadesch. « Le tumulte du combat, les coursiers ardents qui s'élancent, Ramsès dans une attitude héroïque, la frayeur et la hâte de fuir des vaincus », tout est très bien rendu. Ce même tableau existe aussi à Abydos, plus parfait encore et de facture plus classique. C'est en relief que la main d'un artiste inconnu a figuré les guerriers, le mouvement de la bataille l'assaut de la forteresse, la défaite de l'ennemi, la vie des camps égyptiens. Et le tout est plein de vie. La scène est agrémentée de détails saisissants : des espions sont pris, le pharaon est séparé des siens, entouré d'ennemis ; les Chetas sortent en foule de la forteresse, etc., etc.

Les types et les costumes, parfaitement caractérisés, font de tout cela un merveilleux spécimen de peinture guerrière.

La seule décoration d'un des pylônes de Louqsor suffirait à nous donner une haute idée de l'art égyptien. L'entrain avec lequel l'armée se précipite sur l'ennemi et monte à l'assaut de la forteresse est rendu avec force. Le roi vainqueur occupe son char de guerre. Derrière lui flottent au vent les pavillons ; son casque est orné du disque royal ; il a une attitude pleine de courage et d'ardeur. A ses pieds, un lion est couché ; ses chevaux lancés au galop respirent la vie ; des plumes flottent sur leurs têtes et les rênes entourent le corps du pharaon. Le tourbillon des combattants piétine les morts et les blessés. L'ennemi, dans sa fuite précipitée, se jette dans le vide, par-dessus les murailles qui entourent la forteresse. Les chevaux tombent dans les fossés. Cette poursuite ordinaire des fuyards par le vainqueur est représentée, ici, sur la pierre dure, d'une façon si vivante, qu'elle ferait honneur au pinceau moderne le plus hardi. Du reste nous trouvons dans les tombes et les temples thébains, des représenta-

tions de la vie sociale qui font deviner, chez le peintre, un art véritable de la composition.

A l'intérieur des tombeaux thébains, creusés dans les rochers de la chaîne libyque, on trouve les éléments décoratifs de la peinture mariés à ceux de la sculpture. Certes, là comme ailleurs, le défaut de perspective existe toujours. Mais ces vieilles peintures n'en ont pas moins une réelle valeur. On y reconnaît, en particulier, un mélange de couleurs dont le secret nous échappe. Dans les chambres et dans les corridors de la tombe de Séti, l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la beauté et de la vie des figures, ou de l'harmonie et de la fraîcheur des couleurs. C'est là, dans la salle aux piliers, qu'on voit Séti monter dans une barque pour le voyage au monde souterrain. Des matelots le traînent. Le pharaon arrive devant Râ et le jugement commence pour se terminer par la transformation de Séti en Râ-Osiris.

Sous Ramsès III (XXe dyn.), l'art est terne, monotone, sans vie. C'est le règne du « convenu ». On copie d'après un modèle déterminé. A tel point qu'un décorateur du temple de Medinet-Habou, dans une représentation de la famille royale du pharaon, peint les fils du roi alors qu'ils n'étaient pas encore nés.

Après Minephtah la décadence s'accentue. Les belles œuvres deviennent rares. On peut faire exception pour la tête du pharaon Taharka et la belle statue d'albâtre de la reine Aménéritis (XXVe dyn.). Avant que les dernières lueurs de cet art s'éteignent, signalons une courte période de renouveau. On la constate dans les œuvres de la XXVIe dynastie à dater du pharaon Psammetich (époque Saïte, 663 av. J.-C.). Cette renaissance égyptienne tenta un retour vers le réalisme de l'ancien empire et l'idéalisme de Séti Ier et de Ramsès II. Elle eut le sentiment de la douceur, du modelé, de l'élégance. Le musée du Caire possède quelques spécimens caractéristiques de cette époque : les statues d'Isis, d'Osiris et de la déesse Hathor sous sa forme de vache. Jamais, auparavant, on n'avait exécuté de travail aussi fin et aussi joli. L'art Saïte nous as encore laissé une œuvre pleine de réalisme dans la petite tête de scribe qu'il nous est loisible d'admirer au musée du Louvre.

Ensuite, c'est la nuit. On ne semble plus « produire qu'un travail qui sent la corvée ». L'Égypte avait trop vieilli. L'hellénisme même ne put la rajeunir. On en arriva à une sorte de mélange greco-égyptien : les figures étaient

grecques, l'attitude et le vêtement égyptien. Ces productions n'ont de valeur qu'au point de vue historique. Ce qu'il y eut alors de purement égyptien n'était que des reproductions d'artisans qui s'efforçaient, avec angoisse, de maintenir les anciennes formes égyptiennes. Après Alexandre le Grand, des relations s'établirent entre l'Égypte et d'autres pays. C'est ainsi que, par l'intermédiaire de la Grèce, un peu de la culture antique du royaume des Pyramides passa dans notre Occident.

D. — Les petits travaux d'art (1).

Les travaux artistiques sur métaux et sur bois atteignirent aussi, dans la vieille Égypte, un haut degré de perfection. Il en fut de même pour les travaux sur or, sur ivoire et sur faïences.

Pour les travaux sur bois, on se servait de matériaux étrangers, surtout de cèdre du Liban que l'on importait déjà sous la Ve dynastie. Les fouilles d'Abousir l'ont prouvé. Le palmier du pays n'était pas utilisable. On ne le trouvait pas beau et on avait coutume, quand on en faisait par hasard usage, de le recouvrir d'une espèce de stuc peint. On a trouvé, dans une tombe thébaine, une corbeille contenant les outils dont se servait l'artisan égyptien pour travailler le bois. Ce sont des scies, des ciseaux, des haches et des vrilles. Les chaises, les tables, les bateaux et les voitures étaient soigneusement travaillés. Sous l'ancien empire, on savait déjà recourber l'avant et l'arrière des barques. La quille terminée, le charpentier plaçait au milieu un pieu dont l'extrémité formait fourche. De fortes cordes, attachées à l'avant et à l'arrière, passaient sur la fourche. On glissait, entre ces cordes, des bâtons à l'aide desquels on les raidissait en les tournant sur elles-mêmes jusqu'à ce que les solives de la barque aient atteint la convexité voulue. Au moyen empire on se servit du bois pour l'ornementation. On fit même de la marqueterie avec de l'ivoire et de l'ébène.

En faïenceries, les Égyptiens avaient acquis une perfection que la technique actuelle n'a pas égalée. Il est déplorable que leur secret soit mort avec eux. Nous possédons

(1) Steindorff, *Das Kunstgewerbe im alten Ægypten*, Leipzig, 1898.

des faïences qui datent de l'ancien et du moyen empire, telles que : objets d'ornements, amulettes, coquilles, statuettes de morts (celle du prêtre Ptahmons est une véritable merveille de fini). Les Égyptiens procédaient à des incrustations de faïence, ce que nous ne faisons que pour les ouvrages en argile. Ils surent souffler le verre, dès les époques les plus anciennes et y tailler de fausses pierres précieuses de façon si artistique, qu'il nous est souvent difficile, aujourd'hui, de les distinguer des véritables brillants. Enfin, en orfèvrerie, ils nous ont laissé de fort beaux ouvrages. On connaissait l'orfèvrerie au temps de l'ancien empire, mais les plus beaux spécimens fabriqués datent du moyen empire. Ce sont les bijoux (1) de la reine Ahhotep, épouse de Kémosi, le IV[e] pharaon de la XVI[e] dynastie, et mère d'Amosis, le fondateur de la XVII[e] dynastie. Ils ont été trouvés à Thèbes, par Mariette, en 1859. Le cercueil dans lequel était couchée la momie de la reine prouve combien l'art de la dorure était avancé. Sur le corps on trouva 213 petits joyaux : un diadème de grand prix ; deux sphinx d'or, veillant sur les cartouches du fils de la reine ; des bracelets, d'or, au nom d'Amosis, incrustés de perles, de lapis-lazuli et d'émail ; un collier avec des représentations d'Amon et de Râ, orné d'abeilles d'or (les dieux font des libations au-dessus d'Amosis debout sur une barque, dans un sanctuaire); une chaîne d'or dont les extrémités se terminent par deux têtes d'oies sur lesquelles on peut lire le nom d'Amosis (cette chaîne a presque un mètre de long et elle supporte le plus beau scarabée qu'on ait trouvé en Égypte). Le corselet et les élytres de ce dernier sont en émail bleu recouvert de fils d'or. A ce trésor appartiennent encore : un poignard d'or dans une gaine d'or, avec une virole en pierre précieuse — la lame en est damasquinée — ; une hache à manche de bois de cèdre doré, le couperet est de bronze incrusté d'or ; elle est ornée d'une tête de lion de bronze doré, d'une barque d'or avec douze matelots d'argent, un pilote, un chef de vaisseau et un autre personnage en or. La pièce la plus jolie de ces joyaux est un petit temple avec la statuette du roi Amosis. Les contours sont faits d'un fin travail d'or ; les chambres intérieures contiennent du verre et des pierres brillantes colorées (de l'émail cloisonné). La finesse

(1) J. W. von Bissing, *Ein thebanischer Grabfund*, Berlin, 1900; ces bijoux sont représentés en 12 belles planches coloriées.

de cette orfèvrerie, l'intensité des couleurs, les formes pleines de goût, la sûreté de la technique, sont autant de sujets d'étonnement. Le trésor de Daschour trouvé par M. de Morgan en 1894-95 n'est pas moins riche. Il renferme les joyaux de plusieurs princesses de la XII[e] dynastie. La pièce principale représente deux guirlandes d'or incrustées de pierreries.

Une question qui se pose naturellement est celle du transport des matériaux et des statues. Une chose à retenir, d'abord, c'est que le métal précieux, pour les Égyptiens, n'était pas l'or, mais l'argent parce que d'importation étrangère. On le recevait de Silicie par l'intermédiaire des Phéniciens. Au contraire, l'or se trouvait dans le pays même. On le tirait du désert arabique, près de Koptos et surtout de Nubie, près du moderne Eschuranib, où des prisonniers étaient employés à sa recherche. Le bronze, connu sous l'ancien empire, venait de la presqu'île Sinaïtique. Les carrières de Turra, vis-à-vis Memphis, fournissaient le calcaire pour les statues. Au Wadi-Gerrain, on trouvait l'albâtre ; plus haut, à Silsileh, le grès pour les constructions ; à Assouan, le granit rose pour les statues et les obélisques ; enfin, du Wadi-Hamamat, route du désert entre Koptos et la mer Rouge, sortait le granit noir, employé pour les sarcophages et les statues.

Les pièces colossales étaient terminées dans les carrières mêmes pour être transportées ensuite. On employait, à cet effet, des traîneaux de bois, glissant sur des rails de bois ; et des multitudes de bras étaient réquisitionnées, surtout lorsqu'il s'agissait de statues pesant plus d'un million de kilogrammes, comme celle de Ramsès, au Ramesséum.

En terminant, nous ajouterons que les artistes de cette époque dédaignaient de signer leurs œuvres et de nous laisser leur nom. Ils sont inconnus, mais leurs chefs-d'œuvre témoignent, après des milliers d'années, de leur génial savoir-faire. Dans quelques tombes seulement, on rencontre, sous certaines figures, un nom d'artiste ; celui, peut-être, de l'homme qui mit la dernière main aux bas-reliefs. Ce ne sont là que des conjectures.

Le prince et son peuple. Économie sociale. Agriculture. Commerce. Professions. Famille et société (1).

I. — Le prince et son peuple.

On a coutume de s'imaginer que, dans l'ancienne Égypte, les rapports entre le prince et le peuple étaient peu agréables. D'une part, on pense que tout le pays était la propriété du pharaon et de sa cour qui exploitaient le peuple par l'intermédiaire des fonctionnaires. D'autre part, on voit une populace, vivant dans la peine et la misère, accablée d'impôts et de corvées. Cette image ne paraît pas exacte. En théorie, tous les rouages de l'État travaillaient suivant la volonté du monarque; les gens et le pays étaient sa propriété. Cette conception de la souveraineté prédomine encore aujourd'hui, en Orient. En Égypte, la réalité était tout autre. Les pharaons tombèrent sous l'influence de plus en plus grande de la puissance sacerdotale. Au moyen empire ils ne pouvaient presque rien entreprendre d'un peu important sans l'autorisation du clergé. Donc, à cette époque déjà, le pouvoir des pharaons était en quelque sorte enchaîné. L'autorité du roi n'était pas absolue, puisqu'il était subordonné au bon vouloir d'une classe. Les pharaons avaient aussi à lutter contre les conspirations. La religion ordonnait au pharaon d'être doux et bienfaisant envers ses inférieurs. Une telle conception paraît en contradiction avec le souvenir de la construction des pyramides, qui fournissent une preuve matérielle des corvées

(1) Voir A. Erman : *Ægypten und Ægyptisches Leben in Altertum.* 2 vol., Tubingen, 1885-1887.

et de l'oppression, ainsi que jugeait Hérodote. Cependant on doit dire que cette obligation des corvées n'excluait pas absolument une part de bien-être chez le peuple. Aristote fait remarquer que le travail de construction des pyramides n'était pas incessant. Il n'avait lieu que pendant l'inondation, la vie agricole du pays se trouvant suspendue. Du reste les pharaons portaient intérêt à leurs ouvriers et cherchaient à adoucir leurs peines. Ainsi Séti Ier fit conduire l'eau à la montagne où ses sujets creusaient des carrières ; Mentahotep, de la XIe dynastie, fit creuser, dans le Wadi-Hammamat, un bassin d'eau de 10 coudées de côté, afin que « les travailleurs ne souffrissent point de la soif ». Ramsès III planta même des arbres et des arbustes dans la vallée du Nil, pour que les habitants puissent se reposer à leur ombre. Ils ont eu un réel souci de leur peuple. Nous ne retrouvons cela, par la suite, que sous Mohammet Ali. Aussi le peuple était-il reconnaissant. Une inscription de Rodésieh louant les bienfaits de Séti Ier nous en apporte la preuve. « Le roi Séti a fait une bonne œuvre ; c'est le bienfaisant distributeur des eaux..... maintenant nous pouvons monter, nous trouver à l'aise, atteindre le but et demeurer en vie. » Ailleurs, ce pharaon est appelé le père et la mère de chaque homme. Le roi Améni se vantait « de n'avoir opprimé aucun pauvre ; persécuté aucune veuve ; chassé aucun berger et d'avoir secouru les affamés en temps de famine » (inscription de Beni-Hassan). Le pharaon Usertesen II avait également reçu le surnom de « bienfaisant » (même inscription).

Il est certain, cependant, que la situation des travailleurs était généralement très pénible. Dans l'ancien empire, ils étaient organisés en « troupes » et attachés à la glèbe. Cette règle devint commune dans le nouvel empire. Ils avaient surtout à souffrir de l'inexactitude apportée dans le paiement de leur salaire qui s'effectuait en nature. Cela occasionna des émigrations en masse vers Thèbes. Sous le gouvernement de Ramsès III (1), il se produisit des révoltes semblables à nos grèves actuelles. D'autre part, presque tous les artisans avaient leur petite maisonnette particulière et souvent, dans le désert de la nécropole, quelques-uns possédaient leur tombeau en propre. Beaucoup savaient lire et écrire. Comme il est déjà dit ailleurs,

(1) Voir Spiegelberg, *Arbeiter und Arbeiterbewegung, in Pharaonenreiche unter den Ramessiden*, Strasbourg, 1895.

leur moralité était peu élevée, et leurs liaisons souvent contre nature. Mais les pharaons se préoccupaient peu de la vie privée de leurs administrés.

Ce que nous venons de dire est vrai pour toutes les professions libérales et pour toutes les classes de la société. On peut le constater par les nombreux bas-reliefs de Beni-Hassan, de Tell el-Amarna, etc. Ils ont été gravés, on le sent, par un peuple heureux, vivant sous un gouvernement pacifique. Un problème insoluble pour nous est celui de l'esclavage en Égypte. Comment, étant donné le degré de culture des Égyptiens, l'esclavage a-t-il pu se développer chez eux ? « Les corporations d'artisans et d'artistes que l'on voit représentées dans les tombes de l'ancien empire étaient cependant réduites à l'état d'esclavage. » (Erman). On ne peut donc nier que cet état ait existé réellement. Les esclaves étaient organisés militairement. On les reconnaissait à une brûlure dont on les marquait. La plupart du temps on les traitait durement parce qu'on les considérait comme des êtres méprisables qui n'avaient pas de « cœur » (c'est-à-dire de raison). La majorité d'entre eux était des prisonniers de guerre faisant partie du butin qu'on partageait.

Les diverses classes de la société, chez les anciens Égyptiens, ne formaient pas des « castes », comme aux Indes. Mais il y avait des corporations déterminées, dont il est difficile de donner le nombre. Hérodote en comptait sept et Diodore, cinq. La distinction entre les différentes classes n'était pas prononcée au point qu'une même personne ne pût exercer des fonctions dans l'une ou dans l'autre en même temps. Nous savons, par exemple, que l'officier de cour d'Usertesen Ier, Mentuhotep, occupait en même temps les charges de juge, de législateur, d'architecte et de général. On pouvait aussi, par sa seule valeur personnelle, s'élever des plus bas échelons aux situations les plus hautes. Rappelons pour mémoire, l'élévation du seigneur Ti qui, sorti de rien, devint l'un des officiers de cour les plus marquants de la Ve dynastie et épousa une fille du Pharaon. Un prince héritier de la maison d'Usertesen disait : « qu'à celui qui sait se distinguer dans son esclavage, toutes les charges et tous les honneurs peuvent s'ouvrir comme c'est la coutume ». Les enfants de toutes les classes étaient envoyés à l'école. Ils pouvaient ainsi aspirer aux charges officielles. Nous en avons comme preuve, les observations d'un vieux scribe de la XIIe dynastie qui fait ressortir à son fils les

mauvais côtés de la vie ouvrière : « La science, dit-il, conduit aux honneurs. »

La classe sacerdotale occupait, sous le nouvel empire, le sommet de la hiérarchie, surtout depuis la XVIIIe dynastie. Elle le devait à l'importance de ses fonctions et à sa science. Les prêtres possédaient seuls l'ensemble de toutes les connaissances. On recrutait parmi eux des artistes, des architectes, des poètes, des législateurs. Il est facile de comprendre que les pharaons fussent éduqués par eux et s'en entourassent après leur élévation au trône. Les prêtres et les savants portaient un même titre : « les docteurs des secrets de la langue sacrée ; docteurs des secrets du Pharaon ». Aux époques postérieures, l'aristocratie la plus haute et la plus puissante fut, sur les bords du Nil, celle du savoir.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, il y eut, à partir de la Ve dynastie, une aristocratie de naissance. Elle était formée par les familles dont les membres gouvernaient les nomes. Cette vieille aristocratie s'évanouit, sous le nouvel empire, lors de la disparition de la féodalité. Les prêtres, les hauts fonctionnaires et les chefs d'armée achevèrent de la détruire.

Parmi les autres classes de la société il nous faut mentionner les agriculteurs, les commerçants, les artisans et les fonctionnaires. Nous en avons déjà parlé. Ajoutons seulement que, pendant la durée du nouvel empire, les fonctionnaires constituaient une corporation analogue en tous points, et jusque dans ses moindres détails, au fonctionnarisme actuel.

La situation moyenne des artisans et des commerçants devint plus précaire à partir du nouvel empire. Les classes inférieures du peuple se composaient de serfs indigènes et d'esclaves étrangers.

Ainsi se formèrent très tôt, sur les rives du Nil, les principes d'économie sociale qui, en se développant outre mesure, amenèrent finalement la décadence de l'Égypte.

II. — Économie sociale. Travaux publics. Agriculture. Commerce. Métiers.

Le pharaon contribuait à la prospérité sociale par les travaux publics. Nous savons que les constructions des pyramides et des temples employaient les bras inoccupés pendant le temps de l'inondation. Le canal du Nil à la mer Rouge, commencé par Séti Ier, continué et achevé par Ramsès II, restauré par Néchao II, servait aux transactions commerciales et aux pèlerinages officiels, en même temps qu'il amenait les eaux pour l'irrigation. D'autres travaux consistaient en constructions de fontaines. Nous avons signalé celle de Séti Ier à Rodésieh. Mais, sous la XIe dynastie, on avait déjà établi des fontaines dans le Wadi-Hammamat, sur l'antique route des caravanes qui conduit de Koptos à Koseïr et à la mer Rouge. Ramsès II continua ces traditions. Enfin le développement rationnel de la civilisation amena d'autres besoins publics. Usertesen Ier creusa des mines d'or en Nubie, Amenemhat Ier des mines de bronze au Sinaï et Ramsès II et III des mines du même métal à la seconde cataracte. Celui-là fit également rechercher l'or près de Koptos. La population profita des fouilles exécutées dans les carrières de Tura (au Mokattam) de Silsileh, d'Assouan et d'Hammamat, où de nómbreuses inscriptions nous donnent des détails sur les travaux.

Mais la plus grande source de revenus, pour les habitants du Nil, fut l'agriculture. C'est la vraie richesse du pays. Il faut, ici, s'étendre un peu sur la question de la propriété foncière dans l'ancienne Égypte. Depuis Hérodote, on a généralement cru que les pharaons étaient les propriétaires naturels du sol. Cette conception est inexacte. Il est certain que dans les temps anciens, les notables, au moins, possédaient d'immenses domaines qu'ils administraient avec l'aide d'une foule d'employés. Les bas-reliefs et les

textes nous les montrent dans l'exercice de leurs fonctions, faisant rentrer les impôts et obligeant les pauvres paysans à rendre leurs comptes. Qu'il n'y eût pas encore, à cette époque, de petits propriétaires fonciers, voilà ce que nous ne pouvons pas affirmer, faute de documents. Et ce manque absolu de renseignements vient de ceci qu'ils étaient peu nombreux, aux époques très anciennes, ceux qui pouvaient se payer le luxe d'un tombeau indestructible. Au moyen empire, l'habitude de se construire de tels tombeaux devint plus fréquente. Nous trouvons, par exemple, à Abydos, quantité de pierres tombales relatant des titres infimes ou n'en donnant pas du tout. Elles appartenaient sans aucun doute à des bourgeois ou à de petits propriétaires. Or, sous le moyen empire, les conditions de vie, pour les choses principales, étaient à peu près les mêmes qu'aux siècles passés.

Un grand changement se produisit dès l'aurore du nouvel empire. La vieille aristocratie féodale dut faire place au fonctionnarisme royal. Les grands domaines fonciers devinrent propriété de la couronne et des sanctuaires. Sous la XIX[e] dynastie il n'existait plus de domaine privé. Pour panser la blessure causée par cette confiscation de la propriété, on accordait aux nobles un titre quelconque comme celui de « premier fils royal ». Le pharaon affermait à ses fidèles les 20 p. 100 de ses possessions. D'après la Bible (Genèse 47), cette transformation de la propriété privée en domaines de la couronne fut l'œuvre de Joseph.

Le corps sacerdotal seul conserva ses biens qui devaient être considérables, si on en juge par la liste des administrateurs de la propriété ecclésiastique, trouvée dans la nécropole d'Abydos. Les riches fondations des rois pour « les dieux leurs pères », comme dit le papyrus Harris, augmentèrent la puissance et la fortune des prêtres, à un tel point que sous la XX[e] dynastie la royauté passa réellement à la caste sacerdotale. Le sort des vieux paysans égyptiens était à peu près semblable à celui des fellahs d'aujourd'hui. Ils peinaient du matin jusqu'au soir et d'autres récoltaient le fruit de leur labeur. Ils gagnaient à peine leur vie.

Le mode de culture n'a pas varié. L'irrigation des terrains élevés exigeant un travail très pénible, on se servait déjà de schadoufs. Pour labourer, une charrue en bois, terminée par deux poignées. Elle était traînée par des bœufs. Le joug placé sur le devant du front s'assujettis-

sait aux cornes. Pour briser les petites mottes de terre on employait des hoyaux en bois. Tout cela ne s'est point transformé. Les dessins des tombes de Sakkara et de Beni-Hassan nous tracent des scènes qu'on croirait modernes. Du temps d'Hérodote, les semences, piétinées par les moutons et les porcs, s'enfonçaient lentement dans la terre. On coupait la récolte avec une courte faucille. Les gerbes étaient apportées sur l'aire par des ânes qui les écrasaient. Plus tard, sous le moyen empire, ce furent les bœufs qui remplirent cet office. Des femmes retournaient les grains avec deux planchettes recourbées et les jetaient en l'air pour que le vent en fît envoler la menue paille. Enfin, dernier acte, on rentrait la récolte dans les greniers.

On s'adonna, dès la plus haute antiquité, à l'élevage des animaux. Les bœufs semblent avoir été particulièrement en faveur. Les peintures anciennes nous en reproduisent des spécimens d'une réelle beauté. Le Delta offrait ses pâturages pour une partie de l'année. Le reste du temps, on envoyait les bêtes dans les marécages. Les oies existaient, en grandes quantités. Et déjà on les « gavait ». Les porcs n'apparaissent que dans les bas-reliefs du nouvel empire. On ne mangeait pas leur chair. C'était un animal impur consacré au dieu Set (typhon). Aux fêtes d'Osiris on en sacrifiait une multitude. De riches Égyptiens en possédaient des troupeaux dont le nombre atteignait, dit-on, jusqu'à 15.000 têtes.

La culture de la vigne était florissante. On peut en suivre les diverses phases sur les peintures des tombeaux où nous voyons la récolte mise dans les corbeilles, jetée au pressoir et rentrée en cave. Nous ne savons cependant rien de la façon de traiter le moût. Les cruches, dans lesquelles on conservait le liquide en cave, étaient semblables à celles que nous trouvons à l'époque romaine, dans les ruines de Pompéi. Partout, dans les scènes pastorales, on remarque une réelle connaissance de la culture du sol, une grande attention au labourage et à l'élevage des animaux. Cela faisait dire à Hérodote que les paysans égyptiens avaient plus d'expérience que ceux des autres peuples. C'était déjà vrai aux temps les plus anciens.

Dans la haute antiquité pharaonique il n'y avait que des marchés où se faisaient les échanges de ville à ville ou de province à province. Le commerce avec l'extérieur n'était pas connu. Au moyen empire, on commença de négocier avec l'étranger. Les premières relations s'établirent avec

a Nubie. L'île d'Eléphantine, au pied de la 1re cataracte, devint un lieu de marché très couru (1). L'île devait tirer son nom du commerce de dents d'ivoire qui s'y faisait. On y échangeait, en outre, des peaux de panthères, des singes et du bois d'ébène. De tous les côtés on venait chercher des marchandises dans la vallée du Nil. Sous Usertesen II, les Sémites apportèrent au pharaon un onguent pour les yeux dont on se sert encore aujourd'hui. L'invasion des Hyksos interrompit pour un temps les relations extérieures. Mais aussitôt la fin de la domination étrangère, les pharaons portèrent leurs armes jusqu'aux rives de l'Euphrate et du Nil bleu. L'Égypte devint ainsi le point central entre l'Asie Mineure et l'Afrique occidentale. Naturellement le commerce en profita. Le commerce avec la Syrie augmenta pendant le nouvel empire et sous les XIXe et XXe dynasties. On peut dire qu'il n'y avait pas un produit que les Égyptiens ne tirassent de cette région. L'un des plus recherchés fut l'encens qui venait du pays de Punt (côte des Somalis) et du « pays de Râ, là où le soleil se lève » (peut-être la presqu'île sinaïtique). Les expéditions au pays de Punt furent peintes dans le temple de Deïr-el-Bahari sous la reine Hatschepsowet. Pendant sa longue régence, alors que le Pharaon Thutmès III était mineur, elle envoya dans ces contrées, une flotte qui rapporta de l'encens et des esclaves. Indirectement les Égyptiens négocièrent avec les Indes, car les vaisseaux des Pharaons allèrent jusqu'au cap Gardafui. La monnaie ne fit son apparition, sur les rives du Nil, qu'avec la domination persane. Jusque là on procédait par échange avec des morceaux de bronze. On pesait les produits. L'unité de poids était l'uten (91 gr.) Celui-ci était divisé en 10 Kats. Dans le commerce avec les pays étrangers on usait, comme moyen d'échange, d'anneaux d'or et d'argent. Les expéditions guerrières fournissaient l'occasion d'entrer en relations avec les autres contrées et d'en rapporter des objets tels que : harnais de luxe, chars de guerre, chevaux, etc. La vallée du Nil pouvait

(1) Dans ces dernières années on y a trouvé de nombreux papyrus très importants au point de vue historique. Trois d'entre eux, en particulier, nous apprennent qu'à Éléphantine se trouvait une colonie juive avec un temple. Elle remontait au temps d'Artaxerxès II, gouverneur de Juda. Ces papyrus sont au Musée de Berlin.

SACHAU, Berlin, 1901, a publié et traduit les textes Araméens ; RUBENSOHN, Berlin, 1907, les textes grecs ; SPIEGELBERG, Leipzig, 1908, les textes démotiques.

offrir en échange l'or de Nubie, le bronze de la presqu'île sinaïtique et toutes les céréales de son sol. L'Égypte était riche en minéraux précieux. Il en est que nous désignons encore aujourd'hui par le nom de leur origine égyptienne : le syénite, espèce de granit de Syène (Assouan) ; l'albâtre, de la ville d'Alabastron; la topaze, de l'île de Topazion ; le saphir, de l'île de Sapirine sur les bords de la mer Rouge ; le natron ou le nitre, de la montagne Nitria. En échange de ces produits, les Égyptiens recevaient du pays de Punt l'or, l'argent, l'ivoire, l'ébène, les plumes d'autruches, les épices, les singes, les chiens ; de Phénicie, l'or, l'argent, l'étain, le fer, les vases, les coquilles, les foulards ; d'Assyrie, les étoffes, les tissus, les broderies, la laine, la pourpre, le corail, le rubis, etc. De son expédition au pays de Punt, la reine Hatschepsowet rapporta des arbres à encens, jusqu'alors inconnus, et les fit planter dans ses jardins. C'est le plus ancien essai d'acclimatation dont parle l'histoire. Comme impôts de guerre, la Syrie du Nord, la plaine de Syrie et la Palestine fournissaient, sous Thutmosis III, le miel, le vin, l'huile d'olives, les pierres précieuses, l'or, l'argent, la laine, la résine, le vin de palme ; la Mésopotamie, des chevaux, des chèvres, des bœufs, des fruits, des couleurs, des pierres précieuses ; Chypre, du plomb, du cuivre, des dents d'éléphants; la Phénicie, des chevaux, du baume et des esclaves.

Les ouvrages des artisans égyptiens étaient merveilleux. La matière première, servant à de multiples usages, était fournie par la tige du papyrus dont on construisait même de légères embarcations. Ses fibres étaient utilisées pour la confection des nattes qu'on étendait sur le sol des maisons, des corbeilles peintes de différentes couleurs et des sandales. Mais la chose la plus importante et la plus connue est l'utilisation de cette plante comme moyen d'écriture. Nous en avons conservé le nom jusqu'à nos jours dans le mot papier. Cette découverte du papyrus est une des inventions les plus anciennes des Égyptiens. A l'époque gréco-romaine, les rouleaux de papyrus devinrent un des principaux articles d'exportation.

La fabrication de la toile est également d'origine égyptienne. On voit, par les lambeaux qui entourent les momies, que le lin égyptien était presque aussi fin et aussi souple que notre soie. Au moyen empire l'art du tisserand demeura très primitif. On tendait la chaîne du tissu entre deux pièces de bois horizontales et le tisserand se tenait

accroupi, par terre. A l'aide d'une tige de bois recourbée et employée comme navette, on passait la trame et on la fixait.

Nous connaissons aussi la façon de procéder du cordier qui tournait ses fils en marchant à reculons avant de les faire passer à travers un tube.

Les objets en cuir étaient d'un travail admirable. Il n'y a rien d'étonnant à cela, les peaux constituant une des richesses du pays. On en fabriquait des sandales, des tabliers, des ceintures, des courroies, dont nos musées conservent de nombreux modèles artistiques.

Celui qui visite aujourd'hui Keneh, en Haute-Égypte, où l'on fabrique les gargoulettes, peut encore voir les potiers travailler sur des tours absolument semblables à ceux connus dans l'ancien empire. Les cruches et les pots ont même conservé leurs vieilles formes. Autrefois, comme maintenant, on les faisait sécher au four. La matière première était fournie jadis, comme aujourd'hui, par le limon du Nil. Les cruches d'argile, liées ensemble à l'aide de joncs, trempaient longuement dans le Nil, comme cela se pratique encore. C'étaient les « vaisseaux d'argile » dont nous parle Strabon.

On sut construire des bateaux de très bonne heure, en Égypte, car pendant la période d'inondation le commerce n'est possible que par la navigation. Les plus anciens bateaux furent faits de papyrus, ainsi que de nos jours encore au Soudan. On les utilisait pour la pêche et pour la chasse. Ils étaient faciles à diriger, portatifs et sans voiles. On les faisait mouvoir au moyen de perches ou de rames. Dans l'ancien empire, on employait déjà, pour le transport de blocs de pierres, des vaisseaux de grand tonnage et d'un volume considérable. Un bateau mesurait, par exemple, 30 mètres de long sur 15 de large. On avait des bateaux larges, des bateaux-charge, des chalands, des bateaux de voyage avec cabines, etc. Ils avaient peu de fond à cause des nombreux bancs de sable du fleuve, mais ils étaient de construction légère et pourvus d'arrières élevés. Le gouvernail manquait encore. Les gros bateaux possédaient une vergue, de forme rectangulaire. Le mât consistait en deux perches liées ensemble. Sous la IVe dynastie, le pilote se servait d'un porte-voix pour donner les ordres. Lorsque le vent faisait défaut, les bateaux était « halés » comme aujourd'hui, ou remorqués par d'autres barques. Les bateaux du moyen et du nouvel empire dénotent un progrès

énorme ; ils sont munis d'un gouvernail, d'un mât convenable, d'une vergue inférieure et d'anneaux de cordes pour la manœuvre des voiles. Pendant le nouvel empire, les voiles tombantes se multiplièrent et la hune apparut. Les bateaux de plaisance des notables, qui ressemblent aux dahabiehs actuelles, étaient chargés de décorations ; mais le bateau de commerce conserve sa simplicité de jadis. Les barques de haute mer sont semblables, en principe, aux bateaux du Nil.

Les communications du pays étaient bien réglées. Les lettres étaient confiées à des messagers. Pour le transport des personnes, les notables se servaient d'une espèce de civière et le peuple, de l'âne. C'est seulement au nouvel empire que l'on eut des chevaux et des chars, d'origine sémite, à n'en pas douter. Les chars pouvaient contenir trois personnes. Ils se composaient d'une sorte de jardinière placée sur deux roues, entourée devant et sur les côtés d'un léger appui de bois. Les chevaux étaient conduits à l'aide de rênes. Ils portaient des œillères depuis la XIX[e] dynastie.

Il nous reste à étudier les menuisiers, les tailleurs de pierre, les verriers, les potiers et les ouvriers en cuirs. Qand on visite les tombeaux de Sakkara, on éprouve, en voyant les représentations des métiers d'un temps dont nous sommes séparés par plus de 4.000 ans, une mortifiante désillusion. On voit des choses que l'on croirait modernes. Ainsi en est-il du soudoir, du levier, du soufflet pour le verre, des bateaux avec des mâts mobiles. On n'est pas moins surpris devant les tableaux de chasses où figurent toutes les armes dont nous nous servons encore aujourd'hui : javelots, harpons, rets, pièges et lassos. La pêche était pratiquée au moyen de filets et d'hameçons. Quand on étudie tous les métiers, on en arrive à cette conclusion que les anciens Égyptiens n'auraient pas à rougir de leurs connaissances techniques et de leur habileté devant nous qui avons la vapeur et l'électricité pour faire mouvoir nos machines. Les quatre mâts avec leurs pointes garnies de cuivre, placés à l'entrée du temple de Dendérah pour « disperser le mauvais temps du ciel » ne sont autre chose que les premiers paratonnerres. En mettant de côté la conquête de la vapeur et de l'électricité, la question suivante se pose naturellement : Au point de vue de la perfection et des connaissances, qu'ont donc inventé les siècles postérieurs ?

La condition des artisans, au nouvel empire, n'offre

rien de particulier. Nous ne pouvons pas savoir quelle part ils ont prise, à côté des autres classes du peuple, dans l'évolution du pays. Les métiers, celui de sculpteur tout au moins, n'étaient pas estimés. Nous le savons par les conseils qu'un notable de la XII[e] dynastie, le « scribe Duau » dont nous avons déjà parlé, donne à son fils : « Lorsque le sculpteur a durement peiné... il a les genoux et l'épine dorsale brisés d'être accroupi du lever au coucher du soleil. Le barbier rase tard dans la nuit... il va de maison en maison chercher ses clients et fatigue ses bras pour se nourrir... Le batelier descend le fleuve pour gagner son salaire... il a beaucoup travaillé et est à peine rentré dans sa maison qu'il doit repartir... Le maçon est toujours malade, car il est exposé au vent et aux intempéries... Le tisserand est plus malheureux qu'une femme, il est continuellement plié en deux, les genoux près du menton, et ne jouit point de l'air frais... » et ainsi de suite. Il ne faut évidemment pas oublier que, dans ce texte, on s'efforce de jeter le discrédit sur les métiers pour mieux faire ressortir la noblesse de la science. Pourtant on y devine que la condition de l'artisan n'était ni aussi pénible, ni aussi misérable, qu'elle l'est, maintenant, dans la vallée du Nil. Chaque travailleur, d'après cette lettre, a son jardin et sa maison et malgré toutes ses peines il est un homme libre. La situation sociale qui a permis à des ouvriers d'arriver à ce point de personnalité et d'indépendance, devait avoir aussi son bon côté, malgré le sombre tableau qu'en trace le scribe.

III. — La Religiosité. La Famille. La Vie sociale. La Mort et les funérailles.

A. — La Religiosité.

La religiosité est l'une des propriétés caractéristiques des Égyptiens. Elle apparaît, évidente, quand on lit les inscriptions et quand on voit les monuments qui nous sont conservés. La plupart des textes se rapportent directement à la religion. Le papyrus Ebers même, qui est une œuvre médicale dans laquelle on enseigne des moyens pour acquérir la beauté, est classé au nombre des livres dits religieux, parce que toutes les prescriptions qui y sont contenues sont réglées d'après les préceptes et les usages de la religion. Les ruines des temples montrent la profonde piété de leurs constructeurs, encore qu'on y fasse jouer un rôle à la vanité des pharaons qui les ont fait élever. Celui qui considère ces majestueux édifices, écrit Brugsch avec justesse, sent quelle haute conception de l'Être divin avaient ces vieux architectes. Ils ne construisaient pas à la mesure de la grandeur du roi, mais bien à celle de la grandeur de la divinité qui donnait la puissance à son représentant.

« Le pharaon a élevé cet édifice, » dit une inscription du temple de Karnak, « pour son père Amon-Râ, le maître du ciel... Le temple est majestueux comme le firmament et il est construit pour une durée éternelle. » Non seulement l'architecture, mais encore l'ornementation du temple, révèle cette mentalité. On admire, même à l'époque Ptolémaïque, le zèle et l'ardeur du peuple pour décorer les murs des temples jusque dans les plus petits recoins. Ils accumulaient images et inscriptions. N'est-ce pas une preuve que toute la vie de l'Égyptien s'écoulait dans une

atmosphère religieuse ? Les fêtes sacrées étaient innombrables. Nous connaissons une fête du nouvel an ; une fête des cinq jours complémentaires ; une fête du mois ; une fête du demi-mois ; une fête de l'inondation du Nil et du lever de Sothis ; une fête de la navigation ; une de la montagne et de la plaine ; une du désert ; une de fin d'année (inscriptions de Beni-Hassan). Des pèlerinages aux différents sanctuaires étaient organisés dès les temps les plus anciens. Les prémices des récoltes étaient, comme chez les juifs, offerts dans le temple, à la divinité (inscription d'une tombe de Lycopolis). Dans les entreprises graves, on commençait par prier. Personne ne s'aventurait sur les chemins des caravanes de la mer Rouge au Nil, sans s'être mis tout d'abord sous la protection de la divinité de Koptos (inscription de Koptos). L'historien juif Josèphe, nous raconte même que les Égyptiens avaient l'habitude de prier avant le repas. De tout temps on honora les morts par des prières et des offrandes. « Le vivant, » dit un texte d'Abydos, doit visiter la ville des morts et réciter la prière des offrandes funéraires.

Ce sentiment religieux s'est conservé jusqu'aux époques les plus récentes de l'histoire égyptienne. Il ne s'amoindrit pas et sembla toujours aussi vivace. Une inscription de la tombe du prêtre Ahehu, alors que la vallée du Nil était soumise à la domination persane, dit : « O Seigneur! je suis ton serviteur et je n'agis que par ta volonté. Cent mille fois tu m'as comblé de tes bontés... Lorsque je t'obéissais, il ne tombait pas un cheveu de ma tête... tu m'as donné une longue vie et un cœur en paix... maintenant ton fils est entré dans le royaume du ciel pour y contempler le dieu qui y réside. » De telles paroles expriment tout ce que la religion peut inspirer au cœur : reconnaissance envers Dieu ; paix de la conscience pour le devoir accompli ; confiance en Dieu, même dans la mort. Nous n'avons aucune raison de penser que ces textes ne sont pas l'expression exacte des sentiments intimes de ceux qui les écrivirent.

B. — La Famille.

En Égypte, la femme occupait un rang distingué. En général l'épouse légitime était la « maîtresse de maison ». La polygamie proprement dite fut toujours une exception.

Lorsque certains pharaons, comme ce fut parfois le cas, eurent plusieurs grandes épouses royales, ils suivirent en cela des mœurs étrangères au pays et agirent par raison politique. C'est ainsi que Ramsès II accepta comme troisième épouse la fille du prince des Chetas, pour sanctionner le traité conclu avec celui-ci. Selon Diodore, ce fut très tard qu'on admit qu'un Égyptien devint bigame. Nous connaissons un exemple de polygamie datant de la XIIe dynastie. La monogamie ne se relâcha qu'à l'époque des Ptolémées. Les rapports entre les époux paraissent avoir été cordiaux et intimes. On ne peut pas mieux dire.

La situation de la femme dans la maison et vis-à-vis de son mari ne peut être ni plus belle, ni plus désirable que la dépeint l'inscription du tombeau de Ti (V^{e} dynastie). Il est question de la femme de ce dernier, Neferhotep : « Elle était comblée, par son mari, d'un ardent amour, elle « la maîtresse de la maison, la souveraine et l'unique amour de son mari ». On voit une preuve de la dignité de la femme dans la coutume que l'on avait de donner à l'enfant le nom de la mère avant celui du père. Plus tard, même, on ne donna plus que celui de la mère. La femme prenait part aux occupations de son mari, à sa chasse, à sa pêche ; elle l'accompagnait, l'aidait, etc. C'est sous la IIe dynastie que fut publiée la loi d'après laquelle les femmes étaient héritières. Le papyrus Prisse (XIIe dynastie) caractérise d'une façon nette les rapports du mari vis-à-vis de sa femme : « Si tu es sage... aime ta femme sans querelles ni altercations... Nourris-la, habille-la. Fais-lui plaisir tous les jours de ta vie. C'est un bien qui doit être digne de son possesseur. Ne sois jamais brutal envers elle... » Dans un papyrus démotique du Louvre on fait un devoir au mari... « de ne jamais maltraiter son épouse... Elle doit trouver en lui un protecteur. »

Les pharaons possédaient, à côté de leur épouse légitime, un harem officiel strictement surveillé. Les inscriptions et les bas-reliefs en font foi. Aussi on raconte qu'Aménophis III reçut la fille aînée du prince de Naharina avec 317 jeunes filles « qu'il avait choisies pour faire partie de son harem ». Nous savons aussi que Ramsès III avait 200 enfants, dont 111 fils et 59 filles nous sont connus. Les notables adoptèrent cette coutume comme nous le constatons dans les tombeaux de Ti à Sakkara et du prêtre Aï à Tell-el-Amarna. Il faut dire aussi que la femme égyptienne avait une vie tout autre que celle des harems orientaux

d'aujourd'hui. Elle jouissait, en général, d'une grande liberté, tandis que chez les Grecs les femmes demeuraient enfermées dans le gynécée, étaient attachées aux travaux du ménage et ne pouvaient recevoir des visites que d'autres femmes. Hérodote rapporte que toutes les Égyptiennes se montraient en public, faisaient des achats, etc... Les peintures nous font voir aussi les femmes en société avec les hommes. Par conséquent, dans ces temps antiques, il s'épanouissait sur les bords du Nil un bonheur familial en tous points semblable à celui que nous comprenons aujourd'hui. Un bas-relief des tombes thébaines du pharaon Aménophis IV nous le présente dans sa maison entouré de sa femme et de ses filles. La mère caresse sa petite fille Anch-nes-aten, qu'elle porte sur son sein, et, avec sa fille aînée, distribue des aumônes aux pauvres. En ce qui concerne la forme du mariage égyptien, nous ne savons rien. Le mariage entre frère et sœur dut cependant être de règle assez tôt. Les souverains de la XVIIIe dynastie épousaient souvent leurs sœurs, parce que, de la sorte, ils conservaient le sang de la divinité dont ils prétendaient être issus. Dans la mythologie égyptienne, ces sortes de mariages jouent un grand rôle. Dans les classes inférieures, la vie de famille, comme nous l'avons dit à propos de la moralité, n'était pas très élevée, bien que la bigamie, pour des raisons d'ordre financier, n'existât pas.

L'éducation des enfants, chez les anciens Égyptiens, jouissait, par le fait de la condition libre de la femme, de ce régime de liberté. Pendant les quatre premières années, les enfants restaient exclusivement confiés à la mère. A partir de cet âge, les garçons étaient soumis à la volonté paternelle, les filles vivaient toujours avec leur mère. Dès que cela était possible, on envoyait les garçons à l'école. Les pharaons s'intéressaient beaucoup aux établissements scolaires et à l'instruction qui rendait apte à toutes les situations. « Je voudrais, » recommandait à son fils le vieux Duau, déjà cité ; « je voudrais que tu aimes la science comme ta mère... Elle est plus importante qu'une aptitude quelconque et n'est pas un vain mot sur la terre. Celui qui, depuis son enfance, s'est donné de la peine pour en tirer profit, arrivera aux honneurs... Celui qui possède la science est, par cela, meilleur que toi... Si tu as travaillé un jour avec fruit, cela te restera toujours, car le travail de l'esprit est durable comme les montagnes. » Les programmes scolaires comprenaient l'enseignement

de la morale, de la science pratique de la vie, de toutes les connaissances en général et des exercices physiques. La grande chose, pour les Égyptiens, était d'observer strictement l'étiquette, même en mangeant. Dans les écoles on donnait non seulement l'instruction, mais encore l'éducation. Hérodote loue la modestie et la conduite respectueuse de la jeunesse égyptienne. Si un vieillard, raconte-t-il, arrive dans un lieu où se trouve un jeune homme, celui-ci se lève de son siège. Les principes de cette éducation nous sont connus par le papyrus Prisse, datant de la XII[e] dynastie. « Si tu es intelligent, élève ton fils dans l'amour de Dieu. S'il est honnête et s'il se donne de la peine pour augmenter ton bien, donne-lui le meilleur salaire. Si ton fils est mauvais, ne détourne pas ton cœur de lui, car tu es son père, mais avertis-le. S'il est vicieux et transgresse tes ordres, corrige-le comme il le mérite. L'obéissance est meilleure que tout. C'est être digne, pour un fils, que d'accepter la parole de son père. Il atteindra de vieux jours à cause de cela, car Dieu aime l'obéissant et hait l'insoumis ». Voici encore quelques règles de vie : « On ne doit pas être orgueilleux de son savoir... On doit traiter avec attention un noble sage... On ne doit pas attacher d'importance aux biens terrestres et à la richesse. On ne doit pas calomnier... Dans les maisons étrangères on ne doit pas regarder les femmes... On doit être plein de respect devant ses supérieurs. » Le papyrus de Boulak, I, 18, 13 et suivants, dit : « Un homme oisif ne mérite point d'attentions... Ce que ton œil voit, que ta langue le taise, car l'homme se ruine par la parole... Comporte-toi bien en mangeant et ne remplis pas ton estomac avec avidité. Ne mange jamais sans partager avec celui qui est avec toi... Celui qui, l'année précédente, était un homme riche, est peut-être, l'année suivante, un vagabond... Ne t'assied pas si un de tes supérieurs est debout. » Ces principes, ces règles d'or peuvent servir de bases à toute éducation fondée sur la crainte de Dieu et la soumission.

Les vieilles demeures égyptiennes étaient convenablement installées, les murs tendus de nattes bigarrées, le mobilier sobre et bien agencé, les sièges riches et confortables. Sous l'ancien empire les dossiers et les accoudoirs étaient droits. Ils devinrent inclinés et plus commodes au moyen empire. Les lits, élevés et garnis de coussins moelleux, avaient la forme de chaises longues. C'est sur eux, sans doute, que l'on posait ces appuie-têtes en forme de

fourche, dont se servent les Nubiens d'aujourd'hui et qui avaient pour but de protéger la chevelure frisée en n'en détruisant pas la structure compliquée. On donnait volontiers aux pieds de lits la forme de pattes de lions.

Le costume subit, sur les bords du Nil comme partout, de nombreux changements. Il variait selon le rang, la position et l'âge des personnes. Le plus antique costume qui subsista tout le temps, malgré quelques modifications, fut le pagne. La classe pauvre le conserva toujours. Les Nubiens le portent aujourd'hui, ainsi que la ceinture frangée. Dans l'ancien temps, les notables y ajoutaient une peau de panthère agrafée sur les épaules. Les vieillards semblent s'être couverts d'une longue draperie allant de la ceinture aux pieds. Pendant le moyen empire, le pagne s'allongea. On en portait deux, quelquefois. Le costume de la femme fut plus simple. De la IV[e] à la XVIII[e] dynastie, elle s'enveloppait d'une étoffe qui lui entourait le corps, et rien de plus. Pour les femmes de condition supérieure, l'étoffe était peut-être ornée de broderies ; mais ce ne fut qu'à partir de la XIX[e] dynastie qu'on adopta le manteau brodé, par-dessus la robe.

En ce qui concerne la coiffure, les hommes portaient les cheveux courts, sous l'ancien et le moyen empire. Les notables arboraient de fausses perruques avec boucles et des fausses tresses. Les femmes se contentaient de leur épaisse chevelure lisse qui leur descendait jusque sur la poitrine. A l'époque du nouvel empire les hommes portent les cheveux coupés en rond sur la nuque. Ils se rasaient le visage et portaient de fausses barbes. Les femmes se coiffaient de différentes façons : en longs bandeaux tombant naturellement, ou les cheveux coupés courts, tressés, bouclés, lissés. Les hommes du peuple allaient tête nue et rasés. Les prêtres du nouvel empire se faisaient raser la tête. De même les enfants. Mais à ces derniers on conservait de petites boucles de chaque côté et sur le sommet de la tête. Sous l'ancien et le moyen empire les chaussures étaient peu connues. On se garantissait les pieds avec des sandales de feuilles de palmier ou de papyrus, de cuir ou d'étoffe, ou encore avec des souliers faits de roseaux tressés, comme ceux que l'on porte encore aujourd'hui en Égypte.

Auprès de cette simplicité dans le costume, le grand amour que les deux sexes professaient pour la parure fait contraste. Des colliers, des anneaux pour les bras et les

jambes se voient sur presque toutes les peintures. Les nombreuses trouvailles faites dans les tombes nous montrent jusqu'à quel degré de perfection était arrivé l'art de l'orfèvrerie dans les temps anciens. Les femmes surtout sortaient richement parées. Sous les premières dynasties elles se servaient déjà de fard, comme les Égyptiennes d'aujourd'hui. Elles se peignaient les paupières et les sourcils en noir et se traçaient un trait de couleur verte sous les yeux, pour en faire ressortir l'éclat. Les pommades pour la chevelure jouaient un grand rôle dans la toilette. Il ne suffisait pas aux femmes d'oindre leurs cheveux en les frisant. Elles plaçaient encore au milieu de leur coiffure une boule de cosmétique qui parfumait et humectait continuellement les cheveux. On connaissait, naturellement, les miroirs, les éventails et tous les autres accessoires féminins : bagues, diadèmes, etc.

Pour prendre les repas on ne se couchait pas à la manière grecque ou romaine. On s'asseyait à terre. Plus tard, les notables se servirent de coussins élevés et se firent passer les plats par des serviteurs. La boisson se prenait dans de petites coquilles. On connaissait les cuillers, mais pas les couteaux et les fourchettes. Il s'en suit, par conséquent, que les vieux Égyptiens, comme leurs modernes descendants, se contentaient de leurs mains pour manger.

C. — La Vie sociale.

Malgré leur gravité religieuse, les Égyptiens possédaient un naturel très gai. Ils aimaient la joie et la société. Souvent les bas-reliefs des tombeaux nous font assister à leurs réunions. Cela nous permet de suivre le protocole des réceptions, jusqu'au nouvel empire. Les hôtes, richement habillés, portaient des fleurs de lotus sur la tête et dans les mains. Les tables étaient garnies de fleurs et les récipients pour le vin, ornés de dessins. On buvait du vin de palme. La boisson nationale, le « haq » (sorte de bière d'orge), ressemblait au « buza » des Nubiens modernes. On ne manquait pas d'engager des chanteuses et des danseuses. Régulièrement les hôtes devaient se laisser parfumer et couronner par les serviteurs de la maison. Dans les réunions de femmes, la toilette paraît absorber une grande partie du temps.

Les repas donnaient souvent lieu à des scènes d'intempérance. L'ivresse constituait le grand défaut national, et les femmes n'en étaient pas exemptes. Les fêtes de famille, surtout les solennités religieuses, fournissaient l'occasion d'immenses beuveries. Les plus renommées furent les fêtes d'Isis, au temple de Denderah, pendant lesquelles l'ivresse régnait en maîtresse comme aux Dionysiaques, sous les Ptolémées. Une inscription de Denderah dit : « Les gens de Denderah sont ivres de vin : les couronnes de fleurs reposent sur leurs têtes. » Une inscription du temple d'Edfou répète les mêmes choses. Aux époques postérieures il exista une fête de l'ivresse. Cela n'empêchait pas l'intempérance et l'ivresse d'être comptées parmi les quarante-deux péchés mortels. De nombreux textes de papyrus s'élèvent contre les gourmands et les buveurs.

Hérodote nous raconte que dans les festins égyptiens on faisait circuler une momie de bois. Ceux qui l'apportaient disaient aux convives : « Devant ce spectacle, bois et réjouis-toi, car, mort, tu seras tel. » Gravité et légèreté ! Les extrêmes se touchent. Mais ces exhibitions de momies n'apparaissent que très tard, à l'époque où Hérodote voyageait sur le Nil. En général l'Égyptien était plus sérieux. Le vieux chant du harpiste le prouve : « Réfléchis au jour où tu partiras au pays d'outre-tombe. Jamais personne ne revient de là. Il ne sert alors que d'être juste et de détester toute abomination. »

Les anciens Égyptiens aimaient, sans aucun doute, les réjouissances publiques, les jeux, et surtout la chasse. La plus pratiquée semble avoir été celle des oiseaux. Montés dans de légères embarcations de papyrus, les chasseurs se rapprochaient sans bruit des roseaux au milieu desquels les oiseaux se cachaient. Sitôt qu'ils s'envolaient, on leur jetait une sorte de bâton (le boomerang des Australiens). On chassait volontiers l'hippopotame, le crocodile, le bouquetin, l'antilope, l'hyène, le chacal, le lièvre et l'ichneumon. Les pharaons des temps anciens s'attaquaient aux lions et aux léopards, sur lesquels on lançait des meutes de lévriers. Le pharaon Thutmosis chassait le lion aux environs de Memphis. Son fils Aménophis III, si l'on en croit l'inscription du scarabée de Boulaq, tua 110 lions en dix ans. Mais peut-être n'est-ce là que vantardise de chasseur ? Rien ne plaisait tant aux Égyptiens que d'avoir dans leurs maisons des animaux sauvages domestiqués : lions, léopards, hyènes, porcs-épics, ours et éléphants, ces deux

derniers venant de Syrie. On raconte qu'un lion apprivoisé suivait continuellement Ramsès II.

Les Égyptiens s'intéressaient passionnément aux combats de taureaux, aux jeux d'anneaux et aux régates. Thutmosis III établit un prix pour courses avec obstacles. Aux fêtes d'Isis, à Denderah, on gagnait des prix à grimper aux mâts (comme les mâts de cocagne chez nous). Les bas-reliefs des tombeaux de Sakkara et de Beni-Hassan ressuscitent, pour nous, les jeux de balle et de planchette. La « mora » italienne, semble même avoir existé dès les temps anciens. Il est presque inutile de dire que les bouffons, les acrobates, les montreurs de singes, etc., étaient choses communes.

La musique, le chant et la danse faisaient partie des attractions égyptiennes. Ils ne manquaient à aucune fête. Les instruments en usage dans l'ancien empire sont : la harpe et la flûte. Il existait deux sortes de harpes : une petite, de 6 à 7 cordes, dont on jouait assis, et une grande qui avait jusqu'à 20 cordes, dont on jouait debout. Les lyres paraissent être d'origine étrangère. Sous l'ancien empire, les flûtes sont simples. Elles n'apparaissent doubles qu'au nouvel empire. A cette époque, la harpe s'augmenta, à sa partie inférieure, d'une boîte sonore. On fabriqua même alors de petites harpes à 3 cordes Les castagnettes, les timbales et les trompettes servaient couramment, les dernières surtout, dans l'armée.

On marquait la mesure pour la musique et le chant par des battements de mains. Dans l'ancien empire, les femmes chantaient toujours sans accompagnement, à l'inverse des hommes. On employait très volontiers les aveugles comme chanteurs. Les chants accompagnés de harpes et de cithares s'exécutaient aux fêtes religieuses tout aussi bien qu'aux fêtes profanes. Sur les bas reliefs du tombeau de Sakkara on voit les chanteurs poser une main contre leur oreille, sans doute pour ne pas entendre leur propre voix. Ce même geste est encore répété par les chanteurs de l'Égypte moderne. Il n'y a rien de remarquable à signaler dans l'antiquité sous le rapport de la musique et du chant. « Ces arts, dit Platon, n'ont pas fait grand progrès en Égypte. Les prêtres chantaient chaque année les mêmes complaintes, aux fêtes d'Isis. »

Les danses, dans l'ancienne Égypte comme aujourd'hui, s'exécutaient par des femmes, rarement par des hommes. Elles consistaient en une cadence lentement rythmée, à

laquelle on se livrait en tenant les bras au-dessus de la tête, ou bien un bras appuyé sur la hanche pendant que de l'autre on gesticulait. Plus tard la danse ressembla de plus en plus à celle qui existe aujourd'hui en Orient : des circonvolutions rapides aux sons de castagnettes et de tambourins ; des poses obscènes et des mouvements désordonnés de tout le corps. Les danses d'hommes et de femmes ensemble ont toujours été inconnues. Quand on regarde les peintures des tombes thébaines, on a l'impression de se trouver devant des portraits de danseuses de corde. Le peuple était si attaché aux représentations théâtrales et à la danse, qu'à Alexandrie, sous l'empereur Anasthase (500 ap. J.-C.), on vit renaître les spectacles et les danses orientales, que le christianisme, triomphant des réjouissances païennes, avait impitoyablement proscrits.

D. — La Mort et les Funérailles.

Bien que nous ayons déjà parlé des sentiments religieux des vieux Égyptiens à l'égard de la mort et de la survie de l'âme dans l'autre monde, il est bon cependant d'ajouter quelques mots au sujet des cérémonies qui accompagnaient les décès. Dès que l'Égyptien trépassait, le temps du deuil commençait pour ses parents. Ceux-ci laissaient aussitôt croître leur barbe et leurs cheveux, et revêtaient des vêtements blancs. Les lamentations éclataient dans la maison dès le dernier soupir rendu. Les femmes répandaient de la poussière sur leur tête et sur leurs vêtements. Elles chantaient, portant dans les mains des branches vertes, symbole de la résurrection, et accompagnant leurs plaintes sur le tambourin.

L'embaumement se pratiquait ainsi : on retirait d'abord la cervelle et les viscères, on purifiait l'intérieur du corps avec du vin de palme, puis on remplissait toutes les cavités avec des drogues composées surtout de myrrhe, de gomme et de matières fortement aromatisées. On plongeait ensuite le corps dans du natron pendant 70 jours. Après quoi on le lavait et on l'enveloppait avec des bandelettes de lin trempées dans de la gomme liquide. Ce mode d'embaumement coûtait très cher. Pour le cadavre d'un riche, il fallait environ 5.000 mètres de bandelettes, car on enroulait sépa-

rèrent chaque doigt, puis toute la main, puis chaque membre du corps. Entre les bandelettes, on plaçait différents objets, en particulier les outils et les instruments dont le mort s'était servi pendant la vie. Aux tailleurs on donnait des ciseaux, aux commerçants une mesure, aux enfants un jouet, etc. Et à tous de nombreux scarabées. Les viscères étaient placés, à l'époque du nouvel empire, dans quatre vases, faussement appelés Canopes, et dont le couvercle représentait une tête d'animal. A la place du cœur qui devait être pesé au tribunal des morts, pour le bonheur du défunt ou sa damnation, on déposait un scarabée de pierre.

Cela fait, on enduisait les bandelettes d'une substance molle qui durcissait avec le temps et prenait la forme de la momie, qu'on couvrait de figures symboliques. Le visage était peint, orné de riches parures et quelquefois même doré. Souvent on ajoutait, au-dessus de la tête, le portrait du défunt. Les portraits de momies qu'on a trouvés proviennent presque tous du Fayum. On traçait sur les momies des étoiles qui figuraient les espaces célestes que l'âme doit traverser. Alors le corps était placé dans son sarcophage de bois ou de pierre. On y mettait en même temps un exemplaire du livre des morts, une paire de chaussures, un bâton, des anneaux d'émail, des bracelets, des colliers, des bijoux, des symboles, des amulettes, des figurines de dieux, surtout des « Ut'as » ou œil divin, des scarabées et une multitude de statuettes de pierre ou de bois appelées « ouscheptis, » qui devaient servir l'âme dans l'au-delà, travailler et se substituer à leurs maîtres. Les momies ainsi préparées se sont si parfaitement conservées, que leurs têtes gardent toutes les propriétés caractéristiques de l'homme vivant. Les sarcophages du musée égyptien du Caire sont merveilleusement ciselés à l'intérieur et à l'extérieur, bien qu'on les ait creusés dans du granit, du diorit ou du basalte, matières excessivement dures. Pour les cadavres des pauvres on procédait de façon plus simple et moins onéreuse. Après l'avoir purifié et desséché, on emplissait le corps d'aromates à bon marché. Il trempait 70 jours dans du natron, après quoi on l'enveloppait dans un linceul enduit de gomme et on le portait à la nécropole, quand on ne se contentait pas de l'enterrer dans le désert. Pour les riches et les notables, cette conduite à la dernière demeure se faisait en grande pompe. On plaçait le sarcophage sur un traîneau ou sur une

barque. On portait devant lui des fleurs de lotus, des fruits et des animaux pour l'offrande funéraire. Les objets qui appartenaient au mort : ses meubles, son char, sa statue avec un scarabée d'une grandeur extraordinaire, des vases d'or, des armes, des colliers, tout cela faisait partie du cortège. Venaient ensuite les images des dieux, parmi lesquelles l' « Ut'a » porté par les prêtres, les corbeilles de verdure, les pleureuses et les prêtres avec leurs peaux de léopards ; puis le sarcophage sur une barque, posée elle-même sur un traîneau tiré par des bœufs. Il était orné de fleurs de lotus, des images d'Isis et de Nephtys, symboles du commencement et de la fin, de la naissance et de la mort. Les proches parents et les amis fermaient la marche. Ils exhibaient des colliers, des coiffures particulières, en forme de boule, et de longs vêtements blancs en signe de deuil. Arrivé au seuil de la tombe, on dressait la momie, on récitait les prières rituelles et on présentait les offrandes funéraires qu'on devait renouveler dans la suite.

Il est bon de noter que la fleur de lotus, le scarabée et les branches de verdure étaient symboles de l'immortalité et de la résurrection. L'œil d'Horus « Ut'a » signifiait l'éternité divine et l'omniscience des dieux. La coutume de l'embaumement persista jusqu'aux premiers siècles du christianisme.

Il est facile de comprendre que la garde des tombeaux exigeait une police spéciale. Les momies enterrées avec de nombreux bijoux attiraient les voleurs. Nous savons par les textes que, sous Ramsès IX (XXe dyn.), on pillait les tombes pharaoniques de Thèbes et qu'il existait une corporation organisée de voleurs, dont la spécialité était de dérober les trésors enfouis dans les sépultures. Des prêtres même en faisaient partie. Ces détrousseurs de cadavres de l'antiquité ont si bien exercé leur métier, les Grecs envahisseurs l'ont si bien continué, qu'il est rare de trouver, à Thèbes ou à Memphis, une tombe qui n'ait été violée.

Dans tout ce qui précède, nous avons exposé, d'une façon générale, ce que nous connaissons de la culture des anciens Égyptiens. En la considérant dans son ensemble, nous ne pouvons nous garder d'un mouvement d'étonnement et d'admiration. Cette admiration nous oblige d'avouer que le progrès réalisé par les hommes depuis ces temps anciens consiste simplement en machines à vapeur, en électricité, en moyens de locomotion, etc., etc... Notre étonnement n'est pas moins grand, lorsque nous pensons que de cette mer-

veilleuse civilisation il ne reste plus rien. Après toutes les horreurs de la domination du Paschalik, sera-t-il possible à une vie nouvelle de s'épanouir sur ces ruines? Le christianisme ayant réussi à s'établir en Égypte, s'était profondément enraciné dans les cœurs. Mais, avant qu'il pût porter des fruits, il fut arrêté dans son essor par les deux grands vices des Égyptiens: l'orgueil et l'opiniâtreté, qui jetèrent le peuple dans les bras de l'Islam oppresseur. Celui qui visite l'Égypte aujourd'hui, comprend les paroles prophétiques du poète Apulée: « O Égypte, Égypte! de ta croyance, de tes faits et gestes, des mots gravés sur la pierre, il ne restera rien que des fables... et sur ton sol un conquérant cruel établira sa demeure ! »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉGYPTE MODERNE

I

D'Alexandre le Grand au khédive Abbas II Hilmi pacha.

Durant l'époque de domination étrangère qui s'étend de la conquête lybienne à celle des Romains, le vieil empire pharaonique semble subsister dans toute son indépendance grâce à la conservation du souverain pontifical royal. C'est ainsi que, 250 ans ap. J.-C., l'empereur romain Decius se désigne comme pharaon dans une inscription hiéroglyphique.

Cependant les temps de Memphis et de Thèbes étaient à jamais révolus. Alexandre le Grand ayant fondé Alexandrie sur les bords de la mer Méditerranée, la nouvelle ville devint effectivement capitale de l'Égypte. Elle n'eut jamais, pourtant, un caractère strictement égyptien ; elle était plutôt grecque par ses sciences, ses arts, son commerce. Son influence fut rapidement prépondérante. Elle donna son nom à toute une période de l'histoire de la civilisation. Mais le reste du pays conserva ses traditions et son organisation administrative. Un des axiomes politiques d'Alexandre le Grand était qu'un pays conquis

n'était bien gouverné que si ses nouveaux maîtres observaient les lois et les coutumes indigènes. C'est là ce qui assura la prospérité de l'Égypte sous son règne et sous celui de ses successeurs.

Au partage du royaume macédonien, l'Égypte échut en lot au satrape Ptolémée Ier Soter (323-285) (1). Il fonda le musée d'Alexandrie qui devint bientôt la première école du monde, vers laquelle se sentirent attirés les plus grands savants d'alors. On y vit étudier le mathématicien Euclide, le philologue Eratosthène, le physicien Héron, inventeur de l'éolipyle, l'astronome Timocharis, Conon, professeur du célèbre Archimède, le rhéteur Diodore Kronus à qui nous devons le dilemme, l'anatomiste Hérophyle dont Galien s'inspira, les peintres Apelle et Antiphylus, etc., etc.

Les artisans n'étaient pas moins fameux que les artistes et les savants et on admire encore, quand on a la bonne fortune d'en contempler, les travaux exécutés en ce temps, que ce soit sur l'ambre jaune, les tissus ou les pierres précieuses.

Après avoir agrandi son royaume par la conquête de la Phénicie, de la Sélésyrie et du désert sud de l'Asie mineure, Ptolémée II Philadelphe rêva de surpasser le zèle de son prédécesseur pour les lettres. Celui-ci ayant doté le Sérapéum (sanctuaire d'Osiris-Apis) d'une bibliothèque dont les volumes, au nombre de 300.000 furent détruits en 389 ap. J.-C. par le patriarche Théophile, Ptolémée II fonda la fameuse bibliothèque du musée d'Alexandrie. Les 40.000 rouleaux de papyrus qu'elle contenait représentaient tout ce que le savoir des Égyptiens avait pu connaître et retenir des connaissances humaines. Les bibliothécaires se nommèrent successivement Zénon, Callimaque, Eratosthène, Aristophane, Aristarque avec, à leur tête, l'historien Démétrius de Phalère tenu pour le plus grand des orateurs. Ces hommes acquirent une impérissable renommée par le discernement remarquable avec lequel ils choisissaient et classaient les manuscrits, ainsi que par leur savante critique des textes, particulièrement en ce qui concerne Homère et les Tragiques. C'est encore aux savants de l'École d'Alexandrie que nous devons la traduction grecque de l'Ancien Testament, dite des Septantes. Enfin c'est de Ptolémée II Philadelphe que le

(1) Mahaffy, *History of Egypt under the Ptolemaic Dynasty*. Londres 1899.

prêtre d'Héliopolis, Manethon (1), reçut mission d'écrire, en langue grecque, une histoire complète de l'Égypte.

Ce fut sous Ptolémée III « le Bienfaisant » (247-221), que l'Égypte atteignit à son plus haut degré de puissance extérieure par l'annexion de la Séleucie. Mais, à l'intérieur, un régime de persécutions fut inauguré contre les Juifs (2), très nombreux à Alexandrie. Plus tard, l'exemple fut cruellement suivi par les Romains dont les empereurs Caligula, Néron, Vespasien et Trajan peuvent être placés au nombre des plus atroces tortureurs d'hommes.

Avec Ptolémée IV Philopator (221-205) la décadence du royaume commença. Ptolémée V Epiphane (205-181) se vit enlever les provinces que l'Égypte avait conquises. Rome s'immisça dans les perpétuelles discussions familiales des Ptolémées et décida que Pompée serait chargé de la tutelle de Cléopâtre (51-30), dernière souveraine Ptolémaïque. On sait comment cette femme voluptueuse et belle séduisit César (47 av. J.-C.) après l'assassinat de Pompée (52 av. J.-C.), puis Antoine (42-30 av. J.-C.), et ce dernier de telle sorte qu'il oublia, dans les bras de la trop séduisante sirène, ses devoirs et sa patrie.

La tradition nous a conservé quelques récits de l'extraordinaire prodigalité de Cléopâtre qui faisait dissoudre dans son vin des perles d'une valeur inestimable afin de lui donner une saveur piquante, et dont la salle à manger avait pour toiture un tapis de feuilles de roses d'une épaisseur d'environ une aune. Mais la folle débauche du couple royal ne dura pas longtemps. Antoine fut déclaré « Traître à la patrie » par le Sénat romain. Octave marcha contre lui et le vainquit à la bataille d'Actium (31 av. J.-C.). Antoine et Cléopâtre se suicidèrent (30 av. J.-C.). L'Égypte devint province romaine.

En 19 av. J.-C. on éleva, sur une des places d'Alexandrie, un monument à la dernière descendante des Ptolémées. Ce monument qu'on appelle « Aiguille de Cléopâtre » est un monolythe en granit rouge d'Assouan de 21 m. 60 de haut. Jusqu'en 1880 on pouvait le voir près de la gare actuelle de Ramleh. Aujourd'hui il est à New-York.

(1) Il en est de Manethon ce qu'il en fut d'Homère. Certains égyptologues — non des moindres — doutent de son existence. On se demande si les fragments d'histoire qui nous sont parvenus sous son nom ne seraient pas dûs à différents chroniqueurs. (*Note des traducteurs*).

(2) BLUDEAU, *Juden und Judenverfolgungen im alten Alexandria.* Munster i. W. 1906.

Les préfets romains (30 av. J.-C., 395 ap. J.-C.) (1) administrèrent le pays comme Rome savait administrer. Ils améliorèrent les canaux, relevèrent l'agriculture, etc., et firent de l'Égypte le grenier d'abondance de l'Italie.

A l'époque de la lutte contre César (48-47) la célèbre bibliothèque d'Alexandrie avait été détruite par le feu. Mais la reconstitution de la collection de Pergame, qui se composait de 200.000 rouleaux, restitua à la ville son ancien lustre et Alexandrie devint derechef le lieu de rendez-vous des savants. Au nombre de ces derniers nous pouvons citer Aténée qui, dans ses *Discours de table des savants* nous a laissé une peinture de la vie sociale à Alexandrie, Lucien le satirique, Appien et le célèbre astronome Ptolémée dont le système du monde jouit d'une autorité incontestée pendant plus de mille ans.

Au début de l'occupation, les Romains témoignèrent des égards à la religion égyptienne. Ils construisirent même des temples comme, par exemple, sous Auguste, celui d'Isis à Dendérah. Ils achevèrent également le sanctuaire d'Hâthor que le dernier Ptolémée avait commencé. Sous Néron, l'Égypte ne fut guère qu'une station commerciale entre les Indes, l'Arabie et Rome. L'empereur Trajan acheva le canal du Nil à la mer Rouge. Cette voie fut suivie jusqu'au sixième siècle après J.-C. par les navires marchands qui se rendaient en Orient. On conserve encore à Alexandrie un souvenir de la domination romaine: la colonne de Pompée. Elle mesure 26 m. 85 de haut. Le gouverneur Posidonius la fit vraisemblablement ériger, vers 302 ap. J.-C., en l'honneur de Dioclétien. C'est par une erreur d'interprétation qu'on la nomme colonne de Pompée.

Pendant que les Romains occupaient l'Égypte, une puissance toute spirituelle, mais qui devait conquérir le monde, le christianisme, fit son apparition dans la vallée du Nil. Nous en dirons l'histoire au dernier chapitre de cet ouvrage. Ici nous ferons simplement remarquer que, sous l'empereur Adrien (117-138), les communautés chrétiennes de la capitale soutinrent contre l'empereur, au musée d'Alexandrie, des thèses qu'il proposa lors de ses deux voyages. A l'époque de Marc-Aurèle (161-180), Alexandrie était déjà siège patriarcal. C'est sous Commode

(1) Voir J. G. Milne, *A History of Egypt under Roman Rule*. Londres 1898.

(180-192), que fut fondée la célèbre école des Catéchistes. Lorsque Septime Sévère (198-211) visita les habitants d'Alexandrie et leur octroya une constitution municipale (199), le Delta était couvert de chrétientés. Sous Constantin le Grand, l'Égypte fut érigée en archidiocèse avec 6 provinces (324-337). Les tentatives des néo-platoniciens qui, pour combattre la religion du Christ, voulaient en introduire les idées dans le système païen, demeurèrent sans résultat, et l'édit de l'empereur Théodose (379-395) porta le dernier coup au paganisme. Les images des dieux furent brisées et le christianisme proclamé religion d'État.

Lors du partage de l'empire par Théodose, en 395, l'Égypte passa sous la domination byzantine. Les discussions dogmatiques des chrétiens devenaient de plus en fréquentes. Les partisans d'Arius se faisaient surtout remarquer. Athanase, archevêque d'Alexandrie, fut leur plus grand adversaire. Un autre archevêque d'Alexandrie, Théophile, réfuta victorieusement l'erreur des Eutichéens ou Monophysites. Malheureusement la majorité des Égyptiens resta fidèle aux Monophysites condamnés par le concile de Chalcédoine en 451. Dès lors les Monophysites s'appelèrent : Gypin (Égyptiens) d'où on a fait Coptes, tandis que les orthodoxes s'appelaient Melchites, c'est-à-dire « Royaux », parce que le gouvernement gréco-romain les soutenait. Les longues querelles, essentiellement politiques, entre les Coptes et les Melchites (voir le dernier chapitre de cet ouvrage) furent fatales à l'Égypte. Elle était fréquemment envahie par les Blemmyes du sud qui ruinèrent son commerce avec l'Arabie. Elle était épuisée par l'administration byzantine. Ce qui n'empêcha pas les Coptes d'apostasier en masse lorqu'en 551 l'empereur Justinien (527-565) voulut réorganiser le pays et installer un patriarche orthodoxe grec à Alexandrie. Leur haine contre le souverain de Byzance devint telle qu'ils accueillirent avec joie l'armée musulmane qui envahit l'Égypte en 638. On peut même supposer qu'ils l'appelèrent. Il en résulta pour eux une invraisemblable misère. Les Arabes anéantirent toutes les cultures (1). Au mois de décembre de l'année 641 le généralissime du Calife Omar s'emparait d'Alexandre Amru puis du vieux castel Babylon situé près

(1) Voir Lane Poole, *History of Egypt in the Middle Ages*, Londres 1901 ; Becker, *Beiträge zur Geschichte Ægyptens unter dem Islams*, Strasbourg 1903 ; Reitemayer, *Beschreibung Ægyptens in Mittelalter*, Leipzig 1903.

de Fostât (vieux Caire) et dont on fit la nouvelle capitale musulmane. L'Égypte devint une province du royaume des Califes. Pendant les premiers siècles de la domination arabe elle eut son gouverneur propre et fut comparativement bien administrée sous les dynasties des Omniades (658-750) et des Abbassides (750-868) (1). Le dernier souverain de cette famille, Mamien (813-833), fils du grand Harun-ar-Raschid, fonda, à Fostât, l'école si renommée de philosophie, de mathématiques et de sciences naturelles qu'on appelle El-Azhar.

En 868 le gouverneur Ibn-Touloun s'empara du Califat d'Égypte et fonda la dynastie des Toulounides (868-901). Ami des arts, très fastueux, il agrandit sa résidence de Fostât et l'embellit par de magnifiques monuments de style mauresque. Il construisit en particulier la splendide mosquée qui porte son nom et qui est, aujourd'hui encore, une des choses qu'on admire le plus au Caire (2). De 905 à 969 les Abbassides occupèrent de nouveau le trône. Les Fatimistes leur succédèrent (969-1171). Avec eux commença la longue suite des souverains indépendants qui ne disparurent que pour faire place aux Osmanlis.

Le premier Fatimite se révéla constructeur de grand goût. Malheureusement on peut lui reprocher d'avoir employé à l'ornementation de sa capitale des matériaux provenant des ruines de Memphis et d'Héliopolis. Ses successeurs l'imitèrent, en particulier Aziz qui construisit la mosquée Azhar, reliée à la célèbre école du même nom. C'est ainsi que disparurent les restes grandioses de deux villes qui jouèrent un si beau rôle dans la civilisation égyptienne et dont il ne subsiste presque plus de vestiges. Le pays allait en s'appauvrissant de plus en plus à tel point, que lorsque les Croisés, conduits par Guy de Lusignan entrèrent en Égypte, le dernier Calife Fatimite, Adid, dut appeler à son secours le Sultan d'Alepp. Ce dernier, Salaheddin, fils d'Eijubs, s'empara du trône et fonda la dynastie des Eijubides (1171-1250). Salaheddin arrêta les incursions des Nubiens et conquit la Syrie et la Palestine. Il détruisit le royaume chrétien de Jérusalem en battant les Croisés à Hittin (1187) et déjoua ainsi le plan

(1) Voir, WEIL, *Geschichte des Abbasidenkalifats in Ægypten*, 2 vol., Stuttgard 1860-1862.

(2) Au sujet de la persécution des chrétiens voir le chapitre : *Histoire du Christianisme en Égypte.*

qui présida à l'organisation de la troisième croisade sous l'empereur Barberousse. Le règne de Salaheddin marque l'époque la plus brillante de l'histoire du Caire au moyen âge. Ce fut lui qui bâtit la Citadelle au pied du mont Mokattam, ainsi que le vieil aqueduc.

Ses successeurs recrutèrent leur garde du corps parmi des esclaves turcs et caucasiens qu'on appela mameluks. Ceux-ci ne tardèrent pas à acquérir une influence prépondérante. Ils massacrèrent les derniers Eijubides et donnèrent la couronne à l'un d'entre eux, le mameluk Aibek, instaurant ainsi les deux dynasties Bariliche (1) et Tcherkessique.

Bibars (1260-1277), le plus habile des mameluks, anéantit complètement ce qui subsistait de royauté chrétienne en Terre Sainte. Kalaun, qui lui succéda (1277-1290), guerroya contre les Mongols et conquit Tripoli. Chalil s'empara de la dernière possession chrétienne en Judée (1291). Hassan (1347-1361), surnommé l'Ami des arts, construisit, au Caire, la mosquée qui porte son nom. Enfin Bars-bey (1422-1438) s'annexa l'île de Chypre. Tous ces califes se firent remarquer par leurs persécutions très fréquentes contre les Coptes, par leur oppression des paysans et par leur profond mépris pour les lois. Leur administration fut des plus méprisables. Ils n'étaient même pas capables de maintenir la paix chez eux. Ils passaient leur vie à étouffer les révoltes des pachas et des gouverneurs de provinces. Et c'était miracle, quand l'un d'eux mourait de sa belle mort. Les impôts énormes dont ils frappaient la terre anéantirent la prospérité intérieure, tandis que les droits de douane, prodigieusement élevés, dont ils écrasaient les productions étrangères, détruisirent complètement le commerce égyptien. C'est sous les califes Tcherkesses que furent construits, pour la plupart, près du Caire, les magnifiques « Tombeaux des Califes », ainsi que les mosquées funéraires de Barkuk, Farag, Kaït-bey, etc.

Après les victoires du sultan Selim Ier à Alepp, en 1517, les beys mameluks restèrent souverains d'Égypte. Alors commença pour ce pays une période de ruines. Les canaux du Nil, négligés, s'embourbèrent ; les impôts et l'adjonction d'un pacha turc réduisirent l'Égypte à la misère. L'Amé-

(1) Ainsi nommé d'après le mot arabe Bahr, fleuve, c'est-à-dire le Nil près duquel se trouvaient leurs casernes à l'île de Rodah. Voir: Paton, *History of Egyptian Revolution from the Period of the Mamelukes to the Death of Mohammed Ali*, 2 vol., Londres 1870.

rique découverte, et le voyage des Indes orientales s'effectuant par le cap de Bonne-Espérance, le commerce égyptien périclita.

Il ne faut donc pas s'étonner si, lorsque Napoléon Bonaparte vint en Égypte (1798), de l'Alexandrie florissante d'autrefois, il ne restait qu'un village d'environ 5.000 habitants pour la plupart très misérables. Presque toutes les propriétés foncières étaient entre les mains des beys mameluks. Les paysans se louaient aux propriétaires comme manœuvres. En plus de cela, les Bédouins envahissaient de plus en plus. Les plus belles constructions de l'époque des califes au Caire devinrent la proie du désastre. Les beys mameluks turcs jouirent de la triste gloire d'être les fossoyeurs de toute cette splendeur.

Pendant tout le moyen âge l'Égypte fut oubliée. L'Europe n'y resongea que lorsque le général Bonaparte reprit le projet du grand Leibnitz au dix-septième siècle — la répression de l'Islam et la conquête de l'Égypte — et, pour nuire au commerce anglais, débarqua à Alexandrie le 1er juillet 1798. Le 21 juillet, il battit l'armée des 23 beys mameluks alliés à la bataille des Pyramides, et le 22 juillet il entra au Caire en vainqueur. Mais son séjour ne fut pas de longue durée. La victoire navale de l'Angleterre à Aboukir (1er août 1798), un soulèvement au Caire et le malheureux résultat de sa campagne syrienne, l'obligèrent à regagner l'Europe dès le 24 août 1799. Après l'assassinat du général Kléber et la capitulation du général Menou, les Français durent évacuer l'Égypte en septembre 1801. Cependant tout ne fut pas perdu. Les quelques savants français venus avec Napoléon tels que Bertholet, Champollion, Jallois, Jomart, etc., publièrent de 1809 à 1813, le résultat de leurs découvertes dans la vallée du Nil. La publication comprit 26 volumes de texte et 12 volumes d'estampes. La culture et l'histoire de la vallée du Nil sortirent de leur sommeil millénaire, réveillées par le tonnerre des canons français. Le relèvement de l'Égypte date de Napoléon. En 1800, monta sur le trône Mohammed Ali, commandant d'un corps de secours turc envoyé sur le Nil par le sultan. C'était un Roumélien de basse extraction, mais un organisateur de génie. Après le combat des Turcs et des Mameluks, sa situation fut assez équivoque.

(1) Voir, Rosen, *Geschichte der Turkei* 1826-1856, 2 parties. Leipzig 1866.

Il s'y attendait et profita de ce moment pour se laisser proclamer pacha par les soldats. Peu de temps après, il reçut la ratification de la Porte et prit possession de la citadelle du Caire le 3 août 1805. Voulant empêcher les relations établies entre l'Angleterre et l'Égypte, il fit subir aux troupes anglaises qui occupaient Alexandrie et Rosette, deux pénibles échecs et les força d'abandonner ce pays en 1807. Le plus grand danger qu'il eût à redouter pour sa souveraineté était les mameluks qu'il avait vaincus maintes fois et fait égorger en grand nombre. Il s'en débarrassa d'une manière tout orientale. Le 1er mars 1811, sous prétexte d'un conseil à tenir, il invita 480 beys mameluks à venir à la citadelle et les fit attaquer et égorger par ses troupes albanaises. Un seul se sauva en sautant avec son cheval du haut des remparts de la citadelle, c'est-à-dire environ 24 mètres. Le même jour, dans toutes les provinces d'Égypte il fit arrêter et poignarder par la police les mameluks y résidant. Cette hécatombe dut s'élever à plus de 1.100 victimes. Ainsi Mohammed Ali monta sur le trône en traversant un torrent de sang. Il le garda de 1811 à 1849. Avec lui commença la dynastie souveraine qui gouverne l'Égypte encore actuellement (1). Il fut d'ailleurs le souverain le plus important que l'Orient posséda et il paya de sa vie la licence qu'il accorda à ses instincts sanguinaires.

Sous son règne l'Égypte fut complètement réformée. Ses efforts tendirent vers l'amélioration du pays et du peuple. Il fonda des écoles industrielles et de nombreuses institutions; perfectionna le commerce et l'industrie par la construction du canal Mahmud et l'introduction de la culture du coton. Peut-être, se servit-il, pour tout cela, de moyens blâmables, au point de vue européen. Mais quand on se rend compte de l'œuvre magistrale accomplie, on ne peut que l'admirer. La splendide mosquée d'albâtre qu'il fit construire sur la citadelle nous donne une idée du cachet imprimé par lui sur tout le pays. Ce qu'on blâma le plus dans son œuvre, ce fut le système du monopole. Tous les revenus du sol étaient exclusivement vendus à l'État et ensuite transportés par ce dernier sur le marché mondial. Cependant ce blâme ne saurait subsis-

(1) Voir, CAMERON, *Egypt in the 19th-Century*, London 1898; DICEY, *Story of the Khedivate*, London 1906; v. GRUNAU, *Die Staats und volkerrechtliche Stellung Aegyptens*, Leipzig 1903.

ter quand on songe à la prospérité dont jouit l'Égypte à cette époque. Il est seulement regrettable qu'on ait conservé ce système alors qu'il n'était plus nécessaire.

Mohammed Ali trouva l'occasion d'étendre son influence sur le monde mahométan par la campagne contre les Wahhabites, entreprise par l'ordre de la Porte. Cette secte mahométane s'était formée vers le milieu du dix-septième siècle. Elle avait insensiblement assujetti l'Arabie, conquis la Mecque et Médine et détruit le tombeau de Mohammed ainsi que des deux premiers califes. Par son jeune fils Tousoun et ensuite par son fils adoptif Ibrahim-Pacha, Mohammed Ali subjugua cette secte puissante. Il remplaça par des fellahs indigènes les soldats turcs et étrangers qui composaient l'armée et fit enlever par son fils Ibrahim, pendant la guerre gréco-turque de 1825, la presqu'île grecque de Morée; succès qui fut détruit par la défaite de Navarin en 1827, infligée par la flotte alliée des Russes, des Anglais, et des Français. Plus tard, ce même Ibrahim porta la guerre jusqu'en Asie Mineure pour acquérir de la Porte l'indépendance de son père. Il vainquit l'armée turque près de Nibisis en 1839. Mais cette velléité d'indépendance indisposa les puissances européennes. Une armée anglo-autrichienne battit les guerriers égyptiens dans le Liban et une flotte anglaise contraignit Mohammed Ali à se soumettre de nouveau à la Porte. En 1840, il obtint seulement de cette dernière la succession héréditaire pour l'aîné des membres de sa famille moyennant un tribut annuel de 60.000 bourses (7.800.000 fr.). Il se vit ainsi frustré, sur la fin de sa vie, du fruit de ses victoires. Son intelligence sombra peu à peu et son fils Ibrahim dut prendre la régence en 1848. Ce dernier mourut la même année et Mohammed expira le 2 août 1849 dans son château de Choubra.

Son petit-fils Abbas Ier (fils de Tousoun) lui succéda (1849-1854). Il avait un caractère ombrageux et excessivement voluptueux. Son premier soin en arrivant au pouvoir fut de détruire tout ce qu'avait fait Mohammed Ali. Il ferma les écoles et licencia l'armée nouvellement formée. Mais il s'intéressa aux fonctionnaires habiles qu'il avait empruntés aux Anglais et il améliora les impôts. Il fut assassiné avant d'avoir pu accomplir son plan qui était de faire mourir tous les membres de sa maison.

Saïd lui succéda (1854-1863). Il était le quatrième fils de Mohammed Ali. L'Égypte lui doit le curage du canal

Mahmoudieh; l'abolition du monopole de Mohammed-Ali; les chemins de fer d'Alexandrie au Caire et à Suez (1) et enfin l'initiative du plan du canal de Suez. Élevé en Europe, il ouvrit largement le pays aux Européens et se composa une cour brillante. Des sommes énormes y furent englouties, ce qui fut fatal à son successeur. Il fonda aussi à Boulak, en 1857, le musée égyptien sous la direction de Mariette (ce musée fut transporté à Ghizeh en 1889 et depuis 1902 transféré au Caire dans un nouveau palais). Il considérait les militaires comme créés pour son plaisir privé et pour des parades pompeuses. Sa fin fut triste. Pendant sa dernière maladie, il fut abandonné de presque tout son entourage qui cherchait à entrer dans les faveurs de son successeur. Il mourut délaissé à Alexandrie, pendant que ce successeur célébrait son avènement.

Cet Ismaïl (1863-1879) fils d'Ibrahim-pacha, fut élevé à l'école de Saint-Cyr. Il devait être « le destin » du pays et de sa dynastie. Doué de talents remarquables et d'une ardente ambition, il réussit à mener l'Égypte à un haut degré d'économie politique et de légitime puissance. Cependant tout cela n'était qu'apparent. Ses dilapidations insensées et son manque de fermeté amenèrent un tel désarroi que le malheureux pays tomba dans un abîme de corruption. Il souffre encore aujourd'hui des suites de ce règne. Incapable de distinguer entre les bons et les mauvais conseillers, il s'entoura d'Européens de la pire espèce. Avec cela il était aussi avide d'argent que prodigue. Il trafiquait par tous les moyens, permis ou défendus, pour obtenir le plus possible de numéraire. Il faisait beaucoup de promesses de réformes : le travail corvéable devait être aboli, une liste civile établie. L'instruction fut relevée par des écoles industrielles populaires; des écoles confessionnelles et des écoles pour les filles furent même organisées en 1873. Il fonda également la grande bibliothèque du Caire, et, en 1876, la cour de Justice composée de juges européens et indigènes, pour remplacer la juridiction consulaire. Cependant la plupart de ses innovations, (chemins de fer, télégraphe, poste, fabriques, ponts, canaux, etc.), servirent son intérêt privé et restèrent inachevés pour avoir été commencés dans de trop vastes proportions. Le 17 novembre 1869, eut lieu, en de fastueuses

(1) Ce chemin de fer du désert fut abandonné à cause des bancs de sable, en 1868, et remplacé par la ligne d'Ismaïlia.

solennités, l'inauguration du canal de Suez qui ne fut d'aucune utilité pour le pays. Ismaïl, dans un pressant besoin d'argent, vendit au gouvernement anglais, en 1875, 176.602 actions du canal pour 4 millions de livres sterling (1). L'Angleterre fut ainsi la principale actionnaire de cette entreprise gigantesque. En 1866, il institua aussi une « chambre de notables » qui, n'ayant aucune influence sur la direction du pays, resta un parlement d'apparat. Par une diplomatie habile et de considérables offres d'argent (le tribut annuel fut élevé à 750.000 livres turques, environ 17.300.000 fr.); il acquit de la Porte en 1866 la nouvelle succession au trône avec le droit de primogéniture et exclusion de descendance féminine. Il eut également le privilège d'entretenir une armée de 30.000 hommes. En 1867, il obtint le titre héréditaire de Khédive (vice-roi) et en 1873 l'indépendance de l'administration et de la justice ainsi que l'autorisation de conclure les transactions avec les autres nations, de contracter des emprunts, de battre monnaie, etc. Il aurait certainement obtenu sa complète indépendance vis-à-vis de la Porte, si le poids de sa dette ne l'avait écrasé avant le temps. Quand la situation financière commença de prendre des proportions exagérées Ismaïl chercha à s'y soustraire en pressant la rentrée des impôts. Ainsi le 30 août 1871, il promulgua la « Moukabala », loi par laquelle tous les propriétaires fonciers, sans distinction, recevaient la garantie de leurs droits de propriété, s'ils payaient d'avance les contributions des six années suivantes. Cette loi ne fut appliquée qu'en partie. On l'abolit le 7 mai 1876. Le 11 novembre 1876, elle fut remise en vigueur à cause de l'embarras général et disparut définitivement le 6 janvier 1880. La dette ayant dépassé la prodigieuse somme de 100 millions de livres sterling, le krach financier était inévitable. Ismaïl dut se résoudre à demander secours à l'Europe pour le règlement de ses affaires embrouillées. Sous le joug européen, il dut renoncer au gouvernement absolu et former un ministère indépendant (par Nubar pacha), dans lequel l'Anglais Wilson était chargé des finances et le Français de Blignières des travaux publics. Comme ce ministère ne laissa pas un semblant d'autorité au Khédive, le peuple, très mécontent de son prince, l'aban-

(1) Elles ont aujourd'hui une valeur minimum de 32 millions de livres sterling, trafic très avantageux pour l'Angleterre.

donna. Il fut destitué par la Porte le 26 juin 1879, sur les instances de la France et de l'Angleterre. Il mourut en exil à Constantinople, le 2 mars 1895. Ismaïl fut, malgré tout, heureux dans ses conquêtes. En 1865 il obtint du Sultan, contre un tribut annuel, les ports de mer de Massana et de Suakim avec le district de el-Taka ; en 1875, le port de Ceyla. De l'année 1869 jusqu'en 1873, il étendit sa domination, au Soudan, jusqu'au 2° nord et fonda la province équatoriale. En 1875, il occupa le Harar sur la côte des Somalis. En 1879, le sultanat de Darfour est conquis, et Gordon Pacha étend la puissance du district égyptien jusqu'à Victoria-Nyanza. De sorte qu'avec toutes ces conquêtes, l'Égypte atteignit une superficie de 3 millions un quart de kilomètres carrés.

La mauvaise gestion financière d'Ismaïl dut porter ses fruits sous le règne de son fils et successeur Tewfick (1879-1892). Simple et droit dans sa manière d'être, bon père de famille et prince rempli des meilleures intentions pour son peuple, il méritait certainement moins que tout autre de supporter le poids des fautes de son père. Mais il lui manquait de la fermeté dans la volonté et de la décision, choses si nécessaires dans un temps aussi troublé, alors que l'Égypte arrivait à la banqueroute et était pressée de tous côtés par des créanciers impatients. Il subissait facilement les influences extérieures et ne fut pas étonné de se trouver, dès les premiers mois de son règne, soumis à la tutelle de la France et de l'Angleterre. Pour le règlement et la surveillance de la situation financière, il dut rétablir, par le décret du 4 septembre 1879, le contrôle général anglo-français et admettre les deux contrôleurs (de Blignières et Baring, plus tard lord Cromer), dans le conseil des ministres. Il dut aussi concéder une grande autorité à la commission internationale de liquidation, instituée le 31 mars 1880, et dans laquelle la France et l'Angleterre étaient représentées par deux membres, l'Allemagne, l'Italie, l'Autriche-Hongrie et l'Égypte par un seul, chacune. Cette administration bien ordonnée, avait commencé à relever le pays, lorsque le 8 septembre 1881, éclata une insurrection militaire au Caire. Depuis février déjà, d'autres révoltes de moindre importance avaient eu lieu dans le but d'écarter l'influence européenne. Le chef de ce mouvement national était Arabi qui, plus tard, devint ministre de la guerre. Homme énergique et désintéressé, il se rendit bientôt maître de la situation et,

s'il l'eût voulu, il aurait pu s'emparer facilement du pouvoir. Le Khédive céda aux demandes de l'armée : il congédia le ministère Riaz, appela la chambre des notables, promit au parti militaire les réformes souhaitées et proposa l'augmentation des effectifs ainsi qu'une nouvelle organisation. Le décret fut publié le 7 février 1882. Le calme à peine rétabli, un nouveau bouleversement se produisit le 11 avril 1882, par la découverte d'une conspiration turque tendant à venger les punitions infligées à des officiers tcherkesses. L'Angleterre et la Porte blâmèrent les punitions. Le Khédive eut la faiblesse de céder au Sultan malgré son ministre, et de reculer devant l'influence des consuls généraux anglais et français. D'où conflit avec le ministère qui convoqua illégalement le parlement. La paix fut rétablie entre le vice-roi et ses conseillers officiels lorsque la France et l'Angleterre annoncèrent une démonstration navale. Le gouvernement anglais demanda ensuite le renvoi du ministère et l'exil d'Arabi-pacha, alors ministre de la guerre. Le Khédive ayant cédé, toute la nation protesta en faveur d'Arabi-pacha et obtint de l'inconstant vice-roi son rétablissement au ministère. Cela amena, le 11 juin 1882, un sanglant combat entre les indigènes et les étrangers. Il commença au sujet d'une querelle entre un maltais et un mahométan et se termina par le massacre de 57 Européens et de 140 Égyptiens.

Le peuple profita de ce que les autorités ne faisaient pas leur devoir pour piller les maisons européennes dont les habitants, pris de terreur, s'étaient enfuis sur les vaisseaux de guerre européens.

La question égyptienne fut de nouveau soulevée. On se demandait quelle serait la puissance qui interviendrait pour le protectorat de l'Égypte : l'Angleterre ou la France ; peut-être les deux réunies. L'étonnement fut général lorsque, le 10 juillet, on vit les bateaux français quitter Alexandrie pour Port-Saïd et l'amiral anglais Seymour poser comme ultimatum, au gouvernement égyptien, que si Arabi-Pacha n'ordonnait pas la reddition du fort, la ville serait bombardée. Pas de réponse. Le bombardement eut donc lieu le 11 juillet et les vieux remparts d'Alexandrie furent abattus. Craignant que les troupes d'Arabi-pacha ne fussent pas encore soumises, le général anglais n'occupa pas tout de suite la ville. Plusieurs bandes indisciplinées profitèrent de cela pour piller et brûler en partie le quartier européen. Il y eut, environ, pour 125.000.000

de francs de propriétés anéanties. Arabi-Pacha avait abandonné la ville le 11 juillet dans l'après-midi. Il s'était retranché, avec ses troupes, à Kafr-el-Damâr. Il fut complètement battu à Tell-el-Kébir par l'Anglais Wolseley, le 13 septembre 1882. Fait prisonnier et exilé à Ceylan, il ne put revenir au Caire qu'en août 1901. A cette époque l'Angleterre n'avait encore qu'une autorité factice sur le pays (1).

La perte du Soudan, tout en étant une grave affaire pour le Khédive, servit indirectement l'Angleterre en lui fournissant un prétexte pour demeurer plus longtemps au Caire et en rendant le protectorat européen nécessaire à l'Égypte.

Un derviche, nommé Mohammed Achmet, s'était donné au Soudan comme le Mahdi, successeur du Prophète et envoyé de Dieu. Plein d'enthousiasme et de fanatisme religieux, il anéantit une armée égyptienne commandée par l'anglais Hicks-pacha. Afin de reconquérir le territoire perdu, on envoya au Soudan, au commencement de 1884, Gordon-pacha qui avait déjà été gouverneur de cette province de 1877 à 1879. Après une longue marche il arriva à Khartoum, capitale du Soudan, le 18 février. Il y fut bientôt bloqué, et périt lorsque les troupes du Mahdi prirent la ville d'assaut le 26 janvier 1885. L'armée anglaise de renfort, commandée par Wolseley, arriva deux jours trop tard. Le Mahdi mourut le 26 juin de la même année. Son successeur et neveu, Abdallah, établit sa résidence à Omdurman, près de Khartoum.

Pendant ce temps les Anglais s'implantaient de plus en plus en Égypte. Les finances égyptiennes furent équilibrées par les notables de Londres qui contractèrent, en 1885, un emprunt de 9.424.000 livres sterling. La neutralité absolue du canal de Suez fut garantie en 1887 par une convention anglo-française. On emprunta une seconde fois, en 1888, 2.330.000 livres sterling pour racheter l'indemnité annuelle à la famille du vice-roi. La situation financière de l'Égypte s'améliora et en 1890 on put opérer la conversion d'une partie des dettes de l'État. Lorsque Tewfik-pacha mourut subitement le 7 janvier 1892, la tutelle anglaise était impossible à secouer même par une personnalité plus énergique que la sienne.

(1) Voir, Resener, *Ægypten unter anglischer Okkupation*, Berlin 1896; Wood, *Egypt under the British*, London 1896; A. Silva White, *The expansion of Egypt* 1899, London 1899; Alfred Milner, *England in Egypt*, London 1899.

Abbas II Hilmi, fils et successeur de Tewfik pacha, règne comme Khédive depuis 1892. Né le 14 juillet 1874, il termina son éducation à Vienne. Il jouit de l'entière sympathie des indigènes et des Européens. Il est surtout hautement estimé pour son orthodoxie mahométane. D'humeur égale, de volonté ferme et d'esprit indépendant, ce jeune prince chercha, dès le premier moment, à prendre une part active au gouvernement et parut se conformer aux volontés anglaises, alors qu'intérieurement il songeait à en secouer le joug. Mais il dut reconnaître que ses tuteurs étaient bien forts et très difficiles à supprimer. En 1893 lord Cromer, simple consul général anglais, suffisait pour mettre en mouvement la machine administrative et pour ôter au jeune Khédive toute velléité d'indépendance. En homme avisé, Abbas se soumit et se tint sur une grande réserve, pour ne pas compromettre sa propre existence. En 1895, on lui imposa comme président du ministère Mustapha pacha Fehmi, ami des Anglais, qui occupe encore ce poste aujourd'hui. Il dut aussi accepter la cour de justice spéciale qui s'occupait des crimes commis par les indigènes contre l'armée et la flotte britanniques.

Comme la politique ne lui offrait pas d'occupations conformes à ses talents, le Khédive s'attacha spécialement à l'administration de ses biens qui se sont accrus et sont devenus des établissements modèles. Il s'occupa aussi des écoles. Il fit construire à ses frais, entre Alexandrie et la frontière de Tripoli, le chemin de fer de Mariout. Pour rivaliser avec les médiocres constructions des entreprises de spéculation, il fit édifier, au centre du Caire, sur son terrain personnel, un quartier entièrement neuf avec tout le confort moderne.

Jusqu'à présent, le principal événement de son règne a été la conquête du Soudan (1). Depuis son avènement, diverses escarmouches avaient eu lieu aux frontières sud de l'Égypte. En 1896, le général Kitchener prit le commandement des troupes et s'avança lentement, échelonnant sur son passage des dépôts de munitions qui devaient lui assurer la victoire. Il arriva à Dongola en septembre et conquit cette province. Il s'attacha les peuples voisins, fit achever la construction du chemin de fer d'Assouan à Wadi-Halfa et se dirigea vers Khartoum durant l'été de

(1) Voir SCHANZ, *Ægypten und der aegyptische Sudan*, Halle, 1904, DAGOBERT SCHOENFELD, *Erythria und der aegyptische Sudan*, Berlin, 1904; BUDGE, *The aegyptian Sudan*, 2 vol., London, 1907.

1897. Après avoir pris possession d'Abou-Hamed, Berber et Kassala, et y avoir installé deux brigades anglaises, Kitchener battit complètement, avec 22.000 hommes, le 2 septembre 1898, l'armée du Mahdi comprenant 40.000 derviches. Il détruisit complètement, ce jour-là, la puissance du Calife. En remontant le Nil vers Fachoda, quelques jours plus tard, Kitchener rencontra l'expédition du capitaine Marchand qui venait de hisser sur cette ville le pavillon français. L'Angleterre protesta. A la suite de la convention du 11 décembre 1898, Fachoda fut abandonné aux Anglais. Une année plus tard, le calife Abdallah, qui s'était établi au Kordofan, fut battu et tué par le colonel Wingate bey à Om-Debrikat. Par un accord conclu, le 19 janvier 1899, entre l'Égypte et l'Angleterre, le Soudan fut complètement racheté par l'Égypte qui en partagea la domination avec l'Angleterre. Les deux pavillons flottèrent ensemble sur ce puissant domaine. Suakim seul n'a que le drapeau égyptien. Le gouvernement y est représenté par un officier qui porte le titre de gouverneur général et qui est nommé par le Khédive avec l'adhésion de l'Angleterre. Il est entendu que ce haut fonctionnaire doit toujours être anglais. Indépendant de tous les ministères, il concentre dans sa personne le pouvoir de la législation exécutive, judiciaire et militaire. Le premier gouverneur fut lord Kitchener qui conserva, en plus, le commandement supérieur de l'armée égyptienne. L'influence égyptienne fut totalement détruite par cette convention. Aucune loi, aucun règlement d'administration n'a de valeur au Soudan si le gouverneur n'y donne son adhésion par une proclamation spéciale. Les consuls, vice-consuls et agents consulaires n'ont également aucun pouvoir avant d'avoir été reconnus par le gouvernement anglais. On voit par là que l'Angleterre sait partout conserver son avantage. Le Soudan forme pour elle un nouveau royaume colonial plein d'avenir et lui ouvre des portes pour la domination de toute l'Afrique. Au moment propice ils sauront probablement se débarrasser de leurs co-possesseurs Égyptiens en ne tenant aucun cas de la promesse, faite en 1904, où il était dit que l'état de l'Égypte d'alors ne serait pas changé, qu'aucun terme ne serait exigé pour l'évacuation du pays du Nil et que l'Angleterre laisserait toute liberté à la France dans d'autres prises de possession (1).

(1) Voir Dicey, *The Egypt of the Future*, London, 1907.

II

Les Égyptiens actuels (1).

Les habitants actuels de l'Égypte, bien qu'ils aient été mélangés, et cela pendant des siècles, aux Hyksos, Éthiopiens, Assyriens, Perses, Grecs, Romains, Arabes et Turcs, ont conservé un type invariable. En comparant un fellah d'aujourd'hui avec une ancienne figure pharaonique on retrouve tous les traits caractéristiques de la race. Combien peu de peuples peuvent en dire autant ! Les Grecs, les Romains qui sont encore plus jeunes, ne se retrouvent plus dans leurs descendants. Seuls les habitants du Nil ont conservé leur caractère. Les descendants des anciens Égyptiens qui se sont le moins mélangés sont les coptes de la Haute-Égypte. Ils ont gardé jusqu'à leur nom, Kypt (prononciation Gypt). La langue aussi a peu varié, du moins celle dont on use pour le service du culte. Le christianisme, avec lequel ils se sont protégés contre l'islamisme, est pour beaucoup dans leur conservation. Nous verrons plus tard combien leur défense opiniâtre de la religion, de la langue et de la nationalité contre les persécutions, mérite notre admiration. Actuellement on compte 610.000 coptes dont 100.000 habitant le Caire dans un quartier spécial, entouré de murailles. Alexandrie a également un village copte. La plupart, cependant, séjournent vers le Fayoum, à Siout ou à Achmin. Ils forment la plus grande partie de la population du nord de la Haute-Égypte : à Koult (l'ancienne Koptos), Louqsor, Esneh, Denderah, Girgeh, Tantah. Ils

(1) Voir Fritsch, *Aegyptische Volkstypen der Jetztzeit*, Wiesbaden 1904.

se consacrèrent d'abord, soit à de grandes industries, soit à des travaux d'art : horlogerie, travail d'or et d'argent, joaillerie, broderie d'or, etc. Ils étaient employés comme scribes, teneurs de livres, notaires, comptables. En dernier lieu ils s'employèrent à acquérir les talents qui manquaient aux fellahs. Pour agents consulaires, sur le Nil, les nations européennes choisissaient des coptes de préférence. On ne peut malheureusement plus les comparer à leurs aïeux pour le caractère et l'intelligence. Leur éducation est médiocre, leur nature ombrageuse et morne. Suivant les circonstances ils se révèlent rampants ou despotiques ; avec cela avides d'argent, faux et corruptibles. On peut attribuer ces défauts aux persécutions séculaires et aux traitements barbares du temps des arabes. Leur vie religieuse a dégénéré. Il faut cependant reconnaître, à leur honneur, que malgré toutes les difficultés qu'ils ont eu à surmonter, ils ont conservé le christianisme, mais sous la forme monophysite qui s'est détachée de l'Église catholique au sixième siècle.

La seconde partie des habitants actuels des rives du Nil sont les fellahs. Leur type rappelle encore les vieux Égyptiens, mais par contre ils ont complètement perdu leur religion chrétienne, leur langue et leur nom. Ils parlent arabe et sont appelés fellahs ou paysans, d'après l'arabe *fellaha* (charrue ou labour). Dans les villes seulement on leur donne quelquefois leur nom caractéristique qui est : *ahe Faraün*, c'est-à-dire peuple de Pharaon. Ils forment les trois quarts de la population égyptienne. Après s'être jetés dans les bras des Arabes musulmans, leur sort resta le même sous toutes les autres dynasties et sous celle de Mohammed-Ali. Ils sont considérés comme des mercenaires. Ils travaillent à la sueur de leur front pour les impôts et sont pressurés de toutes façons par l'Effendi (vice-roi), les Pachas, les Moudirs (gouverneurs), les Effendis (fonctionnaires), et les Scheichs-el-Beled (intendants de villages). La langue copte prédominait encore lors de l'invasion des arabes. Mais plus l'Islam empiéta, plus le copte dut reculer. Depuis le dix-huitième siècle la langue arabe est devenue le parler courant des coptes. Cependant ils ont conservé quelques expressions égyptiennes. Leur taille est moyenne, en général, et ils ne prennent jamais d'embonpoint. Leur teint est marron et cuivré. Leurs habitations, misérables huttes faites de limon du Nil, se composent, pour la plupart, d'une seule pièce où logent les

hommes et les animaux, et d'une ouverture qui sert de porte et de cheminée. C'est dans ces pitoyables chaumières, tassées dans un village aux inextricables petites rues, que demeurent maintenant ceux qui, autrefois, étaient les maîtres des Grecs. Aujourd'hui, ils sont les domestiques de l'univers.

Les Bédouins (de bedu : habitant du désert) présentent plus ou moins le type arabe puisqu'ils ont parmi eux des éléments hamitiques. Ils offrent par leur nature inculte, une différence frappante avec les coptes et les fellahs. Leur organisation est encore la même qu'au temps du patriarche Abraham. Ils se réunissent par tribus (Kabiles) qui se composent de familles ; le scheich, chef de la tribu, exerce tous les droits comme autrefois les patriarches. Chez eux règnent encore aujourd'hui les lois de l'hospitalité, la générosité et la loyauté dans la parole. Ils vivent dans le désert avec une grande simplicité, se nourrissant la plupart du temps de dattes et d'eau. Leur luxe unique est le café. Leur regard bienveillant et étrange, leur noble physionomie les rend remarquables. Leur tenue fière et arrogante, leurs yeux ardents forment contraste avec l'air affaissé du fellah. Le Bédouin est attaché au désert par toutes les fibres de son être. Il lui représente le sol qui le nourrit de ses dons. S'il s'en éloigne, il en a la nostalgie. Il était de coutume, dans l'antiquité, d'envoyer les jeunes gens civilisés au désert, chez les Bédouins, pour apprendre la pureté de la langue, le courage et l'esprit viril.

Abbas Ier, successeur de Mohammed-Ali, avait pris une épouse chez les Bédouins. Mais la nostalgie du désert l'empêcha de jouir de sa nouvelle vie. Meisan, femme du calife Muawije, le premier souverain omayde, avait déjà souffert du même mal. Un soir son mari l'entendit exhaler sa douleur dans ce chant :

Mieux vaut la tente où mugit le vent
Qu'un château princier pour demeure.
Le chien qui gronde après l'étranger m'est plus cher
Que le chat au caressant ronronnement.
Je préfère couvrir mon corps de grossiers vêtements
Que le draper dans le velours et la soie.
Je préfère une litière portée par un chameau
Que placée sur un magnifique cheval.
Les hurlements de la tempête résonnent à mes oreilles
Plus délicieusement que des chants magnifiques.
Un morceau de pain, dans un coin de ma tente,

Me semblerait meilleur que les plus délicieux rôtis.
Mon cœur soupire vers le désert, vers ma patrie ;
Et aucune demeure, si belle soit-elle, n'apaise ma douleur.

Ayant entendu ces lamentations, le calife congédia son épouse, et la Bédouine, toute heureuse, retourna dans sa tribu du désert. Des femmes de cette race existaient déjà dans le vieil empire pharaonique, Nous possédons le rapport d'un Égyptien de l'époque de Usertesen Ier, nommé Sinuche, qui fut battu par les Schasus (nom hiéroglyphique des bédouins) ; ces Schasus de la frontière égypto-syrienne, vivaient alors comme aujourd'hui, sous l'autorité d'un chef, allaient de pâturages en pâturages et, en cas de nécessité, faisaient des incursions dans les parties cultivées de l'Empire. Depuis Mohammed Ali, ces pillages ont cessé et les tribus qui habitent l'Égypte sont soumises aux impôts. Les Bédouins du Fayoum y sont domiciliés et se livrent à l'agriculture ; ceux du Sinaï font le transport des marchandises entre le Nil et la Syrie ; ceux du désert Libyen (en partie Arabes et Touaregs) conduisent les caravanes de pélerins vers l'Arabie et les caravanes marchandes vers les oasis. Les Bédouins du désert arabique et nubien possèdent la route commerciale de Keneh, sur le Nil, jusqu'à Koséïr. C'était, autrefois, le chemin des caravanes des anciens Égyptiens. Ces Bédouins se divisent en deux branches principales : les Abbades et leurs proches parents les Bicharins ; les uns vivent en nomades dans le désert Sud-est jusqu'aux tropiques, les autres dans la région des montagnes de Nubie, entre le Nil et la mer Rouge. Les Bicharins, reste des Blemmyes, causèrent beaucoup d'ennuis aux anciens Égyptiens par leurs invasions continuelles. Aujourd'hui c'est un peuple pacifique. A demi vêtus, ils paissent leurs troupeaux de moutons et de chameaux et conduisent les transports de marchandises de Korosko jusqu'en Abyssinie et au Soudan égyptien, en traversant le désert Nubien. Les Abbades ont le teint foncé, les yeux grands et le regard vif. Ils se distinguent par leur coiffure. Leurs cheveux crépus sont relevés en de hautes perruques soutenues par des épingles et de la graisse. Leur habillement est celui des Fellahs.

Au sud de la Haute-Égypte commence l'ancien royaume de « Kusch », appelé aujourd'hui Nubie. La ville principale dénommée primitivement Napata, a nom Méroé, de nos jours. Le christianisme, en pénétrant en Nubie au

sixième siècle, mit fin aux sauvageries des barbares (Kuschites blemmyes). Au quatrième siècle le royaume abyssinien s'était déjà converti au christianisme, mais il accepta plus tard la forme monophysite qu'il conserve encore. Pendant le moyen empire, un royaume chrétien se forma des restes du royaume Kuschite (1). Il fut nommé Aloa et sa capitale, Soba, sur le Nil bleu. En 1320, après une longue défense, il dut se soumettre à l'Islam.

Les Nubiens du Nord appelés Barabra (Barbarins) rappellent beaucoup, comme type, les vieux pharaons. Ils enseignent dans leur langue et ont conservé, en dépit des persécutions, leurs qualités distinctives. Le domaine de culture Nubien étant extraordinairement restreint, les jeunes gens se voient obligés, pour vivre, d'abandonner leur patrie. On en trouve dans toutes les villes d'Égypte jusqu'à Alexandrie. Ils sont plus propres et plus honnêtes que les Égyptiens. Ils servent généralement comme domestiques, concierges, cochers, saïs (coureurs armés de longs bâtons et revêtus de costumes bariolés qui précèdent les voitures des notables en se tenant à la tête des chevaux), ou drogmans (interprètes). Lorsqu'ils ont acquis quelque fortune, ils retournent aussitôt dans leur pays et se créent un foyer.

On remarque encore en Égypte certaine peuplade, les Ghagar ou tziganes de la vallée du Nil. On en rencontre dans tous les villages. Les hommes sont colporteurs, chaudronniers, montreurs de singes, charmeurs de serpents et jongleurs; les femmes se présentent comme danseuses, sorcières, filles galantes, etc. Eux-mêmes se nomment Beramikes. Ce nom indique une origine persane. Les Bermikides occupaient autrefois le califat perse qui fut renversé par Harun-al-Raschid.

La population de l'Égypte se complète par de nombreux étrangers de toutes nations. En 1907, on en a fait le recensement. Sur 11.206.359 habitants il y avait 112.526 étrangers dont : 38.175 Grecs ; 24.467 Italiens ; 19.557 Anglais ; 14.155 Français; 7.117 Autrichiens ; 3.193 Russes ; 1.277 Allemands : 1.301 Perses et 3.284 individus de nationalités diverses.

(1) *Voyage au pays de la reine Candace*, par JEAN D'ALLEMAGNE. Bloud et Cie, Paris.

III

La Religion.

La conquête de l'Égypte par les Arabes, au septième siècle, inaugura la destruction du christianisme et l'établissement de l'Islam (1).

Malgré les mesures violentes prises contre elle, la religion chrétienne ne fut pas absolument anéantie; mais si l'on démontre que la religion mahométane comprend les 92 p. 100 de la population, on prouve que les chrétiens actuels sont en infime minorité.

Nous allons nous occuper, maintenant, de faire ressortir les moments où la croyance et la morale du Qoran eurent une influence décisive dans l'histoire de la civilisation égyptienne.

A. — Le Dogme de l'Islam.

La doctrine que Mahomet a recueillie des vieux païens, du judaïsme et du christianisme, est une thèse religieuse et un ensemble de préceptes de morale, en partie mal com-

(1) Chez les éditeurs de E. J. Bille à Leyde et chez Otto Harrassowitz à Leipzig, parait depuis 1908 une *Encyclopedie des Islam*, c'est-à-dire un monumental dictionnaire géographique, ethnographique et biographique du peuple mahométan, publiée par M. Th. Houtsmas et A. Schades Leitung. Voir V. Kremer, *Geschichte der leitenden Ideen des Islams*, Leipzig, 1868; et *Kulturgeschichte des Orients*, 2 vol., Vienne, 1895; Vombery, *Der Islam im 19 Jahrhundert*, Leipzig 1875; Hughes, *Dictionnary of Islam*, London, 1896; Jansen, *Verbreitung des Islams*, Berlin, 1897; Grimm, *Mohammed*, 2 vol., Munster,

pris. Après sa mort, ses adeptes les assemblèrent sans méthode et en formèrent un livre, le Qoran.

Les doctrines de Mahomet sont les suivantes :

1° La croyance en un seul dieu, Allah ; il n'y a pas de divinité en dehors de Dieu et Mahomet est son envoyé.

2° Une prédestination sur le destin de l'homme et sur la distinction du bien et du mal ;

3° La doctrine des anges et des démons ;

4° La chute du premier homme et le péché originel ;

5° La résurrection et le jugement de Dieu ;

6° L'existence du Paradis et de l'Enfer ;

Il y ajoute deux dogmes personnels :

7° Qu'il est lui-même le premier et le plus grand des Prophètes ;

8° Que le Qoran est la source de toute croyance religieuse ou morale, de l'acceptation ou du refus de laquelle dépend le bonheur ou le malheur durant la vie et pendant l'éternité.

Toutes ces thèses islamiques, spécialement le monothéisme, la prédestination et le Qoran, unique source de vérité et de tout droit, furent fatales à la civilisation des peuples islamiques et en particulier des Égyptiens.

Mahomet établit le monothéisme comme doctrine fondamentale, en opposition avec l'idolâtrie païenne et avec le dogme de la Trinité chrétienne qu'il a considéré comme une décomposition et une division de l'unité de Dieu. Ce Dieu unique apparaît, dans le Qoran, comme un souverain sans considération. S'il est désigné comme « miséricordieux et Dieu infiniment bon », cette qualité disparaît quand on étudie la théorie de la prédestination d'après laquelle sa volonté est bornée et ne se laisse aucunement fléchir par les prières de l'homme. Il n'est naturellement pas question, dans le Qoran, d'un véritable amour pour Dieu, d'une communion de vie ou d'une réconciliation des hommes avec lui.

Comme le Qoran conférait la plus haute puissance spirituelle et temporelle au Calife qui, comme successeur de Mahomet, représentait le ministère et la volonté de Dieu sur la terre, il favorisait le despotisme et l'esclavage. La souveraineté arbitraire, illimitée, se développe comme nous

i. W., 1892-1895, et München, 1901, Hartmann, *Der islamische Orient* Berlin, 1899-1902; Krueger-Westend, *Worte Mohammed*, Minden i. W., 1908.

l'apprend l'histoire des vieux États orientaux. Les mameluks et les califes l'exercèrent rigoureusement et conduisirent les nations à la plus profonde décadence. Devant ce despotisme, toutes les vertus natives disparurent : sentiment national, amour de la patrie, honneur, connaissance du devoir, tout fut englouti par la crainte et l'obéissance servile qui règnent encore aujourd'hui sur les esprits. Le peuple Fellah est tellement avili, qu'il n'a pas la compréhension de ses droits à la clémence du souverain. Le despotisme lui paraît naturel.

L'étude de la prédestination mahométane a eu une influence corruptrice des plus grandes sur la civilisation égyptienne ainsi que sur tous les pays de l'Islam. D'après elle, tout est décidé et assigné par Dieu ; l'homme ne peut absolument rien changer soit en bien, soit en mal, pendant sa vie et pendant l'éternité. Il peut seulement rehausser la béatitude qui lui est déjà assurée, ou bien adoucir sa damnation. Contre cette opiniâtre volonté de Dieu, il ne reste à l'homme que la muette et confuse résignation d'où la religion du Qoran a tiré son nom : Islam (abandon absolu). Mais par cet enseignement sans espoir, toutes les tendances spirituelles, morales ou religieuses étaient anéanties. Dans le malheur comme dans le bonheur le Fellah reste toujours insensible et indifférent. Dans sa plus grande infortune il ne fait rien pour améliorer sa situation. Il dit simplement « malesch », « ça ne fait rien ».

Vient ensuite l'adoration du Qoran. Celui-ci et les traditions verbales qui y sont attachées nommées « Sunna », sont les sources exclusives pour le domaine des sciences et des capacités ; pour la vie religieuse, morale et civile. Le Calife Omar, à la destruction de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, prononça ces paroles : « Si tout ce qui était dans ces livres est déjà dans le Qoran, il n'y a pas de mal ; mais si cela n'y est pas, c'est un désastre ». Pour ce qui est du sentiment religieux, le Musulman du Qoran est tout-puissant. Il a prononcé l'arrêt de mort du progrès aussi bien dans le domaine extérieur de la vie politique et civile, que dans celui de la vie intellectuelle de l'art et de la science. En comparaison du paganisme arabique, l'Islam possédait des avantages décisifs et contenait maints bons éléments. Il donna à l'art et à la science une certaine efflorescence. Mais cet essor momentané est attribué à l'influence de l'enthousiasme religieux. C'est si vrai qu'au bout de très peu de temps, le Qoran produisit à tous les

points de vue un engourdissement et un relâchement qui existent encore aujourd'hui.

Mahomet a évidemment tiré son enseignement de l'au-delà, et essentiellement du christianisme dont il a accepté l'Antéchrist. Dans le jugement universel, le Christ joue le principal rôle. Il doit apparaître au cours du jugement en compagnie du Mahdi pour faire de l'Islam la religion universelle. Un premier coup de trompette de l'ange Asrafil répandra partout la mort ; un second opérera la résurrection pour le jugement. Ceux qui réussiront à franchir un pont très tranchant entreront au Paradis ; les autres tomberont directement du pont en Enfer. Ce dernier est, comme le Paradis, divisé en plusieurs degrés. Le degré moyen est le Purgatoire, dont il est possible de sortir pour entrer en Paradis.

B. — La Morale de l'Islam.

Les préceptes de morale du Qoran sont les suivants :

1° Répéter cinq fois par jour les prières, en se tournant vers la Mecque, et, une fois par jour, faire ses ablutions.

2° Adoration de Dieu à la mosquée le vendredi et les jours de fêtes ;

3° Jeûnes, aumônes, contributions religieuses, soins des parents et des malades, hospitalité ;

4° Pèlerinage à la Mecque ;

5° Obligation de faire la guerre aux incroyants.

Il est démontré que Mahomet prit ces préceptes dans le Talmud judaïque et rabbinique, dans les écrits apocryphes des chrétiens et les livres magiques Médo-persans. Le commandement du pèlerinage à la Mecque n'est lui-même que la copie du commandement judaïque du pèlerinage à Jérusalem. Le seul précepte nouveau est le dernier cité : la guerre contre les incroyants. Mahomet enseigna dans la Surate 42 qu'on peut rendre injustice pour injustice. Mais ces lois et ces principes sanctifient la haine fanatique contre les sectateurs d'une autre doctrine, et la vengeance contre les offenseurs.

Celui qui connaît l'Égypte d'aujourd'hui a pu remarquer que la vie du musulman porte une très forte empreinte religieuse. Quand on remonte le Nil, on ne peut manquer d'être frappé par la ponctualité dans l'exécution

de la prière et des pratiques religieuses. C'est une chose que l'Égyptien n'oublie jamais. Au milieu d'une foule il récite son chapelet (1) aussi tranquillement que s'il était seul. Quand le muezzin du Minaret annonce l'heure de la prière, dans quelque endroit qu'il se trouve il étend par terre le tapis destiné aux agenouillements et qu'il porte toujours avec lui. Il commence la prière pieds nus et debout, puis il rapproche les pouces de ses mains étendues contre le lobe des oreilles; il fait ensuite de profondes inclinations. Il s'agenouille enfin et se prosterne d'après une règle déterminée. On ne peut deviner si le musulman agit avec dévotion. Le Qoran insiste moins sur la sanctification et l'élévation de l'âme que sur l'acte extérieur. Il en est de même pour les bonnes œuvres qu'il prescrit. Par exemple, au temps du Ramadan, le musulman s'abstient pendant le jour de toute nourriture, de toute boisson, même de fumer; mais aussitôt la nuit venue, il se dédommage du jeûne par des jouissances et des excès de toutes sortes. Pour ces prescriptions si parfaites en elles : la tempérance, l'abstinence, la justice, la vénération des vieillards, la reconnaissance, la miséricorde et la bienveillance, le Qoran ne demande pas de sentiment intérieur. Il ne connaît pas de péchés pour les hommes; par conséquent aucune nécessité de rédemption et de sanctification. Il proscrit à peine quelques péchés qu'Allah pardonne du reste et il ordonne des œuvres tout d'extérieur qui servent à faire notre bonheur dans ce monde et dans l'autre. En comparant la deuxième et la huitième surate du Qoran dans lesquelles la religion de l'Islam ne demande pas de foi intérieure, mais simplement des actes extérieurs, et où elle ordonne de faire la guerre aux incroyants, avec le sermon de Jésus sur la montagne, son commandement de l'amour du prochain et son conseil au jeune homme pour la perfection de l'âme, on voit quelle différence existe entre les deux religions, mahométane et chrétienne, pour les individus comme pour les nations.

Par tout ce qu'il permet, l'Islam est pernicieux et fatalement propice à la faiblesse humaine. Dans la deuxième surate du Qoran les faux serments et les délits sont punis, mais dans la cinquième l'expiation peut être faite sous des

(1) Le chapelet du musulman se compose de 99 grains qui correspondent aux 99 noms de Dieu et des Prophètes, qui sont aussi invoqués.

formes différentes : bonnes œuvres, habillement ou nourriture des pauvres, délivrance des prisonniers ou jeûne pendant trois jours. D'après les lois du Qoran le meurtre, même, n'est pas toujours punissable. Dans des cas particuliers, l'expiation se fait sous forme d'argent versé à la famille de l'assassiné, si celle-ci y consent. La plus grande faute du Qoran est d'autoriser la polygamie. Mahomet permettait quatre femmes légitimes et le concubinage avec les esclaves, et il laissait l'homme libre de rompre ses mariages par sa simple volonté. Il avait lui-même onze femmes qu'il répudia arbitrairement et remplaça par des esclaves. Son exemple, très mauvais, amena le relâchement et la corruption de la moralité et de la vie familiale. Pour les musulmans la vie de famille n'existe pas. La polygamie est une des plaies vives de l'Islam.

Celui qui veut se faire une idée de la célébration complètement insensée des exercices religieux doit assister aux « Zikrs » des Derviches. L'ordre des Derviches qui est encore représenté en Égypte par cinq confréries principales, naquit en Perse, où il jouit d'une organisation sévère et mystique. Son but est de connaître Dieu par le moyen des extases. Pour cela ses membres se servent de moyens extérieurs. Presque tous les Derviches sont marchands, artisans ou cultivateurs, mariés pour la plupart. Ils se réunissent de temps en temps pour arrêter leurs pratiques religieuses appelées « Zikr ». Tous les étrangers venant au Caire visitent les « derviches hurleurs » qui se tiennent chaque vendredi de 2 à 3 heures dans la cour, couverte d'une sorte de feuillage, de la petite mosquée de Kasr-el-Aïn. Sur un podium couvert de nattes de coco et garni de peau sur les bords 18 derviches sont accroupis, bizarrement habillés. Le scheick se tient au milieu. Ils se partagent en 4 rangs et chantent en balançant la tête de droite et de gauche, sans interruption. Leur chant n'a aucune mélodie. C'est un rythme arabe bien connu : *la ilallah il'allah!* (il n'y a pas de Dieu autre que Dieu). Vers la fin, le chant et les mouvements deviennent plus sauvages. Après un court intermède du scheick, ils chantent encore, d'une voix de plus en plus grave et en courbant la tête jusqu'aux genoux. Bientôt le chant de ces dix-huit hommes passe d'un grognement terrible à un rauque gémissement ou à un râle. Parfois ces sons sont interrompus par un appel enthousiaste : « hu ! » c'est-à-dire « Lui » (Dieu) ou « Allah » qui est suivi, chaque fois,

d'une accélération des mouvements. Le dernier exercice s'exécute debout. Les derviches se débarrassent de leurs vêtements de dessus et de leurs coiffures. Les cheveux de beaucoup d'entre eux se répandent avec une abondance surprenante de dessous le fez, ils ont la longueur de ceux des femmes. Tous les sons entendus jusqu'ici se répètent avec les mêmes mouvements. Enfin, l'extase arrive à son maximum d'expression par le rugissement de ce seul mot « hu ! » Le buste est incliné aussi profondément que possible dans les évolutions les plus rapides. Les mouvements deviennent de plus en plus désordonnés, les visages plus pâles. Beaucoup ont les yeux fermés; leur maintien est incertain; on s'attend à tout moment à les voir tomber l'un sur l'autre. Quelquefois même cela arrive. La « représentation » dure trois quarts d'heure. Les derviches quittent leur Scheick en lui baisant les mains et en souriant comme si rien ne s'était passé. Il y avait aussi autrefois les *Derviches danseurs* qui donnaient des spectacles analogues. Au son d'une musique troublante, les bras levés et la tête inclinée, ils tournaient de plus en plus vite et ressemblaient à des toupies humaines.

Les cérémonies de la « Dòssé », pour la fête de naissance du Prophète, furent supprimées par le Khédive. Trente ou quarante derviches fanatiques s'étendaient côte à côte sur le sol pour former un tapis à leur scheick à cheval. Les sabots du cheval occasionnaient des blessures graves, souvent la mort.

Toutes ces pratiques particulières aux derviches et beaucoup d'autres encore (avaler des charbons ardents, du verre, etc.), remplissaient le peuple d'enthousiasme.

La superstition et le culte de Dulie se trouvent, à degré égal, en Égypte et sur tout le domaine islamique. Presque toutes les villes possèdent de saints tombeaux appelés « Scheick » et très visités. Ce sont de petites constructions à fenêtres grillagées. L'opposition au culte des saints, soulevée par la secte des Wahhabites venus de Syrie et qui détruisirent le tombeau de Mahomet, fut anéantie au moyen de la force armée (1811-1816), par Mohammed-Ali, et en 1819 par son fils adoptif Ibrahim.

Les saints, appelés « Wélis » sur les bords du Nil, jouissent pendant la vie d'une grande vénération religieuse. Ce sont des mendiants nomades couverts de loques, appelés Fakirs. Ils ne semblent avoir d'autre occupation que la mendicité. En dehors de ces saints vagabonds, il en est

d'autres qui possèdent des domiciles et auprès desquels on fait des pèlerinages. On offre des dons et on sollicite des prières.

La superstition est maîtresse en Égypte. D'ailleurs la religion ne s'y oppose pas, au contraire elle la prend même sous sa protection. En premier lieu se trouve la croyance aux « Afrits », c'est-à-dire aux mauvais esprits. Tout leur est attribué, malheur, mort, maladie, douleur, etc... Ils sont la terreur des Arabes qui croient en voir partout, dans les vieilles salles et dans les corridors des temples anciens. Il est impossible de leur faire accepter pour vrai que les esprits n'existent pas. Une éclipse de lune ayant eu lieu, les indigènes emplirent les rues de cris et de gémissements épouvantables. Pour eux c'était « l'Afrit » qui avait mangé la lune. Leur terreur était indescriptible.

La croyance au mauvais œil est également très répandue. Un regard admirateur ou envieux jeté sur un homme ou sur une chose doit leur porter malheur. On trouve cette superstition chez les soi-disant intellectuels comme chez les illettrés. On verra à la ville et à la campagne des mères laisser sur le visage et sur les yeux de leurs petits enfants les innombrables mouches (véritable plaie d'Égypte) qui les recouvrent, ainsi qu'une grosse croûte noire, afin de les préserver du mauvais œil. Et pour la même raison l'habitant du Caire le plus distingué et le mieux élevé place un linge sur le visage de son garçon pendant le rite de la circoncision. On recommande, contre le mauvais œil, des pratiques religieuses et des prières ; on murmure des sentences du Qoran ; on prononce des formules comme celles-ci : « Béni soit le Prophète ; » on porte des amulettes religieuses, par exemple des morceaux du tapis qui avait décoré le tombeau du Prophète. Enfin, il y a l'usage des amulettes ou talismans. La plupart consistent en bandes de papier sur lesquelles sont inscrites des sentences du Qoran. On les coud dans du cuir et on les porte suspendues au cou pour préserver de tout mal. Les hommes les plus immoraux et les plus méprisables croient que le port de telles amulettes, qui sont souvent d'origine et de nature stupides, les protège contre les puissances infernales. On en fait même porter aux ânes et aux chameaux ; on en cloue au-dessus des portes des maisons. Les coutumes superstitieuses de l'Egypte actuelle paraissent être d'origine antique. Ainsi, par exemple, la « Dôssé »

déjà citée, est vraisemblablement une copie de la fête en l'honneur de Typhon, décrite par Hérodote. On se battait furieusement pendant cette fête, et la croyance populaire affirmait, comme pour la « Dôssé », que personne n'éprouvait de dommage. Les derviches ont sans doute pris l'exemple de se martyriser eux-mêmes dans de semblables cérémonies de l'antiquité égyptienne, qui, d'après Hérodote, avaient lieu pour la fête d'Isis à Busiris.

Autre vestige du vieux paganisme : on suspend aux tombeaux des saints ou « Wélis », ou bien encore à des poteaux et à des arbres considérés comme sacrés, des chiffons et des haillons parce que l'on croit pouvoir, par ce moyen, guérir certaines maladies. Dans l'île de Rodah il existe un arbre sous lequel, d'après la tradition arabe, la fille de Pharaon dut trouver le petit Moïse. Certaines amulettes antiques se sont également conservées. Comme autrefois on portait des scarabées, on voit encore de nos jours les mères enfermer de ces coléoptères dans de la toile et les suspendre sur la poitrine de leurs enfants. Le fellah actuel, qui dépose ses bijoux d'or pendant la prière, rappelle la considération de l'ancienne Égypte pour l'or qu'elle comparait à Typhon. Et maintenant encore, lorsque l'Iman, devant une tombe ouverte, dit aux assistants : « Donnez témoignage sur le mort » et que l'on répond : « Il était un des plus vertueux ! » c'est un écho du jugement des morts qui précédait les funérailles dans l'antiquité. Divers actes de magie et de sorcellerie se pratiquent aujourd'hui encore, qui étaient déjà en usage dans l'ancien temps, spécialement le charme des serpents. Partout, sur les routes, les serpents à lunettes dansent au son de la flûte ou d'un simple sifflement. Ils soulèvent perpendiculairement la partie supérieure de leur corps et, pendant que le charmeur les regarde fixement, la peau du cou des huit premières vertèbres s'étend en forme de bouclier. Pour recueillir quelques bakchiches des spectateurs, le dompteur engourdit ses serpents au moyen d'une pression sur le cou. Ils restent alors étendus comme morts pendant qu'il fait sa collecte. Les charmeurs se préservent contre les morsures par des inoculations de venin ou par l'usage de certains végétaux antidotes.

Enfin la prédilection pour les chats, que l'on peut observer dans les villes et à la campagne, nous reporte aux temps anciens. Les chiens, au contraire, qui jouissaient de l'affection toute particulière du peuple pharaonique,

sont aujourd'hui traités, en Égypte comme dans tout l'Orient, d'une façon indigne.

Depuis l'avènement de Mohammed-Ali il règne en Égypte une certaine tolérance pour les doctrines que les puissances européennes soutiennent énergiquement par leurs consulats. Cette tolérance surprend agréablement le voyageur qui revient de Palestine, où les attaques contre les étrangers chrétiens sont encore assez fréquentes (spécialement à Hebron, Nabulus, etc.). Elle n'est cependant qu'extérieure et forcée. L'insubordination fanatique est enseignée à l'école et à la mosquée. Si, dans des circonstances quelconques, le fanatisme pouvait se montrer, on verrait se reproduire les événements sanglants d'Alexandrie (juillet 1882) qu'on doit imputer, non seulement à la haine pour l'influence européenne, mais encore, et surtout, au fanatisme islamique. En 1908 déjà, lors de la tentative d'érection d'un buste de Dante à Alexandrie, des scènes violentes se seraient produites si la police anglo-égyptienne n'était intervenue énergiquement. Dans un chapitre suivant, on étudiera le résultat qu'a obtenu la mission chrétienne auprès des mahométans. Jusqu'à présent il est bien médiocre. Lord Cromer (1) exprime ainsi son opinion : « L'Islam n'est pas réformable. S'il l'était, ce ne serait plus l'Islam. Toutes les civilisations, jusqu'à présent, ont détruit une religion en Égypte. Elles n'ont jamais pu en établir une autre à la place. »

(1) Voir *sa Modern Egypt*, 2 vol., London, 1908; en allemand, M. Plüddemann, *Das heutige Aegyptern*, Berlin, 1908.

IV

Gouvernement et administration actuels de l'Égypte (1).

L'Égypte est actuellement gouvernée et administrée par les Anglais. Depuis 1882 ils ont soi-disant travaillé à discipliner et à élever le peuple dans l'indépendance et, quand les Français se sont définitivement retirés, ils sont devenus les maîtres incontestés du pays. Ils le resteront, bien que le parti nationaliste égyptien, dont le chef idéaliste Mustapha-Pacha-Kamel est mort au Caire le 10 février 1908, croie toujours à leur départ volontaire. L'homme qui a donné à l'Égypte sa belle situation actuelle est lord Cromer. En 1877, sous le nom de Sir Evelyn Baring, il prit possession d'une charge de commissaire de la Dette publique. Deux ans plus tard, avec le français de Blignières, il exerça le contrôle de la police intérieure du pays et, de 1883 jusqu'en 1907, gouverna avec un pouvoir illimité comme consul général et agent diplomatique de Grande-Bretagne (en 1892 il devint lord Cromer et, en 1899, vicomte Carl of Cromer). Si l'on veut se représenter l'étendue des services qu'il a rendus, on n'a qu'à comparer ses rapports de 1883 avec ceux de 1907. Il y avait alors écroulement des finances, menaces de perte du Soudan, paralysie du commerce, gâchis de la politique intérieure, manque général de courage et de conseils. A son départ : prospérité des finances, crédit public, assurance de la possession du Soudan, commerce florissant, hausse incessante des affaires, réorganisation totale de la vie publique et une politique

(1) Voir le livre de CROMER comme celui de NEUMANN, *Das moderne Ægypten*, Leipzig, 1893 ; voir V. FRICKS *Ægypten* 1894 2 vol., Berlin, 1895 ; MILNER, *England in Egypt*, London 1899 ; V. GRÜNAU, *Die staats und volkerrechtliche Stellung Ægyptens*, Leipzig, 1903 ; DE GUERVILLE *Das moderne Ægypten deutsch*, Leipzig, 1906.

constante et solide, dirigée de Londres. Après de tels résultats, il est très naturel qu'on le comble de louanges et qu'on le considère comme un homme d'État de premier ordre.

Il est seulement dommage qu'en dehors de l'Angleterre on ne puisse être enthousiasmé de ses hauts faits. Son système est la caractéristique du sans-gêne anglais. Sans s'inquiéter des opinions du ministère du Khédive, il remplaça les fonctionnaires égyptiens, et aussi beaucoup de vieux anglais, par des jeunes gens de son choix. L'opinion du public et de la presse égyptienne lui est indifférente au plus haut point. Il voulait préparer les indigènes à un gouvernement constitutionnel par l'habitude d'un règlement et d'une sévère discipline. Mais il ne désirait aucunes relations entre les officiers anglais et les Égyptiens cultivés. Tout cela eut pour conséquence que malgré les résultats merveilleux et les bienfaits de son gouvernement : amortissement de la Dette publique, diminution des impôts, augmentation des ressources du pays et par conséquent élévation du bien-être de toutes les classes, il ne s'attira pas la reconnaissance du peuple égyptien. Le mécontentement des notables s'accrut de plus en plus, spécialement celui des prêtres influents qui étaient habilement mis de côté. Lord Cromer ne s'aperçut de ce désaccord grandissant que pendant les deux dernières années de son proconsulat. Il avait pour principe de refuser tout conseil, toute contradiction, toute idée. Le Khédive lui-même ne pouvait faire aucune opposition sans s'attirer de graves offenses. La rudesse avec laquelle il introduisit les réformes, même bienfaisantes, lui valut la haine du peuple arabe. Le grand nombre de fonctionnaires anglais fit naître des difficultés. D'après lord Cromer, ils n'avaient pas à conseiller, mais à commander. Il n'y a aucun doute que le rappel de lord Cromer ne fut décidé qu'à cause de cette insubordination de plus en plus déclarée. Malgré cela les honneurs auxquels il était accoutumé ne lui furent pas enlevés. Il en fut comblé à son retour en Angleterre.

Son successeur, Sir Eldon Gorst (1), qui connaît à fond les relations égyptiennes par de longues années de travail administratif a, selon les apparences, le dessein de rompre avec le système Cromer. Mais l'Angleterre continuera à exercer son protectorat déguisé sur l'Égypte, car l'opinion

(1) Mort après deux années de gouvernement. Il vient d'être remplacé par lord Kitchener.

des sphères gouvernementales anglaises est la même que celle-ci, exposée par lord Cromer dans un de ses ouvrages : « Il est fort possible que les Égyptiens, dans une période à venir, soient capables de se gouverner eux-mêmes sans la présence d'une armée exotique et sans direction étrangère dans les affaires civiles et militaires. Mais ce temps est encore très éloigné. A mon avis, il se succédera encore plusieurs générations avant que la question puisse être discutée avec intérêt. » Depuis 1882 les Anglais ont dû s'occuper de la question au point de vue le plus avantageux, c'est-à-dire faire d'un protectorat dissimulé un droit public. Depuis le bombardement d'Alexandrie ils considéraient d'ailleurs la possession de l'Égypte comme une nécessité, à cause de leur empire des Indes.

Selon toutes les apparences, le but que recherchent les Anglais est d'obtenir, par tous les moyens, le Soudan dont ils sont déjà co-possesseurs légitimes depuis 1899. C'est le vice-roi d'Égypte qui domine au Soudan. Les Anglais ont prouvé l'importance qu'ils attachaient à cette possession lorsque en 1898 ils se montrèrent tout disposés à faire la guerre aux Français si ceux-ci n'avaient pas quitté Fachoda.

Celui qui possède le Soudan peut facilement, au milieu de l'été, couper l'eau à l'Égypte pendant 4 ou 6 semaines, au moment de la crue du Nil. Par suite de quoi, toute l'Égypte, depuis Assouan jusqu'à Alexandrie, serait changée en un désert.

Les Anglais n'ont jamais hésité, au dire de leurs poètes, à écraser un monde qui ne peut être leur propriété. Ils ont montré ce dont ils étaient capables en 1801 lorsqu'ils percèrent les dunes, près d'Aboukir, pour noyer les Français. De ce fait ils anéantirent 150 villages florissants et 40.000 hectares de marécages productifs. Quelques-uns voient dans le barrage d'Assouan (1) le commencement d'une inondation éventuelle de l'Égypte.

(1) Il a peu de temps l'exhaussement de la digue d'Assouan fut arrêté à 6 mètres, de sorte que sa hauteur totale comporte 46 mètres. Par ce moyen une nouvelle superficie de pays, d'une inestimable valeur archéologique, serait couvert d'eau. Le ministre des finances ordonna, en automne 1907, le relevé exact du pays sous le rapport topographique, archéologique et anthropologique. Les premiers résultats, avec 27 cartes et planches, sont consignés dans le 1er cahier des *Archeological Survey of Nubia*, Le Caire 1908. Voir, à ce sujet, les craintes légitimes exprimées par M. Maspéro, directeur du Service des Antiquités, dans son rapport annuel à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance du 4 octobre 1912.

Passons maintenant aux particularités du gouvernement et de l'administration du pays. Avant de tomber entre les mains de l'Angleterre et de devenir pratiquement colonie anglaise, l'Égypte fut toujours état tributaire de la Turquie, qui jouissait d'une entière liberté dans l'administration intérieure et extérieure de sa vassale. Le tribut payable à la haute Porte se montait en 1866, on l'a déjà vu plus haut, à 750.000 livres turques (environ 17.180.000 frs.) et la situation impuissante du Khédive a été suffisamment démontrée. Cela ne fait que continuer, et pas une seule fois l'Angleterre n'a essayé d'accorder quelque indépendance au vice-roi. Sa personnalité est d'ailleurs indifférente pour la conduite des affaires.

A côté du Khédive existe un ministère national, composé de sept membres : les ministres de l'Intérieur, des Travaux Publics, des Affaires extérieures, des Finances, de la Justice, de la Guerre, de la Marine et de l'Instruction Publique. Depuis 1895 Mustapha-Pacha Fehmi occupe le poste de président du Conseil et de ministre de l'Intérieur. Il est sous l'influence anglaise absolue, de sorte que l'importance nationale de ce ministère est purement illusoire, surtout avec lord Cromer.

Pour les questions de finances, le ministère est soumis à l'adhésion d'un conseil financier anglais, qui en 1883, sur les instances de l'Angleterre, prit la place des contrôleurs financiers français et anglais. En dehors de cela, un haut commissaire ottoman assiste aux délibérations du cabinet. Il réside au Caire depuis 1877. La plupart des hautes fonctions, dans les ministères, sont occupées par les Anglais qui touchent un traitement très élevé, alors que les indigènes sont beaucoup moins rémunérés. Cette façon d'agir occasionne forcément des sujets d'irritation. (Le Gotha de 1908, calendrier de la Cour, mentionne pour 79 hautes fonctions départementales, 7 Égyptiens seulement.)

Le Parlement n'existe pas. On n'y discute aucune question. On n'y donne que son avis. Il y a trois conseils délibérants en Égypte : l'assemblée générale, le conseil législatif, les conseils provinciaux. Le conseil législatif comprend 30 membres dont 14 sont nommés par le gouvernement et 16 par des votes à deux degrés. Il connaît de toutes les lois et il examine les comptes généraux de la période budgétaire écoulée. L'assemblée générale se compose des 7 ministres, membres du conseil législatif, et de 46 notables élus par vote à deux degrés. Elle donne son appro-

bation à tous les nouveaux impôts et est seule à posséder le droit d'émission. Les conseils provinciaux ont leur siège près de l'administration de chaque province. Ils peuvent émettre un avis sur toutes les questions, particulièrement sur celles qui concernent l'administration de la province.

Depuis les temps anciens l'Égypte est partagée en Haute et Basse-Égypte. Le point de séparation est le Caire. La Haute-Égypte s'étend jusqu'à la cataracte d'Assouan. Elle est divisée en huit provinces administratives ou Moudirichs : Gizeh, Bénisouef, Fayoum, Minieh, Siout, Girgeh, Keneh, Assouan. La Basse-Égypte comprend les six provinces de : Kalyoub, Scharkieh, Dakalieh, Ménufieh, Gharbieh et Behere. Les villes suivantes : le Caire, Alexandrie, Damiette, Port-Saïd, Ismaïlia, Suez et El-Arisch sont administrées par un gouverneur spécial. A la tête de chaque province se trouve le Moudir, auquel est adjoint un Divan (conseil). A ce dernier appartiennent habituellement : le vice-gouverneur (Wekil), l'inspecteur qui est toujours un Anglais, le chef de bureau copte, le directeur des impôts et de la caisse administrative, le Cadi, juge supérieur et chef des affaires ecclésiastiques, le chef de la police, le médecin en chef, et l'ingénieur en chef pour les canaux et les routes. Du Moudir dépendent directement les gouverneurs (Mamours) des départements (Marhaz). Chaque Marhaz se divise de nouveau en districts communaux (Nahieh) dirigés par un chef (Omdé). Les bourgs les plus importants ont encore un maire du village, le Scheik-el-Beled.

Ces deux dernières fonctions dépendent immédiatement du Mamour. Par contre le conseiller municipal (Scheik-el-tumn) prend lui-même le rang d'un Mamour dans les plus grandes villes, où il préside les cercles municipaux formés de plusieurs districts. La direction administrative, financière et politique appartient au Moudir ainsi que la décision dans les questions de droit. Les cas de nature religieuse font exception et appartiennent au domaine du Cadi. Il lui reste comme tâche principale la rentrée des impôts. Le siège de toute l'autorité centrale est le Caire. C'est là que le Khédive accomplit tous les actes officiels, bien qu'il ait son habitation au palais de Koubbeh, à 7 kilomètres du Caire. La corruption et la tyrannie des fonctionnaires étaient, autrefois, excessives, surtout lorsqu'il s'agissait des impôts. La forme de l'ancien gouvernement rendait la loyauté presque impossible dans l'exercice du

devoir officiel. Combien de fonctionnaires d'un traitement mensuel de 800 ou 1.000 francs se sont-ils retirés, après un service de courte durée, avec une fortune prodigieuse! La domination anglaise a tout réorganisé. Cependant la corruption est si profondément enracinée chez les Orientaux qu'elle existe encore, spécialement dans les emplois inférieurs. Il est probable que, malgré les mesures prises par les Anglais à cet égard, elle ne cessera pas de sitôt.

L'administration de la justice est actuellement exercée par quatre divisions juridiques. Les règlements personnels des indigènes, se rapportant aux questions de mariage, héritage, tutelle, etc., doivent être examinés sous la présidence du Cadi et avoir la sanction du « Mehkomme ». Au-dessus de tout cela plane naturellement la loi religieuse de l'Islam.

Les crimes commis par des indigènes sont jugés par les « tribunaux indigènes » qui existent depuis 1884. Ceux-ci se composent maintenant de 44 « Summary Tribunals », dont chacun doit être présidé par un juge, et de 7 « Central Tribunals », dont chacun est formé de trois juges. Leur Cour d'appel est au Caire. Elle est composée pour la plupart d'Européens. D'après la loi de 1904, les tribunaux indigènes sont obligés de tenir une séance hebdomadaire dans chaque département. Les « Central Tribunals » réunis forment le tribunal de deuxième instance pour le jugement. Les « Summary Tribunals » se prononcent sur de légers délits et sur les démêlés civils de moindre importance. Les étrangers, en Égypte comme dans toute la Turquie, sont indépendants des tribunaux indigènes, d'après les capitulations. Ce règlement étant désavantageux, on organisa en 1876 la Cour de justice mixte, qui se compose de juges indigènes et européens. Ces derniers sont nommés par le Khédive avec l'approbation de la grande puissance dont ils sont sujets, et d'après les propositions de celle-ci. Les démêlés entre Européens et Égyptiens sont jugés devant ces tribunaux. Le Khédive lui-même et l'administration publique égyptienne exposent devant eux leurs droits sur les étrangers. Les plaintes entre étrangers de différentes nationalités y sont également examinées. Le jugement repose en principe sur un Code dont les articles furent empruntés au droit français et au droit italien.

Les cours de justice se divisent en deux degrés :

1° Les tribunaux de première instance, qui siègent au

Caire, à Alexandrie et à Mansourah ; une délégation à Port-Saïd ;

2° La cour d'appel, composée de six juges égyptiens et de dix juges étrangers, qui se trouve à Alexandrie.

Autrefois les différends entre Européens ou entre étrangers et indigènes se réglaient par devant le tribunal consulaire. Aujourd'hui celui-ci ne s'occupe que de démêlés entre gens du pays concernant le consul ! Le code El-Kanoun, rédigé sous Saïd-Pacha, présentait par endroit un mélange parfois comique de choses religieuses et terrestres. Il fut institué, pour les indigènes, des collèges de magistrature et tribunaux de commerce, organisés selon la conception moderne. Avec ce nouveau règlement, la sécurité publique est la même en Égypte qu'en Europe. On peut voyager sans armes et en toute confiance. La police est bien organisée. Un point très important, dans l'étude de l'État égyptien, est celui des finances, seules causes de la dépendance actuelle de l'Égypte. Jusqu'en 1868, les finances égyptiennes furent dans une confusion impénétrable. A la suite des prodigalités du Khédive Ismaïl, la Dette publique se montait en 1880 à 98.376.630 livres sterling et le service de cette Dette exigeait 3.421.404 livres égyptiennes. Si on ajoute à cela les 200.000 livres sterling que l'Égypte devait payer à l'Angleterre sur la vente des actions de Suez jusqu'en 1894, et l'acquittement du tribut à la Turquie, on arrive à la somme prodigieuse de 111.625.000 francs.

Par les nouveaux emprunts de 1885, 1888, 1890 que rendait nécessaires le règlement des finances, la Dette publique dépassa considérablement la somme de 100 millions de livres sterling. Pour l'administration de cette forte Dette publique, il fut fondé en 1876 une « Caisse de la Dette ». Par une heureuse administration les revenus de l'État s'augmentèrent. Aussi, en 1890, une partie de la conversion de la Dette était-elle possible. La loi de liquidation du 17 juillet 1880, acceptée par toutes les puissances, était basée sur cela. En juillet 1902, le budget indiquait encore 103.022.000 livres sterling ; celui de 1907, 98.180.660 livres sterling seulement, ce pourquoi on devait payer 3.606.782 livres sterling de rentes. Ces rentes, le service de la dette et le coût de l'administration internationale forment encore aujourd'hui la plus grande partie de la dépense de l'État égyptien. Le budget comptait en 1906 les recettes suivantes en livres sterling : contributions direc-

tes (impôts fonciers, etc.), 5.134.042 ; contributions indirectes (douane, monopole des tabacs) 1.963.861 ; chemins de fer, 3.257.600, etc..., en tout 15.337.294, sur lesquels il y a eu 13.161.863 livres sterling de dépenses. De sorte que l'année 1906 a donné un excédent de 2.175.431 livres sterling ; l'année 1907, 2.087.405 livres sterling. A la suite de cette constante amélioration de la situation financière on put diminuer insensiblement les lourds impôts primitifs et surtout les petits, encore plus opprimants. Ainsi, par exemple, il était prélevé un impôt sur chaque dattier, tandis que maintenant on paye seulement une certaine somme pour le terrain des plantations. Les Anglais abolirent les impôts du marché, ainsi que beaucoup d'autres droits. Les contributions foncières furent également abaissées. Les arrérages d'impôts furent remis. Les commerçants, propriétaires de bazars, ouvriers, etc... doivent encore payer un droit de 4 à 20 p. 100. Les biens personnels du Khédive étaient autrefois francs d'impôts. Aujourd'hui ils sont le domaine de l'État. Ils recouvrent une superficie de 178.747 hectares. La liste civile attribuée au vice-roi s'élève à 2.500.000 francs. Dans le rapport des finances, l'occupation anglaise fut une bénédiction pour le pays.

Depuis Mohammed-Ali, l'Égypte possède une armée permanente organisée à l'européenne. Par un firman de la Haute-Porte du 6 août 1879, l'armée active, en temps de paix, ne peut dépasser 48.000 hommes. Chaque Égyptien valide doit, à 19 ans, accomplir 5 ans de service militaire (sont exceptés les ecclésiastiques, les professeurs, les étudiants), puis ensuite rester 5 années dans la police ou dans la réserve. Il est cependant permis de se racheter pour 20 livres sterling. La police, qui forme la première classe de l'armée de réserve, comprend beaucoup d'étrangers. Elle est fortement organisée en quatre divisions qui sont désignées pour : la Basse-Égypte, la Haute-Égypte, le Caire et Alexandrie. (En plus de cela, il y a encore des petites sections sur le canal de Suez.) L'ensemble comprend, avec les officiers, environ 6.250 hommes. Depuis 1882, l'armée égyptienne est sous les ordres d'un général anglais, qui, comme commandant en chef, prend le titre de Sirdar. Il réside habituellement à Khartoum et est en même temps gouverneur général du Soudan. C'est actuellement Sir Réginald Wingate qui remplit ces fonctions.

En 1908, l'effectif de l'armée égyptienne s'élevait exacte-

ment à 19.010 hommes et parmi les 755 officiers, 121 étaient Anglais. Elle possédait également 2.100 chevaux et mulets, 574 chameaux et 250 canons.

En plus de l'armée égyptienne, il y a la garnison britannique restée en Égypte depuis 1882, et pour l'entretien de laquelle le pays doit payer annuellement 100.000 livres sterling. En 1908, elle comprenait 4.660 hommes et était sous les ordres du général de brigade G. A. Bullock.

Mohammed-Ali créa, au prix de dépenses extraordinaires, une flotte de guerre, qui, pendant les dernières années de son règne, tomba dans un état déplorable. Aujourd'hui elle ne mérite pas d'être mentionnée. Elle ne comprenait pas un seul vaisseau de guerre, mais un unique yacht khédivial, divers garde-côtes à vapeur, quelques chaloupes-canonnières fluviales, des croiseurs postaux, des bateaux de transports, etc. Les temps où l'Égypte comptait attaquer sérieusement Constantinople sont bien passés, et pour toujours. Dans la situation présente, une flotte ne serait pour le pays qu'un luxe dispendieux. La marine marchande comprenait, en 1906, 15 vapeurs de 6.428 tonnes et 7 bateaux à voiles de plus de 50 tonnes. Le trafic principal se fait par Alexandrie où, en 1906, il est entré exactement 1.958 bateaux avec 3.076.491 tonnes, et d'où il est sorti 1.964 bateaux avec 3.085.006 tonnes.

Les relations postales sont établies sur le mode européen. En 1907 il y avait 1.249 bureaux de postes et 418 bureaux télégraphiques en Égypte. Dans la même année, la longueur des lignes téléphoniques atteignait environ 5.000 kilomètres; les lignes télégraphiques, 4.000 kilomètres ; et le chemin de fer de l'État, à peu près 2.300 kilomètres. Depuis les communications régulières par chemins de fer et bateaux à vapeur sur le Nil, les indispensables dahabiehs de jadis sont devenues un luxe dont seuls peuvent jouir les gens très riches. Il y a deux sortes de dahabiehs : les dahabiehs à vapeur et les dahabiehs à voile, qu'on peut encore se procurer à l'agence Cook et à l' « Anglo-American Company » au Caire, moyennant une mensualité de 400 à 700 livres sterling (entretien compris).

V

Science, Poésie, Art.

A. — Science.

Lorsque les Arabes vinrent s'établir sur le Nil, en 638 après J.-C., il n'y était déjà plus question d'applications scientifiques. Depuis l'époque de Justinien l'importance d'Alexandrie avait disparu. Tout ce qu'elle possédait encore de livres de valeur fut transporté à Constantinople. La ville du Bosphore avait remplacé Alexandrie comme métropole de la science.

Il est indéniable qu'en Égypte, comme ailleurs, l'Islam a donné un choc en retour à l'enseignement et à maints efforts intellectuels. Le Qoran a pour thèse que sa lecture est déjà une œuvre méritoire et, en outre, il a la prétention de contenir toutes les sciences. Aussi naquit bientôt une « science » du Qoran, de sa langue, de son contenu, puis des recherches sur l'authenticité et la véracité des traditions verbales appelées « Sounna ». Un des plus anciens biographes de Mahomet, l'historien Wakidi, raconte qu'après la mort du Prophète ses compagnons se réunissaient tous les soirs pour s'instruire mutuellement. Il y eut bientôt des divergences sur les questions théologiques et juridiques. On n'était pas toujours du même avis sous le rapport des cérémonies. C'est de là que datent les quatre écoles orthodoxes, dénommées, d'après leurs fondateurs : Malékites, Hanéfites, Schaféïtes et Hambabites. La « science » islamique reste florissante jusqu'à l'époque des croisades. Mais c'est justement pendant ce semblant de prospérité qu'on prescrivit des limites au véritable mouvement scientifique.

La philosophie de l'Islam atteignit un très haut développement du treizième au quinzième siècle. Ceux qui déterminèrent ce développement furent des étrangers : Perses, Espagnols, et souvent des chrétiens, sous le titre général de « Philosophes arabes ». Il est donc inexact de parler de la philosophie « arabe » et de la science « arabe ». Chaque évolution remarquable des choses de l'esprit se produisit sans la religion mahométane et, parfois même, en opposition avec elle. « Il est facile de démontrer que l'impulsion provient d'hommes qui étaient intérieurement séparés de l'Islam et qui se sont attiré les malédictions des orthodoxes musulmans. » « Beaucoup rechercher est hérésie, car toute valeur scientifique se trouve dans le Qoran. » Cela devint bientôt le parfait principe de la doctrine islamique. Elle n'admit aucune formation ultérieure malgré le grand perfectionement des empiriques dans la grammaire, les sciences naturelles, etc.

Les recherches portaient principalement sur la théologie et l'étude du droit qui prédominent dans le Qoran et auquel elles donnent d'innombrables éclaircissements. Sous les Omniiades et les Abbassides, des œuvres furent traduites en grec, en persan et en syriaque, et la grammaire, les mathématiques, l'astronomie, la médecine et la poésie brillèrent tout particulièrement.

L'étude de l'arabe (1) fut également stimulée, grâce à la composition arabe du Qoran. Phénomène étonnant! L'immense empire de l'Islam comprend, sous le rapport éthnographique et linguistique, des peuples tout différents. Malgré cela, c'est la langue arabe qui a été et qui est restée l'idiome prédominant.

Au dixième siècle, le calife Biamrillah fonda au Caire une bibliothèque, « la maison de la sagesse, » où fut transférée l'école des savants précédemment établie à Fostat sous Mamien, fils d'Haroun-ar-Raschid. Cette « medrèse » a dû posséder 100.000 volumes. A l'époque de Mamien ces ouvrages furent traduits par des lettrés étrangers. Sous la domination Fatimite, Aziz-Billah fonda la grande « medrèse » (mosquée Azhar), qui existe encore aujour-

(1) Le dialecte bulgare-égyptien des Arabes traité, entre autres, par les grammaires de SPITTA-BEY (Leipzig, 1880); VOLLERS (Le Caire, 1890); HAGGEMACHER (Le Caire, 1892); DIRR (Vienne, 1893); A. SEIDEL (Berlin, 1891); NALLINO (Milan, 1900) et WILLMORE (Londres, 1905).

d'hui. Trente-sept savants vagabonds trouvèrent un abri dans cette école.

L'efflorescence de la science islamique prit fin avec les croisades. Les bruits de guerre, le fanatisme, les querelles des petites dynasties formées après la décadence du royaume des kalifes l'étouffèrent, et ce qui restait encore des institutions scientifiques fut complètement détruit sous la domination des Mameluks. De tout cela il ne subsiste aujourd'hui que la Haute-Ecole, près de la mosquée El-Azhar. Cette université passe pour la plus considérable du monde mahométan. En 1906 elle fut fréquentée par 9.758 étudiants de tous pays. Elle comptait 317 professeurs. Les finances de la mosquée ont été placées, depuis Mohammed-Ali, sous le contrôle de l'État. Il est curieux d'observer les exercices de cette école. Dans le grand hall à colonnades qui entoure la cour découverte de la mosquée, des jeunes orientaux accroupis entourent leurs maîtres. Les sièges de ceux-ci sont placés contre les colonnes. Le professeur donne ses explications à haute voix, sans souci de ses collègues. Les élèves font de même. Ils questionnent et récitent tous en même temps. Cette façon d'agir est différente de la nôtre, mais produit cependant l'impression d'une grande application, du côté des élèves comme du côté des professeurs. On se demande peut-être quel est l'enseignement de cette haute école? Il se borne comme chose principale à l'étude de l'arabe, la langue du Qoran, de la théologie et la jurisprudence qoranique. On apprend encore la logique, la rhétorique et la géographie. On ne peut cependant observer aucun indice d'indépendance scientifique. Si un élève a appris par cœur le livre dans lequel lit le maître, il obtient la permission d'être lecteur lui-même. Les professeurs ne reçoivent pas d'appointements. Ils vivent de leçons particulières, de présents, etc., ou touchent les revenus d'une fonction sacerdotale qu'ils remplissent. L'université El-Azhar est considérée comme le point central du fanatisme religieux et national.

La ville de Tantah possède également quelques écoles de savants. Celle qui se trouve près de la mosquée Al-Amahdi passe pour la meilleure après El-Azhar. En 1907 elle a eu 70 professeurs et 5.161 étudiants. Pendant la même année, et dans tout le pays, il fut enseigné, dans 347 mosquées, à 21.352 étudiants par 1.389 professeurs. Un mouvement très puissant de révolte fut provoqué dans la haute école égyptienne à la publication du décret qui l'organisait à

l'européenne (octobre 1908). Il devait y être donné un enseignement préliminaire, gratuit, sur la littérature française, anglaise et arabe, de même que sur l'histoire générale. Les professeurs furent choisis en France, en Angleterre, en Allemagne et en Suisse. On a cependant délibéré sur la question de former un professorat indigène. Pour y parvenir, on envoie une multitude de jeunes Égyptiens dans les universités de Paris, d'Oxford, de Cambridge et de Leyde.

La lecture du Qoran a été imposée comme un devoir à tous les mahométans. Il existe des écoles dans lesquelles on s'exerce à lire et à apprendre le Qoran par cœur. Ces écoles s'appellent « Kuttabs ». Elles sont, pour la plupart, des entreprises privées et se trouvent souvent à l'étage supérieur des fontaines (Sêbîl). Les enfants sont accroupis sur le sol autour de leur maître qui fait amplement usage de son bâton et qui prend soin, pendant la lecture faite à haute voix, que la partie supérieure du corps s'agite de çi, de là, sans interruption. Au Caire seul, on compte 300 de ces « Kuttabs », avec environ 9.000 élèves. Pour le pays entier on comptait, en 1907, 4.181 « Kuttabs » privés, sous le contrôle de l'Etat, comprenant 152.761 garçons et 11.745 filles; et 143 « Kuttabs » libres, avec 7.895 garçons et 2.666 filles.

Sous Mohammed-Ali on avait, avec l'aide des instituteurs européens, commencé une réforme dans les écoles égyptiennes, suivant le mode occidental. D'après cette réforme, les écoles égyptiennes, abstraction faite des « Kuttabs » existantes, étaient transformées en écoles primaires, secondaires, professionnelles et spéciales.

Les écoles primaires, pour l'enseignement de la lecture et de l'écriture, étaient au nombre de 34 en 1907 (avec 8.155 garçons et 401 filles). Les leçons s'y donnaient, en tout ou en partie, en langue européenne. Cent vingt-deux autres comprenaient 6.910 et 2.135 filles, et les leçons y étaient données en langue arabe. Les écoles secondaires, dans lesquelles les enfants devaient acquérir une meilleure éducation, n'eurent jamais un grand essor. En 1907 il y en avait 4 seulement, avec 1.999 garçons. Il existait aussi 11 collèges professionnels, tels que: médecine, jurisprudence, ingénieurs, militaires, vétérinaires, kadis, etc... En plus, 5 séminaires, dont celui des instituteurs.

Parmi les écoles spéciales ou techniques fondées la même année, il y eut une école d'économie rurale, une

technique et commerciale, une de fonctionnaires de police et une de service pénitentiaire. Il faut encore ajouter quelques établissements scolaires où on ne parle qu'arabe, tels que: 5 séminaires pour les instituteurs de « Kuttabs » (avec 364 écoliers et 47 écolières); une école pour nourrices et sages-femmes (27 écolières) et 2 écoles industrielles, dans lesquelles 491 écoliers sont instruits par 12 professeurs.

En 1907, l'Etat versa environ 1.750.000 francs pour les écoles élémentaires enseignant en langue arabe, somme relativement peu élevée. Il est vrai qu'à côté des écoles citées, il existe encore un nombre considérable d'institutions enseignantes européennes et coptes, comme aussi beaucoup d'écoles de missions, dont il sera question à la fin de ce livre. L'ensemble de toutes ces catégories doit se monter à 10.000 écoles, avec 200.000 écoliers, au moins.

Un grand nombre d'élèves indigènes fréquentent les écoles protestantes allemandes du Caire et les écoles catholiques allemandes et protestantes allemandes d'Alexandrie. En plus de cela il existe encore au Caire l'Ecole allemande de Borromée, 6 écoles de missions américaines, « Saint Mary's English School », l' « Ecole des sœurs du Sacré-Cœur » (école de filles) ; l' « Institution des dames du Bon-Pasteur », le « Collège de la Sainte-Famille » (école des Jésuites) et une institution anglaise pour les aveugles.

L'avant-dernier recensement de l'Égypte montrait que dans la Basse-Égypte 7,02 p. 100 de la population savaient lire et écrire tandis que la Haute-Égypte ne comptait que 4,07 p. 100. Les faits démontrent combien l'élément anglais prédomine, au détriment de l'élément français qui régnait autrefois sur le Nil. En 1900, par exemple, 90 p. 100 des élèves étaient instruits en anglais et 3 p. 100 seulement en français.

Il existe actuellement au Caire les sociétés scientifiques suivantes : la Société de géographie, fondée sur l'initiative d'un voyageur africain, le docteur G. Schweinfurth ; l'Institut Égyptien ; l'Institut français d'archéologie orientale ; la Société Khédiviale de médecine du Caire, et la Société d'ophtalmologie d'Égypte. De toutes, c'est la Société de géographie qui a acquis le plus de renommée. Ce qui n'empêche que l'on s'intéresse très attentivement aux monuments de l'antiquité. Les dégradations et les vols sont empêchés autant que possible.

Le Musée d'antiquités égyptiennes, qui contient la collection égyptologique la plus célèbre du monde, fut transféré en 1902 dans un palais nouvellement construit, où, grâce à l'agencement bien ordonné du directeur, M. Maspéro, ce trésor peut être présenté au public d'une façon avantagée. Ce qui mérite encore d'être remarqué c'est le musée arabe fondé par Frantz-Pacha et qui, en 1903, a pu être placé dans une construction particulière. A l'étage supérieur se trouve la bibliothèque vice-royale créée par le Khédive Ismaïl. Elle a été mise en état par des savants allemands, dont l'un, le docteur professeur Moritz, en est encore le directeur. Cette bibliothèque contient plus de 56.000 volumes. Parmi ses 32.000 œuvres : arabes, persanes, turques et syriennes, on remarque les 2.677 volumes du Qoran et, en outre, des manuscrits persans illustrés, d'une valeur inestimable.

La première imprimerie égyptienne est celle de l'Etat, fondée à Bulak en 1821. A côté il s'en est établi un grand nombre d'autres, principalement pour les journaux (1). On en comptait 120 en 1902.

B. — Poésie.

L'art poétique fut éphémère en Egypte. Il atteignit rapidement son apogée. Les poésies du désert furent composées par les Bédouins, qui y développaient leurs nobles sensations. A la fin des croisades, le poème expressif de Beda-ed-din-Zoher couronna l'essor poétique. Mais plus les Bédouins prirent contact avec les villes, plus leur inspiration poétique s'affaissa. C'est à peine s'il y a encore aujourd'hui une poésie du désert. Celle qui existe maintenant est sans élévation, sans morale et sans pudeur. Mohammed Sihchâb, le poète égyptien mort en 1858, n'a laissé que des œuvres d'une forme insipide, ne renfermant que des pensées vaines et vulgaires. Dans ce pays où furent écrits tous (ou au moins en partie) les contes des « Mille et une Nuits », il ne reste plus qu'une ombre de poésie populaire, dont les héros accomplissent parfois des actions louables et glorieuses, mais débitent

(1) Voir Hartmann, *The Arabic Presse of Egypt*, London, 1899.

plus souvent des histoires érotiques avec une légèreté qui confine à l'impudence (1).

C. — ART.

L'art de l'antique Égypte n'a pas cessé, nous l'avons déjà vu, avec la disparition de la souveraineté pharaonique. Il s'est maintenu près de l'influence grecque et a créé de fines productions égyptiennes, de moindre valeur, il est vrai, que les autres.

En outre, l'art hellénique (2), nommé art d'Alexandrie, acquit en Égypte une grande importance. C'est d'Alexandrie (de là son surnom) qu'il reçut sa direction principale. Il n'est rien resté de ses magnifiques constructions, dont la plupart étaient de marbre et furent pillées par les chaufourniers. Par contre, ce qui nous est parvenu de cette période en fait de sculptures, peintures et petits travaux d'art, mérite vraiment d'être considéré.

Avec la domination musulmane (3) l'art égyptien devient arabe et le demeure jusqu'à nos jours. Le Caire offre un nombre si considérable de constructions que l'on peut y trouver des exemplaires de chaque siècle du moyen âge. Cela est très heureux, car les majestueux monuments de l'art mahométan, les mosquées de la Mecque et de Médine, sont inabordables pour les « incroyants ».

L'art islamique comprend, comme tous les autres, deux parties : la plastique et la peinture. Elles n'eurent de valeur que dans la limite de la décoration et de l'ornementation murales. Cette raison vient de ce que dans la 5ᵉ sourate du Qoran il est défendu d'avoir des statues et des images. Mahomet voulait, par cette interdiction, empêcher le retour au paganisme. C'est par exception et, aussi, grâce à la prédominance de l'influence européenne, que Mohammed-

(1) Voir SPITTA, *Contes arabes modernes*, Leyde, 1883 ; H. SCHAFER *Die Lieder eines ægyptischen Bauern*, collectioné et traduit, Leipzig, 1903.

(2) Voir STRYZGOWSKI, *Hellenistische und koptische Kunst in Alexandria*, Vienne, 1902.

(3) Voir entre autres : PRISSE D'AVESNES, *l'Art arabe d'après les monuments du Caire*, Paris, 18[illegible]-1877 ; FRANTZ-PACHA, *Baukunst des Islams*, Darmstadt, 1896 ; GAYET, *l'Art arabe*, Paris 1893 ; FRANTZ-PACHA, *Kairo*, Leipzig, 1903.

Ali eut sa statue équestre sur la place qui porte son nom, à Alexandrie, et Ibrahim Pacha, devant l'Opéra, au Caire. Il ne reste donc plus, dans l'art moderne, qu'à s'occuper de l'architecture et de l'ornementation.

Quelque diverses que paraissent les constructions arabes, il est facile de reconnaître qu'elles ont toutes un plan fondamental commun. Les Arabes étant, à l'origine, un peuple bédouin, il est très compréhensible de trouver comme type général, dans toutes leurs constructions religieuses ou profanes, la tente du désert, d'où manque de structure architectonique et profusion de grandes surfaces qui sont décorées à l'instar des tapis, etc. Le type de la mosquée est le vieux temple païen de la Mecque qui se compose essentiellement d'une grande cour, autour de laquelle on a placé des colonnades au lieu de tentes.

Le plan de toutes les maisons de prières islamiques qui n'ont pas été jadis des temples chrétiens, comme la « Hagia Sophia » de Constantinople, est le suivant: grande cour rectangulaire entourée de quatre corridors à piliers, avec toiture horizontale. Au milieu de la cour découverte se trouve une fontaine pour les ablutions religieuses. Les larges galeries rappellent les tentes; les sveltes colonnes, les palmiers. Les coupoles, que l'on emprunta aux Byzantins et que les Arabes appellent « Qubbah », rappellent la tente à ces derniers. Le côté des arcades appelé « Liwan », situé vers la Mecque, forme le sanctuaire. Il est indiqué par de nombreuses rangées de colonnes. C'est là que se trouve le rituel prescrit pour la construction de la mosquée. La niche à prières (Kibla) a donné l'idée de la direction vers la Kaaba de la Mecque. Tous les croyants doivent se tourner vers elle pendant leur prière. Là se trouvent les quelques objets nécessaires à l'organisation du culte : la chaire ou « Mimbar », de laquelle l'iman lit le Qoran ; le pupitre du Qoran et le Podium (Dikke) ; les « Molallains » qui, en répétant sur des tons divers les mots de l'iman, les font entendre aux plus éloignés. Toutes les mosquées sont rectangulaires et surmontées d'une ou deux coupoles, la plupart très élancées ; la tour du minaret, avec un ou plusieurs étages, de forme quadrangulaire, polygonale ou cylindrique, est pourvue d'une ou plusieurs galeries (balcons), du haut desquelles le « Muezzin » chante les heures de la prière. Les cloches sont interdites dans l'Islam. Coupoles et minarets sont ornés du croissant suivant les règles symboliques de l'Islam. Il est à remarquer, en

ce qui concerne les colonnes, que les Arabes n'ont apporté aucun perfectionnement particulier à leur ordre d'architecture. On choisissait soit des chapiteaux hexaèdres byzantins, soit des chapiteaux à colonnes avec fleurs de l'époque ptolémaïque, soit encore des chapiteaux corinthiens à fleurs d'acanthe. Il se présente aussi des chapiteaux à volutes, de l'ordre ionique. Le signe distinctif de l'art islamique est dû aux arcs de leurs courbes, qui se trouvent dans les mosquées à côté d'arcs caractéristiques en fer à cheval ou en ogive. Ces derniers, empruntés à l'art persan, ne sont employés que comme motifs décoratifs.

L'intérieur de toutes les mosquées provoque une sensation de nudité, de vide et d'étendue. On dit aussi qu'il rappelle le désert, et le dévot qui, au sortir du tumulte et du fracas de la vie orientale, pénètre dans un tel lieu, doit parvenir jusqu'à Dieu par la grandiose et l'auguste simplicité de la rêverie qu'il sent monter en lui. Que cette impression soit prévue dans la construction de la mosquée, cela reste douteux.

De la primitive mosquée Amru, construite par le généralissime du Calife Omar, il reste à peine quelques vestiges, tant elle a subi d'innombrables bouleversements par l'eau, le fer et les tremblements de terre. Mais l'édifice actuel fait toujours une impression grandiose, bien qu'on n'ait conservé qu'une partie des 366 colonnes de marbre d'autrefois. Parmi les colonnes actuelles (environ 250) tous les styles sont représentés; elles furent des monuments chrétiens et gréco-romains. La plus veille mosquée du Caire est celle d'Ibn-Touloun, construite par le sultan Achmet Ibn-Touloun (876-878). Nous citons spécialement celle-là, parce que sa riche ornementation lui donne de la valeur. C'est ce qui fait défaut à la mosquée Amru, bien qu'elle soit un spécimen particulièrement splendide de la construction arabe. Elle se fait surtout remarquer par le cadre des courbes et la décoration de la couverture. Bien que cette ornementation consiste principalement en bandes décoratives, elle n'est pas véritablement arabe, puisqu'elle a été empruntée aux modèles byzantins. La fantaisie ardente du désert arabique les a cependant perfectionnés à un tel point, que l'œil habitué au style byzantin ne peut, ici, se lasser de contempler tous ces précieux ornements aux mille replis entrelacés. La mosquée Touloun offre à notre admiration le magnifique emploi qu'on y fit de l'écriture arabe comme ornementation des frises, et un minaret en

pierres, en opposition avec le reste de l'édifice en briques, pour la construction duquel l'architecte arabe dépense volontiers toutes ses capacités. Ce minaret présente encore quelque chose de particulier : un escalier en colimaçon qui le contourne et qui constitue sa plus grande originalité. Pour remplacer la fontaine traditionnelle, la mosquée Touloun reçut plus tard, du sultan Mansour, une coupole en forme de mausolée et dans laquelle se trouvait un bassin octogonal.

Dans la suite, les « Médrésés » (ces hautes institutions enseignantes mahométanes avec chaires pour la théologie, le droit, la grammaire, etc.) devinrent des mosquées. Celles-ci ont souvent des plans horizontaux rectangulaires, mais avec la salle principale en forme de croix, dans laquelle les ailes voûtées du liwan (en même temps salles d'études des quatre rites de la religion) et les croisements découverts représentent la cour. Cette forme des « Médrésés » fut officielle pour les établissements du culte pendant toute l'époque jubilaire (1171-1250). On adopta ensuite les arcs en pointes en forme de quilles. Il y en avait déjà 971 dans la mosquée El-Azhar, et plus tard, dans d'autres constructions fatimites, ils se présentèrent détaillés. A la même époque les mosquées reçurent un aspect plus animé par l'adjonction d'une coupole sur les mausolées de leurs constructeurs et par des niches au-dessus du portail. Pendant la période des mameluks (1250-1507) il se forme un style égypto-arabe. Nous lui devons la plus importante construction de l'Islam, la majestueuse mosquée du sultan Hassan, au pied de la citadelle du Caire, remarquable par sa structure et son ornementation.

La plus décorative et la plus complète des créations de l'architecture égypto-arabe, la mosquée funéraire Kaït-bey, est originaire de l'époque des mamelucks, ainsi que la plupart des tombeaux (supposés faux) des Califes. De ceux-ci il n'y a plus que la mosquée du sultan Barkuk qui soit digne d'être mentionnée.

La plupart de ces tombeaux ont été, depuis 1890, restaurés en partie ou totalement. D'autres tombent presque en ruines. Malgré cela, personne n'oubliera l'impression que produit, encore aujourd'hui, cette ville des morts avec ses coupoles et ses minarets, ses riches ornementations et ses portails magnifiques. La restauration de la mosquée du sultan Hassan, construite de 1356 à 1359, nous en fait admirer le majestueux portail de 26 mètres de hauteur et

les frises stalactites uniques en leur genre. Son plan horizontal forme un pentagone irrégulier, dans lequel le « Médrésé » en forme de croix est savamment construit. Au lieu d'arcades, la cour est entourée de quatre puissants arcs voûtés. Au milieu de cette cour se trouve une fontaine grandiose. Le minaret sud mesure 81m. 60 de hauteur. C'est le plus élevé du Caire. La haute coupole, ses riches ornementations stalactites et les imposantes inscriptions kufites finement découpées sur les frises sont d'un aspect agréable.

C'est à cette époque que fut également édifiée la mosquée El-Muaijab. La richesse de son ornementation intérieure en fait une œuvre remarquable que l'on restaura entièrement pendant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle.

Dans toutes ces constructions, et surtout dans l'art industriel, il faut admirer l'harmonie et le goût de la décoration dont les arabesques forment le fond principal. Celles-ci s'assemblent en figures géométriques de toutes sortes. On y voit aussi des plantes grimpantes stilisées. Les caractères de l'écriture arabe sont également entrelacés, pour frises et médaillons, de la façon la plus artistique, surtout dans les arabesques du temps des Mameluks.

Les ornements stalactites, d'un tour si original, représentent une branche de l'architecture dont la valeur ne consiste pas seulement dans les frises. Ils marquent, en effet, la transition entre la surface plane et la voûte, entre la simple toiture et la coupole. Ce genre d'ornementation fut également appliqué, avec un goût parfait, à la sculpture des meubles. Nous pouvons citer un exemple : le guéridon sexagonal appelé « Kursi ».

Presque tous les vieux palais ont disparu. Parmi les ruines qui subsistent encore du palais Dar Beschtah, au Caire, on remarque cependant des balcons et des corniches soutenus par des consoles de bois largement étalées. Les maisons privées d'aujourd'hui ont leurs appartements groupés autour de cours et de jardins, et l'étroite entrée de leurs vestibules ne laisse rien deviner aux investigations des passants. Les fenêtres des rez-de-chaussée donnant sur la rue en nombre aussi restreint que possible, sont très élevées au-dessus du sol. Celles des étages supérieurs sont grillagées. Le logement des hommes (appelé Sélamlik) est situé au rez-de-chaussée. Leur pièce principale se trouve dans le « Mandara ». Les appartements des femmes

(harem), groupés autour du « Ka'a » (salle de fêtes), ont une entrée particulière située, habituellement, dans une cour séparée. Ce qui frappe spécialement la vue, dans les rues arabes, ce sont les balcons avec consoles et surtout les fermetures des fenêtres, en bois travaillé aussi finement que des dessins de broderies et qu'on appelle « moucharabi'ehs ». Des vergettes, tordues comme des cordons de perles, permettent aisément de voir à l'extérieur et préservent, en même temps, les habitants du logis des regards indiscrets. L'extérieur des maisons est rigoureusement simple. De cette façon la superstition islamique est sauve : la maison n'a rien à redouter du « mauvais œil ». Par contre, le plus grand luxe règne dans les appartements. Les murs et le sol de la salle principale sont recouverts de mosaïques de marbre. Les pièces plus simples de l'habitation offrent à l'admiration du visiteur des lambris d'une hauteur de 2 à 3 mètres, tandis que sur le parquet courent des tapis et des nattes d'une valeur inestimable, dont les couleurs s'harmonisent avec celles des portières, des moulures et de toutes sortes d'objets de fantaisie. Les accoudoirs des fenêtres consistent en tablettes de gypse, d'une épaisseur de 3 centimètres, dans lesquelles s'incrustent des dessins en verres multicolores.

L'extérieur des bains publics est également très simple, alors que leur intérieur, où la chaufferie reste ce qu'elle était dans l'ancienne Rome, renferme de prodigieuses richesses.

L'architecture islamique ne réserve que d'agréables surprises par la beauté et l'abondance de sa décoration. Elle laisse cependant le sentiment esthétique insatisfait par son manque de développement, conséquence forcée de l'incertaine situation politique du pays.

Lorsque les Turcs s'emparèrent de l'Égypte, en 1517, son efflorescence artistique était déjà du passé. Ce qui existait alors tomba peu à peu en ruines. Ce n'est que vers la fin du dix-neuvième siècle que le gouvernement se fit un devoir de restaurer et d'entretenir les vieux édifices. L'arrêt précoce de l'art architectural islamique ne peut contenter pleinement le moins sévère des critiques. La colonne, la coupole, la voûte, les tours et les arcades existent déjà dans les arts byzantin, gréco-romain, persan et préislamique. L'art égypto-arabe ou, pour mieux dire, islamico-arabe, n'a de proprement particulier que les formes sveltes, la décoration prédominante des surfaces, l'emploi des

plantes textiles et des stalactites comme motifs d'ornementation. Il manque partout, dans la construction islamique, un plan approfondi des parties à construire, une juste proportion des supports des charges, un perfectionnement suffisant des corniches et, par-dessus tout, une stabilité suffisante de structure. L'architecte arabe déploie son talent dans l'arrangement des lignes de contraste (courbes, surfaces) et dans la formation des stalactites ; mais rien de plus. Voilà pourquoi cet art n'atteignit jamais un développement plus étendu. Ce qui n'est pas organisé ne peut pas croître, mais, au contraire, sombre bien vite dans l'engourdissement. Tout ce qu'on a créé jadis au Caire, si nous en exceptons les copies des œuvres anciennes, manque totalement de sentiment artistique. Il faut cependant mettre à part la mosquée Mohammed-Ali de la citadelle et le magnifique palais de Ghezireh, construit en 1893 d'après les plans de Frantz-Pacha, et qui constitue, avec son splendide parc, un des sites les plus merveilleux du Caire.

C'est sous les califes Fatimites que la confection des tapis parvint à son apogée. Vers cette époque, un tapis fut fabriqué pour le kalife Muizz. On y représenta les plus grandes villes du monde. Makrisi, qui relate ce fait, ajoute que les Fatimites, n'ayant pas voulu observer les lois du Qoran, reproduisirent de magnifiques peintures d'hommes et d'animaux sur les murs et les vases. Chez le même historien nous trouvons mention d'un tableau montrant Joseph dans la citerne et qui, par son coloris, excita l'admiration générale. A un certain endroit de la décoration murale, des danseuses semblaient sortir du mur en planant, tandis qu'à un autre endroit on eût juré qu'elles se retiraient.

Les travaux d'or et d'émail des Arabes font encore l'admiration de l'Europe, ainsi que leurs délicates broderies sur soie dont on se sert dans l'ameublement et pour la célébration du culte.

Aux innombrables œuvres d'art offertes à la curiosité émerveillée des visiteurs du Caire, il faut joindre les enluminures des superbes exemplaires du Qoran de la bibliothèque vice-royale. Il est surprenant de constater quelle richesse d'imagination et quelle habileté technique ont collaboré à l'ornementation de ces volumes !

Depuis quelques années, tous les objets de grande valeur provenant des mosquées et des maisons privées en ruines, ont été transférés au musée arabe du Caire, par

les soins de l'architecte Franz-Pacha. Ils sont ainsi mis en valeur. Les collections, de plus en plus riches, contiennent des œuvres remarquables en marbre et autres pierres sculptées, des faïences, des mosaïques, des découpures de bois de grand prix, de magnifiques coffrets en bois ciselé, pour renfermer le Qoran, ou en métal ou en cuir avec des garnitures mi-parties d'argent, mi-parties de mosaïque; enfin, des meubles précieux marquetés d'ivoire, de nacre et de « moucharabiehs ». Parmi les travaux de métal exposés, ceux qui attirent le plus particulièrement les regards sont quelques tables travaillées à jour et une porte de bronze dont chaque petite gibbosité est ornée de ciselures d'argent. Des suspensions de mosquées se font remarquer par leur délicat travail. La plupart sont en verre ordinaire, de couleur verdâtre, où l'on a dessiné des fleurs, des filaments, des armoiries, des médaillons et des inscriptions qoraniques, en émail multicolore. Les plus anciennes datent du treizième siècle.

VI

Caractère du peuple. — État et situation économiques. — Vie sociale. — Famille. — Usages.

A. — Caractère du peuple (1).

L'Égyptien moderne est très défiant envers l'étranger, ce qui ne nous étonne pas, nous qui savons à quel point il fut exploité par ses différents maîtres. Mais quand l'Égyptien parvient à vaincre sa défiance, il apparaît comme l'homme le plus paisible de la terre. A sa douceur s'allie une sérénité naturelle qui perce malgré la situation opprimante à laquelle il est soumis. Quel voyageur n'a gardé souvenance des pauvres fellahs qui travaillaient, sous le soleil ardent de la Haute-Égypte, à puiser de l'eau toute la journée et qui, cependant, chantaient et riaient ! Qui ne se souvient avec attendrissement des petits âniers, gais et serviables, véritables représentants du type égyptien dans tout son naturel ! Cette humeur débonnaire, innée chez eux, semble en contradiction avec leur amour des querelles et des disputes. Ils s'apostrophent à haute voix et se servent d'un vocabulaire grossier dont le mot « Enta Kelb ! » (chien) est un des plus modérés. Cette rage d'injures ne se borne pas à insulter l'adversaire, mais elle se déverse sur son père, sa mère, ses enfants, ses animaux mêmes, et sa maison. Là s'arrête leur colère. On voit très

(1) Voir Lane, *Sitten und Gebraüche der heutigen Ægypter*, en allemand de Zinker, Leipzig 1852; Klunzinger, *Bilder aus Oberægypten und vom Roten Meere*, Stuttgard, 1876; V. Kremer, *Ægypten*, 2 vol., Leipzig, 1863 ; Stephan, *Das heutige Ægypten*, ed. 1872. Lane, *Caire fifty years ago*, Londres, 1896.

rarement les arabes en venir aux mains. Mais ce qu'on voit très souvent, par contre, c'est ceci : après s'être querellé énergiquement, on se parle avec autant de calme et d'affection que si rien ne s'était passé.

Un très vilain trait du caractère des orientaux est leur avidité d'argent qu'ils traduisent par leur cri perpétuel de : « Bakschich » (pourboire). Il est très rare de voir quelqu'un se séparer à l'amiable d'un cocher de fiacre ou d'un ânier, même quand le prix de la course est fixé d'avance. Cela provient de l'idée que se font les indigènes que tout voyageur occidental dispose forcément d'une fortune fabuleuse.

La façon de traiter les animaux n'est pas à l'honneur des Égyptiens. Il est révoltant de voir un ânier, habituellement placide, entretenir une plaie ouverte à la croupe de son baudet et y enfoncer la pointe d'un bâton chaque fois que la bête refuse de marcher. La cause de cette insensibilité extrême est certainement due à leur phénoménale ignorance. A leur avis, on est cruel quand on tue un animal, mais non pas quand on le martyrise.

Il est d'heureux exemples du contraire. Ainsi, nous avons vu un loueur d'ânes avertir son client de « faire attention aux pieds et au dos de sa monture ». Et lui-même, dans les chemins dangereux, il exhortait tendrement son âne à « faire attention à ses pieds ». Quant à l'amour du Bédouin pour son chameau, il est trop universellement connu pour que nous insistions !

Cette bonté naturelle apparaît encore dans deux traits du caractère égyptien. La bienfaisance et l'hospitalité. Il est rare qu'un pauvre ou un affligé demande en vain du secours. Et le voyageur est surpris de la bienfaisante largesse qui préside aux distributions d'eau en Égypte, où l'eau est plus nécessaire que tout. Ce sont les gens riches qui établissent des fontaines publiques dans les rues, avec des gobelets pour qu'on puisse boire plus facilement, ou qui paient des hommes pour offrir aux passants altérés l'outre qu'ils portent sur le dos et qui contient la boisson vivifiante. Il faut savoir l'importance de l'eau dans ce pays pour comprendre la valeur humanitaire de ces fondations.

Pour ce qui concerne l'hospitalité, la plupart des institutions de bienfaisance fonctionnent auprès des mosquées, sauf quelques rares exceptions. Les pauvres, les malades et les pèlerins y trouvent un gîte. Chez les Bédouins et

chez les Scheiks des villages il est également rare qu'un voyageur se voie refuser un abri pour la nuit. Dans les villes même il s'est conservé certaines coutumes hospitalières. Ainsi, jamais un Égyptien ne se mettra à table, en présence d'un étranger, sans l'inviter à partager son repas. Le marchand, dans son magasin, offre des cigarettes et du café sans accepter aucune rétribution, même si on ne lui achète rien.

B. — État social et Situation économique

On distingue, en Égypte, les situations sociales suivantes : les paysans, les artisans, les petits commerçants, les clercs islamites et les grands possesseurs fonciers qui sont les riches pachas et les hautes personnalités militaires. Le clerc musulman n'a plus tout à fait l'influence de jadis, si puissante, sur la vie publique ; « l'uléma » n'est plus que consulté désormais de-ci de là, sur des questions de droit qoranique. Mais son influence privée est toujours importante. Les derviches aussi sont considérés par le peuple avec une grande estime. Ils ne jouent aucun rôle dans la vie sociale.

La séparation des classes n'existait pas, au temps des pharaons, telle qu'aujourd'hui. La vie sociale s'agitait dans chaque classe. Il n'y avait pas de mélanges de castes.

Les paysans ne jouèrent jamais qu'un rôle passif qui consistait dans le paiement des impôts, dont le fellah ne s'acquittait, il y a trente ans à peine encore, qu'après avoir été roué de coups. Le paysan égyptien est laborieux et économe, mais, depuis les temps les plus reculés, son sort est de travailler pour les autres, sans épargner quoi que ce soit pour lui-même. Les petits propriétaires administrent leur bien à leur compte et avec leur famille. Ceux qui travaillent sur les grandes propriétés touchent leur salaire en argent comptant ou en nature. Les pères de famille reçoivent en plus de leur traitement un « Feddan » (4,219 m.) de champ de trèfle pour les bêtes. Les champs sont affermés pour une seule période de culture ou pour trois années. La fertilité du pays est si grande que le terrain fournit trois récoltes dans l'année : 1° la culture d'hiver dont les semailles se font, suivant la contrée, en octobre, novembre ou décembre. La récolte consiste en

froment, orge, trèfle, fèves, et se fait quatre mois plus tard; 2° la culture d'été, d'avril en août; 3° la culture d'automne ou tardive, qui ne comprend que 70 jours et ne produit que du maïs, mais en grande quantité. Le riz demande un temps plus long pour sa maturité, ainsi que la canne à sucre et le coton, dont la culture sur les bords du Nil s'est prodigieusement développée depuis 40 ans. L'épuisement du sol, qui en résulte, a opéré un bouleversement dans la production. Et le pays s'en ressent.

Les instruments agricoles sont très primitifs, surtout la charrue, qui a conservé la simplicité qu'on lui reconnaît sur les vieux dessins d'il y a 5.000 ans.

La condition des artisans est quelque peu meilleure que celle des paysans. Ils n'ont cependant, et tout d'abord, que le titre de contribuables. Leurs productions sont beaucoup inférieures à celles des vieux Égyptiens dont les outils rudimentaires correspondent tout à fait à ceux d'aujourd'hui. Si l'artisan actuel est laborieux et adroit, il s'inquiète cependant peu de la solidité ou même de la beauté de son travail. Il se borne à produire des choses « qui font de l'effet ». On ne doit donc pas s'étonner qu'aucune fenêtre ne ferme, qu'aucune porte ne soit droite et qu'aucune chaise ne tienne d'aplomb sur ses pieds.

Les affaires les plus florissantes aujourd'hui sont celles que font les potiers, les barbiers et les ébénistes fabricants de meubles en bois de palmier, etc... Chaque métier, surtout dans les villes, est organisé en corporation sous les ordres d'un maître juré librement élu comme Scheick. C'est par l'intermédiaire de celui-ci que les artisans traitent avec la police et le gouvernement. Quand on est mécontent d'un ouvrier on porte plainte au Scheick dont il dépend.

Les bazars renommés de l'Orient sont moins importants au Caire et dans les autres villes d'Égypte qu'à Constantinople et à Damas. C'est le plus souvent dans des rues étroites, malpropres, couvertes, s'entrecroisant en zigzags, que se trouvent les niches quadrangulaires où, accroupis sur des tapis, les marchands étalent leurs marchandises. Ces niches suffisent aux artisans pour leur atelier. Dans ces petites rues, presque des ruelles, on voit s'aligner jusqu'à l'infini les boutiques des fabricants de tapis, des cordonniers, des tailleurs, des ferblantiers, des joailliers, des parfumeurs. Sous le rapport de la finesse et de la richesse de leur contenu elles ne peuvent pas rivaliser avec les

magasins européens. Si les travaux de métal ciselé, les broderies d'or et d'argent que l'on y trouve sont beaucoup moins artistiques, originaux et riches qu'au temps des Califes, ils sont en revanche beaucoup plus considérables.

Une déplorable innovation s'est introduite depuis quelque temps en Égypte. De grandes cheminées d'usine voisinent avec les palmiers et les vieux monuments. La progression continuelle des plantations de cannes à sucre a nécessité la construction de nombreuses raffineries La culture du coton, qui occupe plus des 14 p. 100 du pays cultivé, a créé une grosse industrie qui est pour l'Égypte une importante source de revenus lorsque les années sont productives. Et c'est aléatoire.

C. — La Vie sociale

Aucun peuple de la terre n'est aussi enclin à la sociabilité que le peuple égyptien. Le supérieur ne fréquente naturellement pas l'inférieur. Quand ils se rencontrent dans la rue on reconnaît par la salutation soumise du second l'abîme qui les sépare. On salue le notable en touchant la terre de la main, en signe de profonde dépendance, puis on place cette même main sur le cœur et sur le front pour lui marquer la franchise de l'intention. Lorsqu'on fréquente la haute classe on s'aperçoit vite de la frivolité de ses membres. Aucun ressort intellectuel. On se rend visite, on fume, on boit du café, on fait chanter un chanteur ou une chanteuse ou encore exécuter une danse par une ballerine, et on parle de choses insipides. Celui qui a vécu en Égypte peut seul se faire une idée de ces réceptions où l'esprit n'a aucune part.

Les femmes sont généralement exclues des réunions d'hommes. C'est une règle qui leur est assignée par l'Islam, comme nous le démontrerons plus tard. Mais elles se reçoivent entre elles soit dans les harems, soit dans un des nombreux bains qu'elles louent en commun pour quelques heures ou pour des journées entières. Le seul attrait de ces « cinq à sept », dirions-nous en Europe, est constitué par des danseuses ou des chanteuses que l'on a commandées. Actuellement il est permis aux femmes européennes de visiter les harems des notables égyptiens du Caire. Pendant ces visites toute la conversation roule sur

a parure ou autres futilités. On ne se fait aucune idée de l'enfantillage des musulmanes. Dans ses *Souvenirs de médecine*, etc., 1888, Wirchow s'exprime de la façon suivante sur les conséquences de la vie au harem : « La condition des femmes est des moins satisfaisantes. Leur mode d'existence est malsain et entraîne toujours plus ou moins d'anémie. L'aspect pâle et blanchâtre de la langue, des gencives et des lèvres est vraiment effrayant. État chlorotique et nerveux..... en abondance. Cela vient..... principalement de l'isolement et du voile perpétuel..... La race égyptienne se serait difficilement conservée avec une telle perfection à travers cinq ou six millénaires, si de semblables coutumes avaient existé dans l'antiquité. C'est le côté hygiénique si mal compris de l'Islam qui a amoindri la race en affaiblissant les mères..... Si un vigoureux changement politique n'intervient pas..... le pays ne sera pas sauvé du gouffre, ni la population du dépérissement dont l'Islam est déjà cause pour de nombreuses contrées d'Orient. »

Les gens de la basse classe tiennent leurs réunions dans les cafés. Là, tout le monde est accroupi pendant des heures, bavardant, buvant du café, fumant du tabac et plus souvent, ce qui est pire, le pernicieux haschich (*cannabis indica*, chanvre indien) dont la fumée étourdit et trouble les sens. Le nombre des fumeurs de haschich croît de plus en plus. Toutes les misères de la vie étant oubliées dans cette ivresse séduisante des sens, les hommes succombent à ce vice, comme en Europe on succombe à l'ivrognerie. Mais là-bas le nombre des victimes est plus grand que chez nous. Les troubles nerveux produits par le « haschich » sont aussi plus graves que ceux produits par l'alcool. Mais que l'on fume ou non du haschich, les entretiens ne sont pas moins insipides. Aussi jeunes et vieux accueillent-ils avec une véritable passion les conteurs qui parcourent ces cafés où l'on reçoit de tout en abondance, sauf une nourriture saine pour l'esprit.

Il se tient parfois des assemblées populaires d'un caractère religieux. On y assiste aux « Zikrs », déjà cités et toujours visités par de nombreux spectateurs, ainsi qu'aux fêtes de la circoncision et du mariage dont nous allons parler. Les fêtes « Muled », célébrées en l'honneur d'un saint de l'Islam, sont empreintes d'une solennité particulière. On exécute des « Zikrs » religieux ainsi que des danses et des chants profanes au tombeau du saint ou dans

une mosquée construite pour lui. Une fête encore plus grandiose est celle du jour de naissance de Mohammed, pour laquelle se célébrait la « Dôsé », passage à cheval du Scheik de Sadijé-Ordens sur les derviches, et cérémonie capitale de la solennité. Elle fut supprimée par le Khédive Tewfik. Le départ et le retour de la caravane de la Mecque, qui ont lieu annuellement et qui coûtent près d'un million et demi au gouvernement égyptien, sont aussi accompagnées de réjouissances publiques. Cette caravane (1) est formée de quelques milliers de pèlerins — chaque mahométan doit avoir une fois dans sa vie, prié sur le tombeau du prophète — qui conduisent à la Mecque le « Kiswa », c'est-à-dire le tapis sacré tissé aux frais du Sultan de Constantinople. Un tapis semblable est brodé chaque année pour recouvrir la Kaaba, la plus grande relique de la mosquée de la Mecque. Le « Machmal » est transporté à la Mecque, lui aussi par la caravane des pèlerins. Il se compose d'une monture en bois de forme pyramidale à laquelle sont suspendus des tapis brodés, de grand prix. On le fixe sur le dos d'un chameau sans défaut qui est considéré comme le symbole de la haute souveraineté turque et égyptienne sur toutes les villes saintes de l'Islam. Le « Kiswa » n'est pas, comme on l'a affirmé à tort, transporté dans le « Machmal ». Le Sultan Bibars I[er] a dû envoyer pour la première fois un Machmal à la Mecque en 1272.

En dehors de ces fêtes populaires, l'Égyptien a encore mille occasions de prouver son amour pour la musique et les chants, principalement pendant le mois de jeûne du Ramadan. Il ne se passe pas de jour qu'il ne se donne une « Fantasia » quelque part, au Caire ou ailleurs. On appelle de ce nom chaque assemblée où l'on fait de la musique. Pour nos oreilles d'Européens, cette musique n'est que monotone et langoureuse. Nous n'y trouvons aucune harmonie et les accords en sont totalement absents. Le musicien ne connaît, à proprement parler, aucune mélodie. Les chants sont exécutés en nasillant. Ils accompagnent tous les travaux. Malgré cela il n'est pas juste de prononcer un jugement aussi défavorable sur la musique égyptienne que le font la plupart des touristes et des écrivains. Les

(1) Voir Albert le Boulicaut, *Au pays des Mystères ; Pèlerinage d'un chrétien à la Mecque et à Médine*. — Paris, 1913. Plon-Nourrit et C[ie], éditeurs.

observateurs sérieux comme Lepsius, Lane et autres, se gardent bien de cette intransigeance. Lane mentionne même un grand nombre d'espèces de tons qui forment la base de cette musique. Les Égyptiens ne comprennent rien à la musique européenne tandis que l'exécution de certains de leurs chants leur fait une impression mélancolique dont l'intensité nous étonne. Leurs meilleurs instruments sont : le « Nâje », flûte; la « Zummâra », double flûte ; le « Kemenge », violon à deux cordes, dont la boîte sonore consiste en une coquille de noix de coco, et dont les cordes sont attachées à l'extrémité, exactement comme au temps des pharaons ; le « Kanùn », espèce de cithare avec des cordes en boyaux de mouton ; le « Darabuke », tambour en forme d'entonnoir et l'« Ibd », mandoline absolument semblable à celle des anciens Égyptiens.

Le musulman ne danse jamais. Les musulmanes elles-mêmes laissent ce soin à une catégorie de femmes, les danseuses, qui, aujourd'hui comme dans l'antiquité, ne jouissent pas d'une bonne renommée. Leurs danses n'ont aucune ressemblance avec les nôtres. Elles consistent en tournoiements et contorsions du corps. Ces pantomimes érotiques et sensuelles ne sont qu'obscènes. Elles grisent l'indigène, mais exercent sur les Européens qui se respectent plus de répulsion que d'attrait. Les danseurs atteignent au plus parfait grotesque, ils ne se livrent qu'à de vulgaires bouffonneries qu'ils considèrent comme la chose la plus artistique du monde.

Musique, chant et danse font partie de toutes les fêtes profanes, des solennités des mariages et du « Muled ».

Il existe encore des fêtes populaires de grand style, comme la fête du printemps, appelée « Scham-en-nessim » qui a lieu pendant les Pâques des Coptes chrétiens ; et la fête originaire de l'Égypte antique, la « Nuit des gouttes », c'est-à-dire : fête du commencement de la crue du Nil. Ces assemblées font une bonne impression sur le spectateur par la sobriété et l'ordre qui y règnent. Des hommes enturbannés, des enfants aux costumes bariolés et des femmes voilées sont campés en groupes pittoresques. On mange des provisions apportées de la maison, on prend du café, de la limonade. On cause, on s'amuse sagement, Ici et là campent des musiciens arabes ; à d'autres endroits, des chanteurs ou des conteurs entretiennent l'attention des auditeurs. On ne voit ni intempérance, ni querelles. Partout le calme, la paix, la sérénité.

Cependant une ombre fatale s'étend sur l'Égypte : l'immoralité. On ne saurait trop la flétrir. Elle se rencontre partout, même dans la vie familiale, cette plaie cancéreuse de tout l'Orient musulman. La faute en est au Qoran. Non pas qu'il ait introduit la polygamie en Égypte (elle existait avant Mahomet) mais parce qu'il a approuvé la débauche en donnant comme exemple Mahomet le voluptueux qui s'est réservé dans la 23e surate, le droit de posséder autant de femmes légitimes et illégitimes qu'il lui plairait.

L'Islam est également coupable de la destruction du mariage par la facilité inouïe qu'il accorde au divorce. L'homme peut rompre son mariage par ces simples mots : « Je te congédie », et contracter une autre union. Comment ne pas être immoral quand on vous représente les plus grossières sensualités comme devant constituer les joies du Paradis ! Ces enseignements pernicieux agissent inévitablement sur la moralité générale. Voyez les danses exécutées par les danseuses publiques. Elles sont généralement scandaleuses. On les tolère cependant dans toutes les fêtes populaires et dans les cafés publics (1). La lascivité n'a aucune mesure en Égypte et la prostitution y est héréditaire. La plupart des chansons que l'on entend sur le Nil contiennent des obscénités. Il arrive même que dans les fêtes religieuses l'immoralité doive officiellement jouer un grand rôle. A la fête de « Muled » à Tantah, où l'on compte un demi-million de pèlerins, on attire un nombre extraordinaire de prostituées, de danseuses et de chanteuses. Le vice s'étale en plein jour avec une licence effrénée, tout à fait incroyable. Il est vrai que ces excès des fêtes de Tantah datent du paganisme. Il n'en faut pas moins reprocher à l'Islam de ne pas s'opposer à une telle corruption. Depuis douze siècles qu'il règne sur le Nil il n'a pas essayé d'extirper de la vie publique ce fléau de tous les instants.

D. — La Famille.

On comprendra facilement, après ce qui a été dit plus haut, que nous nous occupions de la famille. Elle devrait

(1) Les Ghawagi si célèbres autrefois ont presque entièrement disparu aujourd'hui.

former la base de la vie sociale et politique ; mais elle est, hélas ! compromise dans sa racine par la condition indigne assignée par l'Islam à la femme et à l'épouse. Si dans le tombeau de Ti, à Saqqarah, l'épouse Neferhotep était appelée « la maîtresse de maison, la souveraine et unique aimée de son époux » il n'en est plus de même aujourd'hui. L'Islam a précipité la femme bien loin du sommet où la plaçaient les temps pharaoniques. Cependant, à cette époque, il existait déjà, dans les hautes sphères, des harems à côté de l'épouse légitime.

La femme orientale n'est pas instruite. Dans ces dernières années seulement, des missions chrétiennes fondèrent des écoles de filles. Les écoles publiques sont fréquentées par quelques milliers d'élèves. Mais on ne s'occupe nullement de perfectionner leurs facultés intellectuelles ou la délicatesse de leurs sentiments féminins. Les filles grandissent sans éducation et sans religion. Mahomet lui-même ne voulait pas que les femmes se montrassent publiquement dans les maisons de Dieu. C'est pourquoi l'on voit rarement les femmes musulmanes visiter les mosquées. Ce qui a remplacé la religion chez les femmes d'Égypte c'est la superstition. Mais ce n'est pas suffisant pour réfréner les inclinations à la passion, à la sensualité, à la jalousie et aux intrigues de toutes sortes. Aussi laisse-t-on croître avec l'enfant cette faiblesse de volonté et cette sensualité que ne soutiennent et ne répriment ni la religion, ni l'éducation. C'est pourquoi les filles apparaissent de beaucoup inférieures aux garçons. Le Qoran admet d'ailleurs dans la quatrième Surate : « Que le garçon a droit à la part d'héritage de deux filles. » Mettre une fille au monde est presque une fatalité pour la mère qui ne voit son bonheur assuré que si elle possède un fils. Cette façon d'éduquer les filles en fait des êtres incapables de devenir une compagne pour l'homme, une alliée dans la joie comme dans la peine et s'occupant des devoirs du ménage ainsi que de l'éducation des enfants. Elle est considérée comme l'esclave de l'homme et cette condition infime est bien soulignée à la cérémonie du mariage.

La demande en mariage se passe suivant les règles de l'Islam. Le mari n'a jamais vu ni connu sa femme, la femme ne pouvant se montrer sans voiles que devant son époux ou ses proches parents. Il n'y a guère que les femmes de fellahs ou des bédouins qui sortent à visage découvert. Il n'est pas rare que l'épousée soit une

petite enfant qui grandira dans le harem de son mari. Par conséquent, même si le mariage restait monogame, il serait impossible qu'une telle épouse remplisse le rôle que toute femme doit tenir chez elle.

Dans le peuple et à la campagne la femme est la servante de l'homme. C'est elle qui travaille pendant que le mari se repose en fumant. Il est fréquent de rencontrer un fellah juché sur un âne pendant que sa femme marche à ses côtés.

Dans les hautes classes, l'homme ne mange jamais avec sa femme. Elle ne sait rien de ses affaires et, après la mort, ne repose pas auprès de lui. Un mur les sépare. La monogamie est de règle dans l'Égypte actuelle, car les riches et les notables qui peuvent se payer le luxe de plusieurs femmes légitimes sont en minorité. Il est vrai que l'Islam permet à l'homme d'utiliser son esclave ou sa servante comme femme illégitime. Mais si l'homme, profitant du droit que lui donne le Qoran, peut prendre trois épouses en sus de sa première femme, il peut aussi s'en séparer d'une façon très simple, ainsi que nous l'avons vu plus haut. La répudiée se plaint-elle de l'homme! Le Cadi ne recherche pas si le mari appuie sa demande en divorce sur des bases concluantes. Il s'occupe seulement de savoir s'il a prononcé devant témoins la formule : « Tu es répudiée! » Si oui, le divorce est légalement prononcé.

La femme est vouée sans aucune défense à l'absolue discrétion de l'homme. Divorcée, elle conserve seulement la dot qu'elle a reçue de son époux. D'ailleurs le fait la touche peu. La bénédiction du ménage et le bonheur familial sont inconnus des mahométans. La vie de la femme se consume en jalousie, en querelles, en intrigues. Pour les éviter, l'homme recherche le café, les relations extérieures, le tabac et parfois le haschich. Il va de soi que dans de telles familles l'éducation des enfants ait particulièrement à souffrir. A quelques exceptions près, les filles restent continuellement au harem. Les garçons, après quelques années passées au harem, entrent à l'école où ils reçoivent une instruction très superficielle. Leur intelligence n'est pas cultivée. En revanche, ils sont très soumis à leurs parents.

E. — Usages locaux.

Lorsque, après un délicieux voyage, le voyageur arrive au Caire, la plus grande et la plus belle ville d'Égypte, et que, sans transition, il se trouve jeté, après le calme de la mer et du désert, au milieu du bruit assourdissant de la vie arabe, il peut facilement se croire sur une autre planète. La foule, qui grouille dans des ruelles si étroites que deux personnes ont peine à y marcher de front; les cris multiples des indigènes; le pêle-mêle indescriptible des mendiants, des aveugles, des femmes voilées, des chariots à deux roues, des fiacres européens, des cavaliers, des âniers, etc., tout cela produit sur le nouveau venu une impression déconcertante.

Partout il rencontre des énigmes. Il faut y séjourner quelques mois et l'étudier avec attention pour comprendre le mystérieux Orient (1).

Prenons, au hasard, trois choses plus frappantes que d'autres : la circoncision, le mariage et les enterrements. Lorsque le garçon a 6 ou 7 ans on le conduit en grande pompe à la cérémonie de la circoncision. Il monte un mulet ou un cheval richement caparaçonné, traverse en procession les rues de la ville pour se rendre à une mosquée. La plupart du temps on l'habille en fille et on le couvre de merveilleuses parures de femmes afin de détourner les regards de sa petite personne. Son visage doit être à moitié recouvert par un mouchoir brodé pour que le « mauvais œil » ne lui fasse pas de tort. En tête du cortège marche le domestique du barbier qui doit accomplir l'opération. Il porte dans les mains un petit coffret de bois « Helm », insigne de sa corporation. Il est suivi de musiciens et de jongleurs. Pour diminuer les frais qu'entraîne une telle procession, on conduit souvent ensemble à la mosquée plusieurs garçons dans une même voiture, ou bien on se joint à un cortège de noces.

La cérémonie nuptiale se divise en plusieurs parties. Le jour qui précède le mariage, la fiancée, complètement enveloppée d'un châle de cachemire et la tête parée d'une couronne d'or, est conduite, précédée de la musique, de ses

(1) Voir Souberr, *Ægyptische Strassenbilder*, Bâle, 1891.

amies et de ses parents, à un établissement de bains loué pour une demi-journée ou pour le jour entier. On s'y divertit de façons variées, principalement par des danses et des chants. Le jour du mariage la fiancée est amenée, processionnellement toujours, dans la maison de son mari.

Autrefois on plaçait la jeune fille sous un baldaquin de soie, ouvert d'un seul côté, et porté par quatre hommes. Actuellement on utilise souvent (surtout au Caire) un fiacre dont les fenêtres sont dissimulées par un tapis. Des chameaux pompeusement parés portent des timbaliers et tout le trousseau. Des femmes de conditions inférieures accompagnent le cortège en poussant, sans interruption, de stridents cris de joie (Zararit). Les musiciens ferment la marche. La partie de la rue avoisinant la maison du fiancé est transformée en salle de fête. On l'orne de guirlandes, de lustres, de lampes et de coussins. La fête dure pendant plusieurs jours à l'intérieur et à l'extérieur de la maison. Les repas alternent avec les chants, les danses et la musique. Tous les gens d'alentour prennent part aux réjouissances.

Pour la mort et l'enterrement les usages ne sont pas moins curieux. Aussitôt que l'âme a quitté le corps, on lave ce dernier et les pleureuses entrent en scène. Des « Surates » du Qoran sont récitées par l'Iman pendant que le cadavre est enveloppé dans un linceul blanc ou vert. L'enterrement a lieu quelques heures après le décès, à cause de la corruption qui se produit très rapidement dans les pays chauds. Il ne se passe pas de jour, au Caire, qu'on n'aperçoive, ici ou là, quelque cortège funèbre. Un chœur primitif et sans mélodie domine soudain les bruits de la rue. C'est l'annonce mélancolique de la lugubre procession. En tête marchent huit aveugles, estropiés ou mendiants. Ils se tiennent par la main et s'efforcent de ne pas se laisser dépasser par ceux qui les suivent. Viennent ensuite les plus proches parents masculins du mort, dans leurs malpropres vêtements de travail. Quelques garçons marchent près de la bière et portent sur un chevalet de bois de palmier, une copie du Qoran couverte d'une toile bigarrée. Pendant que les hommes psalmodient sans interruption : « Il n'y a pas de Dieu autre que Dieu ; Mahomet est son prophète ; Dieu lui soit propice et le conserve », ils chantent d'une voix plus forte quelques mots du « Haschrije » (Description du jugement du monde). Ils poussent parfois de tels cris que les hommes sont obligés de les

gifler pour les faire taire. Derrière les garçons, la bière portée par quatre jeunes parents. Ce n'est qu'une caisse étroite, formée de quatre planches et sans ornements. On l'a dissimulée sous une housse à bariolages foncés et plus ou moins riche suivant la condition sociale du mort. Le cadavre, couché la tête en avant, est enveloppé dans le linceul de toile qu'il conservera dans la tombe, car le cercueil ne sert qu'à le transporter. Du côté des pieds s'élève une planchette étroite, haute de trois pieds, et sur laquelle on fixe un fez, si c'est un homme que l'on ensevelit, un voile ou des parures, si c'est une femme. Aux enterrements de notables le cortège est plus grandiose. Les derviches ou d'autres corporations religieuses y assistent avec leurs bannières; de l'eau est distribuée; le cheval de selle du défunt suit le cercueil; un buffle est tué après la cérémonie et consommé sur place. De nombreuses femmes, les cheveux en désordre, célèbrent en sanglotant les louanges du mort. Les parents et co-locataires de la maison du défunt sont reconnaissables par une bande de lin ou de mousseline bleue qu'ils s'attachent sur le front et qui retombe en rubans sur la nuque. La plupart des assistants tiennent en mains une toile bleue avec laquelle ils exécutent les plus singulières manœuvres. Les pleureuses, comme celles de la Bible, poussent continuellement leur cri particulier. Et c'est ainsi que l'on arrive à la mosquée dont la « sainteté » inspire le plus de confiance. Le cadavre est exposé pendant quelque temps devant le tombeau sacré, accompagné des prières et des chants des assistants. Après quoi il est conduit au lieu d'inhumation.

Les cimetières sont situés près des villes. Cet usage n'est pas particulier à l'Islam. Au contraire, la coutume musulmane veut que le champ des morts soit transféré loin des lieux d'habitation des vivants. C'est plutôt une tradition de l'antique Égypte.

Arrivés au cimetière, les parents prennent le cadavre, le couchent au tombeau, dont les parois sont murées, et le recouvrent de terre. On prend soin que la femme morte ne soit pas vue des étrangers. Le mari et le frère, ou deux cousins germains de la défunte la placent dans la tombe pendant qu'on tient un drap étendu au-dessus d'elle pour que personne ne puisse la regarder. Le drap n'est retiré que quand le cadavre est dissimulé par des planches. On remplit ensuite la tombe de terre, on récite quelques prières, on fait ses condoléances à la famille et les assis-

tants retournent chez eux, graves, tranquilles, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre.

Aux deux extrémités de la tombe on place une petite colonne. Les Musulmans croient qu'aussitôt après l'enterrement les deux anges interrogateurs « Munkar » et « Nékir » descendent près de ces colonnes pour procéder au jugement du mort. Cet examen de conscience terminé les morts doivent s'asseoir. C'est pour le leur permettre que la chambre funéraire est très haute de voûte.

Les tombeaux de gens occupant un rang supérieur sont habituellement recouverts d'un baldaquin. Les riches construisent à leurs morts de véritables palais funéraires (Hôsch) avec mausolées, fontaines, petites maisonnettes, etc... Et les vivants se rapprochent souvent des défunts qu'ils ont aimés, en allant prier sur leurs tombes, à la fin du mois de jeûne du Ramadan surtout.

L'enterrement terminé les assistants se réunissent dans l'habitation du disparu. Pendant que les hommes mangent et fument, les femmes, assises sur le sol, se disposent pour le chant funèbre composé de questions et de réponses et qu'on accompagne de battements de mains rythmiques. On a coutume de terminer ce jour, riche en événements, par un « Zikr ».

VII

Histoire du Christianisme en Égypte (1).

L'Égypte fut le premier pays conquis à la doctrine universelle du Sauveur. Elle ne doit pas ce privilège exclusivement à son voisinage avec le pays natal du Rédempteur. La religion, on le sait, jouait un rôle prépondérant dans la vie et la pensée de l'Égyptien. Elle représentait l'existence terrestre comme un voyage vers la vie éternelle. La condition sociale et religieuse du pays du Nil avait préparé les cœurs au salutaire enseignement chrétien.

Lorsque l'Égypte tomba aux mains de l'empereur Auguste, ses habitants présentaient tout l'opposé d'un peuple heureux. Ils étaient, depuis trois siècles environ, traités comme des esclaves, opprimés par un régime barbare. Leur nombre s'était amoindri et leur bien-être avait disparu.

Les préférences du christianisme sont pour les pauvres et pour les affligés. Aussi devait-il être accueilli avec ardeur par le peuple égyptien, et d'autant plus facilement que quelques-uns de ses enseignements principaux étaient familiers en Égypte (immortalité de l'âme, jugement, etc.). L'enseignement du Christ se répandit tout d'abord parmi les pauvres et les ignorants ce qui, d'après Origène, faisait dire aux incrédules railleurs : « Les malheureux, les opprimés, les méprisés et les pécheurs seulement adoptent la religion de Jésus. »

Les historiens de l'époque s'occupèrent seulement de la cour et du gouvernement. Ils se soucièrent fort peu des mouvements populaires. Voilà ce qui explique qu'on ne sait pas encore quelle ville ou quelle bourgade fut le ber-

(1) Voir Fowler, *Christian Egypt*, Londres, 1902.

ceau du christianisme en Égypte. Dans le sud de la Thébaïde il a existé très tôt de grosses communautés religieuses dont l'histoire se confond avec celle des moines. L'Égypte, ainsi que la Palestine, était sous la domination des Romains. Depuis un temps très long il florissait à Alexandrie de nombreuses communautés juives dans lesquelles, en beaucoup d'endroits, on était instruit des vérités chrétiennes. L'enseignement de la doctrine israélite s'était insensiblement confondu avec celui de la Grèce occidentale, particulièrement avec les idées platoniciennes. On comprend facilement comment, dans le pays où le Sauveur avait séjourné étant enfant, ses préceptes furent acceptés aussi rapidement.

La religion d'Amon-Râ avait combattu le culte du soleil emprunté des Perses et le monothéisme juif. Les conquérants grecs se virent obligés d'adopter la religion égyptienne. Alexandre le Grand se déclara fils d'Amon. Toutefois le dieu, si grandement honoré, ne put résister à la poussée chrétienne.

Si l'on en croit Eusébius et les écrits des Coptes, l'Évangile fut tout d'abord prêché, dans la vallée du Nil, par saint Marc l'évangéliste. La première communauté chrétienne d'Alexandrie, (60 ap. J.-C.) avait son siège à Annanu. Au temps de l'empereur Adrien (117-138) le nombre des chrétiens d'Égypte était déjà si considérable que, dans une lettre adressée au Consul, l'Empereur en faisait mention. Dans un grand nombre d'écrits dont l'authenticité est d'ailleurs souvent contestée, les chrétiens sont appelés « adorateurs de Sérapis », car on disait que les dévots de la déesse étaient chrétiens dans le fond de leurs cœurs.

Sous Marc-Aurèle (161-180) l'évêque d'Alexandrie, Démitrius, put en sacrer trois autres, tandis que lui-même prenait le titre de Patriarche d'Alexandrie. Au troisième siècle, le patriarche Thionas consacrait, à Alexandrie, une église en l'honneur de Marie, la première église chrétienne égyptienne où fut célébré, publiquement, le service de Dieu. A la même époque, le patriarche Hérakléas se vit obligé d'instituer vingt sièges épiscopaux en plus des trois qui existaient alors. Le christianisme se répandait par tout le pays, jusque chez les Blemmies païens qui, eux, n'adoptèrent la nouvelle religion qu'au sixième siècle et sous la forme monophysite.

Le christianisme, avec ses nouveaux éléments spirituels,

ne pouvait manquer d'amener bientôt un grand mouvement intellectuel à Alexandrie, le centre scientifique de jadis.

Sous l'empereur Commode (180-192) il y fut fondé une école de science chrétienne, la célèbre école catéchiste, dont le fondateur et premier chef fut Pantanus. Sous lui et ses successeurs, les illustres Clément d'Alexandrie, Origène, Dionysius le Grand, Athanase, Basile le Grand, Grégoire de Naziance, Grégoire de Nicée, etc., le christianisme et la science allèrent de pair pendant presque des siècles. Ainsi l'Égypte fut non seulement le premier royaume chrétien, mais encore la première école scientifique chrétienne.

A côté de cette haute école dont la célébrité s'éteignit au quatrième siècle, il existait à Alexandrie une école païenne de savants où étudièrent les représentants du néoplatonisme. Son fondateur, le chrétien Ammonius Sakkas, passa au paganisme et chercha à remplacer l'enseignement chrétien par la fusion de la philosophie aristotélicienne avec la philosophie platonicienne. Il ne put cependant retarder l'agonie du paganisme. Les principaux élèves qu'il forma furent Plotinus, Herennius, Porphyrius, Origène (homonyme de l'auteur chrétien) et Longinus.

Naturellement l'Église chrétienne eut à souffrir, sur le Nil comme partout ailleurs, de la persécution des païens. On s'efforça tout d'abord d'exciter les gentils contre les chrétiens. La sentence de Tertullien est la caractéristique du genre :

« ... Si le Nil n'inonde pas les campagnes... le peuple criera : « Les chrétiens aux lions!!!...» Si le Nil ne se retire pas en temps voulu, il dira de nouveau : « C'est à cause des chrétiens! » La première attaque violente eut lieu sous l'empereur Severus (193-211) pour qui les progrès de l'Église chrétienne constituaient un danger. Il défendit, par un édit, toute conversion au christianisme. C'était là un coup cruel pour l'Église chrétienne égyptienne déjà très puissante. Tertullien se plaignit alors amèrement de ce que l'empereur autorisait le culte des vaches, des crocodiles, etc., tandis qu'il punissait ceux qui se soumettaient au Créateur, souverain du monde. L'Égypte apporta dès lors sa contribution au martyrologe. Léonidas, le père d'Origène, la vierge Potamiana et Basile, sont les premiers martyrs connus sur le Nil.

La première persécution générale éclata en 250, sous

l'empereur Decius (249-251). Elle sévit particulièrement cruelle à Alexandrie où 13 chrétiens, après d'épouvantables tortures furent les uns décapités, les autres brûlés vifs. Les confesseurs chrétiens s'enfuirent en grand nombre dans le désert et vers le Sinaï où ils eurent à souffrir indiciblement de la faim, du froid, de la maladie et des agressions des peuplades pillardes.

C'est en 257, sous l'empereur Valérien (253-260) que se place la deuxième persécution pendant laquelle des chrétiens de tout âge et de tout sexe firent preuve d'un courage héroïque devant la mort. Mais la persécution la plus longue et la plus rigoureuse fut, sur le Nil comme partout ailleurs, celle de Dioclétien.

En l'année 203 parut l'édit impérial par lequel toutes les églises chrétiennes devaient être détruites, les chrétiens dépossédés et mis à la torture. Beaucoup s'enfuirent vers la Syrie, mais un grand nombre mourut par le martyre. Les plus connus sont : l'évêque Pierre d'Alexandrie et ses prêtres, Faustus, Dius et Ammonius ; l'évêque Philéas de Thmius, dans la Basse-Égypte ; Hésychius, le critique du Nouveau Testament ; les évêques Pachomius et Théodorus ; Philoromus, administrateur impérial des douanes à Alexandrie ; sainte Catherine d'Alexandrie, etc. Tous les manuscrits de la Bible furent brûlés. L'empereur Galère, successeur de Dioclétien, fut favorable aux chrétiens, mais son successeur Maximin s'éleva de nouveau haineusement contre eux. C'est avec raison que les chrétiens du Nil appelèrent l'époque comprise entre l'édit de Dioclétien et l'avènement de Constantin (324), l'ère des martyrs. Ils la prirent plus tard comme base de leur chronologie jusqu'à la domination arabe (641). Elle existe encore aujourd'hui, pour l'usage des ecclésiastiques, chez les Éthiopiens monophysites. Malgré cette monstrueuse persécution, toute l'Égypte appartenait au christianisme à la mort de Julien l'Apostat (363), le dernier empereur ennemi des chrétiens.

Comme fruit de cette atroce période nous gardons le monachisme. Parmi les chrétiens qui, lors de la persécution de Décius, s'étaient enfuis dans le désert et cachés dans les tombeaux pharaoniques de Thèbes, beaucoup s'éprirent de leurs retraites. C'est ainsi que naquirent les anachorètes, dont on trouve encore des traces sur les murs des cavernes funéraires. Les plus célèbres d'entre eux sont saint Antoine et saint Paul de Thèbes autour

desquels se groupa une multitude d'ermites. Le premier législateur du monachisme et le fondateur des Cénobites fut saint Pacôme qui, à Tabenna, une île du Nil, créa le premier monastère régi par un règlement. Le nombre des anachorètes et des moines crût bientôt d'une façon prodigieuse. D'après Makrizi, il y avait en Égypte, a l'époque de la conquête arabe, 86 monastères coptes. Le monastère de Tabenna comptait, au commencement du cinquième siècle, environ 50.000 moines réunis pour les fêtes de Pâques. D'après la tradition, de nombreuses villes vivaient sous leur dépendance. L'histoire de cette merveilleuse fécondité religieuse n'existe pas, faute de documents originaux (1). On avait cru que le chiffre accusé était excessif, car les écrivains de cette époque, surtout les byzantins, se complaisaient en de fortes exagérations. Mais la découverte des immenses monastères de cette époque vint confirmer leurs dires. La plus considérable construction cénobite connue du vieux monde chrétien a été retrouvée dans le désert Maréotis, à Ménas, par Karl Maria Kaufmann au printemps de 1905. Elle mesure 40.000 mètres carrés de superficie (2). Cette exhumation mit également à jour le tombeau et la magnifique basilique de saint Ménas, sanctuaire national des chrétiens d'Égypte. La basilique reliée aux saints thermes donne à la ville de Ménas l'apparence d'une « Lourdes de l'antiquité », et la présence de nombreuses petites cruches ne nuit pas à la ressemblance. Ces cruches servaient à puiser et à emporter chez soi l'eau de la source sainte. (Les fouilles furent terminées en mars 1908 et les objets trouvés expédiés en grande partie à Francfort-sur-le-Mein et à Berlin.)

Dans leur solitude, les anachorètes ne se contentèrent pas de faire pénitence et d'adorer Dieu. Ils s'occupèrent de sciences. Plusieurs d'entre eux nous ont laissé des travaux d'une grande valeur. Saint Makarius, par ses cinquante homélies, devint un des fondateurs de la mystique chrétienne. Evarius composa une philosophie gnostique et Palladius un recueil de 420 biographies de moines égyptiens et palestiniens. Il existe aussi trois traductions coptes du Nouveau Testament faites par des moines de la Thébaïde. Ces traductions sont en dialectes différents :

(1) Rapport littéraire chez J. M. Besse, *les Moines d'Orient antérieurs au concile de Chalcédoine.* Paris, 1880, s. 4 et 5.

(2) Voir K. M. Kaufmann, *Bericht über die Ausgrabung der Menas-Heiligtümer in der Mareotiswüste*, 3 broch. Le Caire, 1906-1907-1908.

le Sahitique (dialecte de la Haute-Égypte); le Baschmourique (dialecte du Delta) et le Copte (dialecte de Memphis). De plus, les moines nous conservèrent beaucoup de manuscrits grecs de l'Ancien et du Nouveau Testament, l'histoire célèbre de la vie des martyrs et des saints, des copies d'œuvres des Pères de l'Église et des livres rituels. On essaya d'empêcher l'extension du christianisme non seulement par la brutalité, mais aussi par une campagne intellectuelle exaspérante, et qui avait naturellement ses chefs à Alexandrie.

Le temple de Sérapis y formait le centre de la vieille religion égyptienne qui dura jusqu'à la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Depuis l'époque des Ptolémées, Alexandrie était le siège de l'érudition gréco-païenne. En parcourant son histoire au temps des premiers siècles de l'ère chrétienne, on a l'impression que les savants égyptiens et grecs de cette ville appréciaient parfaitement la culture intellectuelle des nouveaux convertis et connaissaient les moyens de défendre le vieux paganisme contre les chrétiens. Alexandrie se rendit célèbre par ses discussions dogmatiques et philosophiques. « Elle devint la ville des disputes et des critiques vétilleuses » et les querelles de son peuple furent universellement connues.

Bien que les Égyptiens aient embrassé le christianisme, ils n'avaient pas, pour cela, renoncé à leur mysticisme astrologique ni à leurs vieilles spéculations théologiques. D'où, bientôt, des confusions et des chocs.

Au temps de l'empereur Vespasien (69-79) Apollonius de Thyana chercha, par de prétendus miracles, à effacer les prodiges de Jésus. Ce procédé produisit son effet en Égypte où les pratiques superstitieuses ont été de tout temps très en vogue. Il le produisit d'autant mieux que l'empereur Vespasien, pendant son séjour sur le Nil, reconnaissait publiquement comme mage « l'homme aux miracles ». C'est alors que « les gnostiques » entrent en scène.

Basile, le véritable fondateur de la « Gnose », enseigna une éternité de la matière et une émanation de l'infini du Dieu éternel. Il était syrien mais il professa à Alexandrie de 120 à 140 environ. Ses élèves étaient pour la plupart égyptiens. A Alexandrie, Karpokrat, grec de naissance, plaça le Christ au nombre des fondateurs de l'école philosophique grecque. Le professeur gnostique Valentinius, qui adopta 30 éternités, se fit de nombreux disciples, principalement en haute Égypte. Plus tard Celsus, épicurien

d'Alexandrie, combattit le christianisme en alléguant qu'il n'apprenait rien de nouveau puisque les Égyptiens n'avaient connu qu'un Dieu. D'après Clément d'Alexandrie ceux que l'on appelait déjà Docètes dans l'Écriture Sainte, admettaient que Jésus avait seulement une apparence corporelle. Ces attaques appelaient du côté chrétien des répliques scientifiques, nécessité qui fit éclore un grand nombre d'apologistes chrétiens. Les plus importants sont: le martyr Justinius (mort en 165) qui avait étudié à Alexandrie; les directeurs de l'école catéchiste Athénasgoras et Dionysius; l'illustre Origène (185-254) qui a écrit les huit livres *Contra Celsum*, et Clément d'Alexandrie (1). Toutes ces sommités sont la gloire de l'érudition chrétienne.

La lutte religieuse prit un caractère tout particulièrement aigu lorsqu'éclata, au quatrième siècle, la discussion christologique connue. Elle commença à Alexandrie où Arius, le négateur de la divinité du Christ, était prêtre. Le grand Athanase, archevêque d'Alexandrie, son principal adversaire, sortit vainqueur de la discussion et le concile de Nicée condamna l'hérésie arienne en 325. Mais la lutte n'était pas terminée. Le patriarche de Constantinople, Nestorius, ne voulut pas reconnaître comme divine et humaine l'apparition terrestre du Christ, et son opinion trouva de nombreux adhérents parmi les moines égyptiens. Le patriarche Cyrille d'Alexandrie s'engagea aussi dans la mêlée. Cette hérésie fut condamnée par le concile d'Éphèse en 431. Nestorius mourut en exil dans la Haute-Égypte. Mais son curieux enseignement sur la séparation des deux natures du Christ mérite d'arrêter l'attention. Il se représentait la superposition des natures divine et humaine et s'imaginait celle-ci absorbée par celle-là ou bien les deux natures tellement unies qu'on ne pouvait plus les reconnaître. Son hérésie, appelée monophysique, ne tarda pas à se mêler à la politique. L'empereur et le gouvernement tenaient pour l'Église (le concile de Chalcédoine, en 451, condamna l'hérésie d'Eutychès), mais la masse du peuple restait monophysite et s'obstinait avec opiniâtreté dans l'erreur, par haine de la cour byzantine. Il était attristant, le spectacle de tous ces gens tellement préoccupés des hostilités religieuses qu'une discussion sur un sujet politique prenait tout à fait la tournure d'une dispute théologique. Cela

(1) Voir A. Deiber, *Clément d'Alexandrie et l'Égypte*, Le Caire, 1904.

prouve l'intérêt inaccoutumé que l'on portait, à cette époque, aux questions doctrinales. Pour forcer les convictions, à Alexandrie particulièrement, on n'hésitait pas à employer la force brutale. On ne doit d'ailleurs pas s'en étonner. Pourquoi un dogme de théologie chrétienne n'aurait-il pas été, pour les querelleurs égyptiens, une occasion de verser le sang, comme il en advenait dans les antiques discussions sur le bœuf Apis? La religion avait changé, mais les mauvais côtés du caractère national n'étaient pas encore transformés.

A Alexandrie, Pollio le rapporte, les moindres bagatelles comme une inattention à une politesse, une place incommode aux bains, un tas de décombres ou même une paire de vieux souliers dans la rue, pouvait mettre l'État en danger. Et il était nécessaire de faire disperser la populace par les troupes. Dans la controverse arienne, l'évêque Georgius d'Alexandrie, adversaire de saint Athanase, prononça le bannissement et la peine de mort contre les ecclésiastiques et ceux de leur parti. De nombreux prêtres et 15 évêques ayant adhéré au concile de Nicée furent exilés dans la grande oasis et leurs partisans mis à la torture ou exécutés.

L'empereur Léon Ier, rendu prudent par les expériences de ses prédécesseurs, s'adressa, dans la nouvelle discussion christologique, aux principaux évêques de la chrétienté et leur demanda conseil. Ceux-ci répondirent que l'Empereur ne devait pas reconnaître pour évêque d'Alexandrie un prélat qui aurait refusé de se soumettre aux décisions du concile de Chalcédoine.

Lorsque le patriarche Protérius fut massacré, à Alexandrie, par une bande de révoltés, Léon ne put rétablir l'ordre qu'en se servant de la force armée. En 482, la tentative de l'empereur Zeus en faveur d'une paix durable fut inefficace. L'Égypte resta le foyer des monophysites.

Lorsque l'empereur Justinien (527-565), établit, en 551, un Patriarche gréco-orthodoxe avec autorité sur presque tout le pays monophysite, les Égyptiens, irrités au plus haut point, apostasièrent définitivement et se choisirent eux-mêmes un patriarche monophysite. Malgré ces luttes la vie chrétienne n'était nullement anéantie. Ebers fait précisément remarquer à ce sujet que les historiens nous instruisent des luttes dévastatrices, mais non pas des nombreux relèvements que le christianisme a opérés. A l'époque où la guerre monophysite était le plus violem-

ment déchaînée, il y avait, en Égypte, des hommes exemplaires, parfaits, tels que Makarius, qui vivait au désert de Skétische († 390); Isidore, abbé de Pélusium († 440); saint Nilus, le plus spirituel représentant du monachisme; l'aveugle Didyme († 395) qui, par son érudition (comme directeur de l'école catéchiste) et par sa ferveur devint une gloire de l'Église.

La science chrétienne eut, sans contredit, de grands dommages à souffrir de ces combats. Après Athanase, Alexandrie tomba aux mains des hérésiarques. En 378 la célèbre école catéchiste fut fermée. Parmi les savants païens, qui furent chassés définitivement sous Justinien, nous trouvons quelques hommes remarquables tels que les mathématiciens Théon, Pappus, Diophantes et Héron; les grammairiens Valérius Pollo, Valérius Diodorus, Apollonius Dioskorus et l'historien Olympiodorus. Pendant les insurrections — spécialement sous l'évêque Théophile qui fit détruire la statue de Sérapis au Sérapeum — la célèbre bibliothèque d'Alexandrie fut en grande partie dispersée. Ce qu'on en retrouva fut transporté à Byzance. La ville s'amoindrit bientôt au point de vue matériel. Le canal entre Bubastis et la mer Rouge, commencé par Nechao et reconstruit par les empereurs romains, ne fut plus fréquenté à partir du milieu du sixième siècle. Le plus court chemin pour les Indes, en passant par l'Égypte, avait été découvert par les Grecs et les Romains. Il allait de la Méditerranée jusqu'à Koptos sur le Nil, ensuite par le désert jusqu'à Bérinia sur la mer Rouge. Il resta chemin commercial jusqu'à la découverte de la route maritime vers les Indes occidentales. Malgré cette découverte, la mauvaise administration byzantine et l'égoïsme des gouverneurs ruina la prospérité de l'Égypte. L'irrigation du pays fut négligée; les récoltes, l'exportation, le commerce et l'industrie périclitèrent. La peste et la famine firent leur apparition à plusieurs reprises. C'est alors que le Kalife Omar s'inquiéta. Et l'on vit le spectacle pitoyable d'un peuple chrétien qui, par haine d'un souverain chrétien, se jetait entre les bras d'un ennemi déclaré de sa doctrine. L'évêque monophysite d'Alexandrie, Benjamin, excita lui-même les Égyptiens à se livrer aux musulmans pour mettre fin à la domination byzantine; et le gouverneur impérial, Mukaukas donna, le premier, l'exemple du parjure. Le 10 décembre 641, Amru, généralisisme du Kalife, entra en vainqueur dans Alexandrie qui comptait encore envi-

ron 600.000 habitants. Le chiffre des orthodoxes pouvait s'élever à 300.000 pour tout le pays.

Il est instructif de rechercher les traces du christianisme sur les constructions conservées dans l'Égypte presque entièrement islamite aujourd'hui. Dans l'île de Philæ, à Esneh, Louqsor, Médinet-Abou, Deïr-el-Médinet, on peut encore voir des vestiges du culte chrétien. Malheureusement les fresques ont été trop souvent détruites. Par exemple, dans la deuxième cour du temple de Ramsès III à Médinet-Abou, les restes d'une église chrétienne furent dispersés en 1895. De même la belle fresque coloriée du lieu de prière chrétien, dans le temple de Louqsor, n'existe plus. C'est avec prédilection que les chrétiens égyptiens choisissaient les temples de leurs prédécesseurs pour le service de leur Dieu. Mais le jugement qui impute aux chrétiens la ruine d'une multitude de temples de l'ancienne Égypte est injuste. Il n'est pas étrange du tout, dit Ebers, que les sculptures du temple de Dendérah soient si bien conservées, quoiqu'étant dans le voisinage des établissements des premiers moines chrétiens, ennemis de toutes les œuvres du paganisme. Certes, les chrétiens ne pouvaient se servir des statues païennes existant dans les lieux affectés au service de leur Dieu. Mais ils se contentaient, la plupart du temps, de les recouvrir du limon du Nil. Ainsi que le dit Lepsius : « Cette façon d'agir servait leur ardente dévotion tout en leur permettant de conserver les splendeurs d'autrefois. On passait de la peinture blanche sur cet enduit de vase pour y peindre des tableaux chrétiens. Avec le temps le limon tomba et les vieilles fresques reparurent avec un éclat et une fraîcheur qu'elles auraient difficilement conservés sur des murs découverts ». Ebers a vu par lui-même un exemple de ces images conservées par les chrétiens de Médinet-Abou.

Les destructeurs des sculptures et des peintures de l'antiquité égyptienne ont été plutôt les Perses, les musulmans et, en dernier lieu, les voyageurs européens et américains. Pour emporter « un souvenir » les occidentaux abîmèrent avec un vandalisme remarquable les tableaux et les inscriptions. « Les figures des temples ont plus souffert, pendant ces cinq dernières années, de la brutalité et de l'indélicatesse des touristes, que des invasions ennemies pendant des centaines de siècles (1). »

(1) Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. I, Égypte Paris, 1873.

Si les monophysites égyptiens avaient espéré être affranchis de l'oppression de la souveraineté byzantine par les conquérants islamites, il durent bientôt reconnaître que la plus terrible des persécutions chrétiennes commençait seulement. L'auteur arabe Makrizi l'a décrite. Les coptes furent d'abord traités avec douceur. Ils entraient même souvent dans les hautes fonctions administratives. Mais bientôt ils virent s'élever la plus cruelle oppression qu'ils eussent jamais subie. Makrizi raconte qu'un des premiers « administrateurs des revenus » arabes, Zeid-el-Tanuchi, s'empara des biens des chrétiens et fit faire une empreinte au fer rouge sur la main des moines. Les simples fidèles furent flagellés, beaucoup d'églises détruites et les images anéanties. Le gouverneur Abd-el-Aziz imposa aux chrétiens un lourd tribut qui fut encore augmenté par son successeur Abeidallah. En 725-726 les coptes se soulevèrent. Une multitude d'entre eux fut massacrée par les Arabes. Les moines durent, désormais, porter une flétrissure sur la main et le reste des chrétiens un certificat de légitimation. On démolit beaucoup d'églises et de monastères et on extermina de nombreux prêtres. Il fut ordonné à chaque copte de se faire peindre sur la main l'image d'un lion. A celui qui ne l'avait pas, on coupait la main. En 738-739 et 749-750 de nouvelles révoltes de chrétiens furent étouffées par les armes. Beaucoup de coptes succombèrent, ainsi que leur chef, Jean de Semmenut. L'Omaïade Merwan II (750) captura une multitude de religieuses et fit mettre aux fers le patriarche ainsi que de nombreux chrétiens. Sous la domination Abasside, un grand nombre d'églises furent rasées. A Fostat les chrétiens étaient en proie à une telle détresse qu'ils durent se nourrir de cadavres. Pendant la lutte entre les Kalifes Emin et Mamun, les maisons chrétiennes d'Alexandrie furent brûlées. Il ne faut pas s'étonner, si, à la suite de pareilles oppressions, la plupart des Égyptiens embrassèrent l'Islam et se mêlèrent aux immigrés arabes pour produire les fellahs. Les coptes restés fidèles eurent à subir de nouvelles persécutions. En l'année 949 parut un décret du Kalife Mustawakkil, d'après lequel tous les chrétiens devaient porter des costumes particuliers : les hommes un manteau brun-clair avec deux morceaux de drap bariolé, des étriers de bois et deux boulets attachés à la selle de leurs montures ; les femmes des voiles brun-clair et des vêtements sans ceintures.

En même temps, les églises coptes nouvellement construites furent détruites et les habitations frappées de lourds impôts. Au-dessus de leur porte ils devaient placer des masques de démons. Aucun chrétien ne pouvait enseigner ni occuper une fonction publique. Ils n'osaient même pas se servir de la croix pour leurs services religieux. Défense leur était faite de sortir le soir avec une lumière. Ils ne devaient pas monter à cheval, mais seulement à âne. Dans la mort même, on ne leur laissait aucun repos : leur tombe ne formait aucun monticule ; on en égalisait le sol.

Le kalife Ahmed-ibn-Tûlûn (868-883) oppressa les coptes avec une cruauté sans pareille. Il éleva les impôts de telle façon que le patriarche Michael dut, non seulement augmenter le prix des fondations pieuses et vendre une église, mais encore établir une taxe générale sur les communautés. Et tout cela pour atteindre seulement la moitié de la somme de 20.000 deniers qu'il lui fallait réaliser.

Sous la domination Fatimite (969-1171), Aziz Billah (975-996) fut le seul, de toute la longue lignée des souverains arabes, qui, pendant son règne, établit le principe de tolérance pour les affaires religieuses. Il nomma même le chrétien Nestorius gouverneur de l'Égypte. Mais hélas! la paix fut de courte durée. Le parti islamique, irrité, renversa et crucifia le gouverneur. Akim (996-1020), fils et successeur d'Aziz, bien que né d'une mère chrétienne, fit en l'an 1002, jeter aux lions le patriarche Zacharie et décapiter le fils du crucifié Nestorius, pour donner une expression nette à la réaction contre la tolérance de son père. Puis il fit séculariser les églises ainsi que les biens conventuels et détruire les temples de Dieu. Enfin le terrible fanatique ordonna que les coptes portassent désormais des turbans noirs, des vêtements noirs à rayures jaunes, avec, au cou, une lourde croix du poids de cinq livres. Il leur était défendu d'acheter ou de louer aux mahométans des bêtes de selle ou des bateaux. Pendant les années 1012-1014, sous le seul règne d'Akim, il fut détruit plus de mille églises et monastères sur le Nil. Sa fureur alla même jusqu'à lui suggérer l'ordre insensé par lequel tous les chrétiens devaient émigrer dans les villes grecques. Ce décret, naturellement, ne put être exécuté, mais il y eut, comme conséquence bien compréhensible, des conversions en masse à l'Islam.

Les Croisés, en pénétrant en Égypte, apportèrent une

trève à la persécution des chrétiens par les Kalifes. Mais les croisades étaient à peine terminées que le sultan mameluck bahritische, Kalaun, fit détruire quatre églises à Alexandrie, treize au Caire, huit au vieux Caire, six dans les provinces de Beni-Hassan et de Siout, et huit à Monsalut et Minieh. Il était interdit à tout chrétien d'aborder un musulman à cheval. Son successeur, El-Aschraf Chalil qui, en 1291, s'empara d'Akkon, dernière possession chrétienne en Terre-Sainte, ordonna à tous les chrétiens coptes qui, par leurs capacités, étaient entrés au secrétariat de l'Émir, d'embrasser l'Islam, sous peine de mort. Un nouveau décret concernant l'habillement fut rendu en 1300. Les coptes devaient, dorénavant, porter des vêtements bleus avec ceintures. Lorsqu'un incendie éclatait subitement au Caire, la cause en était imputée aux chrétiens. On infligea à deux moines du monastère de Der-el-Baghla le supplice de la question. Ils avouèrent naturellement avoir conspiré, avec quatorze des leurs, pour mettre le feu aux maisons musulmanes. Aussitôt, un grand nombre de moines et de prêtres furent brûlés publiquement. La rage du peuple musulman atteignit un tel degré que le sultan fit pendre un certain nombre de ceux qui s'étaient attaqués aux coptes. Mais, s'il survenait de nouveaux incendies, les chrétiens n'en étaient pas moins accusés par ordre du sultan, et beaucoup d'entre eux étaient saisis et fixés à la croix avec des clous. A la fin les chrétiens n'osèrent plus se montrer dans les rues. Le sultan bahritische Hassan (1347-1361) à qui le Caire doit la belle mosquée qui porte son nom, et qui était très estimé à cause de son amour de l'art et de la science, fut, lui aussi, un persécuteur des coptes. En 1354 il fit évaluer, à nouveau, les propriétés foncières des églises chrétiennes et des monastères qui existaient encore. On atteignit un chiffre global de 1.025 « Feddans » c'est-à-dire 1.708 arpents. C'était tout ce qui restait aux chrétiens égyptiens de leur opulence de jadis, et ce lambeau fut encore sécularisé. En même temps le sultan Hassan ordonna que désormais aucun chrétien, même s'il avait embrassé l'Islam, n'exercerait une fonction publique. De plus, un copte devenu mahométan ne pouvait plus retourner dans son habitation, ni dans sa famille. Le gouvernement partageait son bien entre ses héritiers. S'il n'en avait pas, la propriété revenait au fisc.

Devant une persécution semblable les chrétiens se lassèrent dans leur résistance et embrassèrent l'Islam. L'ob-

servation de Makrizi (1442) ne doit pas être exagérée : « Il n'y a pas un musulman égyptien qui n'ait dans les veines du sang de chrétien apostat. » Les coptes qui restèrent dans le pays du Nil n'eurent pas une plus grande tranquillité sous les Kalifes Osmanlis au seizième siècle et sous les mameluks (dix-septième et dix huitième). Ils demeurèrent les ilotes opprimés et persécutés du pays, jusqu'à ce que Mohammed Ali, le fondateur de la dynastie actuelle, établit, après l'expédition de Bonaparte, une loi fondamentale de l'État pour la tolérance religieuse.

Le reste des coptes qui, malgré ces effroyables tortures, a gardé sa fidélité au christianisme (1), doit exciter notre admiration. Nous savons que leur caractère a souffert et leur religion adopté de multiples et importantes déformations. Mais ils ont montré avec quelle force les vérités chrétiennes étaient défendues par eux. Aussi leur constance et leur extrême ténacité ont-elles élevé un monument éclatant à la gloire des courageux égyptiens antiques dont ils descendent sans mélanges.

On ne peut pénétrer sans émotion dans l'église Abou Serge (2), au vieux Caire. Cette église, d'après la tradition, appartenait aux coptes des temps préislamiques. Elle fut le témoin de cruelles persécutions. C'est une basilique à trois nefs dont le faîtage est apparent et dont les colonnes de marbre proviennent d'antiques constructions. Le mur qui sépare le Saint des Saints de l'autel est lambrissé de belles découpures de bois incrusté d'ivoire. La plus vieille partie de l'église est la petite crypte à trois nefs placée sous le chœur, dans laquelle, d'après une ancienne tradition, la mère de Dieu aurait habité pendant un mois avec l'enfant Jésus, au moment de la fuite. Pendant la crue du Nil, ce sanctuaire se trouve sous les eaux.

Il serait capital d'arracher les coptes à leur engourdissement et de leur inculquer un christianisme plus actif qui leur permettrait d'entreprendre la christianisation du

(1) D'après le dénombrement de 1897, il y avait en Égypte 10 millions d'habitants en chiffre rond ; 606.276 schismatiques coptes, (avec un Patriarche et 18 évêques) ; 18.036 catholiques indigènes ; 43.015 catholiques étrangers : 24.429 protestants et 25.250 Juifs. Le recensement de 1901 comptait déjà, par contre, un ensemble de 125.000 catholiques. Le résultat détaillé du chiffre de 1907 n'était pas encore connu au moment de la publication de ce livre.

(2) Voir Buttler, *Ancient koptic churches of Egypt*, Oxford, 1884 ; Strzygowski, *Koptische Kunst* (Catal. gén. du Musée du Caire, XII et XIII), Leipzig, 1903.

mahométisme oriental. Actuellement ils ne sont pas propres à exercer une influence édifiante et élevée sur les musulmans dont ils ont, presque tous, adopté les défauts et les vices.

Depuis quelques dizaines d'années les missions catholiques (1) se sont de jour en jour développées. Elle se sont tournées vers les coptes avec un tact parfait et un succès grandissant. Le parti égyptien islamique s'est, jusqu'aujourd'hui, obstinément soustrait à la pression des missionnaires chrétiens de l'Occident. Ce qui prouve combien est inaccessible l'entrée de l'Islam aux idées fondamentales de la civilisation européenne.

Les missionnaires ne peuvent exercer d'action sur les mahométans que par leurs pharmacies pour indigents, ceux-ci acceptant volontiers le secours médical des Pères. Plus de 22.000 coptes sont revenus à l'Église catholique dont la hiérarchie est rétablie sur le Nil. De nombreuses églises ont été construites, parmi lesquelles la cathédrale du Caire et les deux séminaires du Caire et de Tantah, pour missionnaires coptes. Il existe en outre une quantité d'établissements catholiques, hôpitaux, écoles, maisons de refuge pour les pauvres et les orphelins. Le patriarchat catholique copte d'Alexandrie a été restauré, en 1895, par Léon XIII. Ce patriarchat et ses deux évêchés sont, cependant, sans revenus fixes et la situation de clerc catholique copte est très précaire. Il est difficile de trouver des élèves pour les séminaires. Des missionnaires latins agissent aussi de concert avec les clercs indigènes. En Haute-Egypte, à Minieh, les jésuites français déploient une grande activité. A côté de leurs grands collèges du Caire et d'Alexandrie (le collège de la Sainte-Famille, au Caire, possède, à lui seul, 400 élèves), ils entretiennent 30 écoles de garçons et 5 de filles, fréquentées par des enfants de tous les rites et de toutes les confessions. La mission reçoit un grand secours des sœurs indigènes appelées « Mariannettes », qui se consacrent spécialement à l'éducation des filles. La mission franciscaine en Égypte embrasse celle de la custode de Terre Sainte qui dépend de la mission de la Basse-Égypte. Elle a 16 couvents et paroisses et environ 100 frères de l'Ordre. En Haute-Égypte, les établissements de la préfecture apostolique sont placés sous protectorat

(1) Rapport des « Katholischen Missionnen ». Fribourg en Brisgau, Heider.

autrichien. Le point central de leur activité est Assioût, où, en 1900, fut érigée une belle basilique à trois nefs. La préfecture compte, en tout, sept stations principales : le Caire, Fayoum, Beniswef, Louksor, Assioût, Girgeh et Keneh. Chacune d'elles possède un hospice, une église et un orphelinat. On compte, en plus, sept stations secondaires. Dans chacunes de ces quatorze stations travaillent environ 16 franciscains assistés de 15 prêtres coptes indigènes. Quand les missions franciscaines abandonnèrent, en 1893, sept églises et autant de stations avec 6.000 coptes au vicariat copte récemment rétabli, il leur resta encore environ 2.300 catholiques. 800 enfants sont instruits dans leurs écoles, avec le concours des sœurs franciscaines qu'on emploie également dans les orphelinats et les hôpitaux. Les missions africaines du séminaire Lyonnais travaillent en Égypte depuis 1877 (tout d'abord à Zagazig et à Tantah). Elles entretiennent aujourd'hui un personnel, religieux et religieuses, de 145 personnes. Elles possèdent 7 paroisses, 1 collège à Tantah, et 15 écoles libres. Dans leurs 5 pharmacies pour indigents on soigne chaque jour une moyenne de 800 à 900 malades. — Les Frères des Écoles chrétiennes ont, de 1905 à 1906, entretenu en Égypte 28 écoles (Alexandrie, 8 ; au Caire, 6 ; à Port-Saïd, 2 ; à Mansourah, 2 ; à Ramleh, 3 ; à Assioût, 1 ; à Mellani, 1 ; à Minieh 1 ; a Port-Tewfick 1 ; à Suez 1 ; à Tantah 1 ; à Zagazig, 1). Total : 4.702 écoliers. — Les « Borromées » allemandes travaillent aussi sur le sol égyptien depuis 1884 et entretiennent, à Alexandrie, l'asile des vieillards « Wilhelmheim », avec plus de 80 pupilles, ainsi qu'une grande école avec pensionnat qui comprend : une école enfantine, cinq classes progressives de filles, une classe de garçons et une école libre pour enfants abandonnés. Elles ont aussi fondé une école allemande au Caire.

Les missions protestantes commencèrent leur apostolat auprès des chrétiens coptes au commencement du dix-neuvième siècle. C'est la communauté des frères missionnaires et la « Church Missionary Society » (1825) qui assigna ce poste à leur activité, sans résultat appréciable. L'Union presbytérienne américaine, de 1854 à 1858, réussit par ses riches ressources à fonder un nombre très considérable de communautés. Les missions protestantes (1)

(1) D'après CH. WATSON, *Egypt and the christian Crusade*, Philadelphia, 1907.

suivantes opèrent aujourd'hui en Égypte : « The Missionary of the united Presb. Church » de Philadelphie (depuis 1854), « The Church Missionary Society » de Londres (depuis 1825 jusqu'en 1882) : « The North African Mission » de Londres (depuis 1894) ; « The Egypt General Mission » de Londres (depuis 1898) ; la « Sudan-Pionnier Mission », de Wiesbaden (depuis 1900) ; la « Hollandische Mission » (depuis 1868) ; « The Peniel American Mission » de Los Angelos ; « The Bethel Orfanage » de Port-Saïd (depuis 1898) ; « The Church of Scotland Mission to Jews » d'Edimboug (depuis 1858) ; « The Canadian Holiness Mouvement d'Ottawa (depuis 1899). Toutes ces sociétés réunies possèdent un personnel de 142 occidentaux à côté de 664 collaborateurs indigènes qui se répartissent sur 240 paroisses. Elles entretiennent, en outre, dans 66 communautés organisées : 147 écoles élémentaires avec 12.324 écoliers ; 25 internats avec 4.576 élèves, ainsi que 3 collèges secondaires et séminaires avec 687 élèves. En 1906 ils soignèrent 3.586 malades dans leurs 4 hôpitaux. Il existe encore 11 cliniques de missionnaires. Le chiffre proportionnellement élevé de femmes célibataires faisant partie de la mission américaine est surprenant. Parmi les 142 missionnaires Occidentaux, cités plus haut, on compte 62 femmes. La société allemande a seulement 2 collaboratrices et la Hollandaise, aucune.

Telle est, à gros traits, la peinture des missions chrétiennes en Egypte, vers 1908. Quand on considère le progrès de l'Islam au centre et à l'est du Soudan, la conversion au christianisme des Coptes et des Abyssins est particulièrement désirable. Ceux-ci étant d'origine africaine et leur langue, l'arabe, étant parlée dans le Soudan, leur apparition, comme missionnaires, éveillerait moins de soupçons que celle des missionnaires européens. Tout ce qui peut exaspérer le fanatisme mahométan doit précisément être évité au Soudan. Malheureusement le mouvement religieux engagé si énergiquement auprès des Coptes en 1890 fut arrêté car les moyens matériels ne permettaient pas l'entretien d'une communauté avec une église et le nombre de prêtres indispensables. Nous recommandons instamment l'achat de ce livre dont le produit est versé à la caisse des missions coptes (1).

(1) Édition allemande.

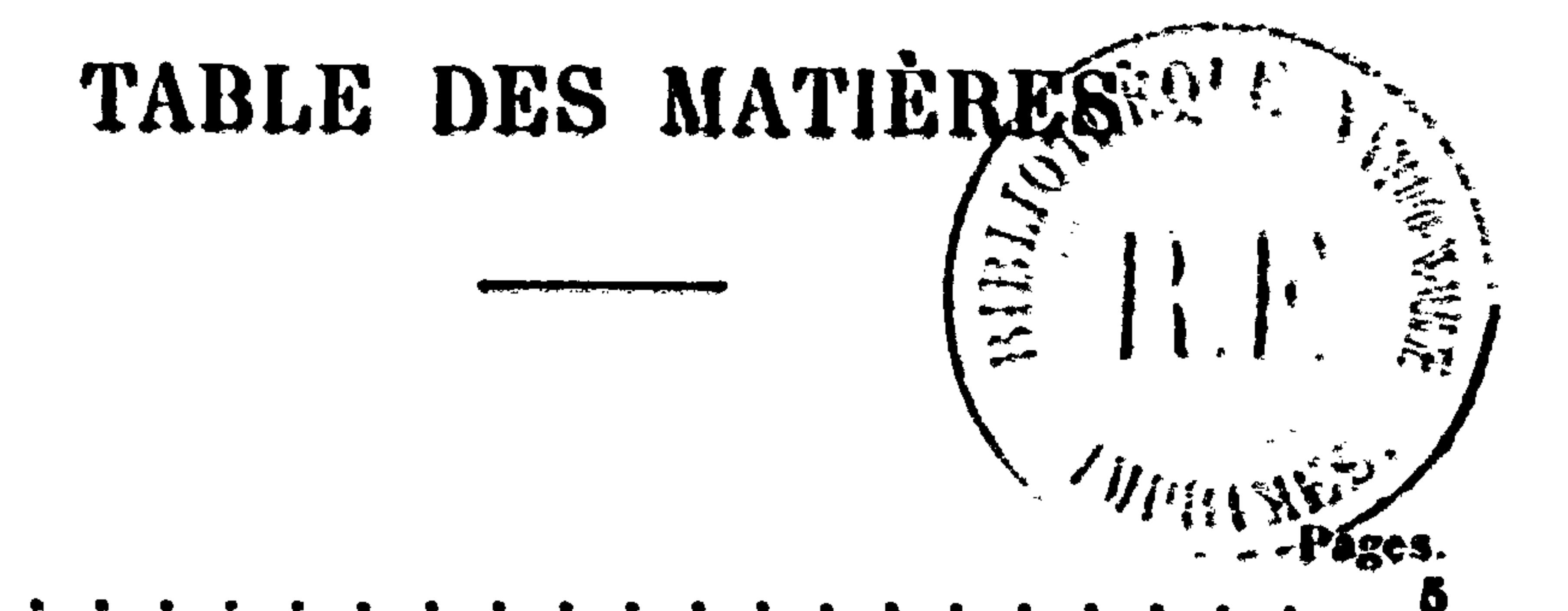
Il a été prouvé, au cours de cet ouvrage, qu'on ne doit rien attendre au point de vue moral du fanatisme intransigeant de l'Islam. Toutefois, depuis la fin du dix-neuvième siècle, il s'est opéré un revirement dans la littérature, la façon de penser et la moralité du monde mahométan. La Turquie accepte de plus en plus la culture européenne et les jeunes Turcs font si sérieusement pression sur le Sultan, que celui-ci dut se résoudre, en juillet 1908, à proclamer une constitution remplaçant celle qu'il avait donnée en 1876, mais qu'on n'avait jamais énergiquement appliquée. Mettant fin à un despotisme séculaire, les Perses se constituèrent, en une nuit, un Parlement qui s'est maintenu malgré la violence. En juin 1908, le Shah n'obtint la victoire qu'avec le secours de Cosaques commandés par des officiers russes. Les Tatares musulmans de Russie s'étaient joints à la représentation populaire des Cadets démocrates et projetaient une réforme religieuse. Ils voulaient transformer toutes les lois du Qoran qui s'opposaient au progrès. Le musulman indien s'est déjà rapproché de notre civilisation grâce au zèle persistant des Anglais.

Ce mouvement fera-t-il du bien au christianisme ? La civilisation occidentale détruira-t-elle le Croissant sans le remplacer par la Croix ?

La réponse à ces questions n'est pas facile. Une chose est absolument vraie : à savoir que l'Islam n'est pas réformable. Il doit subsister tel quel ou être remplacé par une religion complètement nouvelle. Le musulman ne peut plus se soustraire au contact journalier des occidentaux. C'est à ceux-ci de profiter de cette situation pour faire connaître aux mahométans la culture chrétienne. Jusqu'à présent l'Islam a vécu. La question à se poser est celle-ci : « Comment pourra-t-on l'écarter ? » et non pas « Comment faire pour le rajeunir ? » Quand il sera définitivement vaincu, on verra naître, dans le pays de la plus antique civilisation, une vie d'un genre tout nouveau, puisant sa force à la seule religion durable. Et nous souhaitons qu'elle se développe largement à l'ombre des Pyramides.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES



Pages.

DÉDICACE 5

PREMIÈRE PARTIE

LE NIL. L'ANTIQUE CIVILISATION DE LA CONTRÉE QU'IL ARROSE

I. — Le Nil. Sa source. Son cours. Ses inondations.

Les Sources du Nil. — Ce qu'en pensaient les Anciens. — Le Nil blanc et le Nil bleu. — Le Nil créateur et conservateur de l'Égypte. — Crues du Nil. — Les origines des crues du Nil. — Les significations qu'on leur attribuait. — Le cours du Nil 11

II. — La contrée qu'arrose le Nil

Frontières du Nil. — Le sol. — Chaînes de montagnes arabiques et libyques. — Beautés particulières au pays. — Inondations. — Canaux. — Semailles et récoltes. — Climat. — Flore. — Faune. — Les oasis 16

III. — L'ancienne civilisation égyptienne.

Antiquité de la civilisation égyptienne. — Influence du Nil sur la formation du caractère des anciens Égyptiens. . . 33

LES ÉGYPTIENS DANS L'ANTIQUITÉ

I. — Leurs origines. Leur caractère.

Origine asiatique. — Kusch, Qémi, Punt. — Les habitants. — Les Berbères, les Bédouins, les Nègres. — Type des vieux Égyptiens. — Leurs qualités, leurs défauts 36

Pages.

II. — La religion égyptienne.

A. — *La Doctrine* : Diversité des doctrines. — Polythéisme et monothéisme. — Réformes monothéistes d'Aménophis IV. — Culte de l'animal domestique dans l'antiquité. — Culte solaire. — Dieux à corps humain avec têtes d'animaux. — Le dieu solaire et ses noms. — Mythe de Râ. — Thot. — Osiris. — Isis. — Horus. — Set. — Amon. — Apis. — Survie de l'âme. — Jugement et livre des morts. — Les pauvres exclus de l'au-delà 39
B. — *Études morales* : Obéissance envers Dieu, les parents et les supérieurs. — Amour du prochain. — Bonnes œuvres . 58
C. — *Culte des Dieux* : Temples les plus anciens. — Leur disposition. — Les prêtres. — Le service des dieux. — Offrandes 61

III. — Les Pharaons. Leur règne. L'administration.

A. — *Le Pharaon et sa fonction. L'administration du pays* : Titres du Pharaon. — Honneurs. — Marques distinctives. — Éducation. — Palais. — Cour. — Tombeaux. — La succession au trône. — Divisions du pays. — Monarques de l'ancienne époque. — Les fonctionnaires du moyen empire. — Centralisation sous le nouvel empire. — La justice. — Les lois. — Les impôts. — Les guerres. 66
B. — *Histoire de l'Égypte sous les Pharaons* : Les temps primitifs. — Les deux royaumes des « adorateurs d'Horus ». — L'ancien, le moyen, le nouvel empire. — (Ire-XXe dynasties). — La domination étrangère (XXIe-XXVe dynasties). — L'Egypte jusqu'à Alexandre le Grand (XXVIe-XXXIe dynasties). 72

IV. — Sciences. Poésie. Arts et œuvres d'art.

1. — *Science* : Ancienneté et renommée de la science égyptienne. — Instruction publique 87
A. — *Écriture* : Hiéroglyphes. — Écritures hiératiques et démotiques. — Lecture des hiéroglyphes. — Découverte du déchiffrement par Champollion. — Explication de l'écriture hiéroglyphique. — Les hiéroglyphes méroïtiques . . 88
B. — *La langue* : Ses affinités avec les langues sémitiques. — La langue copte, fille de la langue hiéroglyphique. — L'Église conserve le copte. — Grammaires coptes et égyptiennes 93
C. — *Littérature* : Bibliothèques. — Œuvres des anciens Egyptiens. — Le papyrus 94
D. — *Le domaine scientifique* : Mathématiques. — Astronomie. — Le Calendrier. — Médecine. — Histoire 96
2. — *La Poésie* : Fables et contes. — Poésie dédactique. — Chansons. — Critique 101
3. — A. — *L'Art. — L'Architecture* : Pyramides. — Mastabas. — Tombeaux. — Les maisons d'habitations sous l'ancien, le moyen et le nouvel empire. — Les temples. — Karnak. — Le Ramesséum. — Abou-Simbel. — Kom-Ombo. — Philœ. — Ornementation et décoration 108-109

Pages.

B. — *La Statuaire :* Sphinx de Ghizeh. — Portraits et statues des rois des six premières dynasties. — Décadence sous le moyen empire. — Le nouvel empire. — Le réalisme sous Aménophis IV 127
C. — *Relief et peinture :* Bas-reliefs de Saqqarah. — Le dessin des Egyptiens. — La « Renaissance » égyptienne. — L'art égyptien et l'art grec 132
D. — *Les petits travaux d'art :* Sur bois. — Sur faïences. — L'orfèvrerie. — Le matériel des artistes 136

V. — Le prince et son peuple. Economie sociale. La Vie. La Mort.

I. — *Le Prince et son peuple :* Despotisme très doux. — Puissance limitée des Pharaons. — Situation de l'artisan . . . 139
II. — *Économie sociale :* Travaux publics. — Agriculture. — Commerce. — Métiers. — Constructions navales. — Transports 143
III. — *La Vie. — La mort :* Religiosité. — La famille. — Monogamie. — Condition de la femme. — Le harem. — Éducation des enfants. — Costumes. — Rapports sociaux. — Divertissements. — Mort. — Enterrement. — Deuil. — Momies. — Comparaison entre l'ancienne et la nouvelle civilisation 150

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉGYPTE MODERNE

I. — D'Alexandre le Grand au Khédive Abbas II Hilmi pacha.

Alexandre le Grand. — Dominations ptolémaïque, romaine, byzantine, arabe et turque. — Napoléon Bonaparte. — Dynastie Mohammed Ali. — Occupation anglaise. — Le Soudan 165

II. — Les Égyptiens actuels.

Coptes. — Fellahs. — Bédouins. — Bicharins. — Nubiens. — Berbères. — Européens 182

III. — La religion.

A. — *Croyances :* Monothéisme. — Prédestination. — Le Qoran. — L'au delà 187
B. — *La morale de l'Islam :* Prières. — Bonnes œuvres. — Polygamie. — Superstitions. — Fanatisme 190

IV. — Gouvernement et administration actuels de l'Égypte.

Situation créée par l'occupation anglaise. — Lord Cromer. — Importance de la possession du Soudan pour les Anglais. — Le Khédive. — Ministère national. — Divisions du pays. — Justice. — Finances. — Armée et flotte. — Marine marchande. — Chemins de fer. — Service postal. — La garnison britannique 197

Pages.

V. — Sciences. Poésie. Arts.

A. — *Sciences* : Les écoles orthodoxes. — Philosophie. — Empirisme. — Théologie et études juridiques. — Écoles populaires et secondaires. — Écoles supérieures. — Sociétés scientifiques. — Musées égyptien et arabe. — Bibliothèque vice-royale. — Journaux. 206
B. — *Poésie* 211
C. — *Arts* : Arts hellénique et islamique. — Mosquées. — Ornementation. — Stalactites. — Maisons privées. — Bains publics. — Tapis. — Travaux sur or et sur argent. — Musée arabe du Caire 212

VI. — Le peuple. Situation économique et sociale. Usages

A. — *Caractères du peuple* : Débonnaire, querelleur, âpre au gain, bienfaisant, hospitalier 220
B. — *Etat social et Situation économique* : Paysans, artisans, clercs, pachas, officiers. — Rapports sociaux. — Bazars. — Industries. — La vie sociale des hommes et des femmes. — Haschich. — Amusements populaires. — Caravane de la Mecque. — Immoralité. — Polygamie. — Divorce. — Éducation des enfants 222
C. — *La vie sociale* : Vie dans la rue. — Circoncision. — Mariage. — Enterrements. — Cimetières 224
D. — *La famille*. 228
E. — *Usages locaux* 231

VII. — Histoire du Christianisme en Égypte.

Pénétration rapide du Christianisme en Égypte. — La Hiérarchie. — Écoles d'Alexandrie. — Néo-platonisme. — Persécutions. — Anachorètes. — Moines savants. — Gnosticisme. — Coptes monothéistes. — L'épouvante islamique. — Les chrétiens tolérés depuis Mohammed Ali. — Missions catholiques et missions protestantes 235

3323. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.